



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172031 4



MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI. FEBRIER 1767.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

JORRY, vis-a-vis la Comédie Française.

PRAULT, quai de Conti.

Chez } DUCHESNE, rue Saint Jacques.

CAILLEAU, rue du Fein.

CELLOT, Imprimeur, rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols; mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la Poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles, qui auront d'autres voies que la Poste pour le faire venir, & qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire, 24 liv. d'avance, en s'abonnant pour seize volumes.

A ij

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers , qui voudront faire venir le Mercure , écriront à l'adresse ci-dessus.

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la Poste , en payant le droit, leurs ordres , afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis resteront au rebus.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

Les volumes du nouveau Choix des Pièces tirées des Mercures & autres Journaux , par M. DE LA PLACE , se trouvent aussi au Bureau du Mercure. Cette collection est composée de cent huit volumes. On en a fait une Table générale , par laquelle ce Recueil est terminé ; les Journaux ne fournissant plus un assez grand nombre de pièces pour le continuer. Cette Table se vend séparément au même Bureau , où l'on pourra se procurer quatre collections complètes qui restent encore.





M E R C U R E
D E F R A N C E.
F E V R I E R 1767.

A R T I C L E P R E M I E R.
P I E C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E.

*ARRÊT du Conseil des AMOURS rendu à
Cythère.*

SUR les rapports les plus sincères
De quelques-uns de nos Amours,
Servans à nous de Commissaires,
Dont l'unique emploi tous les jours
Se borne à recueillir, en parcourant la terre;
Les plaintes des humains qui subissent nos loix,
Pour les faire juger par devant notre mère,
A la pluralité des voix:

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Dûment instruits de tout ce qui se passe
Entre deux cœurs infortunés,
Qui cependant à leur disgrâce
Jamais par nous ne furent condamnés;
Toujours portés à faire grace,
Et résolus d'adoucir la rigueur
Que sur eux le destin semble vouloir répandre :
Voici l'arrêt qu'en leur faveur,
Sur pièces vues, il nous a plu de rendre.

De notre pleine autorité,
Enjoignons à la Jalouſie,
Ce monſtre, de fureurs, de troubles agité,
De reſpecter toujours une tranquillité
Que nous aimions à voir dans leur âme établie.

De plus, ſachant que leur repos
N'eſt déjà traversé que par trop de contrainte;
Défendons aux Soupçons, aux Rapports, à la Crainte
De leur cauſer des ſupplices nouveaux.

Que ſi, nialgré notre déſenſe,
L'eſprit de nos amans ſ'y laiſſe abandonner;
Que l'excès de leurs feux ſeul y donne naiſſance,
Et produiſe l'excuse auſſi-tôt que l'offenſe;
Mais, pour être tous deux moins prompts à ſoup-
çonner,

Exigeons que la Conſiance
Et l'Eſtime ſans ceſſe accompagnent leurs pas;
Connoiſſant par expérience
Que l'amour perd ſes droits, ſa force & ſa puiſſance
Où l'eſtime ne règne pas;

Voulant qu'à tous amans ils servent de modèle :
 Ordonnons , qu'embrasés d'une ardeur mutuelle ,
 Un nom , par leur tendresse en secret adopté ,
 A tout autre mortel ne soit pas répété ;

Que la moindre fleur présentée
 à l'un des deux soudain soit acceptée ;

Et qu'aux yeux des jaloux , lorsqu'il la recevra ;
 On croira qu'il la sent lorsqu'il la baisera :
 Voulons que cette règle entre-eux soit usitée
 Pour tous les autres dons que chacun d'eux fera ,
 Tels que menus bijoux , rubans , & *cetera*.

Quoiqu'aujourd'hui cette méthode
 Semble sentir la vieille mode ;

Le cas qu'en feront nos amans
 Fera le prix de ces foibles présens.

Pour satisfaire à leur délicatesse ,

Et tenir lieu de ces dons fastueux

Que fait la vanité , bien plus que la noblesse ,
 Qu'accepte l'intérêt , & non pas la tendresse ,
 L'Amour , trop indigné qu'à des nœuds vieieux
 On le fasse servir de prétexte odieux ;

Voulons qu'une chanson , la moindre bagatelle

Que l'on reçoit de l'objet de ses feux ,
 Devienne pour l'amant , ainsi que pour la belle ,
 Un trésor précieux.

Dans un cercle , où chacun fait briller son génie ,

Si l'amante ou l'amant ,

Soit ensemble ou séparément ,

Entend quelque propos sur la galanterie ,

A iv

8. MERCURE DE FRANCE.

Qu'ils se fassent tous deux un scrupuleux devoir
D'y trouver du rapport à leur vive tendresse ;

Et si quelqu'autre ose se prévaloir

De la fidélité qu'a pour lui sa maîtresse ;

Si quelque belle impunément

Ose vanter la foi de son amant ;

Qu'à l'instant même dans leur âme ,

Les deux pour qui nous nous intéressons ;

Et pour qui seuls cet arrêt nous rendons ,

Dans la vivacité de leur sincère flâme ,

Et du plus profond de leur cœur ,

S'applaudissent tout bas d'un plus parfait bonheur.

Qu'ils sachent adoucir les tourmens de l'absence

Par de fréquens & d'aimables billets ,

Sans chercher à semer dans leurs tendres poulx

Ni traits d'esprit , ni de science ;

C'est du sentiment seul que naquit l'éloquence.

Contraints dans leurs discours , qu'ils se parlent

des yeux.

Si dans un lieu public le hasard les rassemble ,

Très-souvent un seul geste , un coup d'œil dira

mieux

Que tous les orateurs ensemble.

Qu'en un repas la première santé

Soit portée à l'objet pour lequel on soupire ;

Mais comme à haute voix ils n'oseroient le dire

Un Amour qui sera sans cesse à leur côté ,

Aura soin de les en instruire.

*Par M. G * * *.*

E P I T R E A U N A M I.

EST-CE toi que j'entends ? ... âme foible & commune !

Quoi , déjà les revers fatiguent ta vertu !
 Déjà las de traîner une chaîne importune ,
 Tu parles de mourir & tu n'as pas vécu !
 Mais toi qui de l'honneur me vantes les maximes ,
 Apprends-moi s'il en est qui commandent des crimes ,

Qui fassent un devoir de braver à la fois ;
 La raison , l'amitié , la nature & les loix ?
 Malheureux ! abruti par ta douleur profonde ,
 Tu voudrois ne plus vivre & déjà tu n'es rien.
 Sans l'espoir du secours dont tu peux être au monde ,

Je dirois « qu'attends-tu ? meurs & tu feras bien.
 » Qu'est-ce qu'un homme oisif à son centre immobile ?

« Assez d'autres sans toi , créés pour le tombeau ,
 » Occupent sur la terre une place inutile ;
 » Délivre-la de ton fardeau «.

N'est-il donc ici bas aucun nœud qui te lie ?
 Ne tiens-tu pas à ta patrie ,

Par les devoirs sacrés d'homme & de citoyen ?
 Dois-tu sans son aveu disposer de ta vie ,
 Et n'est-ce pas un vol que tu fais de son bien ;

A V,

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Si du moins les regrets honoroient ta mémoire

Eh bien ? pour elle un jour faut-il se devouer ?
Vas rougir de ton sang les palmes de la gloire ;
Alors avec éclat je pourrai t'avouer.

Mais laisser à la terre une cendre flétrie ;
Mais baslement courbé sous le poids de ses maux ,
Finir par un forfait sa mépritable vie ,
Est-ce donc là mourir de la mort du héros ?
Non , je ne conçois point cet absurde système ,
De vouloir effacer par un remède extrême
Des douleurs que le tems emporte dans son
cours :

Le sage attend leur terme & respecte les jours.
Las de souffrir tu meurs ; un lâche eût fait
de même.

Jeune homme ! il te sied bien de prétendre
au repos.

Pour jouir de ce droit n'as-tu plus rien à faire ?
L'athlète se repose au bout de la carrière ,
Et peut aller cueillir le fruit de ses travaux ;
Devant l'Être vengeur paroîtras-tu sans honte ?
Observe le présent , rapproche le passé ;
Qu'as-tu fait dans le poste où son choix t'a placé ?
De quelle œuvre aujourd'hui peux-tu lui rendre
compte ?

Oses-tu t'arrêter quand tu prends ton essor ?
Dissipe le sommeil dont la vapeur t'enivre ;
Ami , c'est en vivant que l'homme apprend à
vivre.

Regarde autour de toi ; ne vois-tu pas encor,
Des devoirs à remplir , des modèles à suivre ?

Tu te plains du malheur. . . mille autres l'ont
connu ;

Mille autres à ton sort pourroient porter envie :
La joie & le chagrin partagent notre vie ,
Et le bien par le mal est toujours combattu.
Dans tes ennuis cruels tu dois dire à toi-même :
Le mal est passager , le bien seul est certain ;
Tout doit rentrer dans l'ordre , & le moteur
suprême

Ne peut s'écarter de sa fin.

Mais pour te dispenser de vivre avec tes frères ;
Tu n'apperçois chez eux que foiblesses qu'erreurs ;
Et tes pinceaux atrabilaires

Peignent l'humanité des plus noires couleurs.

- » Un deuil universel couvre ce vaste abîme ;
- » Tout est dans son enceinte ou tiran ou victime ,
- » L'honnête homme y baisse les yeux :
- » De l'amere pitié le sourire l'accable ;
- » Les roses du plaisir couronnent le coupable ,
- » Et le vice lui seul a le droit d'être heureux.
- » Que ferai-je au milieu d'un vil peuple d'esclaves ,
- » Que je vois à genoux mendier des entraves ,
- » A des hommes de fer plus méprisables qu'eux ,
- » Et dans leur bassesse importune ,
- » Prostituer l'encens qu'ils brûlent pour ces dieux
- » Que forge à son caprice ou détruit la fortune ?

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

» Dans la poudre , comme eux , dois-je baisser
mon front ?

» Heureux si d'un coup d'œil le salutaire affront

» Me distingue un moment de la foule commune !

Non , ce honteux emploi n'est pas fait pour
ton cœur ;

O mon ami ! l'opprobre est le premier supplice.

Fuis jusqu'à l'ombre du bonheur ,

S'il faut , pour être heureux , que ta vertu
rougisse.

Mais sois par tes travaux le maître de ton sort ;

Ose embrasser l'indépendance ,

T'élever sans appui par un sublime effort ,

Et laisser le malheur à force de constance.

Quel triomphe durable ! O combien il est grand

D'avoir su se donner sa fortune , son rang ,

Et de dire , enivré de cet honneur suprême ,

Je ne tiens rien d'autrui ; je me suis fait moi-même !

Que de nœuds au bonheur t'attacheront un jour ,

Quand digne d'être époux & père ,

Tu te reproduiras dans les fruits de l'amour ;

Quand sur l'aile de l'âge emporté sans retour ,

Tu verras tes enfans entrer dans la carrière ,

Et rivaux de ta gloire , y briller à leur tour !

Nom respectable ! ô doux nom d'homme !

S'il peut en être un seul qui balance le tien ,

De quelque air vain que la fierté se nomme ,

Le plus beau le plus noble est d'être citoyen ,

F E V R I E R 1767. 13

Nous dépendons des loix en commençant de vivre,
 Et nos premiers sermens ont été de les suivre.
 Qui de nous méconnoît ces liens immortels ?
 Qui de nous , s'il ne sort de ce juste équilibre,
 Qu'établissent sur tous les rapports mutuels,
 Peut en jettant le joug , s'écrier , je suis libre ?

Eh ? quest-ce que la liberté ?

Son privilège si vanté ,
 N'est par-tout que celui de choisir ses entraves
 Que les nôtres du moins honorent notre choix.

De nos devoirs soyons esclaves ;
 Mais sur nos cœurs , ami , réservons nous des
 droits.

Qu'importe que *Midas* ; automate imbécille ,
 Traîne dans le tombeau le poids de son argile ;
 Que séparé du monde , à lui-même livré ,
 Le farouche *Timon* vive & meure ignoré ?

S'apperçoit-on de leur absence ?
 D'un père de famille on déplore la mort ;
 Mais quel bien a produit leur stérile existence ?
 En passant au néant ont-ils changé de sort ?

Loin du tronc desséché d'un arbruste sauvage,
 Vois cet orme touffu , l'ornement des forêts ,
 Etendre autour de lui son gracieux ombrage,
 Le voyageur assis y respire le frais ;
 Son front victorieux garantit de l'orage
 Les nombreux rejettons qui s'élèvent auprès ;
 Les oiseaux vont en foule habiter son feuillage ,
 Et l'insecte à ses pieds partage les bienfaits .

14 MERCURE DE FRANCE.

Viens : es-tu spectateur de ces brûlantes
flammes ,

Que l'ardeur de la gloire allume dans les âmes !
Mes bras te sont ouverts : ton sort sera le mien.
Du cercle où nous vivons franchissons les barrières,
Et prêtons-nous tous deux le plus ferme soutien ;
Consacre au genre humain tes talents , tes lu-
mieres :

Je bénirai le jour où j'aurai fait du bien.
Qu'implimés dans les cœurs en profonds ca-
ractères ,
Nos noms soient à l'abri de la rouille des ans,
En mouillant nos tombeaux de leurs larmes
amères ,

Les malheureux diront : ils ont aimé leurs frères ;
Ils auroient mérité de vivre plus long-temps !

LEONARD.



*VERS de M. FRANÇOIS, de Neuschâteau,
en Lorraine, âgé de quatorze ans, Asso-
cié de plusieurs Académies, &c.*

A Thémire, le premier Janvier 1767.

L'AN finit, un autre commence.

A son tour il disparaîtra.

Et le vieillard chenu, dont tout craint la puissance,
Dans l'oubli le replongera.

Tel est notre destin, rien ne dure, ô Thémire !

Nos jours ne sont que des momens,
Semblables à la fleur qu'agite le zéphire,
Et qui ne vit pas deux instans.

Aux souhaits des mortels le temps est insensible ;

Il vole au bruit de leurs soupirs.

Dérobons, s'il se peut, à son pouvoir terrible
Nos sentimens & nos plaisirs.

Que de notre amitié sincère,

signe jamais les feux ;

est point passagère ;

de les rompre, en resserre les

16 MERCURE DE FRANCE.

Que le printemps succède à la triste froidure ;
Que l'hiver , de l'été , remplace les chaleurs :
Ces changemens de la nature
Ne doivent point changer nos cœurs.

LES DEUX FRÈRES. APOLOGUE ORIENTAL.

UN homme , au sein de la misère ,
Mourut & laissa deux enfans.
Le premier , des grandeurs embrassant la carrière ,
Brilla parmi les courtisans.
Le plus jeune , content de l'état de son père ,
Vécut de son travail , & cultiva ses champs.

Pourquoi rester dans ta chaumière ,
Au cadet dit un jour l'aîné ?
Pourquoi fuis-tu la Cour ? Si tu pouvois y plaire ,
Ton sort seroit plus fortuné.
A travailler ainsi durant ta vie entière
Tu ne serois plus condamné.

Pourquoi , chérissant ton entravé ,
Répondit le cadet , rampes-tu sous un Roi ?
Pourquoi n'apprends-tu pas à vivre comme moi ?
Tu ne te verrois plus obligé d'être esclave.

Par le même.

EPIGRAMME sur un Médisant.

C L É O N qui, par sa médifance ,
 En tous lieux se fait remarquer ,
 Ne mord les gens qu'en leur absence ,
 Ah ! qu'il est brave d'attaquer
 Des hommes qui sont sans défense !

Par le même.

AUTRE à un Avaro.

R I C H E & malheureux Citoyen ,
 O toi que jour & nuit ton avarice obsède ,
 Tu ne possèdes pas ton bien ,
 Mais c'est ton bien qui te possède.

Par le même.

*VERS mis au bas du portrait de CALLOT ,
 noble Lorrain , célèbre Graveur , &c.*

C A L L O T , tes chefs-d'œuvres fameux
 De la postérité captivent les hommages.
 Ton burin fut sublime , & ton cœur généreux
 Tes talens , tes vertus vivront dans tous les âges.

Par le même.

LES DESIRS.

COMME un amant attend une maîtresse ,
Un courtisan l'accueil du Souverain ,
Un pauvre auteur le succès de sa pièce ,
Un envieux le malheur du prochain ,
L..... la paix pour commencer la guerre :
La dévote son directeur ,
Un mauvais fils la mort d'un mauvais père ,
Un créancier le lever d'un seigneur ;
Ainsi j'attends que la force comique
Revienne enfin au théâtre françois ,
Qu'on en éloigne un goût métaphysique
Qui chaque jour fait de nouveaux progrès ;
Que l'on redonne à la scène tragique
Sa dignité , sa vie & sa chaleur ;
Qu'à la pitié , conduit par la terreur ,
Nous éprouvions l'effet d'un pathétique
Qui , malgré nous , déchire notre cœur ;
Que l'on nous rende un ensemble sublime
Qui , vers le but , se presse avec vigueur ,
Et qui , rempli par *Phèdre* ou par *Monime* ,
En nous charmant , fasse oublier l'auteur !
Ainsi , j'attends qu'un froid déclamateur
Ne pense plus , par une pantomime
Dont à la foire il peut se faire honneur ,
Frapper , saisir l'âme du spectateur.

Ainsi j'attends que la philosophie
 Moins exaltée , & pourtant plus suivie ,
 Cesse d'aigrir & d'alarmer les sots ,
 Et qu'à l'abri des efforts de l'envie
 Elle pourvoie aux besoins de la vie ,
 Sans se restreindre à de stériles mots.
 Ainsi j'attends que la littérature
 Soit désormais l'asyle du repos ;
 Que l'on y goûte une paix libre & pure ;
 Que dans son sein , pour prix de ses travaux ,
 L'homme isolé se console des maux
 Qu'abondamment lui fournit la nature.
 Ainsi j'attends que de l'atrocité
 Et des cris sourds de la vile imposture ,
 L'ami des arts & de l'humanité ,
 Ne craigne plus la redoutable injure ;
 Que pas à pas suivant la vérité ,
 Il ne soit plus , dans sa marche , arrêté
 Par la fureur d'une cabale obscure.
 Ainsi j'attends. . . Bornons ici des vœux
 Qui , sans succès , deviendroient trop nombreux ,
 Et gardons-nous d'étendre cet ouvrage
 Par un détail de desirs impuissans :
 Ceux-ci remplis , j'en ferois davantage ;
 Mais , par malheur , j'entends la voix du sage
 Qui me prédit que j'attendrai long-temps.



REGRETS D'UNE JUIVE.

J'ÉTOIS à . . . & je vis un homme ; sa physionomie étoit prévenante , & je le remarquai ; & je le rencontrai dans la société , j'en fus charmée ; & j'étois triste quand il en étoit absent. Un jour je causai avec lui , il m'enchantait par son esprit , & depuis toutes les autres conversations me parurent insipides. Je crus que son caractère étoit aussi doux , aussi intéressant que sa figure , & je sentis que je l'aimois ; mon cœur en fut content , car je croyois qu'il étoit si doux d'aimer ! . . & il pénétra mes sentimens , car je ne faisois nul effort pour les cacher : il me parut qu'il en éprouvoit de semblables , & je me crus heureuse. Nous ne tardâmes pas à nous avouer réciproquement ce que nous sentions , & le bonheur nous fut commun. Nous vécûmes ainsi quelque temps dans les délices d'un amour pur & parfait. . . . Les félicités de ce monde sont , hélas ! trop passagères ! . . . Je m'aperçus que celui que j'aimois avoit des défauts ; cette découverte m'alarma , & je l'aimois toujours néanmoins , car son cœur me paroît

soit toujours bien tendre. J'e vis insensiblement de l'altération dans son humeur, dans ses procédés : le doux contentement de l'âme sembloit fuir loin de lui, & je m'affligeai. Je redoublai de soins, de vigilance pour le satisfaire, mais vainement. Il m'aimoit encore, & me querelloit sans cesse !... mes larmes coulèrent... & je lui laissai voir toute ma douleur. Il n'y fut pas assez sensible ; & le désespoir s'empara de mon âme. ... Je m'écriai, dans l'amertume où j'étois plongée : « ô
 » amour ! toi qui m'as rendu si heureuse
 » pendant trop peu de temps, pourquoi
 » verses-tu à présent le poison sur ma vie ?
 » veux-tu donc que je renonce à toi pour
 » jamais ? Ah ! s'il en est ainsi, arrache le
 » trait qui pénètre mon cœur : sois assez
 » généreux pour guérir la blessure que tu
 » m'as faite. ... ou plutôt rends celle de
 » mon amant plus profonde ! Il semble
 » méconnoître ton pouvoir, dédaigner tes
 » bienfaits ; punis un rebelle, en le rendant
 » à jamais ton esclave. ... ». L'amour ne
 m'écoutoit pas, car mes chagrins augmentoient chaque jour. ... Mon amant étoit sombre, la triste jalousie le persécutoit ; j'étois la victime de ses continuelles injustices, même de ses violences. ... J'employois, pour le ramener, la douceur, la

12 MERCURE DE FRANCE.

» Dans la poudre, comme eux, dois-je baisser
mon front ?

» Heureux si d'un coup d'œil le salutaire affront

» Me distingue un moment de la foule commune!

Non, ce honteux emploi n'est pas fait pour
ton cœur ;

O mon ami ! l'opprobre est le premier supplice.

Fuis jusqu'à l'ombre du bonheur ,

S'il faut , pour être heureux , que ta vertu
rougisse.

Mais sois par tes travaux le maître de ton sort ;

Ose embrasser l'indépendance ,

T'élever sans appui par un sublime effort ,

Et laisser le malheur à force de constance.

Quel triomphe durable ! O combien il est grand

D'avoir su se donner sa fortune , son rang ,

Et de dire , enyvré de cet honneur suprême ,

Je ne tiens rien d'autrui ; je me suis fait moi-même !

Que de nœuds au bonheur t'attacheront un jour ,

Quand digne d'être époux & père ,

Tu te reproduiras dans les fruits de l'amour ;

Quand sur l'aile de l'âge emporté sans retour ,

Tu verras tes enfans entrer dans la carrière ,

Et rivaux de ta gloire , y briller à leur tour !

Nom respectable ! ô doux nom d'homme !

S'il peut en être un seul qui balance le tien ,

De quelque ire vain que la fierté se nomme ,

Le plus beau le plus noble est d'être citoyen ,

F E V R I E R 1767. 13

Nous dépendons des loix en commençant de vivre,
Et nos premiers sermens ont été de les suivre.
Qui de nous méconnoît ces liens immortels ?
Qui de nous , s'il ne sort de ce juste équilibre,
Qu'établissent sur tous les rapports mutuels,
Peut en jettant le joug , s'écrier , je suis libre ?

Eh ? quest-ce que la liberté ?

Son privilège si vanté ,
N'est par-tout que celui de choisir ses entraves ;
Que les nôtres du moins honorent notre choix.
De nos devoirs soyons esclaves ,
Mais sur nos cœurs , ami , réservons nous des
droits.

Qu'importe que *Midas* ; automate imbécille ;
Traîne dans le tombeau le poids de son argile ;
Que séparé du monde , à lui-même livré ,
Le farouche *Timon* vive & meure ignoré ?

S'aperçoit-on de leur absence ?
D'un père de famille on déplore la mort ;
Mais quel bien a produit leur stérile existence ?
En passant au néant ont-ils changé de sort ?

Loin du tronc desséché d'un arbruste sauvage ,
Vois cet orme touffu , l'ornement des forêts ,
Etendre autour de lui son gracieux ombrage ,
Le voyageur assis y respire le frais ;
Son front victorieux garantit de l'orage
Les nombreux rejettons qui s'élèvent auprès ;
Les oiseaux vont en foule habiter son feuillage ,
Et l'insecte à ses pieds partage ses bienfaits .

12 MERCURE DE FRANCE.

» Dans la poudre , comme eux , dois-je baisser
mon front ?

» Heureux si d'un coup d'œil le salutaire affront

» Me distingue un moment de la foule commune !

Non , ce honteux emploi n'est pas fait pour
ton cœur ;

O mon ami ! l'opprobre est le premier supplice.

Fuis jusqu'à l'ombre du bonheur ,

S'il faut , pour être heureux , que sa vertu
rougisse.

Mais sois par tes travaux le maître de ton sort ;

Ose embrasser l'indépendance ,

T'élever sans appui par un sublime effort ,

Et laisser le malheur à force de constance.

Quel triomphe durable ! O combien il est grand

D'avoir su se donner sa fortune , son rang ,

Et de dire , enyvré de cet honneur suprême ,

Je ne tiens rien d'autrui ; je me suis fait moi-même !

Que de nœuds au bonheur t'attacheront un jour ,

Quand digne d'être époux & père ,

Tu te reproduiras dans les fruits de l'amour ;

Quand sur l'aile de l'âge emporté sans retour ,

Tu verras tes enfans entrer dans la carrière ,

Et rivaux de ta gloire , y briller à leur tour !

Nom respectable ! ô doux nom d'homme !

S'il peut en être un seul qui balance le tien ,

De quelque air vain que la fierté se nomme ,

Le plus beau le plus noble est d'être citoyen ,

Nous dépendons des loix en commençant de vivre,
 Et nos premiers sermens ont été de les suivre.
 Qui de nous méconnoît ces liens immortels ?
 Qui de nous , s'il ne sort de ce juste équilibre,
 Qu'établissent sur tous les rapports mutuels,
 Peut en jettant le joug , s'écrier , je suis libre ?

Eh ? quest-ce que la liberté ?

Son privilége si vanté ,
 N'est par-tout que celui de choisir ses entraves,
 Que les nôtres du moins honorent notre choix.
 De nos devoirs soyons esclaves ,
 Mais sur nos cœurs , ami , réservons nous des
 droits.

Qu'importe que *Midas* ; automate imbécille ;
 Traîne dans le tombeau le poids de son argile,
 Que séparé du monde , à lui-même livré ,
 Le farouche *Timon* vive & meure ignoré ?

S'aperçoit-on de leur absence ?
 D'un père de famille on déplore la mort ;
 Mais quel bien a produit leur stérile existence ?
 En passant au néant ont-ils changé de sort ?

Loin du tronc desséché d'un arbruste sauvage,
 Vois cet orme touffu , l'ornement des forêts ,
 Etendre autour de lui son gracieux ombrage,
 Le voyageur assis y respire le frais ;
 Son front victorieux garantit de l'orage
 Les nombreux rejettons qui s'élèvent auprès ;
 Les oiseaux vont en foule habiter son feuillage ,
 Et l'insecte à ses pieds partage ses bienfaits .

14 MERCURE DE FRANCE.

Viens ; es-tu pénétré de ces brûlantes
flammes ,

Que l'ardeur de la gloire aflume dans les ames !
Mes bras te sont ouverts ; ton sort sera le mien.
Du cercle où nous vivons franchissons les barrières,
Et prêtons-nous tous deux le plus ferme soutien ;
Consacre au genre humain tes talens , tes lu-
mieres :

Je bénirai le jour où j'aurai fait du bien.
Qu'imprimés dans les cœurs en profonds ca-
ractères ,

Nos noms soient à l'abri de la rouille des ans.
En mouillant nos tombeaux de leurs larmes
amères ,

Les malheureux diront : ils ont aimé leurs freres ;
Ils auroient mérité de vivre plus long-temps !

LEONARD.



*VERS de M. FRANÇOIS, de Neufchâteau,
en Lorraine, âgé de quatorze ans, Asso-
cié de plusieurs Académies, &c.*

A Thémire, le premier Janvier 1767.

L'AN finit, un autre commence.

A son tour il disparaîtra.

Et le vieillard chenu, dont tout craint la puissance,
Dans l'oubli le replongera.

Tel est notre destin, rien ne dure, ô *Thémire* !

Nos jours ne sont que des momens,
Semblables à la fleur qu'agite le zéphire,
Et qui ne vit pas deux instans.

Aux souhaits des mortels le temps est insensible ;

Il vole au bruit de leurs soupirs.

Dérobons, s'il se peut, à son pouvoir terrible
Nos sentimens & nos plaisirs.

Que de notre amitié sincère,

Il n'éteigne jamais les feux ;

L'amitié n'est point passagère ;

Le temps, loin de les rompre, en resserre les
nœuds,

16 MERCURE DE FRANCE.

Que le printemps succède à la triste froidure ;
Que l'hiver , de l'été , remplace les chaleurs :
Ces changemens de la nature
Ne doivent point changer nos cœurs.

LES DEUX FRÈRES. APOLOGUE ORIENTAL.

UN homme , au sein de la misère ,
Mourut & laissa deux enfans.
Le premier , des grandeurs embrassant la carrière ,
Brilla parmi les courtisans.
Le plus jeune , content de l'état de son père ,
Vécut de son travail , & cultiva ses champs.

Pourquoi rester dans ta chaumière ,
Au cadet dit un jour l'aîné ?
Pourquoi fuis-tu la Cour ? Si tu pouvois y plaire ,
Ton sort seroit plus fortuné.
A travailler ainsi durant ta vie entière
Tu ne serois plus condamné.

Pourquoi , chérissant ton entravé ,
Répondit le cadet , rampes-tu sous un Roi ?
Pourquoi n'apprends-tu pas à vivre comme moi ?
Tu ne te verrois plus obligé d'être esclave.

Par le même.

EPIGRAMME sur un Médisant.

C LÉON qui, par sa médifance,
 En tous lieux se fait remarquer,
 Ne mord les gens qu'en leur absence,
 Ah ! qu'il est brave d'attaquer
 Des hommes qui sont sans défense!

Par le même.

AUTRE à un Avare.

RICHE & malheureux Citoyen,
 O toi que jour & nuit ton avarice obsède,
 Tu ne possèdes pas ton bien,
 Mais c'est ton bien qui te possède.

Par le même.

*VERS mis au bas du portrait de CALLOT,
 noble Lorrain, célèbre Graveur, &c.*

CALLOT, tes chefs-d'œuvres fameux
 De la postérité captivent les hommages.
 Ton burin fut sublime, & ton cœur généreux
 Tes talens, tes vertus vivront dans tous les âges.

Par le même.

LES DESIRS.

COMME un amant attend une maîtresse,
Un courtisan l'accueil du Souverain,
Un pauvre auteur le succès de sa pièce,
Un envieux le malheur du prochain,
L..... la paix pour commencer la guerre :
La dévote son directeur,
Un mauvais fils la mort d'un mauvais père,
Un créancier le lever d'un seigneur ;
Ainsi j'attends que la force comique
Revienne enfin au théâtre françois,
Qu'on en éloigne un goût métaphysique
Qui chaque jour fait de nouveaux progrès ;
Que l'on redonne à la scène tragique
Sa dignité , sa vie & sa chaleur ;
Qu'à la pitié , conduit par la terreur ,
Nous éprouvions l'effet d'un pathétique
Qui , malgré nous , déchire notre cœur ;
Que l'on nous rende un ensemble sublime
Qui , vers le but , se presse avec vigueur ,
Et qui , rempli par *Phèdre* ou par *Monime* ,
En nous charmant , fasse oublier l'auteur !
Ainsi , j'attends qu'un froid déclamateur
Ne pense plus , par une pantomime
Dont à la foire il peut se faire honneur ,
Frapper , saisir l'âme du spectateur.

Ainsi j'attends que la philosophie
Moins exaltée , & pourtant plus suivie ,
Cesse d'aigrir & d'alarmer les sots ,
Et qu'à l'abri des efforts de l'envie
Elle pourvoie aux besoins de la vie ,
Sans se restreindre à de stériles mots.
Ainsi j'attends que la littérature
Soit désormais l'asyle du repos ;
Que l'on y goûte une paix libre & pure ;
Que dans son sein , pour prix de ses travaux ,
L'homme isolé se console des maux
Qu'abondamment lui fournit la nature.
Ainsi j'attends que de l'atrocité
Et des cris sourds de la vile imposture ,
L'ami des arts & de l'humanité ,
Ne craigne plus la redoutable injure ;
Que pas à pas suivant la vérité ,
Il ne soit plus , dans sa marche , arrêté
Par la fureur d'une cabale obscure.
Ainsi j'attends. . . Bornons ici des vœux
Qui, sans succès , deviendroient trop nombreux ,
Et gardons-nous d'étendre cet ouvrage
Par un détail de desirs impuissans :
Ceux-ci remplis , j'en ferois davantage ;
Mais , par malheur , j'entends la voix du sage
Qui me prédit que j'attendrai long-temps.



REGRETS D'UNE JUIVE.

J'ÉTOIS à... & je vis un homme ; sa physionomie étoit prévenante , & je le remarquai ; & je le rencontrai dans la société , j'en fus charmée ; & j'étois triste quand il en étoit absent. Un jour je causai avec lui , il m'enchantait par son esprit , & depuis toutes les autres conversations me parurent insipides. Je crus que son caractère étoit aussi doux , aussi intéressant que sa figure , & je sentis que je l'aimois ; mon cœur en fut content , car je croyois qu'il étoit si doux d'aimer ! .. & il pénétra mes sentimens , car je ne faisois nul effort pour les cacher : il me parut qu'il en éprouvoit de semblables , & je me crus heureuse. Nous ne tardâmes pas à nous avouer réciproquement ce que nous sentions , & le bonheur nous fut commun. Nous vécûmes ainsi quelque temps dans les délices d'un amour pur & parfait. . . . Les félicités de ce monde sont , hélas ! trop passagères ! . . . Je m'aperçus que celui que j'aimois avoit des défauts ; cette découverte m'alarma , & je l'aimois toujours néanmoins , car son cœur me paroît

soit toujours bien tendre. Jè vis insensiblement de l'altération dans son humeur, dans ses procédés : le doux contentement de l'âme sembloit fuir loin de lui, & je m'affligeai. Je redoublai de soins, de vigilance pour le satisfaire, mais vainement. Il m'aimoit encore, & me querelloit sans cesse !... mes larmes coulèrent... & je lui laissai voir toute ma douleur. Il n'y fut pas assez sensible ; & le désespoir s'empara de mon âme. . . . Je m'écriai, dans l'amertume où j'étois plongée : « ô
 » amour ! toi qui m'as rendu si heureuse
 » pendant trop peu de temps, pourquoi
 » verses-tu à présent le poison sur ma vie ?
 » veux-tu donc que je renonce à toi pour
 » jamais ? Ah ! s'il en est ainsi, arrache le
 » trait qui pénètre mon cœur : sois assez
 » généreux pour guérir la blessure que tu
 » m'as faite. . . . ou plutôt rends celle de
 » mon amant plus profonde ! Il semble
 » méconnoître ton pouvoir, dédaigner tes
 » bienfaits ; punis un rebelle, en le rendant
 » à jamais ton esclave. . . . ». L'amour ne m'écoutoit pas, car mes chagrins augmentoient chaque jour. . . . Mon amant étoit sombre, la triste jalousie le persécutoit ; j'étois la victime de ses continuelles injustices, même de ses violences. . . . J'employois, pour le ramener, la douceur, la

22 MERCURE DE FRANCE.

tendresse, la raison, & rien ne réussissoit, car le comble de son égarement étoit de croire qu'il n'avoit aucun tort. . . La désolation me suivoit par-tout : je passois les jours & les nuits dans les gémissemens sans trouver la moindre consolation. . . . Je fus épouvantée un jour d'entendre les expressions du mépris de la bouche de celui qui m'avoit jadis juré tant d'amour ; je me révoltai alors : la fierté fit taire la tendresse ; je jurai de ne plus aimer ou du moins de ne plus revoir le barbare qui m'offensoit aussi cruellement, & je tins parole. . . . Mais, Dieux ! qu'il m'en coûta ! . . . qu'il est affreux d'être forcée de renoncer à ce qu'on a aimé ! . . . à ce qu'on aime encore malgré ses crimes ! . . . Mes chagrins devinrent plus amers, plus cuisans, parce que j'étois sans espoir. . . . & mon amant, après quelques trompeuses apparences de repentir, de retour, m'abandonna entièrement, & se livra à la dissipation. . . . Tout ce qu'il avoit fui tandis qu'il m'aimoit, il le rechercha dès qu'il ne m'aima plus. . . Je reconnus trop tard que l'amour est le plus grand des maux quand il n'est pas le plus grand des biens ! . . . Je ne raconte les peines qu'il m'a causées que pour en préserver, par ma triste expérience, celles qui, trop sen-

sibles, pourroient s'y exposer ; car j'aime mon sexe, & veux lui épargner, s'il est possible, des tourmens qu'il éprouve trop souvent.

VERS que le sieur PIERRE HOURCASTREME, de Navarreux en Béarn, a eu l'honneur de présenter au Roi (1) pour accompagner une nouvelle démonstration des principes de l'écriture & des desseins à la plume de sa composition.

U N Citoyen des Pyrénées

Qui, sans intrigue & sans appui,
 Dans le plus doux repos voit couler ses années,
 Ose, grand Roi, vous offrir aujourd'hui
 De son amour pour vous ce foible & simple gage.
 L'art n'a point orné cet hommage ;
 De (2) la seule nature, hélas ! il est le fruit.
 C'est toujours elle qui conduit
 Sa main, son cœur & son ouvrage.

(1) Comme il paroît par la Gazette du vendredi 16 Janvier 1767.

(2) Il faut observer que l'Auteur n'a jamais vu ni peindre ni dessiner, & qu'il ne doit ses talens qu'à la nature.



LE ROI DE LA FÊTE.

O D E.

LA fortune qui me couronne ;
De ce festin me fait le Roi.
Je vois tout ce qui m'environne
Dès ce moment subir ma loi.

Je veux qu'une heureuse abondance
Prévienne ici tous les desirs ;
Je vais essayer ma puissance
En faisant naître des plaisirs.

Oh ! que mon sort est agréable !
Qu'il a d'attraits ! qu'il a d'appas !
Je puis voir , sans sortir de table ,
Tous mes sujets , tous mes états.

Mon règne tranquille & paisible ,
Sera l'image de mon cœur.
Quand on est né tendre & sensible ;
Règne-t-on jamais par la peur ?

Peuple chéri , voyez ce verre ,
Regardez ce sceptre brillant ;
Quoiqu'il ne soit que de fougère ,
Je ne m'en crois pas moins puissant.

Chacun

Chacun porte sur le visage
L'étiquette de la gaieté ;
Et, pour me rendre un doux hommage,
Chacun célèbre ma santé.

Que personne ne se contraigne ;
Que le sel brille en vos propos :
Amis, je prétens que mon règne
Soit une époque de bons-mots.

Mais quoi ! de mon bonheur extrême
J'entrevois le terme fatal :
Demain on me rend à moi-même,
Et je redeviens votre égal !

Du fameux temple de mémoire
Si, par hasard, je suis exclus ;
Que l'on parle au moins de ma gloire
Dans les annales de *Bacchus*.

Qu'on dise, en faisant mon histoire :
« Il aimoit les jeux & les ris ;
» Comme nous il aimoit à boire :
» Ses sujets étoient ses amis.

*Par M. JANNIN, Roi de la fève à Chassagne
en Bresse, proche Chalamont, le 7 jan-
vier 1767.*



ODE traduite d'ANACRÉON, dont le sens est : quand l'esprit & la beauté se trouvent ensemble, il est impossible à l'amour de se dégager.

UN jour, sur les bords d'Hipocrène,
Avec des roses & des lys,
Les Muses firent une chaîne,
L'Amour parut, l'Amour fut pris.

La belle & charmante *Glycère*
Lui donna son cœur pour prison,
Bientôt la Reine de Cythère
Vole & propose la rançon.

Mais dans ses fers ce Dieu volage
Trouvoit tant de félicité,
Qu'il préféra son esclavage
Aux charmes de la liberté.

*Par M. d'HERMITE MAILLANE ;
d'Aix en Provence.*



*CHANSON à Mlle ***.*

Q U A N D je suis auprès de *Glycère*,
 Je voudrois être auprès d'*Iris*.
 Mon cœur, dans ses desirs contraire,
 Ne fait à qui donner le prix.

Églé, d'où vient mon inconstance ?
 Du moment même où je te voi,
 Mon cœur n'a plus de préférence,
 Mon cœur ne pense plus qu'à toi.

Glycère a l'esprit agréable ;
 Mais elle n'a que de l'esprit.
Iris est plus belle qu'aimable,
 Et chez toi tout se réunit.

Par le même.

*SUR le Service fondé pour M. LE DAU-
 PHIN, par Mgr L. C. d. B. A. D'...*

S U R le tombeau d'un Prince, objet inépuisable
 De l'amour de la France, ainsi que de ses pleurs,
 Tandis que nous jettons de l'encens & des fleurs,
 O vous ! le tendre ami de ce Prince adorable,
 B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Vous vouez à son ombre un service annuel ;
Qui, jusqu'à nos neveux, de notre deuil mortel ,
Doit prolonger sans fin la trace ineffaçable.
Grand Prélat , votre zèle est juste & respectable ;
Oui, tous les temps doivent pleurer
Un malheur que, peut-être en leur cours innom-
brable ,
Tous les temps réunis ne pourront réparer.

Par un Chanoine de Melun.

LE SOLITAIRE DES ARDENNES.

ANECDOTE INTÉRESSANTE.

MATHILDE de Gerville , veuve du Comte de Valmaure , quelques années avant la mort de son époux, étoit devenue héritière, du côté maternel, du Marquisat de Négremont, situé dans les Ardennes, & qui étoit un franc-alleu d'où relevoient plusieurs fiefs assez considérables. Rendue à sa liberté par la perte d'un mari auquel le devoir l'avoit unie sans l'aveu du penchant, mais à qui la raison, l'estime & la reconnoissance l'avoient attachée par des nœuds plus solides que ceux de l'amour, elle ne respira plus d'autre bonheur que

celui de l'indépendance. Pour s'y livrer entièrement , elle avoit vendu tous les biens qui lui appartenoient dans le *Pertois* * où elle étoit née , & du produit de cette vente elle avoit augmenté son domaine de Négremont où elle étoit venue se retirer dans le dessein d'y regner tranquillement au milieu de ses vassaux.

Si la beauté ne donne pas la puissance , elle sert du moins à en faire chérir les droits. *Mathilde* n'étoit pas encore dans sa vingt-sixième année , lorsque les Ardenes s'embellirent de l'éclat de ses charmes , & virent tempérer la rudesse de leur climat , par les agrémens de son esprit , & la douceur de son caractère : aussi ravies des belles qualités de son âme qu'éblouis de ses attraits , tous ses vassaux se disputèrent l'honneur de lui rendre le premier hommage. Touchée de leur empressement , elle ne parut point s'enorgueillir de l'effet que sa vue produisoit sur tous les cœurs. Pour rendre son triomphe plus complet , elle ne voulut point

* Le *Pertois* est une contrée de la Champagne , qui a pris son nom du bourg de *Perte* ; on l'appelloit aussi *Partois* , mais mal à propos , puisqu'il dérive de *Perte* , & que l'on n'a jamais dit *Parte* , comme il est prouvé dans les capitulaires de *Charlemagne* , où ce pays est appelé *Pagus Pertifus*.

30 MERCURE DE FRANCE.

en effleurer la gloire en excitant , par aucune attention particuliere , la moindre rivalité. Cependant , malgré les efforts de sa modestie , malgré les soins qu'elle prit pour déguiser toute espece de préférence , à travers le voile de la plus adroite politique , on crut s'appercevoir que les respects d'*Arnaud* , Sire de Clarange , avoient été les mieux reçus. Le préjugé étoit pour lui ; c'en étoit assez pour éveiller la jalousie.

Ce Sire de Clarange étoit un heureux aventurier , dont la fortune sembloit prendre plaisir à élever le crédit sur les ruines de l'amour. C'étoit un esprit liant , souple , affectueux , prévenant ; personne n'entendoit mieux que lui à concilier son humeur avec toutes les fantaisies des femmes , à se prêter à tous leurs goûts ; il sçavoit se plier à tous leurs caprices ; tantôt original , tantôt singe , il se varioit suivant les jours , les heures , les momens ; il philosophoit , il déraisonnoit , il folâtroit , il pleuroit au gré de celles qu'il courtoisoit : fait pour ne se rebuter de rien , il n'étoit jamais éconduit ; avec l'air le plus avantageux , il avoit l'art de se rendre intéressant , il ne parloit de sa valeur que du ton qui fait croire aux braves , & il n'en étoit que plus considéré des belles , & redouté

des ses rivaux. Trois femmes , qu'il avoit épousées successivement & dont il avoit eu la précaution de s'assurer l'héritage , avoient contribué à le rendre le plus puissant des vassaux de *Mathilde*. Et quoique le chagrin les eût moissonnées toutes trois , on s'envioit encore l'honneur de plaire au délicieux *Arnaud* : il semble qu'un homme de mauvaise foi soit une pierre d'aimant pour les femmes ; elles s'y attachent en dépit de la raison & d'elles-mêmes ; leur vanité , ou leur coquetterie , les rend toujours dupes des fausses apparences.

On devine bien qu'*Arnaud* ne manqua pas de profiter de la première impression que l'on présuinoit que son hommage avoit faite sur le cœur de la nouvelle Marquise de *Négremont*. Ses visites furent d'abord fréquentes , ensuite il eut l'air de se moins prodiguer , peu à peu il céda aux reproches que l'on lui fit de sa rareté , & finit par devenir essentiel. Par ce ménage , il s'étoit flatté de captiver le cœur de sa suzeraine , & il comptoit déjà ses égaux au rang de ses vassaux. Cependant *Mathilde* écoutoit encore assez la raison pour ne point s'abandonner aveuglément aux dangers d'un penchant qui l'auroit conduite à sa perte. En s'attachant *Ar-*

naud par des égards , elle n'avoit d'autre vue que d'en faire un esclave , dévoué à toutes ses volontés. D'ailleurs , le plaisir d'humilier ses rivales satisfaisoit en secret sa vanité. L'amour propre est naturel chez les femmes , c'est un foible inséparable de leur être ; il devient en elles une source d'esprit & d'agrémens. Pourrions-nous leur reprocher un défaut qui ne sert qu'à les rendre plus aimables ? Jalouse de sa liberté , & veuve d'un époux qui , par les plus tendres complaisances & les procédés les plus honnêtes avoit sçu fixer son estime , la Marquise sentoit tous les risques qu'elle courroit , en s'exposant aux caprices d'un homme chéri de toutes les femmes , & par conséquent , fait pour les trahir toutes.

Depuis six ans , on ne parloit dans les Ardennes que de l'étrange bisarrerie d'un solitaire , nommé *Basile* , qui faisoit sa demeure entre des rochers peu éloignés des bords de la Semoi , vers l'endroit où cette riviere prend sa source. Le château de Négremont n'en étoit qu'à environ trois milles de distance. La manie de cet homme extraordinaire étoit de fuir tout commerce avec les humains. Seul avec un serviteur dont il étoit plutôt l'ami que le maître , ils s'occupoient ensemble à cultiver

quelques portions de terre qui lui appartenoient & qui fournissoient à leurs besoins. Une grotte qu'ils s'étoient bâtie eux-mêmes, leur servoit de retraite, & ils s'y étoient rendus inaccessibles à tout le monde. Lorsque la chaleur interrompoit leurs travaux, *Basile* alloit chercher dans l'épaisseur des forêts un azile contre les ardeurs du soleil, & s'y livrer à ses profondes rêveries. Si quelqu'un le rencontroit ou vouloit l'aborder, il sçavoit bientôt se dérober à sa vue; si quelquefois on osoit le suivre ou l'interroger malgré lui, la fierté de ses regards en imposoit aux plus indiscrets. A la noblesse de sa figure, dont les traits sembloient altérés par la douleur, à la dignité de sa démarche qui démentoit la simplicité de ses habits, il étoit aisé de juger que c'étoit quelque homme d'une naissance élevée, qui étoit venu ensevelir dans ces déserts son nom & ses malheurs. Du moment que l'on l'avoit vu, on n'éprouvoit plus à son égard d'autres sentimens que ceux du respect & de l'attendrissement, & on se retiroit toujours plus pénétré de sa tristesse qu'offensé de sa misantropie.

Un soir que la Marquise donnoit à souper, on fit tomber la conversation sur le chapitre du solitaire, & le portrait fin-

gulier qu'on lui en fit, excita si fort sa curiosité qu'elle se mit dans la tête de le voir, & de lui parler à quelque prix que ce fût. Le *Sire* de Clarange, qui n'avoit cessé de disserter sur les différens jugemens que l'on en avoit portés, voulut bien le ranger dans la classe de ces prétendus philosophes, dont l'extravagance fait tout le mérite. L'oisiveté, dit-il, a ses charlatans comme l'industrie; il y a des ambitieux de toute espèce, & tel qui n'auroit joui d'aucune distinction en vivant parmi les hommes, fait en acquérir en fuyant ou en dénigrant leur société. Tout dépend du jour dans lequel on est vu; la manière de s'annoncer donne l'opinion, & l'opinion fait le reste. Il cita à ce sujet beaucoup d'exemples de personnages ridicules, dont la folie publique avoit immortalisé l'inutilité, & trouva que c'étoit mettre la célébrité à trop bas prix que de s'occuper d'un être comme *Basile*. Les hommes, ajouta-t-il, se dégradent eux mêmes en estimant les fous qui les méprisent; songeons à ceux qui nous aiment, oublions ceux qui nous haïssent. Ce discours ne refroidit point l'empressement que la Marquise témoignoit de voir le solitaire. *Clarange*, piqué, mais cherchant à déguiser son humeur sous une feinte gaieté, lui

propofa, puisque chacun en parloit avec tant d'admiracion & defiroit de le connoître, d'aller l'enlever dans fa cabane & de le promener dans fes terres comme un animal curieux. Cette cérémonie achevée, pourfuivit-il, dès qu'il a fait vœu de détefter le genre humain, pour le remettre à fon aife, nous lui ferons faire les honneurs de votre basse-cour.

La Marquife improuva l'indécence de cette propofition & de la plaifanterie. *Clarange*, lui répondit-elle, j'avois meilleure opinion de votre cœur; fachez que la vertu eft respectable en quelque lieu qu'elle habite, & que ce n'est pas le moindre effort que d'apprendre à borner fes defirs. Tranquille dans fa chaumière, *Basile* n'y eft à charge à perfonne: content de peu, il vit fans ambition; fa pauvreté l'exempte de remords. Si tous les hommes cherchoient comme lui à devenir indépendans de la fortune, croyez que la fociété y gagneroit bientôt. L'égalité rendroit plus étendue la chaîne qui nous lie. La médiocrité n'est pas toujours fi loin du vrai bonheur que l'opulence; ne nous éblouiffons point de notre grandeur, & refpectons le fage qui ne fait point l'envier.

Tous les convives applaudirent autant à la juftesse de cette réponse qu'aux grâces

avec lesquelles elle fut prononcée. *Clarange* ; confus, rougit de son indiscretion, justifia l'inconséquence de ses avis en feignant qu'ils n'étoient qu'un pur badinage par lequel il avoit voulu éprouver ceux qui l'écoutoient, & ajouta que l'indignation générale qu'il avoit excitée parmi eux faisoit l'éloge de leurs sentimens.

Lorsque la compagnie fut retirée, la Marquise repassa dans sa mémoire tous les points de conversation auxquels la vie solitaire de *Basile* avoit donné sujet. Les différentes raisons qui justifioient la haute idée que l'on avoit de sa naissance excitèrent en elle la plus tendre pitié. Elle cherchoit à deviner quels pouvoient être les motifs qui l'avoient déterminé à briser volontairement tous les nœuds de la société pour s'anéantir dans un désert. La haine constante qui le séparoit du monde à la fleur de son âge, le chagrin dont il paroissoit dévoré, l'ennui qui le suivoit partout, & qui sembloit faire ses uniques plaisirs, ne venoient, sans doute, que d'un cœur grièvement blessé ; & l'envie qu'elle avoit d'en pénétrer la cause l'entraîna dans les plus sérieuses réflexions.

Le lendemain, dès qu'elle fut visible, le Sire de *Clarange* ne manqua pas, suivant son usage, de se rendre chez elle

pour s'informer comment elle avoit passé la nuit : *Clarange* lui demanda si c'étoit à quelque mauvais rêve qu'il devoit imputer le changement qu'il remarquoit en elle ; & le ton de froideur avec lequel elle lui répondit lui fit croire qu'il venoit de commettre une indiscretion.

Mathilde imaginant enfin que le plus sûr moyen de dissiper ses ennuis étoit de s'entretenir de l'objet qui les avoit causés, elle revint sur le chapitre du solitaire, & pria *Clarange* de lui avouer de bonne foi ce qu'il pensoit de cet homme dont on faisoit tant de récit, & s'il ne seroit pas tenté, comme elle, de soupçonner que c'étoit quelque passion qui le réduisoit au parti désespéré qu'il avoit pris de renoncer à toute société. Il est vrai, lui répondit *Clarange*, que l'amour nous porte souvent à d'étranges extrémités, & je ne pardonne qu'à ses fureurs de nous brouiller avec l'humanité. Je sens de plus en plus de quoi ce sentiment peut nous rendre capables ; & la vraisemblance, justifiant vos soupçons à l'égard de *Basile*, me fait prendre un intérêt particulier à ses infortunes. Pour moi, reprit la Marquise, je ne saurois entendre parler d'un amant malheureux sans partager ses peines. Je n'ai que trop appris à connoître les funestes effets

38 MERCURE DE FRANCE.

d'une passion si dangereuse. *Clarange*, surpris de ce discours, qu'elle n'acheva qu'en poussant un profond soupir, s'empressoit déjà à lui demander les raisons qui la faisoient parler ainsi. Vous, Madame, lui disoit-il, êtes-vous faite pour avoir la moindre idée des malheurs de l'amour ? Non, le Ciel n'a dû vous former que pour en connoître les douceurs. Il alloit poursuivre, lorsqu'une troupe de Gentilshommes entra chez la Marquise, ayant à leur tête le chef de sa vénerie, & vêtus du même uniforme. Dans le dessein de lui faire leur cour, ils venoient l'inviter à être témoin ou compagne de la chasse qu'ils se préparoient à donner à un sanglier monstrueux qui désoloit les Ardennes. La Marquise, jugeant que la solitude des bois convenoit parfaitement à la mélancolie où l'amer souvenir de ses premières chaînes venoit de la replonger, accepta la partie avec plaisir & voulut partager l'honneur de cette journée. Le galant *Arnaud* se chargea de remplir auprès d'elle les fonctions d'écuyer, & courut sur le champ lui faire seller un cheval dont il pouvoit garantir la légèreté, la souplesse & la docilité.

La belle *Mathilde*, vêtue en Amazone, traversa comme en triomphe la ville de Négremont. Après une course assez longue

& pendant laquelle on avoit tué quelques loups & autres animaux sauvages , on convint d'aller faire alte dans un endroit de la forêt où, par les soins d'*Arnaud*, le pourvoyeur de *Mathilde* avoit su préparer, sous une riche tente, un repas impromptu qui fut trouvé délicieux. *Arnaud* se félicitoit de voir la Marquise reprendre sa gaîté ordinaire ; & l'on se promettoit bien de ne pas retourner au château que l'énorme sanglier ne fût détruit. Un des gardes de la forêt vint alors avertir qu'il avoit apperçu la bête de très-loin, & qu'elle paroïssoit diriger sa course vers l'endroit où l'on étoit rassemblé. Dans l'instant les chevaux sont bridés & les cavaliers en état d'attaquer le monstre qui s'avance vers eux. La Marquise veut avoir la gloire de lui porter le premier coup, & tous à l'envi lui cèdent cet honneur. Elle tend son arc, & la flèche qu'elle lance atteint vers l'épaule l'animal, dont la blessure irrite la fureur ; ses yeux s'enflamment de rage, & il se rue contre les assaillans avec tant de violence & en poussant des cris si affreux, que le cheval de la tremblante Amazone l'emporte à travers les sentiers pratiqués dans la forêt, tandis que les chasseurs, occupés à combattre le sanglier, ne s'apperçoivent point de sa fuite.

46 MERCURE DE FRANCE.

Revenue à elle-même, elle se trouve égarée au milieu de diverses routes qu'elle ne connoît pas. Incertaine du chemin qu'elle devoit suivre, elle se laissa conduire au hasard par son coursier ; elle entra enfin dans une plaine qui séparoit la forêt & qui étoit bornée, d'un côté, par de hautes montagnes, & de l'autre par de simples collines. Sur une de ces éminences elle découvre une petite maison d'une structure singulière. Dès qu'elle en est assez près pour pouvoir se faire entendre, elle sonne du cor, & personne ne paroissant, elle traverse un chemin frayé entre les collines, qui la conduit dans un vallon assez spacieux. Elle sent une espèce de soulagement en voyant que les terres en sont cultivées. Ce vallon étoit terminé par un cercle de rochers qui sembloient former un précipice, au fond duquel elle n'ose jeter les yeux qu'en frémissant. Mais quelle est sa surprise, lorsqu'une grotte bâtie dans cet abîme lui fait conjecturer qu'il est habité. Cette vue la fait songer au solitaire *Basile*, & elle pense reconnoître sa demeure. Joyeuse de pouvoir satisfaire sa curiosité, elle côtoie ces rochers. En tournant les yeux du côté opposé, elle voit de loin, à l'entrée d'un bois épais, un homme d'un âge avancé, assis auprès d'un arbre, & qui

s'amusoit à lire. Elle court vers ce vieillard que l'éclat de sa beauté ravit d'étonnement. Bercé de la lecture des fables, il croit que c'est quelque divinité qui descend des cieux pour s'entretenir familièrement avec lui, & se prosterne devant elle. Levez-vous, lui dit-elle, en souriant; le hasard seul me conduit ici, & mon dessein n'est pas d'y troubler la paix dont vous jouissez. Si, pour achever de vous rassurer, il faut me nommer à vous, je suis la Marquise de *Négremont*; je me suis égarée dans ces bois, & je vous prie de vouloir bien m'enseigner la route qui mène à mon château.

C'étoit au bon homme *André*, au fidèle serviteur de *Basile*, que *Mathilde* parloit. Madame, lui dit-il, je m'offrirois volontiers à vous remener à votre château, si la loi à laquelle je me suis asservi de ne jamais m'écarter de cette solitude ne me le défendoit absolument. Je sais bien qu'il y a dans ces cantons une ville de *Négremont*; mais je vous avouerai que la carte des chemins s'est furieusement brouillée dans ma cervelle: pour ne vous point tromper, un plan exact & très-bien détaillé de ces forêts fait un des ornemens de la grotte que nous habitons; en le consultant, vous ne pourrez plus vous égarer.

42 MERCURE DE FRANCE.

Permettez-moi de vous quitter un moment & de descendre. . . Pourquoi , lui répliqua la Marquise , n'oserois-je vous accompagner ? De grace , laissez-moi satisfaire le desir que j'ai de connoître cette grotte. Le bon *André* , yvre de joie de pouvoir obliger une si charmante personne , oublia la défense que son maître lui avoit faite de ne recevoir chez lui aucune créature humaine. Il étoit sûr que *Basile* ne reviendrait pas avant le coucher du soleil , & ainsi il craignoit moins d'encourir sa disgrâce.

La Marquise , étonnée de l'honnêteté de ce vieillard , commençoit à douter qu'elle fût dans la solitude de *Basile* , & , comme il se mettoit à attacher à un tronc d'arbre la bride de son cheval , qui n'auroit pas pu descendre avec eux jusqu'à l'entrée de la grotte , elle lui demanda s'il n'y avoit pas de risque à laisser ainsi cet animal seul dans un lieu où des brigands pouvoient survenir & l'emmener. N'ayez aucune inquiétude , Madame , lui répondit *André* , le maître que je sers a rendu l'accès de cet asyle si redoutable , qu'aucun homme mal intentionné n'oseroit s'y montrer. L'exemple que sa valeur fit autrefois de ces scélérats les en écarte pour jamais. Quel est donc , reprit-elle , cet homme si

courageux que l'on n'oseroit plus venir troubler dans sa retraite ? Seroit ce *Basile*, dont on m'a raconté des choses si merveilleuses ? C'est lui-même, Madame, c'est ce mortel aimable qu'un sort funeste, qu'une douleur cruelle enterre tout vivant dans ce goufre où ses propres mains lui ont creusé un tombeau plutôt qu'une demeure, & où tant de vertus n'étoient pas faites pour être ensevelies. — Que cette peinture que vous me faites de sa situation m'intéresse vivement en sa faveur ! Apprenez-moi donc quel étrange désespoir l'a pu conduire ici. — Il m'est impossible de vous satisfaire sur ce point ; ses malheurs sont un secret que j'ai toujours ignoré. — Mais depuis quand le servez-vous ? Par quelle aventure vous trouvez-vous ensemble dans ce désert ?

Depuis un temps immémorial le bon *André* n'avoit goûté les délices de converser avec une jolie femme. Aussi s'empressa-t-il à profiter d'une occasion qu'il étoit bien assuré de ne point retrouver si-tôt. Il invita la Marquise à descendre dans la grotte pour entendre plus à son aise le récit qu'il avoit à lui faire ; elle y consentit sans peine, & ne lui refusa point la grace d'accepter sa main ; cet honneur le combla d'aise & il tressailloit

44 MERCURE DE FRANCE.

de ravissement. Comme il tournoit du côté du bois, elle ne put lui cacher son inquiétude qu'il dissipa en lui faisant comprendre qu'il eût été impossible de pratiquer à travers ces rochers escarpés un chemin assez facile pour pénétrer sans danger jusqu'au terrain qu'ils environnoient. Le hasard, continua-t-il, a prévenu les desseins de *Basile* à cet égard, en creusant depuis cette petite hauteur que vous voyez un peu avant dans les bois un souterrain, dont une porte, que nous avons construite, ferme l'entrée, & qui conduit, par une pente douce, jusqu'au lieu que nous habitons.

En discourant ils arrivèrent à cette porte. La naïveté d'*André* & la bonhomie qui régnoit sur sa figure rendirent la confiance à la Marquise; elles s'abandonna sans crainte à la discrétion de son conducteur & entra, en se courbant, comme lui sous cette voûte épaisse qui s'élevoit à mesure qu'ils avançaient. Ils parvinrent ainsi aux pieds des rochers. En entrant elle vit sur la droite une source d'eau qui tomboit d'une espèce de cascade dans un bassin étroit, au bout duquel elle s'alloit perdre dans le sein de la terre. Elle fit asseoir *André* à côté d'elle & le pria de lui raconter par quelle aventure il se trouvoit attaché au service de

Basile, ainsi que les détails de la vie qu'ils menoient dans cette affreuse solitude.

Vous avez dû remarquer, Madame, avant que d'entrer dans le vallon qui mène à ce désert, une maison peu étendue, bâtie sur une colline, & d'une architecture extraordinaire. C'étoit la demeure d'un savant philosophe nommé *Balthasar Prinzelles*, que le Baron de *Saint-Arsenne*, à qui appartenoit la plaine voisine, & la forêt qu'elle sépare de celle où vous vous êtes égarée, s'étoit attaché particulièrement; il le logeoit dans son château, & il y avoit dix ans environ que j'étois au service de cet homme célèbre, lorsqu'il vint fixer son séjour dans l'hermitage que vous avez vu; le Baron l'avoit fait construire à ses dépens, & avoit cédé en pleine propriété à *Balthasar*, tout le terrain qui l'environne, ainsi que le vallon & le bois que bornent ces rochers. Astronome, géomètre, chymiste & botaniste, ce grand philosophe employoit les dernières années de sa vieillesse à perfectionner, dans ce réduit solitaire, toutes les découvertes qu'il avoit faites dans ces différentes sciences où il excelloit. Sa maison étoit composée de plusieurs laboratoires propres aux divers genres d'étude qu'il s'appliquoit à approfondir. N'ayant choisi que moi pour

46 MERCURE DE FRANCE.

témoin de ses travaux , rien ne pouvoit le distraire de ses occupations dans un endroit si écarté. Il y trouvoit sous sa main les plantes dont il analysoit les vertus ; & les hautes-montagnes qui s'élevent de l'autre côté de la plaine , lui servoient d'observatoire : il traça lui même le plan des forêts voisines , qui tapisse une partie de cette grotte.

Il y avoit deux ans que nous avions renoncé au commerce du monde , & que nous nous occupions dans cette retraite , lui à l'étude & moi à le servir , cultivant ensemble la terre qui nous nourrissoit ; lorsqu'un soir , dans la saison où l'approche des frimats commence à dépouiller les arbres de leur verdure , nous promenant sur la colline du côté du vallon , un moment avant que le soleil nous privât de ses rayons , nous entendîmes un bruit de feuilles que les pas d'un homme repoussent avec violence. Nous tournons la tête vers l'endroit d'où ce bruit venoit , & nous appercevons un guerrier armé de toutes pièces & de la plus haute taille , qui s'avance avec fureur jusqu'auprès de ces rochers. Là , il s'arrête & leve la visière de son casque ; la noblesse de ses traits étonne *Balthasar*. Après avoir jeté les yeux de tous les côtés , sans faire at-

tion, que mon maître & moi l'obser-
 vions, il leve les mains au ciel avec les
 regards du désespoir, puis les étendant
 vers les rochers, il ne nous laisse plus douter
 qu'il ne veuille s'y précipiter. *Balthasar*
 effrayé lui crie aussi-tôt : arrêtez malheu-
 reux ! qu'allez vous faire ? A ces mots, l'in-
 connu se détourne & vient à nous. Loin de
 reculer, *Balthasar* marche à sa rencontre.
 La fermeté & l'air vénérable de ce sage
 l'interdisent d'abord; ensuite prenant la pa-
 role : ô mon pere ! s'écrie-t-il, par quelle
 pitié cruelle empêchez-vous un infortuné
 de chercher dans cet abîme la fin de ses
 tourmens ? Mon maître, attendri par ces
 mots prononcés avec toute l'énergie de la
 douleur, épuise tout le charme de son
 éloquence pour calmer la violence de ses
 transports ; bientôt il parvient à lui faire
 sentir combien le désespoir est indigne
 d'une grande âme, & le détermine enfin à
 accepter l'hospitalité qu'il lui offre dans
 son hermitage.

Nous rentrons avec cet hôte, dont nous
 avons eu peine à soutenir la marche chan-
 celante; nous le dépouillons de son ar-
 mure, & nous le couvrons de vêtemens
 plus commodes. Le noir chagrin dont
 son cœur est enveloppé, ne lui permet
 pas de faire honneur au repas frugal que

48 MERCURE DE FRANCE.

je fers. *Balthasar* l'invite à prendre du repos, & le conduit dans une chambre où je venois de lui préparer un lit ; mais craignant que l'accès de ses fureurs ne lui reprenne pendant la nuit, il ne le quitte point. Le charme de ses discours adoucit la plaie de cette âme déchirée ; la sérénité revient sur son visage , un léger sommeil ferme quelque temps ses yeux appesantis , & à son reveil il consent à prendre quelque nourriture. *Balthasar* l'ayant initié, par la suite , dans les découvertes qu'il avoit faites des secrets de la nature , l'amour de l'étude dissipa ses ennuis ; & sous le nom de *Basile* , (car le secret de sa naissance & de ses aventures fut renfermé entre mon maître & lui) il devint compagnon de notre solitude & de nos exercices. Les complaisances que *Balthasar* avoit eues pour lui furent bien payées environ deux mois après. Un nombre de brigands étant venu nous investir dans notre hermitage , le courageux *Basile* repoussa leurs attaques avec tant de valeur qu'aucun d'eux ne put échapper à la vigueur de son bras ; & cet exploit le rendit si redoutable, que depuis on ne s'avisa jamais de venir nous insulter.

Balthasar & lui vécurent ainsi pendant deux ans , dans la plus parfaite union. Alors
mon

mon maître succombant sous le poids de l'âge, rendit sans souffrances, sans remords & sans regrets, une vie que ses travaux avoient illustrée, qu'il avoit toujours passée dans la pratique de la vertu, & dont aucun vice n'avoit souillé la pureté : il laissa *Basile* héritier de la solitude qui lui appartenoit, & je restai au service de ce nouveau maître auquel j'étois déjà accoutumé.

Basile, étayé de la sagesse de *Balthasar*, ne fut pas plutôt privé d'un appui qui lui étoit si nécessaire, qu'il retomba dans la plus sombre mélancolie. Il ne trouva plus dans les charmes de l'étude aucune dissipation. Livré à l'ennui qui le consumoit, il alloit s'enfoncer tout le jour, dans le plus épais des forêts, où le hasard lui ayant fait découvrir ce souterrain, il trouva que l'hermitage que *Balthasar* lui avoit laissé ne le cachoit pas encore assez aux regards du monde ; il résolut de l'abandonner & d'établir sa demeure au milieu de ces rochers. Je l'aidai à élever cette grotte dont il fut l'architecte ; & ce travail, en remplissant le vuide de ses momens, rendit son âme à la tranquillité.

Par ce que vous venez d'entendre, vous jugez bien, Madame, que *Basile* n'est point un homme que la misanthropie

C

a banni de la société, dont il auroit, sans doute, fait les délices. Ce n'est point par une haine dénaturée qu'il fuit ses semblables. Accablé de son infortune, il veut la cacher à tous les yeux. Son âme est fière & sensible, son caractère est doux & généreux; il ne se rend inaccessible aux grands que de peur d'en être humilié, & aux malheureux que dans l'impuissance où il est de les soulager.

La Marquise, charmée de ce récit, voulut en marquer sa satisfaction au vieillard en lui présentant de l'argent, qu'il refusa comme un bien qui lui devenoit inutile. Il vaut mieux, Madame, lui dit-il, en aider quelque indigent à qui il seroit nécessaire, que moi qui ne saurois en faire usage. Le désintéressement & la politesse d'*André* donnèrent à la Marquise une idée du vrai bonheur que son esprit ne se seroit jamais formée. Elle courut alors à la grotte, dont elle admira la structure élégante, la distribution commode & l'extrême propreté : elle y examina le plan de la forêt de Négremont qui en faisoit un des ornemens, &, après avoir reconnu le chemin qu'elle devoit prendre, elle ouvrit une porte, qui étoit celle d'un cabinet où, étant entrée, elle ne put revenir de sa surprise & fut prête à s'évanouir en consi-

détant un buste fait de terre glaise, & dans lequel elle crut retrouver quelque chose de sa figure à l'âge de seize ans. Par quel événement, dit-elle à *André*, avec émotion, ce buste est-il ici ? C'est, lui répondit-il, l'ouvrage de *Basile* ; il l'a pétri & formé lui-même. C'est apparemment l'image d'une personne qui lui fut chère ; car depuis qu'elle est placée dans ce cabinet, il s'y renferme tous les jours pendant plusieurs heures ; je l'ai même surpris quelquefois la regardant & versant des ruisseaux de larmes. Le trouble de la Marquise augmente ; elle lui fait mille questions sur *Basile*, dont elle le prie de lui détailler le portrait ; & les réponses d'*André* ne faisant que redoubler son agitation, elle veut absolument attendre dans la grotte que son maître revienne pour éclaircir à la fois tous ses doutes.

Mais, dans cet instant, les échos retentissent du son de plusieurs cors, & la Marquise sent que ce sont ses chasseurs qui la cherchent. *André* effrayé se jette à ses genoux pour l'engager à se retirer & à ne point l'exposer aux reproches de *Basile* : il l'assure que, tant qu'il entendra du monde dans la plaine, il ne rentrera point ; il lui persuade enfin qu'en revenant souvent dans le bois à l'heure où il se retire

52 MERCURE DE FRANCE.

ordinairement, elle trouvera assez d'occasions pour le surprendre & le questionner sur ce qu'elle desire savoir de lui. La Marquise n'insista point davantage, remonta le souterrain, retrouva son courfier, prit congé d'*André*, regagna la plaine, combla de joie les chasseurs inquiets, & revint avec eux dans la ville.

La suite au Mercure prochain.

SUITE DES CHANSONS ANCIENNES.

CHANSON du Poète VILLON.

SUIVEZ, beautés, courez aux fêtes,
Aimez, aimez tant que voudrez :
Et si n'y perdrez que vos têtes,
En la fin ja mieux n'en vaudrez :
Amours, folles amours font les gens bêtes ;
Salmon en idolatria ;
Sanfon en perdit ses lunettes :
Bienheureux est qui rien n'y a !

Salmon idolatria, pour *Salmon idolatra*.

François Corbuel, dit *Villon*, étoit né à Paris sous le règne de *Louis XI*. *Despréaux* a dit de ce Poète :

Villon fut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Villon épuisa vraisemblablement toute sa morale
dans cette chanson. Ce fut un fripon incorrigible,

CHANSON de CLEMENT MAROT.

P L U S ne suis ce que j'ai été,
 Et plus ne saurois jamais l'être ;
 Mon beau printemps & mon été
 Ont fait le faut par la fenestre.
 Amour , tu as été mon maître ,
 Je t'ai servi sur tous les Dieux.
 Ah ! si je pouvois deux fois naître ,
 Combien je te servirois mieux !

Cette chanson est un chef - d'œuvre de naïveté :
 ce caractère distingue particulièrement ce célèbre
 poète. *Marot* vivoit sous le règne de *François I.*
 Il fut blessé & fait prisonnier à la bataille de Pavie.
 Les Dames de la Cour , & particulièrement la
 Sénéchale de Normandie , maîtresse du Dau-
 phin , aimoient extrêmement les ouvrages de
 ce poète. *Marot* faisoit à son gré divers genres
 de poésie. *Anacréon* est imité très-heureusement
 dans ce tableau :

De *Cupido* le diadème
 Et de roses un cordelet ,
 Que *Vénus* cueillit elle-même
 Dedans son jardin verdelet ,
 Et sur le printemps nouvelet ,
 Le transmet à son cher enfant ,
 Qui donna pour ces roses belles ,
 A sa mère un char triomphant ,
 Conduit par douze colombelles. C iij

AUTRE chanson de CLEMENT MAROT,
sur l'air : Les doux plaisirs habitent ce
bocage, &c.

PUISQUE de vous je n'ai autre visage ;
 Je m'en vais rendre hermite en un desert ;
 Pour prier Dieu, si un autre vous sert ,
 Qu'autant que moi en votre honneur soit sage ;
 Je men vais rendre hermite en un desert.

Adieu, amour, adieu gentil corsage ,
 Adieu ce rire, adieu ces si beaux yeux, *bis.*
 Si trop long-temps vous fûtes mes seuls Dieux ,
 Je n'ai pas eu de vous grand avantage ,
 Un moins aimant aura peut-être mieux.

AUTRE chanson du même auteur.

RÉCOMPENSE vous donnerai ,
 Mon ami, & si menerai
 A bonne fin votre espérance ;
 Vivante ne vous laisserai ,
 Encore quand morte serai ,
 L'esprit en aura souvenance.

Si pour moi avez du souci ,
 Non pour vous n'en ai moins aussi ;

F E V R I E R 1767. 55

Amour le vous doit faire entendre :
Mais s'il vous fâche d'être ainsi ,
Appaisez votre cœur transi ;
Tout vient à point qui peut attendre.

CHANSON de DU BELLAY.

MY S I S sur ces bords-icy ,
A *Vénus* offre & ordonne
Ce myrthe , & lui donne aussi ,
Ses troupeaux & la personne.

Ordonne , troupeaux , pour foumet , troupeaux.

Du Bellay , sieur de *Liré* , étoit Chanoine de l'Eglise de Paris. Il fut nommé à l'Archevêché de Bordeaux , par la démission du Cardinal *du Bellay* son oncle. Il mourut en 1559. On l'avoit surnommé *le Catulle François*. Il y a dans ses poésies de la douceur , & un mérite plus rare encore , de la naïveté.

BOUQUET à un ami pour sa fête.

SIL est encor dans nos vallons
Quelques secrettes fleurs qu'avec un soin extrême
Flore ait sù dérober aux cruels aquilons ,
Cher M. . . je les laisse à la main qui les aime ;
C iv

66 MERCURE DE FRANCE.

Pour moi , le seul bouquet que je viens vous offrir ,
C'est un desir ardent , une formelle envie

De vous honorer , vous chérir ,

Et vous être uni pour la vie.

Si ce bouquet vous plaît , tous les jours dans
mon cœur

Les fleurs qui l'ont formé naissent en abondance
Sous les yeux du respect , de la reconnoissance

Et du penchant le plus flatteur.

Vous en voir , avec complaisance ,

Respirer , applaudir l'odeur ,

Fait mon desir , mon espérance ,

Et le terme de mon bonheur.

Par L. C. Ch. de Melun.

ÉPIÎTRE à M. DE VOLTAIRE.

J'AI vu *Henry* dans les combats ;

Lui seul faisoit trembler la ligue :

L'œil fixe affrontant le trépas ,

Du fanatisme & des soldats

Il bravoit la foudre & l'intrigue.

J'ai vu les ligueurs confondus

Par-tout lui céder la victoire :

Respecté même des vaincus ,

Sur l'aîle des grandes vertus ,

Ce Prince voloit à la gloire.

Pour chanter de si beaux exploits

Le Ciel te fit naître ; *Voltaire* :

Plus adroit , plus heureux qu'*Homère* ,

Tu chantas le meilleur des Rois.

Tu fus embellir sa couronne

Des plus magnifiques brillans ;

Et l'éclat qui les environne

Illustre à jamais tes talens.

Mais dis ; as-tu vu ce bon Prince

Epancher son cœur à *Lieurfain* ? ..

Quel cœur ! *Voltaire* , il est divin !

Qu'un sot demi-Dieu de province ,

Au regard fier , au cœur d'airain ,

Doit rougir de son air hautain !

Lui qui , jouet de l'imposture ,

Prenant l'orgueil pour la grandeur ,

N'a jamais connu la douceur

D'ouvrir son âme à la nature.

Loin du faste , près du bonheur ,

Henry , dans l'heureuse aventure ,

Dont *Collé* , d'un style enchanteur ,

Nous fait la touchante peinture * ,

Chez des villageois ingénus ,

De qui l'âme simple & sacrée

Est le refuge des vertus ,

Henry sent son âme enivrée

De plaisirs aux grands inconnus :

Si c'est un plaisir ineffable ,

Que le Ciel réserve aux bons cœurs ,

* *La Partie de Chasse de Henry IV* , Comédie charmante.

18 MERCURE DE FRANCE.

De mêler saintement des pleurs
 Aux pleurs d'un homme vénérable
 Courbé sous le faix des malheurs ;
 Quelle délicieuse yvresse
 Un Roi, père de ses sujets ,
 Eprouve , au sein de l'allégresse ,
 Qu'inspirent par-tout les bienfaits !
 Il est la source d'où jaillissent
 L'aimable paix & ses douceurs ;
 Et le centre où se réunissent
 Les doux transports de tous les cœurs.
 Qu'un tel Prince a bien l'avantage
 De goûter les plaisirs réels !
 Oui, des Dieux lui seul est l'image ;
 Né pour le bonheur des mortels ,
 Si notre joie est son ouvrage ,
 Pour lui nos cœurs sont des autels.
 Les ris , les jeux ont-ils des charmes ,
 Même au sein de la volupté ,
 Aussi touchans qu'une des larmes
 Que verse alors l'humanité ?
 O *Voltaire* ! en toi tout respire
 Cette précieuse vertu ;
 Par les sons puissans de ta lyre
 Relève , affermis son empire
 Par le plat orgueil abattu.
 Souffriras-tu que l'arrogance
 Fasse des progrès trop hâis ?

F E V R I E R 1767. 53

Non ! si du plus grand des *Henris*

L'exemple n'a pas de puissance,

Oppose encor la bienfaisance

Et l'humanité de *Louis*.

D A R M O N.

LE mot de la première énigme du second volume du *Mercure* du mois de janvier est *le mouchoir*. Celui de la seconde est *l'esprit*. Celui du premier logogryphe est *banqueroute* ; où on trouve, d'une part, *banque* (*négociation*), & *banque* (lieu où elle s'exerce), &, de l'autre part, *route* (*chemin*). Et celui du dernier est *tripot* (*jeu de paume*); où on trouve *poi* & *tri* (*jeu*), & *trio*, instrumental & vocal.

E N I G M E S.

L'un des deux que je sers

A plus de force & plus d'adresse ;

Je serre l'un , l'autre me presse.

J'arrive , sans marcher , en cent endroits divers.

A la campagne , à la Cour , à la ville.

On me voit dans le même emploi.

Je suis à tout le monde utile.

Qui ne peut cependant nourrir d'autre que soi ;

Se passe fort souvent de moi.

C vj

A U T R E.

Quoiqu'on ma bouche soit fort grande,
 Je n'ai point de difformité.
 On connoît mon utilité
 Par le secours qu'on me demande.
 Quand pour en obtenir on députe vers moi,
 L'envoyé ne perd point sa peine;
 Je le fais boire à tasse pleine
 Et le renvoie ainsi content de son emploi.
 De moi-même toujours je demeure tranquille;
 Et quand on vient me mettre en fonction,
 Ce qui sert à me rendre utile
 Souvent de spectateurs attire, plus de mille
 Pour voir son opération.

L O G O G R Y P H E S.

JE suis fille de l'ignorance,
 Jadis je recélaï tous les talens épars;
 Sur mon corps renversé le génie en enfance
 Monta pour s'aggrandir & m'arracha les arts.
 De me trouver, lecteur, à coup sûr tu te flattes;
 Voyons si je pourrai t'amener à ce point:
 D'abord tranche ma queue & coupe-moi cinq pattes
 Le reste ne se baise point.

Remets ma queue , en changeant de figure
 Me voilà fait pour être offert à Dieu ;
 Retire-la , puis change-moi de lieu ,
 Et je pourrai , près de *Matthieu* ,
 Goûter au Ciel la félicité pure ;
 De l'autre tronçon de mon corps
 Si tu mets la tête dehors ,
 J'offre quelqu'un collé contre un second lui-même ,
 Tous deux diversement tournés ,
 L'un présentant le dos , l'autre montrant le nez ,
 Tu peux dans nos jardins en voir un nombre ex-
 trême.

Mais n'en aurois-je point trop dit ?
 Tu me tiens & déjà tu dois me méconnoître :
 Oui , pour toi , je vais disparaître.
 Si pourtant , cher lecteur , tu revois cet écrit ,
 En me cherchant beaucoup tu me verras renaître.

A U T R E .

J E suis liberrine & bien folle ;
 Toujours je cours c'est mon état :
 Aujourd'hui sous le froc , demain chez l'Avocat ,
 Un autre jour à l'église , à l'école ,
 Chez le savañt ou chez le candidat ;
 Le bon c'est que , quoique frivole ,
 A ces gens-là je coupe la parole ;

62 MERCURE DE FRANCE.

Mais , pour me reconnoître en me décomposant ,

Tu trouveras l'époux d'une femelle

Pour qui *David* sentit démangeaison charnelle ;

Ce que sur le papier tu jettes à l'instant ;

Un bien qu'à tout autre on préfère ;

Une ville au pays Normand ;

Un homme peu fait pour la terre ;

Du jus de *Bacchus* l'excrément ;

Ce que paroît *Stentor* dans les écrits d'*Homère* ;

Un terrain batifé pour le premier passant ;

Trois mots latins , dont un intéressant ;

Ce que touche un pilote en abordant sa mère ;

Chez le Druide un fruit plein de mystère ;

Du triste hiver un don engourdissant ;

Pour les hôtes de l'air certain piège innocent ;

A l'ennui d'être seul un secours salutaire ;

Pour les enfans un acte nécessaire ;

Un adjectif (pour l'homme) avilissant :

Mais , bon Dieu , comme je babille !

On diroit d'un acroc s'étalant sur pourpoint ;

Allons , lecteur , saisis ta grande aiguille ,

Et , pour me rallentir , viens me bâtir un point.

PAPELART , A. A. M.



Peut-on ne pas aimer Gl'ce. . . . re? Ses
 yeux sont faits pour tout charmer: Au fo
 de ce bois solitai - - re, Prés d'elle qu'on
 laisse aisément en fla-mer! qu'on se laisse au
 -ment en fla-mer! *Fin Mineur.* mer! Voyés dans les
 dins de Flo-re La rose naissante au m
 tin Quel é-clat brille sur son sein Ma
 gère est plus belle en-co. . . . re.

C H A N S O N.

LE PORTRAIT DE GLICERE.

P E U T - O N ne pas aimer *Glycère* ?
 Ses yeux sont faits pour tout charmer.
 Au fond de ce bois solitaire,
 Près d'elle qu'on se laisse aisément enflâmer.

Voyez, dans les jardins de *Flore* ;
 La rose naissante au marin ;
 Quel éclat brille sur son sein ! ...
 Ma bergère est plus belle encore.

Les paroles sont de M. CASTRES ;
*la musique de M***.*



ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

EXTRAIT du Poème de la conquête de la Terre promise.

Nous avons promis cet extrait ; & nous croyons faire plaisir à nos lecteurs , en nous hâtant d'acquitter notre promesse. On peut voir dans le premier volume de Janvier , le jugement que nous avons porté du fond de l'ouvrage ; aujourd'hui nous n'en offrirons que des détails. Le début est simple , suivant les préceptes de l'art & la pratique des bons maîtres.

Js chante ces Hébreux que des peuples pervers
Menacèrent long-temps des plus honteux revers ;
Et qui , loin de subir un indigne esclavage ,
Conquirent du Jourdain le fortuné rivage.
Leur résistance impie à la voix du Seigneur
Souvent les écarta des routes du bonheur :
Mais démentant enfin mille augures sinistres ;
Soumis à l'Eternel , soumis à ses Ministres ,
Et , puissans par leur foi , les enfans d'*Abraham*
Affranchirent Sion du joug de Canaan...

L'action commence peu après la mort de *Moïse*. *Josué* son successeur dans le gouvernement du peuple de Dieu, monte accompagné du Pontife *Eléazar*, sur la montagne où *Moïse* étoit enterré. L'ombre du saint législateur leur apparoît, & leur montre toute l'étendue de leur conquête prochaine, en leur inspirant le plus grand courage. Cependant l'enfer effrayé des premiers succès d'Israël contre les *Canaanéens* idolâtres, tient conseil, & prend le parti d'amollir les héros qu'il n'a pu craindre.

On voit que le poëte s'est efforcé, & n'a pas mal réussi à éviter l'inconvénient tant blâmé par *Boileau*, de présenter le diable hurlant continuellement contre les cieux. On introduit d'abord un personnage neuf & intéressant, qui est celui de la *Princesse de Madian*, nommée *Séphire*, nièce de *Jéthro*. Son oncle lui avoit apparu, & l'avoit engagée à rechercher l'alliance des *Israélites*. Elle leur amène du secours, & reçoit d'eux le bon accueil qu'on imagine.

..... On invite à prendre du repos,
Sa belle & fière escorte (*ses Amazones*) & ses
nombreux héros,

Dans le milieu du camp, près du saint tabernacle,
Où Dieu même à *Jacob* daigne servir d'oracle,

66 MERCURE DE FRANCE.

De pourpre , enrichi d'or , un vaste pavillon
Flote en peu de momens au gré de l'aquilon.
Des fidèles Tribus la noblesse & l'élite
Accompagne en ce lieu l'illustre prosélyte. . .
L'industrie a tracé dans cet auguste lieu
Tout ce qui peut conduire à l'amour du vrai Dieu. . .

Sur la fin d'un magnifique repas :

. . . Les superbes portiques
Retentissent au loin de concerts pathétiques :
La voix s'unit au son des plus doux instrumens,
On chante *Jéhova* , père des élémens.
On te chante , Sagesse infinie , immortelle :
Avant que de combler ton idée éternelle ,
Ordonnant les desseins de tes nobles pinceaux ,
Tu reposois , dit-on , sur la face des eaux.
Les ténèbres par-tout tendoient leur sombre voile ,
Les cieux n'étoient encor semés d'aucun étoile ;
Le Soleil n'avoit pas , de son brillant séjour ,
Fixé l'ordre inégal de la nuit & du jour ;
Les plaines des ruisseaux n'étoient pas humectées ,
Les collines près d'eux n'étoient pas enfantées :
Que , dirigeant l'arbitre & de l'être & du temps ,
De l'ordre & du chaos tu marquas les instans. . .
Ensuite l'on chanta les animaux nombreux
Tirés des larges flancs du néant ténébreux.
Les uns tournent les yeux vers le sein de la terre ;
L'autre élève son front vers l'auteur du tonnerre :
Mais l'homme est indocile à ses nobles penchans ,
Son esprit dégradé subit le joug des sens.

L'Eternel se repent d'avoir créé le monde ,
 Et livre son ouvrage à la fureur de l'onde.
 Le flot couvre la plaine & les antres profonds ,
 Et les monts convertis en abîmes sans fonds ,
 Tout est mer , la mer même ignore ses rivages...

La Princesse est touchée, & demande à connoître la suite merveilleuse de l'histoire des Hébreux. *Josué* la lui raconte ; & son récit fait la matière du second & du troisième chant. Il n'étoit pas facile de rendre ces deux chants intéressans , & surtout le second , qui ne contient que la narration des plaies & de la sortie d'Egypte, faite à *Séphire* par *Josué*. Le poëte s'est efforcé de varier ses tours , & de donner de la vivacité à ses descriptions ; mais on ne laisse pas que d'échapper quelques vers un peu prosaïques , qui du moins paroissent tels , quand il traduit trop littéralement certaines expressions des livres saints, qui nous paroissent triviales , à force de nous être familières.

Il est cependant dans ce chant même, quantité de traits qui méritent attention. Telle est d'abord la description de la foi personnifiée :

Toujours prête à remplir les messages célestes ,
 L'obéissance éclate en ses regards modestes.

68 MERCURE DE FRANCE.

Son visage serain , siège de la candeur ,
Cache de ses conseils la sainte profondeur.
Sur son front vertueux qu'un ample voile ombrage,
Il n'est rien d'inquiet , de triste ou de sauvage. . .

La description du buisson ardent n'a
pas moins de force :

(*Moïse*) tantôt sur le mont tantôt dans les prairies,
Promenant au hasard ses sombres rêveries ;
Un prodige imprévu frappa ses yeux surpris :
Des feux étincelans , dans les ronces nourris ,
Epanchoient , du sein noir d'une épaisse bruyère ,
Des torrens embrasés de longs flots de lumière.
L'arbuste invulnérable est long-temps enflammé ,
Et , noyé dans le feu , n'en est point consumé. . .
Tel qu'un homme atterré par le bruit de la foudre ,
Immobile , sans voix , incertain de son sort ,
Il ignore long-temps s'il vit ou s'il est mort :
Tel *Moïse* interdit & l'œil fixe s'arrête :
Ses cheveux frémissant se dressent sur sa tête ;
Sur ses genoux tremblans son corps est sans chaleur ,
Et son front est couvert d'une foide pâleur. . .

Dieu l'envoie à *Pharaon* : sa timidité
cherche à se dispenser de cette commis-
sion ; enfin le Seigneur ordonne de toute
son autorité ;

L'envoyé de Dieu part & ne résiste plus ;
Où son maître l'appelle il avance confus ,

Le cœur gros de soupirs , & le souci dans l'âme :
 Tel qu'un jeune courfier dont le fer & la flamme ,
 Pour la première fois frappent les yeux surpris ,
 Et qui de la victoire ignore encore le prix ;
 Sous l'ardent cavalier son flanc bat & palpite ;
 Il recule & se cabre , il écumè , il s'agite ;
 Le frein ne sauroit plus le tenir dans son rang :
 Mais sous les premiers coups voit-il couler le sang ?
 De l'airain qui mugit il brave le tonnerre ;
 Et , secondant le son des instrumens de guerre ;
 Il fait entendre au loin son fier hennissement ;
 Il s'élance , & combat des pieds & de la dent :
 De sa bouche ruisselle une écume sanglante ;
 Et le sein humecté de la terre tremblante
 Gémit sous les éclats des ossemens brisés ,
 Et des membres meurtris sous ses pas écrasés :
 Tel l'Hébreu prévenu d'une crainte servile ,
 Aux ordres éternels est d'abord indocile ;
 Mais reprenant courage , & ranimant sa foi ;
 C'est un esprit céleste incapable d'effroi. . . .
 Il annonce des cieus le secret adorable ,
 Convoque des vieillards la troupe vénérable ,
 Les guide vers la Cour , & , par la voix d'Aaron ,
 Au nom du Tout-Puissant conjure *Pharaon*. . . .
 Il dit , & sur le champ une verge fragile
 A leurs piés étendue est un serpent agile.
 Un triple aiguillon sort de son muse azuré ,
 Ses yeux lancent la flamme ; & le monstre sacré ;
 Traînant à longs replis sa tortueuse croupe ,
 Des spectateurs tremblans met en fuite la troupe. . .

70 MERCURE DE FRANCE.

Les vives images du pseaume 140 ne sont pas mal rendues dans le même chant :

Des nuages féconds effroyables enfans ,
A la voix éternelle êtres obéissans ,
Grêle, brûlans frimats, tonnerre, éclairs sinistres,
Grondez, partez, frappez, du Ciel justes ministres:
Et vous de la tempête, esprits impétueux,
Tourbillons effrenés, volcans tumultueux,
Domptez de l'endurci le courage superbe,
Déracinez le pin, mettez en cendre l'herbe,
Des rochers caverneux tirez des hurlemens,
Et livrez des combats à tous les élémens.

Le passage miraculeux de la mer rouge nous a aussi paru bien décrit, & même d'une manière neuve, quoique conforme aux écritures : mais comme le trait est long, nous ne pouvons le rapporter ici.

Josué, continuant son récit dans le troisième chant, raconte d'abord les bienfaits extraordinaires de Dieu envers les Israélites, durant leurs voyages dans les déserts. Le Roi de Basan leur refusa le passage, & vint pour les surprendre avec toutes ses forces.

. . . . De *Basan* déjà les nombreux bataillons
Couvroient les monts au loin & bordoient les
vallons;

Tel aux yeux alarmés se présente un nuage,
 Qui dans ses sombres flancs renferme un triste
 orage.,

Et qui, sans mouvement, fixé sur les hauteurs,
 Effraye en leurs hameaux les pâles laboureurs.
 Les barbares bientôt, du sommet des montagnes,
 En poussant de grands cris, fondent dans les cam-
 pagnes.

Nos Hébreux sans effroi, l'un par l'autre pressés,
 Les boucliers unis, & le casque enfoncé,
 Menaçant seulement de l'œil & de la lance,
 En marchant observoient un farouche silence.
 La voix qui les exhorte aux glorieux hasards,
 Seule se fait entendre autour des étendards.
 On charge, & la fureur est d'abord générale.
 Du soldat au soldat il n'est plus d'intervalle;
 Par-tout le bouclier heurte le bouclier,
 L'airain bat sur l'airain, l'acier tranche l'acier.
 Entre les bras souillés des guerriers homicides,
 Un sang noir bouillonne sur les piques humides.
 Le plus impétueux ne compte plus ses pas
 Que par les ennemis qu'il dévoue au trépas.
 Ce n'est dans tous les rangs que tumulte effroyable,
 Que plaintes, que sanglots, qu'orage impitoyable
 Des vaincus, des vainqueurs qui leur percent le
 flanc ;

Et la terre avec peine engloutit tant de sang.
 Tels deux torrens fougueux réunissent leur onde
 Dans le sein mugissant d'une plaine profonde ;

Et le passant , au loin interdit & confus ,
S'arrête au bruit affreux de leurs flots confondus. . .

La Reine Madianite témoigne sa surprise de ce qu'Israël , ainsi protégé du Tout-puissant , ait cependant essuyé de fréquens revers. *Josué* est contraint de lui raconter les infidélités qui attirèrent ces châtimens , en premier lieu l'adoration du veau d'or.

Cependant le Seigneur des cieux & de la terre ,
Ce Monarque éternel qui s'arme du tonnerre ,
A *Moïse* apparoît sur son trône brillant ,
Que soutenoit un char de flamme étincelant.
Semblable à l'ouragan , père de la tempête ,
De soi-même il avance & jamais ne s'arrête.
Les effieux sont montés sur les aîles des vents.
Recourbé sur le faite , un ciel de pur cristal ,
Du fils de l'Eternel couvroit le tribunal.
Il monte ; le char vole ; un torrent de lumière
Fait éclater au loin sa pompe meurtrière.
Son casque est l'équité , l'effroi son bouclier ,
La mort dans son carquois pend à son baudrier. . . .

On raconte ensuite les murmures occasionnés par la lâcheté des espions qui avoient été envoyés à la découverte de la Terre promise , & l'idolatrie d'une partie des Hébreux corrompus par les femmes Moabites.

Moabites. Les transports prophétiques de Balaam font voir quelle source de beautés & de sublime on trouve dans les divines écritures.

Le fil du poëme recommence au quatrième chant. Le Général Hébreu , voulant assiéger Jéricho , médite de faire observer cette place par des héros , tout différens des premiers espions. *Phinéez* , fils du souverain Pontife , & son ami *Othoniel* , neveu du grand *Caleb* , s'offrent pour cette expédition. *Othoniel* avoit contracté avec *Axaine* , fille de *Caleb* , les plus tendres liaisons. Prêt à s'éloigner de l'objet de sa tendresse ,

Il sentit réveiller des soucis dangereux :
 Mais l'aspect du péril le rendant généreux ;
 Sage *Phinéez* , dit-il à son vertueux guide ,
 Hâtons notre départ , fuyons l'amour perfide :
 Un tendre objet peut trop sur les yeux d'un amant.
 Apprends , fidèle ami , ma crainte & mon tourment ;

Apprends tout mon amour pour la plus digne fille ,
 Qu'ait produit à *Juda* la plus digne famille.
 Elevés dans le sein d'une même maison ,
 Nos penchans mutuels prévinrent la raison ,
 Et le temps qui vainc tout , loin de rompre ma chaîne ,

D'un lien plus étroit m'unit avec *Axaine* ,

D

74 MERCURE DE FRANCE.

Les pavillons nombreux des enfans d'Israël ;
 Flottoient au pied des monts du sauvage *Ismaël* ;
 Quand à peine sortis de la première enfance ,
 Respirant à la fois l'amour & l'innocence ,
 L'un de l'autre contens , loin des vains embarras ,
 Au sein d'un antre frais nous portâmes nos pas.
 Il m'en souvient encore : une pure fontaine
 Sortoit en murmurant & fuyoit dans la plaine ;
 Un antique palmier & des myrthes épais
 Aux rayons du soleil en défendoient l'accès.
 Là , par un même instinct , nos âmes entraînées
 Promirent à jamais d'unir leurs destinées ,
 En attestant ton nom , ô toi , Juge éternel !
 O Dieu de *Rebecca* , de *Sara* , de *Rachel* ! ..

Les deux héros traversant de nuit le
 Jourdain sur un canot ; un génie leur ap-
 paroît , à l'imitation de celui que le *Ca-*
moëns fait apparôître au héros de la *Lou-*
siade, doublant le Cap de Bonne-Espérance.
 Se voyant méprisé des deux Israélites , il
 excite un orage qui engloutit leur canot ,
 & ils sont contraints de sauver leur vie à la
 nage. Arrivés nuds sur la rive ennemie ,
 l'Ange des eaux , *Nériel* , pour les tirer
 de ce péril extrême , entre dans Jéricho ,
 prend la figure d'*Ercinie* , amie de *Rahab* ,
 qu'il engage à s'aller promener sur les rives
 du Jourdain. Les Hébreux , à l'imitation

de l'*Ulysse* d'*Homère*, jettés nuds sur la côte des Phéaciens, se couvrent de feuillage, & implorent la clémence des Jéricontaines. Elles leur fournissent les secours nécessaires, & les introduisent dans leur ville, qu'ils ont soin d'observer. Le reste de l'épisode n'est que l'événement, tel qu'il est rapporté par l'historien sacré.

Les espions, de retour au camp d'Israël, inspirent le plus grand courage. *Josué* fait donner l'ordre, & toute la nation se met en marche. Le poëte saisit cette conjoncture, pour donner, d'une manière plus vive & plus animée, le dénombrement des forces de l'armée, comme il est d'usage dans les grands poëmes, & de nécessité absolue, pour prévenir la confusion, & répandre de l'intérêt dans les événemens particuliers. Il a soin de caractériser chacune des tribus d'Israël, & les chefs qui les commandent; & pour le faire d'une manière aussi vraie qu'heureuse, il profite de la prophétie de *Jacob* mourant, au sujet de ses fils, souches des douze tribus du peuple de Dieu. Cette marche mêlée de quelques traits d'invention poétique, remplit, avec le passage du Jourdain, tout le cinquième chant.

Les démons travestis en dieux marins de toutes les espèces, avoient compté ef-

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

frayer les douze braves des tributs qui guidoient la marche, & avoient causé un vaste débordement.

Du Seigneur cependant l'arche victorieuse
Touche aux bords devenus une mer furieuse;
Resserré dans son lit, le superbe Jourdain
La vit, & vers sa source il remonta soudain. . .
Les célestes vertus tirent des flots troublés
Les élémens du feu dans l'onde recélés,
Et qui, dans le grand jour du dernier anathème,
Avec fureur soufflés par le Vengeur suprême,
Doivent de l'univers à jamais démoli,
Replonger le cahos dans l'éternel oubli.
L'on aperçoit d'abord sur la vague allumée
Des tourbillons épars de flamme & de fumée.
Bientôt par-tout le lit du fleuve étincelant
Ce n'est qu'un feu liquide, un déluge brûlant,
Qui sourdement frémit, & sous les yeux étale
Le funeste appareil de l'horreur infernale.
Tels des monts de Quito ravageant les moissons;
Les métaux, le crystal, & d'énormes glaçons,
Fondus par des volcans immenses, incroyables,
Du tartare profond soupiraux effroyables,
Font ressentir au loin d'horribles tremblemens,
Calcinent des rochers dans leurs hauts fondemens;
Et de gerbes en feu, larges de plusieurs stades,
Font remonter au ciel de rapides cascades;
Des élémens dissous, & des marbres brisés,
Forment dans les vallons des fleuves embrasés;

Et portent le déluge , & les vagues brûlantes ,
 Jusqu'aux extrémités des provinces tremblantes.
 Les ténébreux auteurs de ce débordement
 Y trouvent les premiers leur juste châtimement. . .
 Vers les tristes confins où les Ismaélites
 Terminent au midi les champs Israélites ,
 Il est un lac horrible , un étang spacieux ,
 D'une onde corrompue amas contagieux ,
 Auquel on a donné , pour sa noire amertume ,
 Le surnom de mer morte ou du lac de bitume.
 Là de la Pentapole étoient les doux vallons ,
 Ces champs délicieux , ces fertiles sillons ,
 Où des Gomorrhéens la coupable cité ,
 Et l'infâme Sodome avoient jadis été.
 De soufre & de bitume une pluie enflammée ;
 Depuis tombant du ciel & l'ayant consumée ,
 Ce n'est plus dans ces lieux , plaints du tendre

Abraham ,

Qu'une mer empestée , un lugubre océan ,
 Qui voile pour toujours la terre criminelle ,
 Digne de cet oubli de durée éternelle.
 Dans le milieu du lac il est un large creux. . .
 Les faux Dieux de la mer , par cet énorme goufre ,
 Furent précipités dans le nître & le soufre
 Jusques aux plus profonds des cachots infernaux :
 Et le Jourdain séché s'étonne que ses eaux ,
 Loin de suivre leurs cours dans le sein des cam-
 pagnes ,

De flots accumulés composent des montagnes.

D iij

Tous & remparts lointains de l'antique Sidon,
Collines de Sarthan, & toi, terre d'Adon,
Tu vis, non sans effroi; de tes dunes arides,
Ces torrens suspendus, ces montagnes liquides...

Après le passage du Jourdain, le chef du peuple de Dieu renouvelle la promulgation de la loi. La foi enjoint aux Israélites de célébrer la Pâque; & le poëte fait connoître par ce moyen le temps du commencement de l'action, qui est celui de la Pâque ou du printemps. L'Ange exterminateur va dans l'empire du cahos, chercher tous les monstres capables d'effrayer les ennemis d'Israël. On s'apperçoit que notre auteur profite des idées de *Milton*; mais il ne les copie pas & il prend soin d'éviter les fougues déréglées de son imagination.

On dresse le tabernacle. Sa description & celle de l'arche d'alliance sont remarquables.

Jadis au conducteur de ces neveux des saints
L'Eternel en traça les merveilleux desseins,
Inspira la sagesse à deux Israélites,
Bésiel, *Oliab*: l'un du sang des Danites,
Le second de Juda; si le Ciel toutefois
Eleva deux mortels à de si hauts emplois;
Ou si deux Chérubins, trompant les yeux sans peine,
N'agissoient pas plutôt sous une forme humaine;

Tandis que les Hébreux dont ils portoient les noms,
Par l'esprit du Seigneur enlevés sur les monts,
Habitoient du Liban les paisibles ombrages. . .

• Après la peinture du tabernacle & de
ses décorations , on poursuit :

Près de l'arche , couverts d'ombres impénétrables ;
Etoient peints des objets encor plus admirables. . .

Du trône saint d'*Aron* l'héritier révéré
N'entroit qu'une fois l'an dans cet abri sacré ,
Où la nuit même alors tendoit ses voiles sombres ;
Et s'il plut au Très-Haut d'en dissiper les ombres ,
Pénétrant à la fois tous les objets obscurs ,
L'œil mortel vit les temps passés , présens , futurs.
Des tableaux animés , des figures mouvantes ,
En offroient aux regards les images vivantes.
Par les efforts d'un art visiblement divin ,
Merveille inconcevable à l'intellect humain ,
Et qu'à peine atteindroit la fiction frivole !
Ils étoient quelquefois doués de la parole.
Les artistes nourris sur l'Olympe éternel
Couronnèrent par-là leur ouvrage immortel.
De leurs ailes ensuite ils voilèrent leur face ,
Et sur le haut de l'arche ils choisirent leur place.
Dans un profond respect , sans mouvoir , abîmés ,
Le vulgaire ignorant les crut inanimés.

On fait un pompeux sacrifice , & les
D iv

30 MERCURE DE FRANCE.

Princes des douze tributs, la main sur les victimes, s'engagent solennellement à l'observation de la loi. Le Grand Prêtre prononce des bénédictions sur les fidèles observateurs, & des malédictions contre les infracteurs :

Maudits loin de vos murs, maudits dans vos familles !

Maudits durant la paix, dans vos fils & vos filles !

Durant les jours d'effroi, maudits dans vos soldats !

Ils tourneront le dos dans les premiers combats.

Tremblans ils chargeront par une seule route :

Par sept chemins divers ils fuirent en déroute.

Vous ferez des hymens dans l'horreur des dangers

Que souilleront d'abord d'infâmes étrangers.

D'innombrables enfans entoureront vos tables ;

Emmenés dans les fers leurs troupes lamentables,

Loin de vous affranchir, loin d'essuyer nos pleurs,

Comblent votre honte, aigriront vos douleurs.

Votre orgueil bâtit des palais magnifiques ;

Et vous n'entrerez point sous leurs riches portiques.

Vous semez vos champs, d'autres moissonneront.

La sueur, mais en vain, baignera votre front.

Le ciel sera de bronze au-dessus de vos têtes.

La terre, un roc aride en toutes vos conquêtes.

En vain des saints parvis vos prêtres incertains

Adresseroient leurs vœux au Maître des destins :

Leurs vœux répudiés ne feront plus descendre

Sur vos sillons brûlans que le soufre & la cendre.

Poursuivis en tous lieux , vous n'aurez dans le sein
Que la famine impie & le fer assassin.

Les parens affamés , de leur sang propre avides ,
Egorgeront leurs fils de leurs mains parricides ;
Et l'épouse & l'époux s'arracheront , tremblans ,
Les os demi-rongés de leurs membres sanglans.

L'armée Israélite marche à Jéricho.
L'Ange exterminateur , sous la figure d'un
homme armé , vient à *Josué* pour l'éprou-
ver & l'instruire. Il lui fait présent d'une
arme céleste , nommée anathème. C'étoit le
glaive avec lequel l'Archange *Michel* rem-
porta la victoire sur *Satan* , chassa l'hom-
me pécheur du paradis terrestre , & par
lequel les fils aînés des Egyptiens furent
immolés depuis. *Josué* attaque Jéricho en
la manière qu'on lui a prescrite. L'Ange
exterminateur le seconde avec tous ses
monstres ; & le miracle des livres saints
à ce sujet , sans être altéré par la poésie ,
devient très-plausible , & facile à croire.

Le chef des démons , précipités aux en-
fers sur la fin du cinquième chant , les
ranime dans le septième , & les rassem-
ble en conseil. Ici l'op conserve au vrai
Dieu toute son autorité sur les esprits ré-
prouvés. Ils ne peuvent rien contre Israël ,
qu'en corrompant ses mœurs ; & ils ne
sauroient même le tenter , qu'ils n'en

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

ayent obtenu le pouvoir du Tout-Puissant.

Après la peinture des horreurs du séjour infernal, on fait contraster l'image toute différente de l'empirée, & du palais de l'Eternel. Le poëte, sentant sans doute le danger de déshonorer ces objets sublimes par la grossièreté des conceptions humaines, n'a gueres fait que traduire la description de la Jérusalem céleste de l'Apôtre S. Jean ; & pour l'entretien du Très-Haut avec Satan, il a copié celui qui est rapporté dans le livre de *Job*.

Astarot ou *Astarte*, connu même sous ce nom dans les livres saints, démon de la volupté, veut amollir l'amazône *Séphire*.

Je fais (dit *Astarte*) qu'elle professe une vertu
sévère,

Et veux jusqu'à ce jour la réputer sincère :

Mais qui ne sait aussi qu'une jeune beauté,

Fière du vain renom de sa sévérité,

Par de trop grands efforts soutient son personnage

Pour conserver long-temps ce fragile avantage ? . .

Pour la brave *Séphire* il prétend l'enflammer ;

(*Othoniel*).

Il les voyoit déjà l'un l'autre s'estimer.

De l'estime à l'amour, divers en apparence,

Dans l'âge des plaisirs il est peu de distance ;

Et plus souvent encor , ennemi du grand jour ,
Le masque de l'estime est porté par l'amour. . . .

Le reste du chant est rempli de l'attendrissement de *Séphire* & d'*Othoniel* , où l'on s'est étudié , ainsi que dans le chant suivant , à ménager tellement la réserve & la chaleur , qu'on pût intéresser & émouvoir , sans sortir des bornes exactes de l'honêteté que prescrivait ici le bon sens autant que la vertu.

Le malheureux siège d'*Hai* fait le sujet principal du huitième chant. Mammone ayant fait succomber Acham , de la tribu de Juda , au crime de l'avarice , attire la malédiction du Ciel sur la florissante élite chargée du siège. Elle est mise en fuite. Dans la déroute , l'ange *Uraniel* , pour mettre la vertu de *Séphire* en sûreté , en la séparant d'*Othoniel* , forme un corps parfaitement semblable à la Princesse ; de sorte qu'*Othoniel* & les démons mêmes y sont trompés. Ce simulacre fuit vers les bords du Jourdain , où les esprits de ténébres , conjurés contre la vertu de *Séphire* & du neveu de *Caleb* , tenoient un canot prêt à les recevoir tous les deux ensemble. Le simulacre de *Séphire* y entre , & *Othoniel* avec lui. Cependant la véritable *Séphire* se voit seule sur le champ de bataille.

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

excepté l'ange *Uraniel*, qu'elle prend d'abord pour un brave Israélite.

Il y a de l'énergie & du feu dans le combat singulier qu'elle livre au principal héros des Cananéens, *Adonisedec*, Roi de Jérusalem, & dans lequel elle périt. On imagineroit difficilement l'état tranquille & pacifique de l'auteur, en voyant sa complaisance marquée & sa vivacité à peindre ces divers combats.

Séphir (voulant commencer le combat) crie au vainqueur altier,

Qui sautant de son char & montant un courfier ;
Aux prompts enfans de l'air en vitesse semblable ,
Dissipoit des vaincus la troupe méprisable :
Grand héros, qui poursuis ces daims saisis d'effroi,
Vois ici des guerriers trop terribles pour toi.
Tu les connois sans doute ; & ta lâche vaillance ;
Peu propre à soutenir les assauts de ma lance ,
Aime mieux par derrière & de loin , sous ses dards,
Faire mordre la poudre aux plus obscurs fuyards.
A l'outrage *Adoni* repartit par l'outrage ,
Et de la vive Arabe imitant le courage ;
Qu'on ôte , ordonna-t-il , le pesant coutelas
• Qui de cette beauté charge le tendre bras :
Qu'on lui remette en main les fuseaux ou l'éguille.

Séphire piquée , montre à *Adonisedec* les dépouilles d'*Adonias* , fils de ce Mo-

narque, qu'elle avoit tué quelques heures auparavant.

A ce signe imprévu des caprices du sort,
 Le tyran s'abandonne au plus fougueux transport.
 Tel un ours furieux, retournant à son antre,
 Trouve encor son petit sous la dent qui l'éventre.
 Que personne, dit-il, ne répande son sang :
 Il n'appartient qu'à moi d'en épuiser son flanc.
 Mais, ainsi qu'un limier, dans son essor rapide,
 Croyant suivre une biche ou quelque faon timide ;
 Et, contraint de livrer de pénibles combats,
 D'une louve terrible a reconnu le pas :
 Tel *Adonisedec* craint, autant qu'il admire ;
 La fière contenance & le feu de *Séphire*.
 Dédaignant l'artifice & tout effort secret,
 Ils s'avancent de front les lances en arrêt.
 Deux vaisseaux qui, pressés par le même courage,
 A force d'avirons viennent à l'abordage ;
 Deux nuages poussés au gré des vents divers ;
 Et dont le choc bruyant enfante les éclairs,
 Dans leur âpre rencontre ont moins de violence.
 On voit loin d'eux voler les éclats de leur lance :
 De la force du coup, en arrière étendus,
 Tous deux sont à la fois sur la croupe abattus ;
 Et les courriers pliant sous ces foudres de guerre,
 De leur croupe affaissée au loin frappent la terre.
 Mais d'un arc excellent, plus on contraint l'acier,
 Et plus vite il repasse à son état premier ;

86 MERCURE DE FRANCE.

Ainsi le couple ardent à venger son outrage,
Se relève rempli d'un plus ferme courage.

Séphire avec chaleur lance ses javalots :

Mais un bras immortel (*Uraniel*) garantit le héros ;

Ils volent en éclats comme un verre fragile ,

Ou sifflent détournés par l'immortel agile.

Elle prend son épée & fond sur le guerrier ,

Frappe les bras , le dos , son armer , son cimier.

La grêle , du sein noir du plus affreux orage ,

Sur le pampre azuré tombe avec moins de rage :

Le Roi n'a pas le temps d'employer sa valeur.

Son embarras l'irrite ; il se met en fureur :

Et , levant à deux mains son fer épouvantable ,

Il porte à la Princesse un coup inévitable.

Séphire est étourdie ; & , sous le cimier ,

Chancelle , perd l'arçon , du front touche la terre.

Toutefois le péril , la honte & la douleur ,

Avec le sentiment , lui rendent sa valeur ;

Mais elle cherche en vain sa redoutable épée ,

En tombant de cheval de ses mains échappée.

Uraniel , pressé par ses cris superflus ,

A ses yeux interdits ne se présente plus.

Elle voit son erreur. Le meurtrier habile ,

De son courfier poudreux presse le flanc agile.

Elle sent que le Ciel a résolu sa fin.

Epuisant toutefois les ruses de la guerre ,

Elle s'incline , amasse une effroyable pierre ,

Et confondoit encor son perfide rival ,

S'il n'eût usé de fraude ; & poussant son cheval

Dans le faral instant qu'elle s'étoit baissée,
 Sous les pas du courfier il nè l'eût renversée:
 Il s'élançe sur elle, & dans son chaste sein,
 Nud, pour mieux bander l'arc, plonge un fer
 assassin.

Son beau sang épanché, monument de sa gloire,
 Semble un vermillon pur qui colore l'ivoire.
 La pâleur de la mort se répand dans son teint :
 L'éclat de sa beauté se flétrit & s'éteint,
 Ainsi que de *Narcisse* ou du tendre *Hyacinte*,
 La tige en plein midi par la faucille atteinte.

Josué, accablé de douleur à la nouvelle de cette défaite, se retire dans le tabernacle pour consulter le Seigneur. L'un des Chérubins, qui ne sembloit au vulgaire, comme on l'a dit, qu'une statue posée sur l'arche d'alliance, le console & lui fait voir dans des tableaux mouvans & animés, la suite des choses cachées & futures, relatives à tous les empires célèbres, ainsi qu'à celui des Hébreux. Dans l'espèce de nécessité, où étoit l'auteur de ce poëme, de donner des prédictions à l'imitation de tous les épiques fameux, il a été heureux de trouver dans les visions des prophètes, & sur-tout de *Daniel*, ce moyen encore neuf pour des choses si souvent traitées. L'auteur va plus loin : il fait enlever *Josué* dans les airs

33 MERCURE DE FRANCE.

par le chérubin, & après avoir vu dans les limbes les patriarches & les législateurs célèbres, ils arrivent au sommet des cieux. On tire ici parti du système de *Mallebranche*, plus poétique en effet que philosophique; & l'on fait lire dans le Verbe à l'Hébreu privilégié, toutes les choses futures ou passées. Voici la manière :

Au-delà de l'espace & du temps limité,
Dans le centre du vuide ou de l'immensité,
Est un trône éclatant de feux incorruptibles,
Mais entourés au loin d'ombres inaccessibles.
Dès le commencement le Verbe égal à Dieu,
Avec Dieu, Dieu lui-même habitoit en ce lieu,
Là par lui tout fut fait son idée éternelle;
Là de tout ce qu'il fit retrace le modèle.
Sa voix est sa pensée, & sans former d'accens,
Frappe tout à la fois & l'esprit & les sens.
Le savoir admiré dans le savant superbe,
En l'ignorant lui-même, il le prend dans le Verbe.
Mais ce qu'en ce bas monde on ne fait qu'en-
trevoir,
Là se présente aux yeux sans voile & sans miroir.
L'Ange fait approcher le sage Hébreu qu'il
guide :
Observe, lui dit-il, vertueux *Isacide*,
Vois ce qu'un œil mortel n'a jamais mérité;
Le fond de la substance & la réalité

Des objets que verront , en énigmes obscures ,
 Les * voyans même , auteurs des célestes augures.
 En élevant les yeux , *Josué* voit alors
 Une immense substance , un océan sans bords ,
 Où toute autre substance , & future , & passée ,
 Comme un objet présent se trouve retracée. . . .

Il voit d'abord la cause de la défaite
 d'*Haï* , & la manière de remédier à ce mal-
 heur , ensuite l'histoire des Juges & des
 Rois d'Israël , puis l'explication des figu-
 res prophétiques de *Daniel* , par rapport
 aux quatre grands empires , l'incarnation
 du Verbe , & l'empire du christianisme ,
 formé des peuples modernes qui ont suc-
 cédé au lustre & au pouvoir des anciens
 Romains. Mais comme cette matière étoit
 immense , on ne saisit que les grands
 traits , & d'un intérêt universel. Voici
 ce qui regarde la nation Française :

Une autre nation quitte enfin ses forêts ;
 Des bords froids de l'Oder déserte les marais.
 De ses brillans destins quel heureux horoscope !
 Son premier Roi soumet la moitié de l'Europe.
 Quel peuple est celui-ci , s'écrie à son aspect
 Le fils de *Nun* , touché d'amour & de respect !
 Il atteint en naissant le comble de la gloire ,
 Et du berceau s'élève au temple de mémoire.

* Terme consacré dans la sainte écriture , & qui signifie
Prophètes.

90 MERCURE DE FRANCE.

La parole éternelle à l'instant répondit :
Telle est la nation dont le divin Esprit
A principalement suscité la vaillance
Pour prendre de la foi la constante défense.
L'honneur, par son grand chef plus ambitionné,
Est d'être de l'église appelé fils aîné.
Vois près de Tolbiac la victoire fameuse,
De sa fidélité récompense pompeuse.
Les enfans de *Clovis*, non moins vaillans guerriers,
De ses autres vertus ne sont pas héritiers ;
Mais ils le feront tous de la sainte croyance. . . .

Après avoir parlé de l'empire de *Charlemagne*, & du bien qui résulta, pour l'Eglise & pour le genre humain, de l'union des Germains & des Francs trop peu durable, on touche la grandeur de *Charles-Quint*, puis celle de la France sous *Louis le Grand*.

Le ciel veut qu'au berceau la victoire l'instruise.
Pour orner ses Etats la nature s'épuise :
Sciences & beaux arts, commerce, affaires, loix,
A le couvrir d'honneur conspirent à la fois. . . .
Hélas ! sa propre gloire au vainqueur est fatale !
Vois-tu frémir l'envie & la sourde cabale ?
Les vois-tu de la France armer tous les voisins ?
On prête à ses héros les plus vastes desseins :
De subjuguier l'Europe on les a vus capables ;
De ce noble attentat on les juge coupables.

Mais la haine perfide a son comble final :
 Le peuple des François plus constamment rival ,
 Prend leurs habits , leurs mœurs , leurs langues ,
 leurs coutumes ,
 N'a plus entre les mains que leurs charmans
 volumes ;
 De la société chez eux apprend les loix ;
 Et tous n'ont plus qu'un cœur , comme ils n'ont
 qu'une voix :
 Monarchie , il est vrai , sans borne , universelle ;
 Mais aussi sans contrainte & vraiment fraternelle.
 Avec un doux transport vois les braves Germains ,
 L'Iber & le François , tant de siècles aux mains ,
 Dont si souvent la haine a désolé la terre ,
 N'ayant plus qu'un dessein pour la paix & la guerre.
 Quel objet peut encor étonner les esprits ?
 La querelle de Vienne est celle de Paris.
 Par les soins vertueux de *Louis & Thérèse* ,
 La droiture Teutone , & la candeur Françoisé ,
 Reprenant à la Cour un empire absolu ,
 Sur la jalouse intrigue ont par-tout prévalu.
 Le voyant , perce enfin , guidé par ces présages ,
 Dans les desseins profonds de deux arbitres sages ,
 Ministres révéérés du Franc & du Germain ,
 Unis dans leurs travaux pour le bonheur humain...

Le dixième chant est presque tout entier une épisode , mais qui est tirée du sein du sujet , & qui conduit au dénoué-

92 MERCURE DE FRANCE.

ment ou à la fin de l'action. Après la punition d'*Achan*, & la prise de la ville d'*Hai*, tous les Rois Cananéens conspirent contre les Hébreux. Les seuls Gabaonites recherchent leur alliance ; & voici quelle couleur poétique on donne au parti qu'ils prennent. Un grand de Gabaon avoit fait naufrage avec toute sa famille, quelques années auparavant. Un enfant, nommé *Melfi*, avoit seul échappé à la mort, ayant été jetté par la tempête dans une isle déserte. Là, sa raison se développa ; & suivant tous les principes de la loi naturelle, il s'attira la protection particulière de la Providence. Ce développement de la loi naturelle a quelque chose de touchant & d'intéressant. Un vaisseau parti de la Gaule, aborde en cette isle, & *Melfi*, reconnu pour Gabaonite, est reconduit à Gabaon. C'est lui qui engage ses compatriotes à rechercher l'alliance des adorateurs du vrai Dieu. Les Gabaonites envoient des députés à *Josué* ; mais étant proscrits, en qualité de Cananéens, ils feignent être d'une région fort éloignée. Pour soutenir l'imposture avec vraisemblance, ils se font accompagner de quelques-uns des étrangers qui montoient le vaisseau Gaulois. On saisit cette conjoncture pour décrire les antiquités de la Gaule, dans un poème,

où il étoit difficile de faire naître d'autres occasions de parler de la nation.

L'onzième chant amène insensiblement la catastrophe ou la mort du roi *Adonisédec*, & la ruine de sa puissance. Il avoit prétendu surprendre Gabaon, en l'investissant précipitamment, avant qu'elle pût être secourue des Hébreux. Deux jeunes Gabaonites, piqués d'une noble émulation, ont le courage de percer le camp ennemi, les armes à la main, & le bonheur de parvenir au camp d'Israël. Les Hébreux leur accordent le secours qu'ils demandoient; mais ils craignent de livrer la bataille générale & décisive, avant que le Héros *Othoniel* ait rejoint l'armée. *Phinéas* va à la recherche de ce héros, sous la conduite d'un ange, qu'il prend pour un lévite. On retrouve ici les particularités les plus intéressantes du voyage de *Tobie* dans la Médie, sous la conduite de l'archange *Raphaël*.

Le moment de l'action décisive étant enfin arrivé, les deux chefs parcourent chacun les rangs de son armée, pour les engager à bien combattre. Les différens discours de *Josué*, & la manœuvre d'*Adonisédec* qui feint quelque effroi pour éprouver ses troupes, sont imités du second livre de l'*Iliade*, où *Agamemnon* voulant

94 MERCURE DE FRANCE.

s'assurer de la disposition des Grecs , leur propose de retourner en leur patrie , & parle à chaque Prince de Grecs , suivant son génie particulier. Deux Enacites , d'une taille gigantesque , défient les plus braves des Hébreux. *Othoniel* & *Elide* , chef de la tribu de *Benjamin* , sont vainqueurs dans ce combat particulier. Les infidèles rompent la suspension d'armes & leur serment , & la bataille générale s'engage. Les immortels prennent parti des deux côtés ; & on reconnoît encore ici l'Illiade , liv. 5 , où *Homere* fait combattre ses divinités contre les mortels , & les fait blesser : mais auparavant ,

Sur les sommets sacrés de l'Olympe éternel
Le Très-Haut rassembla son Sénat immortel.
De-là voyant rouler , par-dessus le tonnerre ,
Ces immenses flambeaux que l'Empirée enferme ,
La terre leur paroît de fange un tas pressé ,
Les mers des gouttes d'eau dont il est arrosé ;
Les plus vastes Etats tels que des grains de sable
Qui couvre du limon le contour méprisable ,
Les conquérans , les Rois , des insectes rampans....

Il fait rassembler tous les immortels.

Quand ils sont tous présens : ô vous , dit l'Eternel ,
Dieux créés , Anges saints , & vous , jadis fidèles ,

Chérubins dégradés en devenant rebelles....
 Vous pouvez librement exercer vos courages
 En faveur du parti qu'honorent vos suffrages..;

L'ange exterminateur, voyant les efforts des démons contre Israël, excite
Josué :

Et du char étincelant d'acier
 Renverse du saint chef le tremblant écuyer ;
 Et des courriers fougueux prenant en main les
 rênes ,
 D'un tourbillon de poudre ombrage au loin les
 plaines.

Il fond sur le Démon (*Moloc*) timide ;
 Qui reconnoît le bras de l'Archange homicide,
 Et fuit, glacé d'effroi par le vague de l'air. •
 Alors, par un prodige effrayant pour l'enfer ;
 Transformant du héros les courriers ordinaires,
 Ou leur substituant, près des célestes sphères,
 Un char incorruptible & des chevaux de feu ;
 L'Archange dans les airs s'élève avec l'Hébreu.
 Avec moins de vitesse on voit l'éclair rapide
 Sillonner la longueur de sa carrière humide.
 Ils atteignent *Moloc*, & la nécessité
 Rendant au vain Démon son intrépidité,
 Il s'arrête, il s'écrie, au tour de lui rappelle
 Des guerriers infernaux la légion rebelle.
 Les purs enfans de Dieu se rassemblent aussi.
 A l'instant l'on eût vu tout le ciel obscurci

96 MERCURE DE FRANCE.

De tourbillons flottans d'une épaisse fumée,
 Et la nature entière à ce signe alarmée.
 Supérieurs en masse à ces remparts mouvans,
 Sur l'Océan foulé, conduits au gré des vents,
 Des chars & des coursiers, animés par leurs guides,
 S'élançoient tout en feu sur d'autres chars rapides.
 Tels on voit quelquefois des globes nébuleux
 Se poursuivre embrasés & se choquer entre eux ;
 Tels tant de mille fois plus vastes que la terre,
 Les astres déplacés feroient entre eux la guerre...

Pour donner un vernis poétique à ce
 que dit l'histoire, qu'il plut des pierres
 sur les Cananéens vaincus, on fait inven-
 ter le pierrier à l'Ange exterminateur.

En des cuiviers d'airain de la plus vaste masse
 Le nitre & le salpêtre à pleines mains s'entasse.
 L'incendie assoupi dans le sein des mortiers,
 Est surchargé de grès & de rochers entiers.
 Sous le pierrier énorme une étroite ouverture
 Laisse à la flamme avide atteindre sa pâture.
 Le Ciel jusqu'à ce jour foudroya les bas lieux :
 La terre en ce moment semble attaquer les cieux...

Après qu'on a tiré le service nécessaire
 de ces instrumens de mort, les légions
 célestes les précipitent dans les gouffres du
 lac Asphaltite qui communique aux enfers ;
 Et

Et tenant le dernier sur le nitre flottant,
Dirent tous deux (*Gabriel & Raphaël*) ensemble,
en le précipitant :

Instrument infernal, détestable machine,
Qu'a voulu réserver la vengeance divine
Au juste châtiment de la postérité,
Montée au plus haut point de la perversité,
Rentre jusqu'à ce temps dans les ombres funèbres :
Qu'on ne puisse imputer qu'aux esprits de ténèbres
De t'avoir mis aux mains des mortels obstinés,
Et prématurément à leur perte acharnés.

De la nuit cependant le Prince inconsolable
(*Satan*)

Sent que du monstre obscur l'égide secourable
Peut seule préserver du damnable parti

Le pouvoir expirant & presque évané :

Il presse par ses vœux la mère des ténèbres.

Vers l'Orient d'abord montrant les traits funèbres,

Elle franchit d'un saut sa lugubre prison,

Et couvre en un moment presque tout l'horizon.

Dépouillé du succès par sa course imprévue,

Le grand chef des Hébreux frémit à cette vue.

Il adresse sa plainte au Monarque Eternel. . . .

. . . . Grand Dieu ! las de batailles,

Chasse l'horrible nuit qui couvre ces murailles ;

Que tout l'enfer après m'attaque, si tu veux :

Et toi, globe éclatant, si tes courriers fougueux

Respectent quelquefois, dans leur essor rapide,

Ou la voix ou la main de leur habile guide,

E

98 MERCURE DE FRANCE.

Arrête-toi , Soleil , par-dessus Gabaon ;
Et toi , Lune , en-deçà des hauteurs d'Ayalon.
L'Eternel obéit à cette voix mortelle. . . .

Tout le parti Cananéen est dissipé. *Adonisedec* & les Rois ses alliés se retirent dans une caverne : ils y sont forcés & mis à mort par l'horreur qu'on conçoit de leur inhumanité barbare, dont on retrouve les plus affreux vestiges dans le lieu de leur retraite. Les Hébreux restent ainsi les maîtres des Etats de ces Princes, & l'action finit.

Cet ouvrage est , à bien des égards , digne de notre estime. La raison & l'imagination , loin de se nuire , s'y prêtent la main. On sent que le cœur de l'auteur étoit échauffé par les grands objets qu'il avoit sous les yeux ; & son esprit y a répandu des lumières vives & sagement distribuées. Ce n'est point un seul peuple qui est intéressé à ce poëme ; c'est toute la chrétienté. La religion est l'âme de l'action entière ; & la religion y est peinte avec toute la majesté qui lui convient.



*THÉORIE des Loix Civiles , ou Principes
fondamentaux de la Société ; avec cette
épigraphe :*

Quis talia fando temperet à lacrymis.

*A Londres , & se trouve à Paris , chez
DESAINT , rue du Foin ; deux vol.
inf-12.*

Nous nous acquittons avec plaisir de la parole que nous avons donnée , de faire connoître cet excellent ouvrage. Notre Journal & le public perdroient trop si nous différions à en donner l'extrait.

Il est dédié à M. *Dauville* , Conseiller au Présidial d'Abbeville. Au lieu des fades épitres dédicatoires qui deshonnorent trop souvent le commencement des livres , l'Auteur adresse à ce Magistrat un discours préliminaire plein des idées les plus neuves & les plus frappantes. On y apprend d'abord une particularité qui doit flatter tous les cœurs bien faits ; c'est que l'affaire de la mutilation du Christ d'Abbeville est entièrement terminée ; & que les jeunes gens qui y étoient restés impliqués ont

E ij

été renvoyés absous & pleinement déchargés.

Cette affaire , dont l'Auteur s'est fortement occupé , a retardé l'impression du livre qu'il publie. Elle l'a même empêché de pousser son travail aussi loin qu'il l'auroit fait . Après avoir posé, dit-il ,
 « en général les vrais fondemens de la
 » société, mon dessein étoit d'établir en
 » détail, ceux de la législation. Je comptois
 » appliquer les principes, que je me
 » contente de montrer ici. Je songeois à
 » faire voir qu'en tout genre la perfection
 » consiste dans la simplicité, dans l'uni-
 » formité : je me proposois de prouver
 » que toute administration compliquée est
 » absurde & malheureuse.

» Elle est absurde , parce qu'embarrasser
 » le jeu d'une machine , destinée à un
 » mouvement non interrompu , c'est en
 » anéantir l'effet. Elle est malheureuse
 » parce que toutes les parties souffrent dès
 » que l'engrenage n'est pas aisé. Quand les
 » dents se heurtent , au lieu de glisser avec
 » précision les unes sur les autres , les se-
 » cousses qui en résultent se communi-
 » quent de proche en proche ; l'ébranle-
 » ment se fait sentir jusques dans le centre.
 » L'arbre qui le reçoit de tous côtés ,
 » après avoir fléchi quelque tems , s'éclate

» enfin & se brise tout d'un coup avec
» fracas.

» Ces principes , mon cher ami , ne
» sont point ceux de l'*Esprit des Loix* , ni
» de tous nos publicistes : mais ce sont
» ceux de la vérité. L'expérience qui les
» confirme doit l'emporter sans doute ,
» sur les raisonnemens qui les combattent.
» J'avois pris la plume pour les mettre
» au jour ; le tems & les circonstances
» m'ont forcé de m'arrêter au milieu de
» mon entreprise. J'ai préféré au plaisir
» d'indiquer le bien , celui de le faire.
» J'ai abandonné des spéculations très-
» importantes , pour ne m'occuper que de
» la justification de mon ami injuste-
» ment opprimé ; je ne m'en repens pas ;
» j'ai réussi.

» L'histoire de l'affaire où j'ai eu le
» bonheur de vous servir * , seroit peut-

* « Le fils de ce Magistrat , âgé de dix-sept
» ans , avoit été calomnieusement compromis
» dans l'accusation intentée au sujet du Christ
» mutilé à Abbeville en Picardie le 8 août 1765.
» Il a été pleinement déchargé & renvoyé absous
» par sentence du Présidial de cette ville , du 10
» septembre 1766. Le Ministère public en a re-
» connu l'équité en s'abstenant d'en interjetter
» appel. Il y a eu , comme on fait , treize mois
» d'intervalle entre l'oppression de l'innocence &
» sa réhabilitation. Ce n'étoit pas la difficulté de

E iij

» être le meilleur supplément que je puisse
 » donner à mon livre ». L'Auteur qui a
 travaillé avec succès à manifester l'in-
 nocence, s'en applaudit avec raison. Sa
 conduite pendant l'instruction de l'affaire,
 a prouvé qu'il étoit un Jurisconsulte
 éclairé, & un ami intrépide. Il lui est
 bien permis de se réjouir d'un succès qui lui
 est dû.

Après cet hommage rendu à l'amitié
 & à la vérité, il entre en matière: il donne
 une idée du droit civil; il est inconnu
 chez les sauvages, parce qu'ils n'ont pas
 de propriété. Mais « chez les nations po-
 » licées il regne avec d'autant plus d'éclat
 » & d'appareil, qu'elles sont plus voisines
 » de leur décadence. Il s'y produit avec
 » un long cortège de livres & d'offices de
 » toute espèce. Il y déploie l'attirail de la
 » Jurisprudence, & la pompe de la ma-
 » gistrature; mais il y cause aussi une
 » guerre sourde, qui se nourrit par les
 » efforts mêmes qu'on fait pour la terminer.

» Les procès y sont de vraies batailles,
 » où l'on se choque avec fureur. Rien
 » la connoître qui en a fait si long-temps retar-
 » der l'aveu. Je me contenterai d'observer que
 » les Juges qui ont décrété ce jeune homme
 » n'étoient point du nombre de ceux qui l'ont
 » absous ». *Note de l'auteur.*

» ne ressemble tant aux stratagèmes guer-
 » riers , que la chicanne & ses ruses. Les
 » bas Officiers qui ne s'enrichissent que
 » par elle , ont l'effronterie & la rapacité
 » des partisans. Les particuliers se pré-
 » sentent comme des auxiliaires prêts à
 » se louer indifféremment à celui des deux
 » partis qui veut de leur service. Les
 » loix sont des armes qu'on emploie de
 » part & d'autre pour se charger ; & la
 » Justice , sur son tribunal , est la divinité
 » qui , comme le *Jupiter d'Homère* , pèse
 » & regle avec sa balance la destinée des
 » combattans.

» Dans ces querelles acharnées on ne
 » verse point de sang , à la vérité ; on
 » n'y fait couler que l'encre , les injures
 » & l'argent : cependant les suites en sont
 » presque toujours aussi fatales que celles
 » de ces exploits glorieux & cruels , qui
 » élèvent les conquérans sur des trophées
 » d'ossements humains. Les vainqueurs &
 » les vaincus y perdent également par les
 » abus trop multipliés dans cette partie
 » importante de l'administration. Leurs
 » dépouilles restent entre les mains des
 » gens de loi , comme après une mêlée
 » sanglante , les habits des soldats mas-
 » sacrés appartiennent à ceux qui les ont
 » tués.

» Quand se trouvera-t-il dans notre
 » Europe un génie assez intrépide pour
 » visiter en détail ce champ de bataille
 » redoutable , & ne craindre pas de s'en-
 » gager parmi les débris dont il est jonché ?
 » Quand naîtra-t-il un artiste assez in-
 » telligent , pour retremper les armes dont
 » on s'y sert , ou un chirurgien assez
 » habile pour traiter avec succès les blef-
 » sures qui en résultent ? Quand viendra-
 » t-il au moins un observateur assez ami
 » des hommes & de leur repos , pour exa-
 » miner s'il ne seroit pas possible & per-
 » mis , soit d'en émousser le tranchant ,
 » soit d'en rectifier l'usage ?

» Ce qui les rend plus terribles , c'est
 » leur multitude & leur prodigieuse va-
 » riété. On est à chaque instant embarrassé
 » pour en parer les coups , parce qu'on
 » n'en connoît ni le nombre ni la nature.
 » Elle sont dispersées sans ordre dans de
 » vastes arsenaux , connus sous le nom
 » de compilations , de commentaires , où
 » il faut les aller chercher à tâtons. Il
 » n'est pas plus permis d'y porter de la
 » lumière, que dans nos magasins à poudre ;
 » & peut-être le soin que l'on prend de
 » les en garantir , est-il fort sage : la
 » moindre étincelle qui pourroit y péné-
 » trer, seroit sauter en l'air tout l'édifice.

» Ce seroit pourtant bien mériter de
 » la nature humaine, que de lui procurer
 » cet heureux accident ». Il y aura peu
 de personnes qui puissent refuser d'ap-
 plaudir aux vœux que l'on fait ici, pour
 une réforme dans cette partie de l'admi-
 nistration.

Il en faut des réformes. L'Auteur s'at-
 tache à rassurer les esprits timides que ce
 nom seul épouvante : il en démontre l'u-
 tilité & la nécessité. Il aura jusques-là bien
 des partisans. Mais où il commencera à
 trouver des contradicteurs, c'est lorsqu'il
 développe les maximes d'après lesquelles,
 suivant lui, une administration peut-être
 heureuse & bien réglée.

« Le droit civil, dit l'Auteur, semble
 » n'avoir d'autre objet que les relations
 » des citoyens entre-eux. Il est aisé cepen-
 » dant de se convaincre, qu'il comprend
 » toutes les autres espèces de droits. Tout
 » dérive de la propriété : il n'y a rien
 » dans le monde qui n'y ait rapport ; c'est
 » une vérité que les Princes & leurs conseils
 » ne méditent peut-être pas assez. Du
 » haut de leur gloire ils sentent rarement
 » quelle influence peut avoir sur leur
 » propre état, celui des sujets qu'ils gou-
 » vernent ; ils ne sont pas convaincus de
 » la nécessité qu'il y a pour eux de veille

E v

166 MERCURE DE FRANCE.

» à ce que ce peuple jouisse au moins
» en paix de son premier héritage, & de
» la protection qu'ils doivent donner à
» la jouissance générale qui ne leur est
» attribuée que pour cet objet.

» De toutes les opérations politiques ,
» c'est pourtant la plus importante. Les
» plus superbes vaisseaux, dit-on , périssent
» en peu de tems, si l'on n'a soin de donner
» de l'eau douce à boire aux rats qui en
» habitent le fond de cale , parce qu'ils
» percent le bordage dans l'espérance d'en
» trouver dehors. De même les gouver-
» nemens les plus brillans sont bientôt
» renversés , si la propriété des peuples
» n'est pas tranquille. Le pouvoir des Rois
» n'est assuré qu'autant que les possessions
» de leurs sujets sont solidement affermies ;
» & la raison en est bien simple, c'est
» qu'ils possèdent tous au même titre. Les
» Royaumes appartiennent à leurs maîtres
» comme une ferme est à moi. L'un a été
» dévoué à eux ou à leurs ancêtres , par
» le même principe que l'autre aux miens.
» Nos titres de jouissance & de propriété
» sont les mêmes , c'est-à-dire , une force
» une violence primitive , légitimées
» ensuite par la prescription .

» Cette maxime est l'abrégé de toute
» la politique ; elle en dit plus que ces
» gros traités où l'on ne s'instruit guères

» que de ce qu'on n'a pas besoin de savoir.
 » C'est cependant une de celles que les
 » publicistes se sont le plus efforcés d'ob-
 » scurcir. Ils se sont imaginés qu'il y avoit
 » du danger à dire la vérité en cette partie.
 » Ils ont donné cours à je ne sais quelle
 » chimere de convention libre , de pact
 » volontaire fait entre les Rois & leurs
 » sujets. Ils ont supposé pour base à l'au-
 » torité publique , des clauses consenties
 » de part & d'autre , & dont la violation
 » entraîneroit la nullité du pact. Ils ont
 » prétendu que cette idée étoit la seule
 » barrière qui pût garantir ces derniers
 » de l'oppression. Ils n'ont pas vu que c'étoit
 » au contraire les y livrer sans ressource.
 » C'est vouloir guérir un paralytique en
 » lui donnant des tranchées. Qui ne voit
 » qu'un pareil traité seroit le germe des
 » révolutions les plus terribles & les plus
 » continuelles ?

» Où ? Comment ? Entre les mains de
 » qui auroit-il été passé ? Quel en seroit
 » le garant ? Le peuple ? Il nommeroit des
 » inspecteurs pour le faire observer ? Mais
 » qui est-ce qui fixeroit le nombre de ces
 » ces inspecteurs ? De quel moyen se
 » servir pour empêcher qu'on ne les cor-
 » rompe ? Ne deviendront-ils pas en peu de
 » tems les souverains ? Ils pourront donner

E vj

» des ordres au Prince : ils seront donc
 » ses maîtres : le peuple aura donc gagné
 » d'augmenter sa charge ; & pour se dé-
 » livrer d'un pouvoir qu'il redoutoit , il
 » en aura créé deux , que leurs disputes
 » rendront bien autrement redoutables.

» On parle des Ephores à Sparte , qui ,
 » dit-on , y tempéroient la royauté sans
 » la détruire. Mais c'est un pure méprise
 » de mots. Ce n'étoient pas des Rois que
 » ces prétendus Princes de Sparte ; cétoient
 » des Magistrats subordonnés , des Gé-
 » néraux d'armée qui dépofoient presque
 » tout leur pouvoir en rentrant dans la
 » Ville. Les vrais Souverains étoient les
 » Ephores , puisque la royauté elle-même
 » fléchissoit sous eux.

» En adoptant le principe dont je
 » parle , on pourroit donc à chaque instant
 » demander compte au souverain de son
 » administration. Mais comment déter-
 » miner la portion du peuple , qui aura
 » droit de requérir & de recevoir ce
 » compte ? Faut-il que la demande soit
 » unanime ? Mais cette unanimité n'aura
 » jamais lieu. Ceux qui partagent avec le
 » Prince l'emploi , & même si l'on veut ,
 » l'abus du pouvoir , ne consentiront
 » jamais à la révision. Voilà donc une
 » partie de la nation qui s'y oppose.

» Etablira t-on que la pluralité suffit pour
 » en autoriser le desir ? Mais c'est ouvrir
 » la porte aux rebellions : à quoi la re-
 » connoîtra-t-on cette pluralité ? Chacun
 » ne prétendra-t-il pas l'avoir de son côté ?
 » Ceux même qui ne l'auront pas, diront
 » que la multitude est séduite. Ils sou-
 » tiendront qu'il faut compter les raisons,
 » plus que les hommes, & qu'un petit
 » nombre d'esprits éclairés est préférable
 » à une foule d'aveugles ignorans.

» Assurément s'il y a quelque matière,
 » où la pluralité des voix soit requise &
 » l'universalité nécessaire, ce sont celles
 » qui donnent lieu aux querelles ecclésiasti-
 » ques : mais c'est précisément là ce qui
 » les rend si longues, si opiniâtres, si
 » difficiles à terminer. On y a vu de tout
 » tems le petit nombre tenir tête au grand.
 » On décline l'autorité sous prétexte que
 » ses ministres ne sont pas instruits. On
 » pèse les suffrages, au lieu de les compter ;
 » & chaque parti ayant en sa faveur des
 » argumens spécieux, la querelle s'éternise
 » en produisant dans toute sa durée de
 » très-grands malheurs.

» Il en seroit de même en politique.
 » Tout attroupement féditieux se diroit
 » l'état. La société seroit perpétuellement
 » troublée. Le prétexte de punir une vio-

„ lence , en feroit naître mille autres.
 „ Quiconque se sentiroit les talens des
 „ *Cromwells* , ou des Ducs de *Guise* ,
 „ en imiteroit la conduire. On déchireroit sa patrie, en feignant de la venger.
 „ Les malheureux sujets , tourmentés par
 „ leurs libérateurs , encore plus que par
 „ leurs tirans , ne recueilleroient de tant
 „ d'efforts , que des calamités successives
 „ & une oppression constante. Ils périroient entre leurs défenseurs & leurs
 „ ennemis , comme une brebis qu'un dogue
 „ veut arracher au loup qui l'emporte ,
 „ se sent mettre en pièces , tandis que
 „ chacun des deux la tire par le côté qu'il
 „ a saisi.

„ C'est donc s'abuser volontairement
 „ & dangereusement , que de supposer un
 „ pact , une convention libre entre les
 „ sujets & les Princes. Cette illusion , si
 „ par un malheur elle étoit rédigée en
 „ principes , & réalisée dans la pratique ,
 „ feroit le signal des plus horribles calamités sur la terre.

„ Cependant au milieu de cette indépendance absolue , il ne faut pas croire
 „ qu'ils soient sans frein. Ils en reçoivent
 „ un de la nature des choses , & un plus
 „ terrible , plus efficace cent fois , un
 „ qui les assujettit bien autrement que

„ ces prétendus traités. Ce seroient des
 „ semences de divisions & la ruine de
 „ la justice ; au lieu que ce frein dont
 „ je parle est le gage de la paix & le
 „ maintien de l'équité. C'est précisément
 „ cette parité de titre, cette ressemblance
 „ évidente du droit qu'ils ont sur leurs
 „ sujets, avec celui qu'ont leurs sujets, cha-
 „ cun sur leurs biens particuliers. Comme
 „ tous deux sont de la même espèce, ils
 „ ne peuvent se soutenir que par les mêmes
 „ moyens ; comme l'un résulte de l'autre ,
 „ le premier ne sauroit être affermi, si le
 „ second ne l'est pas „.

C'est ce que l'Auteur développe avec une force & une profondeur singulieres. Ceux des lecteurs qui n'embrasseront pas ses opinions, rendront au moins justice à l'énergie avec laquelle il s'exprime. Son style est par-tout de la même vigueur ; aussi ne craint-il pas d'entrer en lice avec *M. de Montesquieu*, avec *Grotius*, *Pufendorf*, *Leibnitz*, ainsi qu'avec le célèbre & malheureux *Jean-Jacques Rousseau*, qu'il ne nomme cependant pas quoique son système soit directement l'opposé & la réfutation du contrat social. Il fait de *M. de Montesquieu* le plus bel éloge : mais il déclare que la réputation de ce grand homme ne lui ferme pas les yeux sur les

défauts de l'*Esprit des Loix* " J'ai, dit-il ,
 „ la vénération la plus profonde & la plus
 „ sincère pour son nom , ainsi que pour
 „ ses ouvrages : mais j'en ai plus encore
 „ pour la vérité. Si en la cherchant tous
 „ deux , nous ne sommes pas du même
 „ avis , *c'est nous accorder que de nous*
 „ *combattre* , comme a dit un autre grand
 „ homme de nos jours , pour le moins égal
 „ à l'Auteur de l'*Esprit des Loix*.

„ Je combattrai quelques fois ses opi-
 „ nions avec force , mais je ne songe pas
 „ à détruire le mérite de son ouvrage. Je
 „ ne viens point dire à ses partisans , qu'ils
 „ ont eu tort de le louer. C'est certaine-
 „ ment un de ceux qui font le plus d'hon-
 „ neur à notre siècle. Même après mes
 „ observations , il n'en sera ni moins ad-
 „ miré , ni moins admirable Son livre
 „ étoit fait pour réussir. Il parle à l'esprit
 „ comme au cœur. Il instruit en même
 „ tems qu'il plaît. S'il a quelques instans
 „ d'obscurité , il en a encore davantage
 „ du plus grand éclat. Les *Aristote* , les
 „ *Platon* n'ont pas d'aussi grandes vérités
 „ & ne les ont pas aussi bien dites. Il a
 „ dû séduire ses contemporains ; & l'es-
 „ time de ceux-ci lui assurera celle de la
 „ postérité , , ,

Quand on sent ainsi le mérite d'un

écrivain, quand on lui rend justice avec autant de franchise & d'éclat, il est assurément bien permis de le critiquer, surtout quand on se sent assez fort pour soutenir le combat avec avantage.

A l'égard de *Grotius*, de *Pufendorff*, il sont traités ici avec moins d'égard. Ce que l'Auteur leur reproche le plus, c'est la multitude incroyable des citations dont ils ont noyé leurs ouvrages.

Ce discours préliminaire qui est fort long, & qui paroît très-court quand on le lit, tant il est plein de choses admirablement écrites, se termine par une distinction très-vraie entre la satire & la critique. " Si les écrivains sur qui tombent
 „ ces observations, dit l'Auteur, vivoient
 „ encore, j'en parlerois avec ménagement.
 „ Je ne citerois que ce qu'ils auroient dit
 „ de louable. J'ensevelirois leurs fautes
 „ dans le silence. Si leurs ouvrages étoient
 „ absolument mauvais, je me garderois
 „ bien d'en parler. Je ne les forcerois pas
 „ de joindre au regret d'avoir mal fait,
 „ la douleur de voir que quelqu'un s'en
 „ apperçoit.

„ Mais ceux que je nomme sont morts ;
 „ & quand on parle des morts, on ne
 „ leur doit que la vérité pour l'instruction
 „ des vivans. C'est sur-tout dans cette dis-

114 MERCURE DE FRANCE.

„ tinction que consiste la différence essen-
 „ tielle qui se trouve entre la satire & la
 „ critique. La première est une vermine
 „ incommode qui fuit les tombeaux. Elle
 „ ne cherche que les corps animés, qu'elle
 „ ronge & qu'elle tourmente. La sensibilité
 „ dans ceux qu'elle attaque, est un attrait
 „ qui la fixe. Elle vit de la douleur qu'elle
 „ cause, & s'éloigne de tout objet qui
 „ lui paroît incapable d'en éprouver l'im-
 „ pression.

„ La seconde, au contraire, est cette ana-
 „ tomie sage, qui tâche de trouver dans
 „ les dépouilles de la mort, des ressources
 „ pour diminuer les maux de la vie. Ce
 „ n'est que sur des objets insensibles, qu'elle
 „ fait des expériences utiles. Quand elle
 „ porte le scalpel sur des cadavres, c'est
 „ pour le bien de leur postérité. Quand elle
 „ se permet d'analyser les principes de leur
 „ constitution, quand elle ose essayer de
 „ découvrir dans leurs entrailles l'origine
 „ de leurs maladies, c'est pour se mettre
 „ en état d'en garantir un jour leurs en-
 „ fans.

„ Il en est de même des écrivains. Quand
 „ un Auteur combat avec force les sen-
 „ timens d'un autre, pour savoir ce que
 „ vous devez penser de ses motifs, sou-
 „ vent même de son ouvrage, pour juger

» s'il mérite notre mépris , ou notre es-
 » time , examinez en quel tems tous deux
 » ont vécu. Les contemporains ne font
 » pas toujours des satyres : mais ceux qui
 » ne le font pas n'en font jamais ; & qu'y
 » gagneroient-ils » ?

Nous remettons à un autre Mercure l'extrait de l'ouvrage même. Nous avons été séduits par l'éloquence & la vivacité de ce discours. Nos lecteurs & nous aurons le même plaisir , à parcourir le reste du livre , que nous annonçons comme un des mieux & des plus fortement écrits qui aient paru dans ce siècle.

HISTOIRE de la Prédication, ou la Manière dont la parole de Dieu a été prêchée dans tous les siècles ; ouvrage utile aux Prédicateurs , & curieux pour les gens de lettres ; par JOSEPH-ROMAIN JOLY. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez LACOMBE , Libraire , quai de Conty ; 1767 : vol. in-12 , relié 2 liv. 10 sols.

UN de nos écrivains agréables, qui traite en badinant les matières les plus sérieuses, a publié une brochure intitulée, *la Prédication*, dans laquelle il voudroit établir

l'inutilité de la parole de Dieu ; que les hommes sont tous bons ou mauvais de leur naturel , & que la crainte des supplices de l'autre vie n'influe en aucune sorte sur les bonnes mœurs. Tel est le système que l'auteur de cette histoire réfute dans une lettre préliminaire. Il ne suppose néanmoins en celui qu'il attaque , aucun dessein positif contre la religion ; mais il ne laisse pas de le trouver très-repréhensible , de s'être joué sur un objet aussi respectable , & d'offrir des paralogismes « à des lecteurs ignorans ou superficiels & peu réfléchis , qui se prennent » à ce piège , & vont former une classe » subalterne d'incrédules , d'autant plus » opiniâtres que , relativement au cœur & » à l'esprit , ils sont presque sans res-
 * source ».

L'auteur dans sa préface , après avoir rendu compte de l'occasion qui lui a fait entreprendre cet ouvrage , marque le point de vue où il envisage la prédication. Ce n'est point dans la bouche des personnes sans autorité , qui n'annoncent la parole de Dieu , qu'en vertu d'une loi générale , par laquelle nous sommes tous chargés du salut du prochain. Il exige encore que le prédicateur ait un caractère , tel qu'il se trouve dans les Prêtres , en vertu de leur

ordination, tel aussi que la mission divine le donnoit aux Prophètes.

La première partie de cette histoire commence avec le monde, & finit avec les Apôtres. On a recueilli dans l'écriture les paroles de salut qui sont sorties de la bouche des Patriarches, lorsqu'ils parloient à leurs enfans ou à leurs domestiques. On a rapporté quelques traits de *Moïse* & de *Josué*, parlant au Peuple de Dieu. Les Prophètes ont paru la plupart du temps des Rois, à qui ils ont souvent porté la parole : ce qui met l'historien dans la nécessité de marquer la suite de ces Monarques ; évitant néanmoins les circonstances de leur vie, où ils n'ont rien à mêler avec les Prédicateurs inspirés. A l'égard des Prophètes qui ont écrit, l'auteur se contente de citer un morceau de chacun, afin que l'on juge de leur style.

Il observe, qu'à l'exception des trois derniers Prophètes, *Agée*, *Malachie* & *Zacharie*, tous les Prophètes ont devancé les Philosophes du Paganisme. « Les
 » Grecs ont eu des spectacles & des loix
 » avant la naissance de la philosophie.
 » Déjà les Juifs avoient été transférés à
 » Babylonne, *Evilmerodach* régnoit dans
 » la Chaldée, quand les sept sages de la
 » Grèce refusèrent le trépié d'or. La mo-

118 MERCURE DE FRANCE.

» rale n'étoit point encore entrée dans son
 » objet; & comme la religion payenne
 » ne se mêloit que du culte & des sacri-
 » fices, laissant aux législateurs & aux
 » pères de famille le soin de régler les
 » mœurs, la dépravation devoit être
 » grande. Enfin, les philosophes s'étant
 » attachés à la morale, ils en donnèrent
 » des maximes qui ne sortoient point de
 » leur école; le peuple, à qui leur scien-
 » ce paroïssoit inaccessible, n'avoit pour
 » leur vertu qu'une admiration stérile.
 » D'ailleurs, ils ne se communiquoient
 » point, persuadés qu'ils devoient être
 » jaloux de leur doctrine.

» Le vrai zèle ne peut se rencontrer que
 » dans une âme qui se dépouille entière-
 » ment d'elle-même, & n'a d'autre désir
 » en tout ce qu'elle fait que de plaire à
 » Dieu... Tous les philosophes du paga-
 » nisme l'ont absolument ignoré, parce
 » qu'il n'y a que la religion que nous pro-
 » fessons, qui enseigne une chose bien
 » simple, mais bien sublime, savoir, que
 » pour plaire à Dieu il faut renoncer à
 » soi-même, les sacrifices étrangers n'é-
 » tant reçus de lui, que lorsqu'on les ac-
 » compagne de celui de son propre cœur
 » & de toute sa personne ».

Outre le zèle qui distingue les pro-

„ prophètes des philosophes , ils ont une uni-
 „ formité de doctrine , que ne comporte
 „ pas la bizarrerie , l'orgueil , enfin les
 „ préjugés de l'esprit humain. Ils ont
 „ écrit en divers siècles , les uns à Jérusalem ,
 „ les autres à Samarie , quelques-
 „ uns pendant la captivité de Babylonne ,
 „ d'autres depuis le rétablissement du
 „ peuple dans la Judée. Ces organes du
 „ Très-Haut ont tous les mêmes maximes ,
 „ ils vont tous au même but , il semble
 „ qu'ils ayent été formés dans la même
 „ école : ce concert n'a pu se soutenir
 „ parmi les philosophes ; les chefs sont
 „ divisés , souvent même les disciples
 „ sont en opposition avec leurs chefs ,
 „ parce que l'esprit de Dieu parloit aux
 „ prophètes , & que les philosophes se
 „ sont abandonnés au dérèglement de leur
 „ imagination : au lieu de consulter la
 „ raison , ils ont écouté le caprice : la
 „ raison même , quoique moins défectueuse ,
 „ n'auroit pas laissé de les tromper ,
 „ étant exposée aux préjugés , tyrannisée
 „ par les passions , sujette enfin à
 „ toutes sortes d'erreurs ».

L'auteur prouve cette assertion par le
 détail des écarts où les plus célèbres philosophes
 ont donné... « De tels défauts ,
 „ sont inconnus aux prophètes , ils marchent
 „ tous sur la même ligne ; parce

120 MERCURE DE FRANCE.

„ que ce n'est point l'homme qui parle
 „ en eux , c'est le Seigneur qui repose sur
 „ leurs lèvres & qui s'exprime par leurs
 „ bouches. Quel fond de lumière ! Quelle
 „ éloquence ! On ne peut les entendre
 „ sans avouer , avec saint Augustin , que
 „ ce sont des Philosophes , des Théolo-
 „ giens , des Docteurs en tous les genres ,
 „ des Orateurs sublimes , qui nous por-
 „ tent à la piété envers Dieu , à la pro-
 „ bité envers le prochain ; ils nous ensei-
 „ gnent toutes les vertus , & nous inspi-
 „ rent de l'éloignement pour tous les vices.

„ N'est-il pas bien singulier que plu-
 „ sieurs siècles avant la naissance de *Dé-
 „ mosthène* , avant même que l'Attique eût
 „ vu éclore l'aurore des belles-lettres , un
 „ peuple grossier ait produit tant de grands
 „ hommes ? Quelques uns sortis de la lie
 „ du peuple , & n'ayant d'autres occu-
 „ pations que celles du labourage ou de
 „ la garde de leurs troupeaux , se sont éle-
 „ vés au-dessus de tout ce que la Grèce &
 „ Rome même ont eu de plus distingué
 „ dans la poésie & dans le genre oratoire...
 „ Y a t-il autant de force & de rhétorique
 „ dans *Cicéron* , des comparaisons plus
 „ justes , plus riantes , des descriptions
 „ plus magnifiques dans *Homère* , que dans
 „ *Isaïe* » ?

Depuis

Depuis *Malachie* Dieu ne fuscita plus de Prophète ; mais son esprit, dit l'historien de la prédication, ne se retira pas du milieu de son peuple. Le zèle de la Nation tenoit lieu de prophète ; la captivité de Babylonne l'avoit presque entièrement guérie de son penchant pour l'idolatrie. La plupart de ceux qui tombèrent durant la persécution d'*Antiochus Epiphane*, le firent moins par goût que pour éviter les tourmens.

L'auteur fait mention du zèle de *Matthias*, & des instructions qu'il donnoit à ses enfans & à ses soldats. Il parle fort sobrement de la prédication évangélique, qui n'est ignorée de personne. *S. Jean-Baptiste*, *S. Pierre*, *S. Etienne*, *S. Paul*, se produisent successivement & s'expriment tous avec la simplicité de leur divin maître.

On voit au commencement de la seconde partie, le même esprit dans les exhortations des disciples des apôtres ; les Pères de l'Eglise du quatrième siècle, si recommandables par l'étendue de leurs lumières & par la beauté de leur génie, se mettoient à la portée de leurs auditeurs. « On est surpris de trouver si simples les » discours de *S. Augustin*, dont les ouvrages dogmatiques sont remplis de tant

„ d'érudition , sont écrits avec tant de
 „ force. Nous ne reconnoissons pas dans
 „ ses homélies l'éloquence & la rhétori-
 „ que de ce grand homme. C'est qu'il prê-
 „ choit dans une petite ville , à des mar-
 „ chands , à des laboureurs , à des artisans ,
 „ à des mariniers ; il vouloit se propor-
 „ tionner à la capacité de ceux qui l'écou-
 „ toient. *S. Leon* , *S. Ambroise* , qui prê-
 „ choient dans les premières villes de
 „ l'Europe , ont plus d'élévation dans les
 „ pensées & de politesse dans le langage...

„ On reproche à ceux du cinquième
 „ siècle des allégories trop recherchées ,
 „ des jeux de mots , des rimes ; c'étoit le
 „ défaut de leur temps : c'est qu'ils com-
 „ mençoient à éprouver la décadence du
 „ goût. La plupart ont passé une partie
 „ de leur vie sous la domination des bar-
 „ bares ».

S. Sidoine Apollinaire , qui s'adonnoit
 aux belles lettres , dans le temps où les
 Bourguignons s'établirent le long du
 Rhône & de la Saone , se plaint à son
 ami de la contagion que son goût avoit
 contracté avec les nouveaux maîtres , &
 il suffit de lire son épître dans l'original ,
 pour se convaincre qu'il parloit avec plus
 de vérité qu'il ne se l'étoit imaginé.

La suite dans le Mercure prochain.

 A N N O N C E S D E L I V R E S .

ABRÉGÉ chronologique , ou histoire des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde ; extrait des relations les plus exactes & des voyageurs les plus véridiques , par M. *Jean Barrovv* , auteur du dictionnaire géographique : traduit de l'anglois , par M. *Targe*. A Paris , chez *Saillant* , rue S. Jean-de-Beauvais ; *Delormel* , rue du Foin ; *Desaint* , rue du Foin ; *Panckoucke* , rue de la Comédie françoise ; 1766 : avec approbation & privilège du Roi ; 12 vol. in-12.

On voit par le titre de cet ouvrage , qu'il diffère peu de l'*Histoire générale des Voyages* de M. l'Abbé *Prevôt* , qui est également un *extrait des relations des Voyageurs* , traduit de l'anglois. La seule différence qui se trouve entre ces deux compilations , c'est que l'*Histoire générale des Voyages* contient un plus grand nombre de volumes & de voyageurs : c'est-à-dire , que tout ce qui est dans la nouvelle traduction , se trouve également dans celle de M. l'Abbé *Prevôt* ; mais il y a dans

celle-ci beaucoup de choses qui ne sont pas dans celle de *M. Targe*. Le nouveau recueil que nous annonçons, contient les découvertes & voyages de *Christophe Colomb*, de *Gama*, de *Cabral*, de *Cortez*, de *Pizarre*, de *Magellan*, de *Drake*, de *Raleigh*, de *Schouten*, de *Rowe*, de *Jamies*, de *Nieuhoff*, de *Dampierre*, de *Wuffer*, de *Gemelli*, de *Rogers*, d'*Ullon*, de l'Amiral *Anson*, &c. Toutes ces relations avoient été traduites en notre langue, avant même que *M. l'Abbé Prevôt* commençât sa grande collection des voyages. Nous entrons dans ces détails, afin que le public sache précisément à quoi s'en tenir au sujet de cette nouvelle compilation, qui, telle qu'elle est, est néanmoins préférable à celle de *M. l'Abbé Prevôt*, quant à l'ordre & à l'arrangement des matières uniquement. On n'y trouve pas tout-à-fait cette prolixité fastidieuse, ces répétitions sans nombre, cette confusion éternelle qui en cause une si grande dans l'esprit des lecteurs. Mais il y a dans l'ouvrage de *M. l'Abbé Prevôt* beaucoup de choses curieuses qui ne sont point dans le nouveau recueil.

MAGASIN énigmatique, contenant un grand nombre d'énigmes ingénieuses,

choses entre routes celles qui ont paru depuis près d'un siècle. A Paris , chez la veuve *Duchefne* , rue S. Jacques , au temple du Goût ; 1767 : avec approbation & privilège du Roi ; un vol. in 12.

Ce recueil contient quatre cens trente-sept énigmes , parmi lesquelles il y en a de très-bien faites , qui occuperont agréablement les amateurs de ce genre d'écrire.

RÉCRÉATIONS historiques , critiques , morales & d'érudition ; avec l'histoire des fous en titre d'office , par M. D. D. A. auteur des anecdotes des Rois , Reines & Régentes de France. A Paris , chez *Robustel* , Libraire , rue S. Jean-de-Beauvais ; la veuve *Duchefne* , Libraire , rue S. Jacques ; 1767 : avec approbation & permission ; 2 vol. in 12.

Il y a dans ce recueil des anecdotes curieuses & peu connues ; des traits de critique fort instructifs ; des réflexions littéraires propres à former le goût. Nous y trouvons des remarques sur feu M. l'Abbé *l'Avocat* , qui confirment & justifient le jugement que nous avons porté en dernier lieu de son *Dictionnaire historique*. Voici ce que dit à ce sujet M. *Dreux Du-radier* , auteur de ces *Récréations*. “ M. l'Abbé *l'Avocat* , docteur & bibliothé-

216 MERCURE DE FRANCE.

» caire de Sorbonne , avec un peu d'atten-
» tion & de critique , eût pu faire un livre
» bien utile , de la compilation qu'il a
» faite , sous le titre de *Dictionnaire por-*
» *tatif* ; mais les fautes multipliées où
» il tombe dans chaque article , deshono-
» rent son recueil , qui ne peut servir
» qu'à ceux qui ne s'inquiètent ni des
» faits , ni des dates. Je ne l'ai presque
» jamais consulté , que je n'y aie trouvé
» l'auteur en défaut. S'il y a quelques
» bons articles , ce sont ceux qu'on lui a
» donnés tout faits , & dont il n'a fait
» honneur à personne ».

RECUEIL de toutes les ariettes de la
Fête du Château , où l'on ne fait usage
que des clefs de *sol* & de *fa* , pour la plus
grande commodité des voix & des instru-
mens , avec accompagnement de clavecin
ou violoncelle ; prix 4 liv. 4 s. A Paris ,
chez la veuve *Duchefne* , Libraire , rue
S. Jacques , au-dessous de la fontaine
S. Benoît , au temple du Goût ; 1767 :
avec approbation & privilège du Roi ;
in-8°.

Ce recueil est très-bien gravé , & fera
plaisir aux gens de province , qui aimeront
à chanter en société ces jolis airs.

CATALOGUE hebdomadaire , ou liste

des livres nouveaux , qui sont mis en vente chaque semaine , tant en France que chez l'étranger.

Depuis 1763 , on a commencé à débiter tous les huit jours une feuille périodique , qui a pour titre , *Catalogue des livres nouveaux*. Cette feuille est de quatre pages en deux colonnes , & contient la liste des livres qui sont & seront mis en vente dans le courant de la semaine : elle est divisée en deux parties ; la première contient les titres des livres nationaux , ou ceux qui sont imprimés en France ; & la seconde , les titres des livres étrangers , ou qui sont imprimés dans les différens Etats de l'Europe. On y trouve aussi le nombre des volumes , les noms des auteurs , & l'adresse des libraires qui les vendent , les titres des arrêts , édits , déclarations , &c. l'annonce des morceaux divers de musique , des estampes , cartes , &c. A chaque article du livre , de l'estampe ou de la carte , le prix est porté , ainsi que l'indication du caractère , de l'impression & la qualité du papier. On y voit aussi si les ouvrages sont reliés ou brochés , ou en feuilles. Chaque mois de Janvier on distribue une table qui rappelle , par ordre alphabétique , tous les livres annoncés pendant l'année , avec l'indication de la

128 MERCURE DE FRANCE.

feuille où se trouve chaque article. Ces recueils se relient ou se brochent. On paye pendant l'année, pour recevoir chaque semaine ces feuilles compris la table, par la poste, & franc de port, la somme de 6 liv. 12 sols. Il faut affranchir les ports de lettres & de l'envoi de l'argent. On s'adresse à *Desfilly*, Libraire, rue S. Jacques, à la croix d'or. *Nota.* On trouve chez ledit libraire des recueils complets de ce catalogue, pour 1763, 1764, 1765 & 1766. Chaque recueil se vend, savoir, les recueils reliés 7 liv. 12 s. Les brochés & envoyés par la poste 7 liv. 12 s. Les tables séparées 12 s.

DISCOURS sur la philosophie de la nation; à Amsterdam, & se vend à Paris chez *Merlin*, Libraire, au bas de la rue de la Harpe, à S. Joseph; 1767 : vol. in-12.

Quelle est l'histoire de l'humanité? Quelle est la constitution de la France? Par quelle qualité, par quelle vertu peut-on être précieux à sa patrie? Voilà les objets des recherches de l'auteur de cette brochure, dans laquelle il y a réellement beaucoup de philosophie, & des vues vraiment patriotiques.

LETTRE à M. le Marquis *Olivieri*, ap

F E V R I E R 1767. 129

sujet de quelques monumens phéniciens ; pour servir de réponse à deux lettres insérées dans le 54^e volume des transactions philosophiques ; par M. l'Abbé *Barthelemy* , garde des médailles du Roi , de l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres , & des Académies de Londres , de Madrid , de Cortone & de Pезaro. A Paris , de l'imprimerie de *L. F. Delatour* ; 1766 : avec approbation & permission : in-4^o. de 50 pages , avec des planches gravées.

Cet ouvrage est plein d'une profonde érudition , & décèle les immenses connoissances de M. l'Abbé *Barthelemy*.

ŒUVRES variées , prix 12 sols. A Londres , & se trouve à Paris , chez *Panckouke* , rue de la Comédie françoise , & *Vente* , montagne Sainte Gènevieve : brochure in-12 de 50 pages.

Ce recueil contient de petits écrits en prose , sur différens usages de coquetterie & de galanterie ; ouvrage propre à orner la toilette des jolies femmes.

GUILLAUME TELL ; à Paris , chez *Vente* , Libraire , montagne Sainte Gènevieve ; 1767 : avec approbation ; brochure in-12 de 80 pages.

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

La circonstance de la tragédie nouvelle de M. *Lemiere*, dont *Guillaume Tell* est le héros, a fait naître l'idée de cette brochure, dans laquelle on donne la vie de cet illustre Helvétien, devenu intéressant parmi nous, depuis qu'il a occupé la scène françoise.

L'AMITIÉ scythe, ou histoire secrète de la conjuration de Thebes. A Issedon, & se trouve à Paris, chez *Vente*, Libraire, montagne Sainte Gèneviève ; 1767 : brochure in-12 de 120 pages.

L'auteur de ce roman a essayé de peindre des vertus qui naissent de l'amour & du sentiment de la liberté.

RÉFUTATION des principes hasardés dans le traité des délits & des peines, traduit de l'italien ; par M. *Muyart de Vouglans*, Avocat au Parlement. A Lausanne, & se trouve à Paris, chez *Desaint*, Libraire, rue du Foin S. Jacques ; 1767 : brochure in-12.

Le but de cet écrit, est de réfuter un ouvrage qui eut beaucoup de vogue l'année dernière, & que M. *de Vouglans* regarde comme un livre dangereux dans ses conséquences, & injurieux à notre Jurisprudence. C'est aux Jurisconsultes à juger de ces sortes de manières.

F E V R I E R 1767. 131

EPHEMERIDES du citoyen, ou bibliothèque raisonnée des sciences morales & politiques, 1767. A Paris, chez *Nicolas-Augustin Delalain*, Libraire, rue S. Jacques, à S. Jacques; *Lacombe*, Libraire, quai de Conti; 1767 : avec approbation & privilège du Roi; in-12.

Cet ouvrage se distribuoit ci-devant par feuilles détachées, qui paroissoient toutes les semaines. On a changé cette distribution; & désormais il ne paroîtra plus que par volumes d'environ deux cens cinquante pages. Ce recueil moral & politique se publiera régulièrement le 20 de chaque mois. Il a commencé le 20 de Janvier 1767. On trouve dans le premier volume des pièces détachées, morales & politiques de plusieurs auteurs, des critiques raisonnées & détaillées des livres nouveaux, étrangers & nationaux, sur les sciences économiques; des réflexions patriotiques sur les grands événemens publics. Le prix de chaque volume est de 1 liv. 16 sols broché. On souscrit chez *Lacombe*, Libraire, quai de Conti, à raison de 18 liv. par an pour Paris, & de 24 liv. franc de port, pour la province.

De l'esprit prophétique; traité dans lequel on examine la nature de cet esprit,
E vj.

132 MERCURE DE FRANCE.

son objet spécial ; les moyens par lesquels Dieu l'a communiqué & l'a fait reconnoître , tant par les prophètes qui le recevoient , que par ceux à qui ils étoient envoyés : avec quelques réflexions sur les prophètes d'un ordre inférieur , & sur les faux prophètes. A Paris, chez *Despilly*, Libraire, rue Saint Jacques, à la croix d'or ; 1767 : avec approbation & privilège du Roi : vol. in-12 : prix 3 liv. relié.

Après avoir examiné quel est proprement l'objet de l'esprit prophétique , les différences dont il est susceptible , & les moyens dont Dieu s'est servi pour l'inspirer , l'Auteur développe la double certitude que cet esprit a produite dans les prophètes du premier ordre ; c'est-à-dire , la certitude de la révélation qui leur étoit faite , & celle de la chose révélée. Delà il passe à l'énonciation prophétique , & fait voir en quoi elle consiste , & quelle a été sa nécessité dans tous les prophètes qu'écoute l'Eglise. Il discute ensuite comment les anciens prophètes ont été certains de leur vocation , comment ceux à qui ils parloient , ont pu & dû en être persuadés. Il a fallu à la synagogue , il a fallu à l'Eglise une garantie qui constatat que les prophètes étoient les interprètes & les organes du Ciel. Deux sortes de prophéties

ont occupé les prophètes : ils en ont publié de générales ; ils en ont fait de particulières. C'est encore ici l'objet d'un examen & d'une discussion. Enfin cet ouvrage nous paroît digne de l'attention des théologiens & de la curiosité des fidèles.

INSTRUCTIONS pour la premiere communion , distribuées pour chaque jour de la semaine , depuis le Dimanche de la Septuagesime , jusqu'au troisieme Dimanche après Pâques inclusivement : à l'usage des enfans qui se préparent à faire cette sainte action. Par M. l'Abbé *Regnault* , Prêtre du Diocèse de Paris. Seconde édition , revue , corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur. A Paris , chez *Despilly* , Libraire , rue Saint Jacques , à la croix d'or ; 1767 : avec approbation , & privilège du Roi : vol. in-12 , petit format : prix 1 liv. 14 s. relié.

Pour se conformer au goût des jeunes gens , & ménager la vivacité de cet âge , qui n'est pas capable de soutenir long-tems son attention sur un même objet , l'Auteur a resserré les instructions qu'il leur présente , & les a distribuées pour chaque jour de la semaine. Par cet arrangement , leur lecture sera courte ; & ils pourront la faire aisément , & avec attention.

134 MERCURE DE FRANCE.

LE petit tableau de l'univers, extrait du grand tableau de l'univers, en 4 vol. in-12 : almanach pour 1767, qui comprend la description de tous les pays & villes du monde, leurs positions & distances de Paris, les grandes routes de terre, de mer & de rivières de France, l'étendue des côtes des mers avec les royaumes & villes qui y sont situées, le cours des rivières, les hautes montagnes, les gouvernemens de France, généralités, ressorts des Parlements, diocèses, les ordres de Chevaliers & Religieux de l'Europe, & les écrivains profanes de tous les siècles de l'ère chrétienne ; ouvrage utile aux négocians & aux voyageurs : prix 2 liv. relié. A Paris, chez *Guillyn*, quai des Augustins, du côté du pont Saint-Michel : au lys dor : volume in-16.

C'est le même ouvrage que nous annonçâmes l'année dernière, & auquel on a mis un nouveau calendrier & un nouveau frontispice.

ALMANACH des centenaires, ou durée de la vie humaine au delà de cent ans, démontrée par des exemples sans nombre, tant anciens que modernes, contenant, 1.^o. le calendrier de l'année 1767. 2.^o. La suite des centenaires. 3.^o. La gazette cen-

F E V R I E R 1767. 135
tenaire , c'est-à-dire , de 1667. 4°. La
chronologie de MM. les Lieutenans gé-
néraux de Police , de la ville de Paris.
5°. La table générale des centénaires cités
dans les cinq premiers volumes. A Paris,
chez *Augustin-Martin Lottin*, l'aîné, Li-
braire & Imprimeur de Monseigneur le
Dauphin, rue Saint Jacques, près de Saint
Yves, au coq; 1767 : avec approbation
& permission, vol. in-16.

Nous avons annoncé tous les ans ce
petit ouvrage si-consolant pour les vieil-
lards, & pour tous ceux qui espèrent pou-
voir un jour y avoir place.

*Il tempio di Gnidò nuovamente traspor-
tato dal francese in italiano ; Parigi presso
Prault ; 1767 : c'est-à-dire , le temple
de Gnide, nouvellement traduit du fran-
çois en italien. A Paris, chez Prault,
quai de Conti, vol. in-12, petit format.*

L'Auteur de cette nouvelle production
est M. *Vespasiano*, qui a mis l'original à
côté de sa version italienne. Nous laissons
aux amateurs de cette langue à juger du
mérite de cette traduction.

Des malheurs de la Guerre & des avan-
tages de la Paix ; discours proposé par
l'Académie François en 1766 : par M.

126 MERCURE DE FRANCE.

Mercier. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Louis Cellot*, rue Dauphine, & au Palais; 1767: prix 1 liv. 4 sols in-8°.

Un citoyen amateur de cette tranquillité politique, qui fait le bonheur des Etats, a proposé une certaine somme d'argent pour celui qui feroit voir avec le plus d'éloquence les avantages de la paix. *M. le Mercier* a été un de ceux qui se sont présentés au concours; &, s'il n'a pas obtenu le prix proposé, on lui doit la justice de convenir qu'il s'est acquis beaucoup de gloire par le discours que nous annonçons, & dont nous regrettons de ne pouvoir faire l'analyse dans ce *Mercur*.

SUPP. AUX NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A I S.

L'ABBÉ BERGER, autorisé par le ministère à écrire l'*Histoire de la Noblesse d'Auvergne*, invite de nouveau les intéressés à lui faire passer incessamment leur généalogie, ainsi que l'extrait collationné des titres qui établissent leur noblesse, leur ancienneté & leur illustration. Le sujet mérite par lui-même leur attention & leur exactitude. Les Maisons qui ignorent la plupart de leurs titres, auroient la

satisfaction de les voir sortir du sein de l'oubli ; & celles qui , malgré les ravages des temps , malgré les guerres & les incendies , ont sauvé ces monumens précieux de leur gloire , n'auront plus les mêmes dangers à craindre : déposés dans des asyles sûrs , ils les verront passer successivement entre les mains de leurs neveux , & leur apprendre ce qu'ils doivent être en leur annonçant les vertus de leurs pères.

Plan de l'ouvrage.

L'auteur présente d'abord chaque Maison sous un point de vue qui offre son origine & son illustration , ses titres & ses alliances , ses fastes & sa gloire , ses héros & ses savans. En un mot , il montre en abrégé ce qu'elle fut , ce qu'elle est , & ce qu'elle promet.

Pour prouver cette analyse , il rappelle la souche , établit sa noblesse sur des preuves ostensibles ; annonce ses qualités & ses alliances , conformément aux titres qui les attestent ; décrit ses possessions & ses droits , & finit par le précis de son histoire.

De-là , passant aux descendans , l'auteur les appelle successivement , soumet aux mêmes preuves ce qui leur est personnel , indique le sort des collatéraux ,

138 MERCURE DE FRANCE.

distingue les branches qu'ils ont formées, & annonce les actions qui servent à leur gloire. Prélats & religieux, ministres & guerriers, chacun y trouve place, le mérite seul les distingue.

Après ce détail circonstancié & revêtu de preuves, l'auteur donne en feuilles arbre généalogique de chaque Maison.

Telle est l'idée qu'il a conçue d'un ouvrage qu'il consacre aux héros de sa patrie.

Il prie ceux qui lui enverront des mémoires & des renseignemens, de vouloir bien le dispenser du port.

Son adresse est chez M. de la Chapelle, rue fauxbourg S. Honoré, à Paris.



A R T I C L E I I I.

S C I E N C E S E T B E L L E S - L E T T R E S.

A C A D É M I E S.

EXTRAIT de la séance publique de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de ROUEN, tenue à l'Hôtel de Ville le 6 Août 1766.

M O N S I E U R *Lecat*, Secrétaire de la classe des sciences, rendit compte des travaux de l'année académique, détail trop considérable pour trouver place ici; nous nous bornerons, à cet égard, à quelques-uns des articles les plus intéressans.

C'est un axiome physique, que l'eau ne monte dans les pompes aspirantes qu'à trente-deux pieds. Cependant M. *Clouet*, notre confrere, & résident à Madrid, a mandé à M. *Lecat*, qu'un ouvrier de Séville, à qui un particulier demandoit une pompe aspirante, pour arroser un jardin placé à une fenêtre à soixante pieds d'élévation, l'assura qu'il y feroit monter

l'eau , & plus haut s'il étoit nécessaire. A l'exécution, l'artiste se fatiguoit en vain pour remplir ses promesses, l'eau n'arrivoit pas à la fenêtre ; il descend & , de dépit , donne sur le tuyau de conduit un coup qui y fait un trou d'environ une ligne , à dix pieds au dessus du réservoir ; dans le moment la pompe fait jaillir l'eau , aux soixante pieds demandés. *M. Lecat* a fait répéter chez lui cette expérience par le sieur *Quentin* , Pompier ; elle a parfaitement réussi , avec des circonstances que ne lui avoit pas mandées *M. Clouet* , & qu'il soupçonnoit. Il a exposé à l'Académie ces circonstances, les inconvéniens & les avantages de cette découverte , & ce qu'il a imaginé pour remédier à quelques-uns de ces inconvéniens.

M. Hubert a inventé & fait faire chez *M. d'Amfourney* , tous deux académiciens, une machine , qui, mue par deux hommes , broie une quantité considérable de garance , & fait en même tems agir deux tamis , pour en passer la poudre ; elle réduit à un tiers les frais ordinaires , & elle est d'autant plus utile , qu'on ne peut employer à cet usage aucune machine mue par l'eau , vu que cette poudre s'humecte par le simple voisinage de cet élément.

M. Ritsch , premier Chirurgien du Roi

de Pologne, & associé de l'Académie, a communiqué à la compagnie un moyen d'arrêter, par la compression, le sang, après les amputations de la jambe & du bras.

Le sujet du prix de la classe des sciences, qu'on devoit adjuger cette année, étoit cette question . . . *quelles sont les mines de Normandie, tant métalliques, que demi-métalliques, salines & bitumineuses, & les avantages qu'on pourroit tirer de leur exploitation.*

L'intention de l'Académie n'ayant pas été remplie sur un sujet aussi important, elle le propose de nouveau pour l'année 1767, & fait ressouvenir le public que ce prix est double, c'est-à-dire, de deux cents écus.

Les mémoires francs de port, seront reçus par M. *Lecat* jusqu'au premier Juin 1767.

Les prix donnés par MM. de Ville, aux écoles qui sont sous la protection de l'Académie, ont été adjugés . . . sçavoir, ceux d'anatomie :

Le premier, à M. *Nicolle* de Rouen.

Le deuxieme, à M. *Carpentier* de Rouen.

Le troisieme est réservé à l'année prochaine.

142 MERCURE DE FRANCE.

Les prix de chirurgie ont été accordés : le premier au même *M. Nicolle*, qui vient de remporter le premier d'anatomie.

Le deuxième, à *M. Sciau*.

Le troisième, à *M. Dumazert* d'Yvetot.

Les prix de botanique ont été adjugés : le premier à *M. Rondeau de Montbré*, digne fils de *M. Rondeau* ; Académicien. *M. de Montbré* n'a que quatorze ans ; ce qui a fait dire au Secrétaire qui le proclamait vainqueur *qu'à des âmes bien nées, le sçavoir n'attend pas le nombre des années.*

Le deuxième prix a été remporté par *M. Fleurimont* de Gaillon.

Le troisième & quatrième à l'égalité de mérite, par *MM. Thibault & Nicolle* de Rouen.

Le cinquième par *M. l'Anpreste* de Troye.

Ces deux derniers étoient réservés de l'an passé.

Le prix de mathématique a été remporté sur les mécaniques par *M. Fannel* de la paroisse de Tronquay, forêt de Lions.

Les prix concernant l'art des accouchemens, ont été adjugés : le premier à *M. Nicolle* de Rouen.

Le deuxième à *M. Osfont*, d'Argence près Caen.

L'accessit à M. *Sciaux*.

M. *Thibault*, Professeur, a ajouté un prix pour l'anatomie, qui a rapport aux accouchemens.

Il a été remporté par M. *Nicolle*.

Et M. *Dubois* de Livaro a eu un accessit.

M. *du Boulay*, Secrétaire des belles-lettres, rendit aussi compte des travaux de l'année dans cette partie.

Voici la liste des ouvrages de littérature & de beaux arts, lus ou envoyés à l'Académie pendant cette année.

Discours d'ouverture des séances académiques, par M. *Dornay*, Directeur.

Vie de *Charles Vanloo*, par M. *Dandré Bardon*, associé titulaire.

Discours couronné par l'Académie de Caen, par M. *Dornay*, Directeur.

Discours sur la nécessité du patriotisme dans le Gouvernement des Etats, par M. *Charles*, Académicien titulaire.

Traduction des trois livres de *Claudien* de l'enlèvement de *Proserpine*, par M. le Président de *Saint-Victor*, Académicien adjoint.

Poème sur l'art de peindre, par M. *Breant*, associé adjoint.

L'amour de la Patrie. Ode par M. *du Boulay*, Secrétaire des belles-lettres.

Histoire de la vie & du pontificat de

144 MERCURE DE FRANCE.

Paul V , par M. l'Abbé *Goujet* , associé titulaire.

Discours sur la mort de M. le Dauphin , & ode intitulée : vœux pour la conservation du Roi , par M. *du Boullay* , secrétaire des belles-lettres.

Groupe représentant les trois classes de l'Académie , savoir , les sciences , les lettres & les arts , toutes les trois occupées de la gloire du Roi , par M. *Sadoulle* , Sculpteur , Académicien adjoint.

Traduction en strophes régulières de l'ode *Qualent ministrum* , d'*Horace* , par M. l'Abbé *Fontaine* , Académicien vétéran.

Eloge d'*Abraham du Quesne* , né à Dieppe , présenté à l'Académie , par M. *Vaguet de Clairfontaine* , de l'Académie d'Angers.

Jeanne d'Arc , héroïne de la France. Ode par M. l'Abbé *Yart* , Académicien titulaire.

Fables de la Fontaine , traduites en vers latins , présentées à l'Académie , par M. *Giraud* de l'Oratoire.

Recueil d'ouvrages , académiques lus à l'Académie de Caen , par M. *Rouxelin* , Secrétaire perpétuel de cette Académie , associé adjoint de celle de Rouen.

Discours sur l'amitié entre les gens de lettres ,

lettres, par M. l'Abbé Deshouffayes Académicien adjoint.

Deux satyres de Perse traduites en vers françois, & une petite dissertation sur l'heure des repas & du sommeil, depuis le quinzième siècle jusqu'à présent, par M. Dreux du Radier, Associé adjoint.

M. du Boullay proclama ensuite le prix d'histoire adjudgé cette année.

L'Académie avoit proposé pour sujet du prix d'histoire, l'origine, la forme & les changemens successifs de l'Echiquier & Parlement ambulatorio de Normandie, depuis son établissement jusqu'à son érection en Parlement en 1469.

Deux bons mémoires se sont disputé le prix sur cette importante matière; mais celui qui a pour devise, *ego adsum, cur timeam*, a paru à l'Académie l'emporter de beaucoup, tant pour le style, que pour l'étendue des recherches, qui jettent le plus grand jour sur le sujet proposé. On y trouve un détail très-circonstancié & bien suivi de tout ce qui concerne l'administration de la Justice en Normandie, depuis l'origine de la Monarchie jusqu'à l'époque indiquée par l'Académie : ce qui a déterminé la compagnie à lui donner le prix. L'Auteur est M. Toussain de Richebourg, Lieutenant de Nosseigneurs les

Maréchaux de France , au département du Havre. Le second mémoire , dont la devise est , *magistratus est lex loquens* , auroit aussi mérité le prix , s'il n'eût pas eu pour concurrent un Auteur de la Province , qui , outre la facilité de faire des recherches sur les lieux , paroît s'être occupé de cet objet depuis long-tems. Ainsi l'*accessit* , qu'il remporte , doit lui faire autant d'honneur que la couronne même , son mémoire ayant tout le mérite qu'il pouvoit lui donner dans la position où il s'est trouvé.

L'Auteur est M. le Moine , ci-devant Archiviste de Toul , maintenant du Chapitre de Lyon , de l'Académie de Metz , & associé adjoint de celle de Rouen , déjà couronné par cette dernière compagnie en 1761 , pour un beau mémoire sur l'origine du privilège de la *Fierte*.

L'Académie propose dès à présent pour sujet du prix d'éloquence , qu'elle distribuera à la séance publique du mois d'août 1768 , l'éloge de *Pierre Corneille* , né à Rouen.

Prix de l'école de Dessin de Rouen.

L'Académie a proposé pour sujet du prix en peinture , *Judith* , au moment

qu'elle vient de couper la tête à *Holoferne*, & elle a donné le prix à M. *Chrestien Frédéric Spindler*, de Bareith, en Franconie. On a remarqué, dans son tableau, de l'harmonie dans la couleur & de l'effet dans la distribution des ombres & des lumières ; ce qui fait concevoir de ce jeune artiste des espérances pour l'avenir.

Classe d'après nature.

Le premier prix d'après nature a été remporté par M. *Jean-Baptiste-Bernard Cauvet* de Rouen, qui avoit mérité l'accessit dans la même classe en 1765.

Le second prix a été remporté par M. *Chrestien Frederic Spindler*, de Bareith, en Franconie, le même qui a reçu le prix en peinture.

L'accessit a été adjugé à M. *Mathieu-Henry Bouffard*, de Rouen.

D'après la Bosse.

Le prix a été remporté par M. *Guillaume-Ambroise Bertin*, de Languetot en Caux, à qui on avoit adjugé l'accessit de la classe du dessein en 1765.

L'accessit a été adjugé à M. *Louis-Augustin Hardi*, qui a remporté le prix d'architecture en 1765.

Classe de deſſein.

Le prix a été remporté par M. *Gabriel Rupalley*, de Bayeux.

L'accessit a été adjugé à M. *Jean-Baptiste le Fèvre*, de Valenciennes.

Architecture.

Le ſujet propoſé étoit de compoſer le portail d'une église avec colonnes, d'un ſeul ordre Ionique, & d'ordonner le plan, l'élévation & le profil. Le prix a été adjugé à M. *Laurent Pretrel*, de Rouen.

M. *Lecat* lut ensuite l'éloge de M. de *Laiſement*, Académicien titulaire né à Cleri ſur Andeli le 17 Septembre 1682, mort à Rouen le 13 janvier 1766.

M. de *Boullay* lut celui de M. de *Limeſi* *.

« L'amour des lettres, dit-il, ce goût
 » ſi noble par lui-même & ſi digne d'un
 » être intelligent, ſuffit quelquefois pour
 » acquitter envers la ſociété ceux qui les

* M. *Touſtein de Limeſi* étoit le chef de nom & d'armes de ſa maiſon. Plusieurs de ſes encêtres, décorés des titres de Comte & de Marquis, ont eu l'honneur d'être députés de la Nobleſſe aux Etats de Normandie & d'Artois, où ils avoient ſéance,

„ cultivent avec quelque succès : mais il
 „ mérite encore plus de considération &
 „ de respect , lorsque , dans le cours d'une
 „ longue carrière consacrée toute entière
 „ à l'honneur & à la patrie, il a servi de
 „ délassement à de pénibles travaux , de
 „ dédommagement à des sacrifices rigou-
 „ reux, d'ornement enfin à toutes les vertus
 „ d'homme & de citoyen. L'éloge de M.
 „ *de Limefi* servira de développement à
 „ cette vérité „

Il apprit de bonne heure que de père en fils ses ancêtres avoient tous versé leur sang pour la patrie. Leur exemple à suivre fut la première éducation qui lui fut donnée.

On ne négligea cependant pas de lui procurer des connoissances & des lumières plus nécessaires aux guerriers qu'on ne le croyoit communément alors.

Il servit pendant trente-quatre ans dans le régiment de Champagne , sous MM. *de Luxembourg , de Vendôme , de Villars & de Catinat*. Il fut présent & eut part aux batailles de Steinkerque & de Fredlingen , aux deux batailles d'Hocster , à celles de Malplaquet & de Denain , & à une multitude d'autres combats & de sièges.

Ce fut sur le champ de bataille de

G iij.

Denain que le Général, sans aucun égard au rang d'ancienneté, le désigna pour l'un des Capitaines qui s'étoient le plus distingués. « Il reçut en conséquence peu » de temps après, des mains du Roi, ce » prix de la valeur auquel l'opinion publique n'a attaché tant de respect que » parce qu'il est la marque distinctive » d'une vertu supérieure, par sa nature » même, à toutes les autres récompenses.

M. de *Limesi* voulut pratiquer les vertus paisibles & domestiques avec cette exactitude à laquelle la discipline militaire l'avoit accoutumé. « Il étoit assez » philosophe pour sentir les défauts de » l'éducation ordinaire. Il fut assez sensible pour entreprendre de servir seul de » maître à son fils, assez courageux & » assez constant pour persévérer jusqu'à » la fin dans son entreprise.

« Quel spectacle plus attendrissant que » celui d'un père blanchi dans les combats, qui ne dédaigne point de redevenir enfant avec son fils, de se proportionner à sa foible intelligence, » d'accoutumer par degrés ses organes » délicats à prononcer des sons, articuler des paroles, y attacher des idées, former des jugemens, enchaîner des raisonnemens !

» M. de *Limesi* possédoit quatre lan-
 » gues. Il avoit prodigieusement lu ; & ;
 » ce qui achevera de faire connoître la tour-
 » nure de son esprit , il en avoit tiré
 » cette conséquence , que les connoissan-
 » ces humaines sont extrêmement bor-
 » nées , & qu'elles mettent souvent plus
 » de vuide dans la tête , qu'elles n'y en
 » avoient trouvé. Un résultat si philoso-
 » phique n'est ni d'un homme ordinaire ,
 » ni d'un demi-savant ; & il seroit heu-
 » reux que ceux qui n'ont pas d'autre
 » profession , fussent tous aussi peu enflés
 » de leur savoir.

» La tournure de son esprit étoit agréa-
 » ble & piquante dans la conversation ,
 » quand la société lui plaisoit ; caustique
 » & un peu brusque , quand il se trou-
 » voit avec des gens dont la société ou
 » le ridicule lui donnoient de l'humeur.

» A l'âge de 70 ans le Tribunal des
 » Maréchaux de France jeta les yeux sur
 » lui pour remplacer M. le Comte de *Bo-*
 » *niface* dans la commission de Juge du
 » point d'honneur que le titulaire ne pou-
 » voit exercer. Il hésita à l'accepter , pré-
 » voyant que ce seroit sacrifier ce qui lui
 » restoit de liberté & de repos. Mais il
 » est des hommes qui ne se croient ja-
 » mais quittes envers la patrie , tandis

» qu'un si grand nombre , s'imaginant
 » sans doute ne lui rien devoir , ne rou-
 » gissent pas d'avouer publiquement qu'ils
 » ont toujours vécu & veulent toujours
 » vivre pour eux-mêmes. Le motif si
 » noble de ne se pas refuser au bien pu-
 » blic , dont on le croyoit capable , fut si
 » bien le motif déterminant de *M. de*
 » *Limesi* , que , par un désintéressement
 » singulier & proportionné à l'élévation
 » de son âme , il refusa de toucher au-
 » cun des émolumens attachés à cette
 » place , quoique dispendieuse par elle-
 » même.

» Dans ces fonctions délicates , qui
 » rendent dépositaire de ce que la noblesse
 » regarde avec raison comme son trésor
 » le plus précieux , il n'éprouva jamais de
 » plus vive satisfaction ; que quand il put
 » rendre des services d'ami à ceux dont
 » il étoit constitué Juge. L'occasion s'en
 » présenta plusieurs fois , & c'est une jus-
 » tice due à sa mémoire , que dans une
 » place où il est si difficile de ne pas faire
 » des mécontens , personne n'a sçu mieux
 » réunir les suffrages de la noblesse & du
 » public.

» Il vit la mort dans ses dernières an-
 » nées , comme il l'avoit vue dans les
 » batailles & dans la vigueur de l'âge.

» Cette force d'esprit avoit toujours
 » fait le fond de son caractère, & toutes
 » ses autres qualités en avoient pris la
 » teinture. Sa physionomie, son port,
 » son geste, tout l'annonçoit; il avoit
 » en même-temps le courage de l'esprit
 » & celui du cœur, la fermeté du philo-
 » sophe & celle du guerrier. De toutes les
 » choses de la vie, très-peu avoient le
 » droit d'ébranler son âme. Mais si elle
 » avoit été insensible, comme on l'en a
 » peut-être accusé témérairement, il n'au-
 » roit jamais été capable de remplir,
 » comme il l'a fait, tous les devoirs de la
 » vie civile & domestique. Vif, franc,
 » impatient, il marquoit assez ouverte-
 » ment & son estime & son mépris.
 » Comme il avoit assez vécu avec les
 » hommes pour les connoître, il ne fai-
 » soit cas que de ceux qui le méritoient
 » effectivement. Digne d'avoir des amis,
 » il avoit éprouvé le malheur ordinaire
 » à la vieillesse, de leur survivre, & de
 » voir tout changer autour de lui. Con-
 » stant dans ses goûts, aussi-bien que dans
 » ses mœurs, il avoit conservé celles qui
 » régnoient dans sa jeunesse parmi le
 » militaire françois; & ces mœurs avoient
 » un caractère mâle & décidé, dont les
 » traits se sont depuis un peu affoiblis.

G. v.

» Nos anciens militaires aimoient quel-
 » quefois la table & le vin, plus que la
 » tempérance ne le permet ; mais ils mé-
 » prisoient le luxe, la frivolité, la mol-
 » lesse ; & leurs corps vigoureux, endur-
 » cis par la fatigue, étoient également ca-
 » pables de supporter toutes les extrémités.
 » Nous nous applaudissons avec raison
 » d'être devenus plus sobres & plus ré-
 » servés, mais n'avons-nous rien perdu
 » de cette vigueur du corps & de l'âme
 » qui caractérisoit nos ancêtres ?

Il devoit y avoir cette année deux éloges dans la partie des belles-lettres ; mais la famille de M. l'Abbé de *S. Vallier* ne nous ayant fait parvenir aucuns matériaux, il nous est d'autant plus impossible de nous acquitter de ce devoir, que nous ne l'avons possédé que très-peu de temps. C'est un avis que nous réitérons encore aux familles qui s'intéressent à la mémoire de leurs parens, dont l'honneur ne peut manquer de réjaillir sur elles-mêmes.

M. *Lecat*, Secrétaire des sciences, lut ensuite un mémoire historique, théorique & pratique sur l'opération de la cataracte, &c.

M. le Président de *S. Victor*, Académicien adjoint, lut plusieurs fragmens de sa traduction des trois livres de *Claudien*, de l'enlèvement de *Proserpine*.

Claudien est connu de tous les gens de lettres pour l'un des poètes de l'antiquité dont l'imagination est la plus féconde & la plus brillante. Il répand même les ornemens avec tant de profusion, qu'une trop longue lecture en devient fatigante pour l'esprit, comme le seroit pour les yeux l'éclat d'une lumière trop vive & trop peu ménagée. Aussi ne permet-on aux jeunes gens de le lire, que lorsque leur goût est parfaitement formé par les véritables modèles qui ont réuni les suffrages de tous les siècles. Cependant, que de richesses dans les idées, les peintures, les tours, les expressions de ce poète, à qui l'on pourroit appliquer ce qu'*Homère* dit de *Pindare* : *ruit immenso Pindarus amne!* Que le feu dont il est embrasé est propre à allumer dans les poètes, & sur-tout dans nos poètes françois, quelques étincelles de cet enthousiasme divin, qu'on nous accuse de moins connoître que toutes les autres nations qui ont cultivé les beaux arts! M. de *S. Victor*, curieux de voir si notre langue pourroit se prêter à cette magnificence, s'est exercé sur *Claudien*, & son ouvrage prouve une connoissance approfondie du génie & des beautés des deux langues. Nous n'en pouvons citer que deux morceaux en différens genres.

„ D'une colline de verdure la Déesse
 „ des fleurs découvre la troupe divine*,
 „ qui s'avançoit vers la plaine. Elle réveille
 „ le Zéphir mollement endormi dans le
 „ creux d'un vallon.

„ Père du printemps, Dieu charmant,
 „ dit-elle, toi qui caresses constamment
 „ mon empire d'un vol folâtre & léger,
 „ toi qui répands sur la plus belle saison
 „ de l'année les plus douces influences,
 „ vois ce groupe de Nymphes, vois ce
 „ sang illustre du Maître des Dieux, ces
 „ Divinités qui daignent s'exercer dans
 „ mes prairies à des jeux innocens : pour
 „ cette fois seconde, mes efforts, je t'en
 „ conjure ; sois moi favorable ; couvres
 „ de tous côtés les arbrisseaux de tendres
 „ bourgeons ; ouvres les calices embau-
 „ més des fleurs ; rends *Hybla*, le riant
 „ *Hybla* lui-même, jaloux de tes faveurs,
 „ & que ses merveilleux jardins avouent
 „ leur défaite & mon triomphe : fais
 „ couler dans mes veines tous les parfums
 „ qu'exalent au loin les bords délicieux
 „ du fleuve *Hydaspe*. . . Rends mes fleurs
 „ dignes de piquer les desirs des Déeses,
 „ de parer leur sein, & de couronner
 „ leurs têtes sacrées.

* *Minerve, Vénus, Proserpine, & les Nymphes* qui les accompagnoient.

» Elle dir, le Zéphir secoue aussi tôt
 » le nectar dont ses aîles sont trempées :
 » Une rosée féconde humecte la surface
 » de la terre ; par-tout où le Dieu vole,
 » on voit éclore l'émail du printemps :
 » les campagnes se couvrent d'un verd
 » gazon ; les nuages s'enfuyent & cessent
 » de dérober la voûte azurée des cieux ;
 » la rose se teint d'un incarnat plus vif,
 » le vaciet d'un noir plus luisant ; la pâle
 » violette présente aux yeux un velouté
 » plus doux & plus tendre...

» Tandis que cette troupe riante s'aban-
 » donne à des jeux innocens, on entend
 » tout-à-coup un mugissement souterrain ;
 » les tours s'agitent , & les villes chance-
 » lantes sur leurs fondemens ébranlés,
 » semblent menacer d'une ruine pro-
 » chaine leurs pâles habitans.

» Le Roi des ombres avoir déjà par-
 » couru les routes sombres & tortueuses
 » de son empire, & tentoit de s'ouvrir
 » un passage au travers des entrailles de
 » la terre. *Encelade* gémissoit sous les pieds
 » des féroces courtiers des enfers : les
 » roues du char sillonnoient ses membres
 » énormes : le géant, accablé sous le dou-
 » ble fardeau de la Sicile & du Dien, veut
 » soulever sa tête, & dégager son corps
 » de la masse pesante qui l'écrase. Ses ef-

158 MERCURE DE FRANCE.

» forts sont inutiles. Dans sa rage im-
 » puissante, il essaye au moins d'arrêter
 » le char infernal par les nœuds de ses
 » serpens qui s'entortillent autour de l'es-
 » sien. Des tourbillons de soufre & de
 » fumée s'élèvent des traces profondes
 » que les roues impriment sur ses mem-
 » bres sanglans....

» A peine la Sicile, cédant au bras qui
 » la frappeoit, avoit senti ses entrailles
 » s'ouvrir & présenter un abîme immen-
 » se, que le ciel épouvanté semble s'en-
 » fuir ; les astres changent leur cours :
 » l'*Ours* éffrayée se plonge dans la mer,
 » dont les eaux lui sont interdites : la ter-
 » reur hâte les pas du tardif *Bouvier* :
 » *Orion* est saisi d'horreur : *Atlas* pâlit
 » au féroce hennissement des coursiers du
 » Tartare. Les pôles ballans sont obscur-
 » cis par la vapeur de leur souffle : bien-
 » tôt l'aspect éblouissant de la lumière
 » aveugle & glace d'effroi ces farouches
 » animaux nourris dans les ténèbres de
 » la nuit : ils s'arrêtent, & leur bouche
 » indocile refuse d'obéir au mords qui
 » leur commande : ils se replient sur eux-
 » mêmes, & ramenant le timon en ar-
 » rière, ils tendent, par leurs efforts
 » croisés à replonger leur conducteur &
 » son char dans l'affreux cahos ; mais à

» peine ont-ils senti la main du Dieu
 » qui frappe leurs flancs , à peine leurs
 » yeux plus assurés commencent-ils à sou-
 » tenir les rayons du soleil , qu'ils partent
 » avec plus de vitesse qu'un torrent grossi
 » par les pluies de l'hyver , ou qu'un trait
 » lancé par un Parthe , ou qu'un des vents
 » déchaîné des cavernes d'*Eole* , plus
 » prompts que le desir & la pensée. Leur
 » frein fume du sang dont il est teint ;
 » Leur haleine empeste l'air , & l'écume
 » que leur bouche distille corrompt l'her-
 » be tendre... *Proserpine* est enlevée....
 » Le fier *Pluton* sourit avec mépris au
 » couroux des Déeses ; tel est un lion
 » qui s'est emparé d'une tendre génisse ,
 » l'honneur des pâturages. Après l'avoir
 » déchirée de ses griffes cruelles , & épuisé
 » toute sa rage sur ses membres palpitans ,
 » il reste immobile : un sang noir & figé
 » dégoutte de sa gueule féroce ; il secoue
 » fièrement son épaisse crinière , & con-
 » temple avec dédain les viles menaces
 » & la fureur impuissante des Bergers.

Le reste au Mercure prochain.



SUJET du Prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de DIJON, pour l'année 1768.

IL est d'usage d'ensemencer les terres suivant trois différentes méthodes.

On sème dans les mêmes terres, la première année, du bled; la seconde, des mars, & successivement d'année à autre.

Ou bien, on y sème alternativement une année du bled; l'autre, des mars; & la troisième, on laisse la terre en jachère.

Ou enfin, on y sème une année du bled; la seconde année, la terre reste en jachère; & cette pratique est suivie constamment d'une année à l'autre.

L'Académie demande :

Quelles sont les raisons physiques qui doivent engager, relativement aux différens terroirs, à préférer l'une de ces trois méthodes ?

Cette compagnie avoit déjà proposé ce sujet pour le prix de 1765; mais aucun des auteurs qui concoururent, ne donna de ce problème une solution satisfaisante. L'Académie crut devoir ne pas adjuger le

prix, & le remettre à une autre année. L'importance de l'objet la détermina à proposer encore le même sujet, & à doubler le prix : celui qu'elle distribuera en 1768 sera conséquemment de 600 liv.

On peut voir dans la lettre qui a été écrite, par ordre de l'Académie, à Messieurs les auteurs du *Mercur* (1) & du *Journal encyclopédique* (2), les motifs qui décidèrent cette société littéraire à remettre le prix, & ce qu'elle exige de ceux qui aspireront à celui-ci.

Les mémoires seront adressés francs de port, à M. *Maret*, Docteur en médecine, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue Saint Jean, qui les recevra jusqu'au premier Avril 1768 inclusivement.

Ce prix, fondé par M. le Marquis du *Terrail*, consiste en une médaille d'or, portant d'un côté l'empreinte du nom & des armes de M. *Pouffier*, fondateur de l'Académie; & de l'autre, la devise de la Compagnie.

(1) Volume de décembre 1765, page 125.

(2) Second volume du mois de novembre 1765, page 130.



A V I S A U P U B L I C.

LE Bureau de la Société royale d'agriculture de Limoges, qui avoit fixé au présent mois de Janvier la distribution de deux prix de 300 liv. chacun ,

1°. Au meilleur mémoire sur la manière de brûler ou de distiller les vins, la plus avantageuse relativement à la quantité & à la qualité de l'eau-de-vie , & à l'épargne des frais ;

2°. Au mémoire dans lequel on aura le mieux démontré & appuyé l'effet de l'impôt indirect , sur le revenu des propriétaires des biens fonds :

Donne avis au public qu'il a remis la distribution de ces prix à sa première séance , après Pâques 2 Mai prochain ; qu'il recevra jusqu'au 15 Avril les mémoires qui lui seront adressés , & que les auteurs qui en ont déjà envoyés peuvent les faire retirer s'ils le veulent , pour y faire les changemens qu'ils jugeront convenables.

Les pièces pourront être écrites en françois ou en latin , & les auteurs seront libres

de leur donner toute l'étendue qu'exigera le développement de leur sujet.

Elles seront adressées à M. l'Intendant de la Généralité de Limoges, lequel fera passer les récépissés du Secrétaire de la Société à l'adresse que les auteurs indiqueront.



ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE. ☺

M. *de la Chevardière*, marchand & éditeur de musique, rue du Roule, à la croix d'or, continue de débiter avec succès *la Feuille chantante*, ou *le Journal Hebdomadaire*. Ce recueil composé de chansons, vaudevilles, rondeaux, ariettes, romances, duo, brunettes, &c. avec accompagnement de violon & basse chiffrée pour le clavecin ou la harpe, paroît en feuille tous les lundis de la semaine. Le prix de la souscription, chez l'éditeur, *M. de la Chevardière*, est de 12 liv. pour Paris, & pour la province de 18 liv. franc de port.

HOMMAGE à l'Amour, romance avec symphonie, dédié à Mde***, composée par le sieur *Lasceux*, organiste & maître de clavecin : prix 1 liv. 4 sols. A Paris, chez l'auteur rue Fromanteau,

F E V R I E R 1767. 165
chez M. *Noblet*, ordinaire de l'académie
royale de musique, & aux adresses ordi-
naires de musique.

G R A V U R E.

ON trouve chez M. *Lebas*, graveur
du Roi, rue de la harpe, six estampes
d'après M. *Vernet*, la première intitulée,
l'Officier en promenade du midi, tirée du
tableau du port de Bordeaux, apparte-
nant au Roi; la seconde, *Dame & Mar-
chand du levant*, d'après celui du port de
Marseille; la troisième, *Promenade du
midi*; la quatrième, *Promenade de l'après-
dîné*, tirées également du port de Bor-
deaux. Les trois premières sont gravées
par M. *Lebas*. La quatrième, ayant pour
titre, *Promenade de l'après-dîné*, est gra-
vée par Mlle *Thérèse Martinet*; la cin-
quième, *l'Agréable société*, & la sixième,
Promenade du soir, sont gravées à
l'eau-forte, par M. *Moreau*, & terminées
par M. *Lebas*.

G É O G R A P H I E.

L'ouvrage intitulé, *la France considérée
sous ses principaux points de vue*, qui for-

ment le *Tableau géographique & politique de ce Royaume*, n'est pas le même que celui qui est intitulé, *Tableau analytique de France*, & dont M. *Brion de la Tour* n'est point l'auteur. Celui de ce dernier se vend chez lui-même, au bas de la rue S. Jacques, vis-à-vis le Papillon, ainsi que chez MM. *Lebreton & Guillyn*, Libraires. Il est plus nouveau que l'autre, & différent quant à la forme & quant au fond.

Estampe nouvelle.

LA France présente le médaillon de feu Mgr le Dauphin à la Religion, qui va le remettre à l'Éternité. Plusieurs chérubins dans la gloire sont en admiration à côté de la France & de l'Hymen en pleurs. On voit à gauche sur le devant un génie appuyé sur les armes du Prince, & éteignant son flambeau. L'auteur, M. *Littret*, a eu l'honneur de présenter cette estampe le 24 Décembre dernier à la Reine, à Mde la Dauphine, à Mgr le Dauphin, à Mgr le Comte de Provence & à Mgr le Comte d'Artois. Elle est dédiée à Mde la Dauphine, & en tête de la dédicace sont des vers de M. de *Voltaire*. On la trouve chez l'auteur rue de la vieille Bouclerie, au bas du pont S. Michel, chez un Ceinturier. Le prix est de 3 livres.

A R T I C L E V.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

M. DE MONDONVILLE s'étant apperçu que le public, (dont la mémoire étoit peut-être encore trop remplie de l'ancienne musique de *Thésée*,) ne rendroit pas assez de justice à la sienne, a demandé que l'on retirât son opéra. Les directeurs du spectacle ont cru devoir céder à ce qu'il désiroit ; ainsi après la quatrième représentation , on a repris *Silvie* , en attendant que l'on fût en état de remettre le *Thésée* de LULLY , qui a été représenté pendant la plus grande partie de l'hiver dernier.

Si l'on veut bien prendre la peine de consulter ce que nous avons dit du *Thésée* de M. MONDONVILLE , dans le Mercure de décembre 1765 , après les représentations qui en furent données à la Cour , on verra que cet Auteur sacrifie aujourd'hui à l'opinion du public de la ville , l'honneur qu'il avoit droit d'attendre de plusieurs beautés, distinguées dans sa musique.

168 MERCURE DE FRANCE.

Il a rendu ce sacrifice encore plus honorable pour lui , par celui d'un intérêt légitime qu'il y a joint ; puisqu'il a refusé constamment , non-seulement les honoraires qu'il étoit convenu qu'on lui paieroit pour son *Thésée* , quel qu'en fût le succès , mais même ceux des représentations qui ont eu lieu , malgré toutes les instances des directeurs pour les lui faire accepter. Quand on fait se relever ainsi d'une erreur , on n'a point à rougir d'y être tombé.

Mlle. BEAUMESNIL , dont les succès se soutiennent , a continué de chanter le rôle de *Silvie*. Mlle. ROSALIE , autre jeune actrice , dont nous avons déjà eu tant d'occasions d'annoncer les progrès , fait le plus grand plaisir dans le rôle de *l'Amour* qu'elle chante à la place de Mlle LARIVÉE , occupée à étudier le rôle d'*Eglé* dans le *Thésée* de LULLY. La taille élégante de Mlle. ROSALIE , sous la forme de l'amour , en réalise pour ainsi dire la fiction ; les graces de son jeu , l'intelligence & le goût de son chant ajoutent encore à cette agréable illusion.

On doit remettre le *Thésée* de LULLY le premier de février. Nous rendrons compte dans le prochain Mercure de l'impression qu'aura produite cette reprise.

COMEDIE

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES tragédies représentées depuis le dernier *Mercur* ont été *Merope*, de M. de VOLTAIRE, dans laquelle Mlle. DUMESNIL joua si supérieurement qu'elle fut redemandée par les acclamations réitérées du public, & a été jouée trois fois de suite. Les *Horaces* de P. CORNEILLE, *Medée* de LONGEPierre, *Zaïre* de M. de VOLTAIRE, *Inès de Castro* de LA MOTTE. Les Comédies, en première pièce, *Democrite* de REGNARD, *le Joueur* du même, *l'Ecole des Femmes* de MOLIERE, *l'Avare* du même.

Le lundi 26 Mlle. DEPINAY, actrice de ce théâtre, dont on attendoit depuis long-tems le début dans le tragique, a joué le rôle de *Zaïre* dans la tragédie de ce nom. A l'ouverture du théâtre M. de BELCOUR avança pour demander de la part de cette actrice, toute l'indulgence dont elle croyoit avoir besoin. Ce compliment fut extrêmement applaudi. Mlle. DEPINAY parut ensuite sur la scène; sa figure obtint déjà plus qu'on n'avoit demandé; elle fut applaudie dans toutes les

H

parties de ce rôle , & les connoisseurs conviennent qu'elle le méritoit dans plusieurs.

Elle a les tons de la déclamation justes , quant à la prosodie , & quant au sens du rôle , un développement de gestes noble & agréable. Elle doit continuer ce début dans *Inès*. Nous informerons nos lecteurs avec plus de détail de ses succès. En attendant nous croyons pouvoir avancer que la manière dont elle a été reçue , prouve qu'on lui a sçu gré des soins & des peines qu'elle s'est donnés pour acquérir ce nouveau moyen de plaire au public & d'être utile au théâtre.

Nous ne pourrions , sans injustice , omettre de parler de l'espèce de supériorité sur lui-même de M. LE KAIN , dans cette représentation de *Zaïre*. Quoique l'on connoisse tout ce qu'a de sensible M. BRISSART , quand son âme est bien pénétrée d'un rôle , on ne pourra concevoir encore quel degré de sublimité il a atteint dans le rôle de *Lusignan*.

On annonça ce même jour pour le jeudi 29 janvier , la première représentation d'*Eugenie* , nouveau drame en cinq actes & en prose , si long-tems désiré & qui avoit été retardé par l'indisposition de M. PREVILLÉ.

On conçoit bien que nous ne pouvons

F E V R I E R 1767. 171
parler du fort & des détails de cet ouvrage que dans le Mercure prochain.

A V I S.

IL y a une erreur dans *l'Almanach des spectacles de Paris* qui se vend chez la veuve Duchesne , à l'occasion de Mlles. SAINT-VAL & DURANCI. On a inscrit, à l'article de la Comédie Française, Mlle. DURANCI comme reçue à demi-part, & l'autre comme reçue seulement à appointemens. Mlle. SAINT-VAL, au contraire , dont le premier début est antérieur à celui de Mlle DURANCI, a été reçue en même tems & à égal titre. Cette erreur provient de ce que l'éditeur de l'almanach avoit été informé plutôt de la réception de l'une que de celle de l'autre.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE mercredi 21 janvier, Mlle. DANGUY, actrice nouvelle, qui n'avoit encore paru sur aucun théâtre, débuta dans le *Roi & le Fermier* par le rôle de Jenni.

Une très-jolie figure, une voix d'un petit

H ij

volume , mais d'un son fort agréable , de la légèreté dans le gosier , beaucoup de grâces & d'intelligence , ont fait une grande impression sur les spectateurs , en faveur de cette débutante. Il est à présumer qu'elle augmentera le nombre des talens qui rassemblent si constamment le public à ce théâtre , depuis quelques années.

Le lendemain 22 on donna la première représentation de *l'Esprit du jour*, Comédie nouvelle en un acte , mêlée d'ariettes. Son succès a malheureusement justifié son titre , car elle n'a paru que ce jour-là seulement.

*SUPP. A L'ART. DES SPECTACLES.

La Déclamation Théâtrale , poëme didactique.

SECOND ET DERNIER EXTRAIT.

CHANT SECOND. LA COMÉDIE.

LE Poëte ouvre ainsi son second chant :

J'AI chanté l'art brillant d'embellir *Melpomène*,
De parler , de gémir , de tonner sur la scène ;
Au cothurne orgueilleux j'osai dicter des loix :
A l'humble brodequin je consacre ma voix.

Nous sommes fâchés que les bornes de nos extraits nous empêchent de transcrire l'invocation à *Thalie*, qui suit ces premiers vers. On y voit avec plaisir la plus agréable poésie exprimée par des vers charmans. L'auteur ensuite énonce toutes les qualités naturelles, nécessaires à ceux qui se destinent aux rôles comiques. Les préceptes qu'il donne sont toujours semés de traits ingénieux, & assaisonnés d'une gaieté tout-à-fait convenable au sujet. La première qualité qu'il exige dans l'acteur comique, c'est l'esprit. La première de toutes les règles qu'il prescrit & la plus fondamentale, est d'étudier la nature dans tous ses détails, & de l'étudier perpétuellement..

Pour peindre la nature, il faut la bien connoître :
En tous temps , en tous lieux il faut la consulter ,
La consulter encore & puis la méditer.

Il recommande sur-tout à l'acteur de s'occuper toujours du spectacle , & jamais du spectateur. Il seroit à désirer que l'on s'écartât moins qu'on ne fait de cette loi ; le trop d'attention aux mouvemens , aux impressions des spectateurs , aux applaudissemens que l'on attend , encore plus à ceux que l'on reçoit, entraîne quelquefois

H iiij

les meilleurs acteurs , jusqu'à désunir le dialogue. Permettons-nous à cette occasion de rappeler à la scène tant d'actrices , que d'ailleurs la nature a comblées des plus heureuses dispositions , & qui ont manqué le degré de l'excellence , par les distractions qui égarent leurs yeux dans la salle , dès qu'elles ont cessé de parler au théâtre. Ce défaut , justement reproché , altérera toujours l'ensemble & l'union du jeu entre les interlocuteurs , & détruira la force & la vérité de l'impression par-tout où il se trouvera.

Notre poëte prescrit à l'acteur de rejeter la chimère de la tradition théâtrale ; de jouer d'après son âme & son caractère. De-là , il passe aux beautés & aux difficultés des rôles , dont il parcourt les différens genres. A l'occasion de celui du *Misanthrope* , il parle ainsi d'un ancien acteur , célèbre encore , très-utile sur notre théâtre.

Grandval , dans ces tableaux , paroît encor sublime ,

Et fait à ses beaux ans survivre notre estime.

Dans l'énumération des qualités nécessaires pour bien rendre tous les caractères du comique , M. DORAT fait entrer naturellement les talens de quelques ac-

teurs renommés qui ont brillé de nos
jours, & de ceux qui embellissent encore
la cour de *Thalie*.

.
L'ingénieux *Armand*, ce *Nestor* du théâtre,
Oublié par le temps, étoit encor folâtre.
Que j'aimois son adresse & sa naïveté !
Son œil étinceloit du feu de la gaîté ;
Mais, rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il savoit la contraindre ;
Au plaisir qu'il donnoit il savoit se borner,
Et, sans montrer le sien, le laissoit soupçonner.

.
Poisson, qui si long-temps amusa tout Paris,
Descendoit dans la tombe escorté par les Ris.
Préville vient, paroît, il ranime la scène ;
Et *Momus* aisément fait oublier *Silène* :
Préville ! .. ennuis, fuyez, fuyez, soucis affreux ;
Son nom est un signal pour rallier les jeux :
Les Muses m'ont appris qu'une douce démençe,
Un rire universel a fêté sa naissance.
Mille Sylphes légers soulevans le rideau,
Se jouoient & dansoient autour de son berceau ;
Il reçut le grelot des mains de la *Folie* :
En bégayant encore il vola vers *Thalie*.
Pour lui seul la nature est sans déguisement,
Comme la jeune amante aux yeux de son amant.

H iv

les meilleurs acteurs , jusqu'à désunir le dialogue. Permettons-nous à cette occasion de rappeler à la scène tant d'actrices , que d'ailleurs la nature a comblées des plus heureuses dispositions , & qui ont manqué le degré de l'excellence , par les distractions qui égarent leurs yeux dans la salle , dès qu'elles ont cessé de parler au théâtre. Ce défaut , justement reproché , altérera toujours l'ensemble & l'union du jeu entre les interlocuteurs , & détruira la force & la vérité de l'impression par-tout où il se trouvera.

Notre poëte prescrit à l'acteur de rejeter la chimère de la tradition théâtrale ; de jouer d'après son âme & son caractère. De-là , il passe aux beautés & aux difficultés des rôles , dont il parcourt les différens genres. A l'occasion de celui du *Misanthrope* , il parle ainsi d'un ancien acteur , célèbre encore , très-utile sur notre théâtre.

Grandval , dans ces tableaux , paroît encor
sublime ,

Et fait à ses beaux ans survivre notre estime.

Dans l'énumération des qualités nécessaires pour bien rendre tous les caractères du comique , M. DORAT fait entrer naturellement les talens de quelques ac-

1767. 177
 de ses maîtresses,
 r des Duchesses.

1767. 177
 de ses maîtresses,
 r des Duchesses.

1767. 177
 de ses maîtresses,
 r des Duchesses.

te les dange-
 temple.

conseil imprudent.
 vient impudent.
 le ménage,
 de protéger;
 e venger.
 voir descendre;
 vous attendre,
 vos hauteurs,
 s protecteurs?

itrés de l'au-
 ent de celui-
 e de ne point
 s des plaisirs
 aeteur de nos
 le qu'il pro-
 ieuse & fine

sifi la finesse;
 mais sans noblesse.
 or tout délâbré,
 one entouré,

H v

Acteur ingénieux , je te dois cet hommage :
 Ainsi que nos plaisirs ces vers sont ton ouvrage.
 Que du lierre immortel ton front soit décoré ;
 Qui fait rire son siècle en doit être adoré.

Notre auteur recommande à ceux qui
 veulent jouer les rôles de petits maîtres
 & de fats , de consulter , de fréquenter ,
 d'étudier beaucoup la société du bel air.

Allez & parcourez ce magique théâtre
 D'un monde qui se hait & pourtant s'idolâtre.
 Etudiez à fond l'art des frivolités ,
 Le savant perflilage & les mots usités ;
 De vos cercles bourgeois franchissez les ténèbres ;
 Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres :
 Leur entretien utile à vos sens rajeunis
 Vous enluminera du moderne vernis ;
 Instruisez-vous des soins , des égards que mérite
 La femme que l'on prend & celle que l'on quitte.

Le poëte emprunte ici , du travail de
 l'abeille , une image agréable de l'étude
 de l'acteur ; pour exemple du fruit qu'on
 en retire , il rappelle la mémoire de
Baron.

Baron , jeune & fêté dans ce monde frivole ,
 En sortant de la scène alloit jouer son rôle :
 L'ardente vanité se disputoit ses vœux ;
 C'étoit *Agamemnon* que l'on rendoit heureux.

Il conservoit son rang aux pieds de ses maîtresses,
Et se donna les airs de tromper des Duchesses.

On prévient tout de suite les dangereuses conséquences de cet exemple.

Mais craignez d'abuser d'un conseil imprudent.
L'acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre foiblesse à tort le flatte & le ménage,
Si la fatuité survit au personnage.
Votre état est de plaire & non de protéger;
Redoutez le Public, il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever il faut savoir descendre;
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va, pour son argent, siffler ses protecteurs?

A l'occasion des libertins titrés de l'autre siècle & du commencement de celui-ci, M. DORAT recommande de ne point travestir ces arbitres délicats des plaisirs en buveurs de taverne. Un acteur de nos jours est avec raison le modèle qu'il propose pour l'imitation ingénieuse & fine de ces caractères.

Bellecourt, de ces tableaux a saisi la finesse;
Son bachique enjouement n'est jamais sans noblesse.
Soit que quittant la table, encor tout délabré,
D'un essain de buveurs il revienne entouré,

H v

178. MERCURE DE FRANCE.

Etourdir un vieillard par des discours sans suite
Et lui balbutier des leçons de conduite ;
Ou soit que plus rassis , & gaîment indiscret ,
Il démasque , en riant , l'usurier *Turcaret*.

En traçant les qualités nécessaires pour
la perfection du jeu des soubrettes , le
poète rappelle tous nos regrets & leur im-
mortel objet.

Il me semble te voir , l'œil brillant de gaîté ,
Parler , agir , marcher avec légèreté :
Piquante sans apprêt , & vive sans grimace ,
A chaque mouvement acquérir une grâce ;
Sourire , s'exprimer , se taire avec esprit ,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit ;
Nuancer tous ses tons , varier sa figure ,
Rendre l'art naturel & parer la nature.
Tu touches , *Dangeville* , au sublime degré
Où la gloire n'a plus qu'un rayon épuré.
A ce moment flatteur , le plus beau de la vie ,
Où le talent , paisible & vainqueur de l'envie ,
Jouit de son triomphe avec sécurité ,
Et voit poindre le jour de l'immortalité.

Luzzi , jeune *Fannier* , volez dans la carrière ,
L'amour , en souriant , vous ouvre la barrière ,
Tresse un myrthe nouveau pour orner vos attraits ,
Et bat des mains lui-même en voyant vos succès.

Nous ne pouvons nous refuser de transférer encore les vers dans lesquels le poëte, en parlant de l'amante du *Misanthrope*, décrit le talent de Mde PREVILLe.

Ah ! combien sous ces traits me semble intéressante
Cette actrice à la fois noble, sage & décente,
Qui fait tout détailler & ne refroidit rien,
Assujettit au goût son ton & son maintien ;
Et qui, fidèle au vrai, sans nuire au vraisemblable,
Toujours ingénieuse est toujours raisonnable !

Lorsque l'auteur est arrivé aux rôles de tendresse & de naïveté, il rend hommage aux mânes de Mlle GUEANT ; ensuite il passe au portrait de la jeune protégée du public, qui a succédé aux grâces & au talent de la défunte.

Mais quoi ! quelle beauté s'avance sur la scène ?
Le sentiment conduit sa démarche incertaine ;
Sa voix se développe en sons doux & flatteurs ;
Son œil est un rayon qui luit au fond des cœurs.
Sur ce front ingénu quelle grâce enfantine !
C'est la naïve *Hébé* qui sourit & badine :
C'est la rose qui naît, qui va naître, fleurir,
Lentement se déploie & craint de s'entr'ouvrir.
Charmante *Dolign*, puis-je te méconnoître ?
Toi, si cher à l'amour que tu braves peut-être,
Poursuis ; ce Dieu léger qui brigue tes faveurs,
Séduit par tes attraits, est fixé par les moeurs.

H. vj.

Nous ne pouvons nous dispenser de remarquer avec éloge l'agrément , & en même temps la vérité qui régne également dans tous les portraits que nous venons d'extraire : ce que nous ne pouvons présenter ici , c'est l'adresse , c'est le tour heureux & agréable des liaisons de tous ces portraits , & de leur enchaînement avec les préceptes que contient le poëme ; voilà ce qu'il faut voir dans l'ouvrage même. Nous ne rapporterons donc plus de ce second chant , que les vers charmans où l'auteur trace une riante image du goût pour la déclamation , qui s'est si fort répandu depuis peu , & qui est devenu l'amusement des sociétés les plus distinguées.

L'art n'est point dégradé lorsqu'il se multiplie :
On élève par-tout des temples à *Thalie*.

Vous qui nous amusez par d'utiles travaux ,
Dans un monde brillant vous trouvez des rivaux.

Quel triomphe pour vous , sous ces lambris tranquilles ,

Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des villes.

Dès que *Flore* a près d'elle assemblé les zéphirs !

Mille jeunes beautés qu'unissent les Plaisirs ,

Au grand jour d'un théâtre osant risquer leurs charmes ,

Y savent exciter ou les ris ou les larmes.

Aux agrémens naïfs de la simple gaité ,
 L'une a sçu de ses traits plier la majesté ,
 Et, lorsqu'elle descend aux jeux de la folie ,
 L'œil la prend pour *Vénus* , l'oreille pour *Thalie*.
 L'autre vive , légère , un panier à la main ,
 Retracer à nos regards l'amante de *Lubin* ,
 Ou plutôt à cet air qui plaît sans imposture ,
 Sous le chapeau d'*Annette* on croit voir la nature.

La scène quelquefois rassemble deux amans
 Gênés dans leurs desirs & dans leurs sentimens.
 Voyez comme leur joie éclate & se décèle ;
 Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincelle :
 Malgré l'aimable Dieu qui seul les fait agir ,
 Commandés par leur rôle , ils n'ont point à
 rougir.

Ils peuvent librement , sans craindre pour leur
 flamme ,

Se parler en public des secrets de leur âme.
 Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau
 jour ;

Et la décence même applaudit à l'amour.

L'auteur termine ce chant par une forte
 invitation aux auteurs qui se sentent quel-
 ques germes de talens pour le genre co-
 mique , de redoubler leurs efforts , pour
 exciter , pour animer & élever s'ils peu-
 vent leur génie , jusqu'à nous retracer sur

152 MERCURE DE FRANCE.

la scène tous les caractères, tous les ridicules, les vices, dont il décrit rapidement une longue énumération. Il conclut par affirmer avec raison que les grands auteurs produiront les grands acteurs.

TROISIEME CHANT. L'OPÉRA.

Descends, viens m'inspirer, savante *Polimnie* :
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie :
Tu m'exauces : déjà tous les chantres des bois,
Te saluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruisseaux plus doucement murmure,
Zéphir plus mollement frémit sous la verdure.
Les roseaux de *Sirinx*, changés en instrument,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un amant.
Cet arbuiste est plaintif, cette grotte sonore :
La parole n'est plus & retentit encore.

Dans le calme enchanteur d'un loisir studieux,
O Déesse, j'entends la musique des cieux.
La terre a ses accens, & les airs lui répondent :
Les astres dans leurs cours jamais ne se confondent.
Les mondes entraînés par leurs ressorts secrets,
Toujours en mouvemens, ne se heurtent jamais.
Paroissant opposés, ils ont leur sympathie :
Dans l'accord général chacun a sa partie ;
Et les êtres entr'eux, par ton art créateur,
Forment un grand concert digne de leur auteur.

Mais daigne enfin, quittant cette sphère hardie,
Assigner des leçons à notre mélodie.

De la scène lyrique, objet de mes travaux,
 Etale à mes regards les magiques tableaux.
 Dis-moi par quels secours le chant, plein de
 ta flâme,

Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin jusqu'à l'âme;
 Ce qu'il doit emprunter, pour accroître son feu,
 De l'esprit, de la force & des grâces du jeu.

M. Dorat s'est plus attaché dans ce dernier chant à la partie de la déclama-
 tion lyrique & du jeu théâtral, qu'à celle
 des ballers : celle-ci ayant moins de rap-
 port à son sujet, il s'est, dit-il, contenté
 de l'effleurer. Quoï qu'il en soit, ce chant
 paroît l'emporter encore sur les deux au-
 tres : il est plein d'idées neuves, exprimées
 avec autant de goût & de justesse que de
 grâces & d'énergie. On n'a, pour s'en
 convaincre, qu'à jeter les yeux sur ces
 vers, où les talens de M. JELIOTTE sont
 si noblement célébrés.

Le goût seul dans ce genre assure le succès :
 Ou Nymphes, ou Bergers, vous ne plairez jamais
 Sans ce tact délicat, cette subtile flâme,
 Mystère pour l'esprit & délices de l'âme.
 Tu lui dois ton génie, ô toi chantre adoré,
 Toi, moderne *Linus*, par lui-même inspiré.
 Que j'aimois de tes sons l'heureuse symétrie,
 Leur accord, leur diuerse & leur économie !

184. MERCURE DE FRANCE.

Organe de l'amour auprès de la beauté,
Tu versois dans les cœurs la tendre volupté.
L'amante en vain s'armoit d'un orgueil inflexible;
Elle couroit t'entendre & revenoit sensible.
Plus d'une fois le Dieu qui préside aux saisons,
Qui fait verdier les prés & jaunir les moissons,
Las du céleste ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un berger parut dans nos bocages:
Sous ces humbles dehors, heureux & caressé,
Il retrouva les cieux dans les regards d'*Iffé*;
Et, goûtant de deux cœurs la douce sympathie,
Fut Dieu plus que jamais dans les bras de *Clithie*.
C'est lui sans doute encor qui vient, changeant
d'autels,
Amuser, sous tes traits, & charmer les mortels.

Mais peut-on rien lire de plus harmonieux & de plus intéressant, que les vers qu'on trouve ensuite sur le pouvoir de la mélodie? Je ne peux me refuser la satisfaction de les transcrire.

Divine mélodie, âme de l'univers,
De tes attraites sacrés viens embellir mes vers.
Vout ressens ton pouvoir sur les mers inconstantes,
Tu retiens l'aiglon dans les voiles flotantes.
Tu ravis, tu sours les habitants des eaux,
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts, tandis que tout sommeille,
Prolonge, en ton honneur, son amoureuse veille;

Et seul , sur un rameau , dans le calme des nuits ,
 Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
 Tes loix ont adouci les mœurs les plus sauvages :
 Quel antre inhabité , quels horribles rivages
 N'ont pas été frappés par d'agréables sons ?
 Le plus barbare écho répéta des chansons.
 Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière ,
 Le coursier inquiet lève sa tête altière ,
 Hennit , blanchit le mors , dresse ses crins
 mouvans ,

Et s'élançe aux combats plus léger que les vents.
 De l'homme infortuné tu suspends la misère ,
 Rends le travail facile & la peine légère.
 Que font tant de mortels en proie aux noirs
 chagrins ,

Et que le Ciel condamne à souffrir nos dédain ?
 Le moissonneur actif que le Soleil dévore ?
 Le berger dans la plaine errant avant l'aurore ?
 Que fait le forgeron soulevant ses marteaux ;
 Le vigneron brûlé sur ses ardens côteaux ;
 Le captif dans les fers , le nautonnier sur l'onde ;
 L'esclave enseveli dans la mine profonde ;
 Le timide indigent dans son obscur réduit ?
 Ils chantent : l'heure vole , & la douleur s'enfuit.

.

Le poëme est enfin terminé par une fiction aussi heureusement imaginée qu'agréablement versifiée : c'est l'incendie de

L'opéra qui en a fourni le sujet au poëte.
Apollon, dit-il,

En secret indigné que sa scène avilie
 Se fût prostituée aux bouffons d'Italie ;
 Que le François, trompé par un charme nouveau,
 Eût, pour leurs vains fredons, abandonné *Rameau* ;
 Résolus de punir ce transport idolâtre ;
 Et, chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre,
 Les yeux étincelans, la fureur dans le sein,
 Aux antres de *Lemnos* il descend chez *Vulcain* :
 L'immortel, tout noirci de feux & de fumée,
 Attisoit de ses mains sa fournaise allumée ;
 Mais il ne forgeoit plus ces instrumens guerriers,
 Ces tonnerres de *Mars*, ces vastes boucliers,
 Où l'air semble fluide, où l'onde dans sa sphère
 Coule & sert mollement de ceinture à la terre.
 L'enclume retentit sous de plus doux travaux :
 Il y frappe des dards pour l'enfant de *Paphos*.
Vulcain, dit *Apollon*, on profane mon culte :
 Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte.
 Venge-moi. Tout-à-coup, dans les bruyans four-
 neaux,

Des Cyclopes ailés allument cent flambeaux.
 Ils volent, & déjà leur cohorte enhardie
 Sur les faîtes du temple a lancé l'incendie :
 Le croissant de *Phébé*, la conque de *Cypris*,
 La guirlande de *Flore*, & l'arc brillant d'*Irïs* ;
 Des chants Elisiens l'immortelle parure,
 Les zéphirs, les ruisseaux, les fleurs & la verdure,

Les superbes forêts, les rapides torrens,
 Du Souverain des mers les palais transparents,
 Hélas ! tout est détruit ! On parcourt les ruines.
 Là dansoient les Plaisirs & les Grâces badines :
Allard, aussi légère avec autant d'appas,
 Formoit, en se jouant, un dédale de pas.
 Ici l'aimable *Arnould* exerçoit son empire,
 Et nous intéressoit aux pleurs de *Télaira*.

Euterpe cependant, pour nous dicter les loix,
 Trouve un asyle heureux dans le palais des Rois.
Rameau, le sceptre en main, éclipse *Pergolèse* :
 Le Goût a reparu : le Dieu du jour s'apaise ;
 Et son ressentiment subsisteroit encor
 Si la scène à nos yeux n'eût remontré *Castor*.

Les différens morceaux que l'on vient de citer, doivent suffire pour faire connoître le style de cet ouvrage, qui ne plaira pas moins aux lecteurs par la clarté, la belle ordonnance, le choix des épisodes, & la régularité du plan, que par les beautés d'imagination, la variété & la vérité des portraits, la magnificence des descriptions, & les images riantes que l'auteur y a répandues. Il y a développé tout à la fois les richesses de la poésie, & les connoissances les plus essentielles de la matière qu'il avoit à traiter. Les divers genres de déclamation y sont parfaits.

ment caractérisés. La finesse, l'enjouement, & ce qu'*Horace* appelle *lucidus ordo*, règnent par-tout dans cet ouvrage. Les préceptes que l'auteur y a tracés, sont tous puisés dans la nature; & il a su les mettre à la portée de tout le monde, en les dépouillant de cette sécheresse qu'il est si difficile d'éviter dans un poëme didactique, & dont *Boileau* lui-même n'est pas tout-à-fait exempt. Celui de *M. Dorat* est plein de force, d'agrément, d'énergie, & même de sentiment, autant que le genre le pouvoit comporter. Tout ce qui pouvoit embellir ses idées & ses réflexions, ce poëte l'a saisi avec autant de goût que d'intelligence : nous regardons, en un mot, cet ouvrage comme le meilleur qui soit sorti de sa plume; & je pense qu'il ne peut qu'augmenter la réputation que lui ont justement acquise ces belles héroïdes, & ces charmantes petites pièces, dont il a enrichi notre littérature, & qui ont eu tant de succès.

Tel est le jugement que la vérité seule nous a dicté sur le mérite d'une production excellente, qu'on ne sauroit trop louer, & qui sera placée sans doute à côté de l'art poétique, dans la bibliothèque de tous les gens de goût. On doit aussi de justes éloges à ceux qui ont pris soin de

la partie typographique de cet ouvrage : il est très-bien imprimé, sur de beau papier, & orné de quatre estampes, dont les desseins & les gravures sont d'une composition exquise. Je ne dirai rien du dessinateur *, son mérite est assez connu : quant au graveur, c'est un artiste encore très-jeune, mais dont le burin, rempli à la fois de force & de finesse, donne une très-grande idée de son talent. Il paroît enfin qu'on n'a rien épargné pour rendre l'exécution de ce livre en tout aussi parfaite qu'il étoit possible. Il se vend à Paris, chez *Sébastien Jorry*, rue & vis-à-vis la Comédie Française.

(*) *M. Gravelot.*

SUPP. A L'ARTICLE DES SCIENCES.

LETTRE de *M. LECAT*, à *M. l'Abbé NOLLET*.

A Rouen, le 4 décembre 1766.

RIEN n'est plus vrai, Monsieur, que ce que vous avez entendu dire ou lu sur la pompe aspirante qui élève l'eau à 50 ou 60 pieds. *La nature n'a pas changé ses loix* ; mais elle nous en cache encore quelques-unes ; & elle a mis des conditions à

celles qu'elle nous a laissé voir : il s'en faut bien que nous connoissions toutes ces conditions, selon lesquelles les loix connues varient & souffrent des interprétations, des exceptions.

M. l'Abbé *Clouet*, notre associé actuellement à Madrid, m'informa ce printemps qu'un Ferblantier de Seville avoit entrepris de faire monter l'eau à 60 pieds avec une pompe aspirante, la seule qu'il connoissoit apparemment. Il s'agissoit d'arroser des fleurs placées à cette élévation.

L'ignorant Pompier se tourmentoit en vain pour faire parvenir cette eau jusques-là. Il descend furieux contre sa pompe, donne au tuyau d'aspiration un coup de marteau qui y fait un trou d'environ une ligne à 10 pieds au-dessus du réservoir; & voilà l'eau qui arrive aux fleurs; vous sçaviez bien que *facit indignatio versum*: mais vous ne vous attendiez pas qu'elle feroit encore ce petit prodige en physique: elle le fit pourtant; & l'expérience répétée par plusieurs personnes en Espagne, réussit de même aux uns à 50 pieds, aux autres à 60.

Enfin je m'en suis convaincu moi-même, par une expérience faite chez moi, avec une petite pompe de *Saint-Quentin*, Chaudronier de Rouen, dont le

tuyau de conduite avoit un pouce de diamètre : ce tuyau étoit plongé dans un réservoir d'eau de mon jardin , & l'autre extrémité se terminoit au balcon de mon observatoire , qui a 55 pieds de haut ; je n'ai rien de plus élevé dans ma maison. J'avois fait adapter au tuyau d'aspiration un petit robinet à 10 pieds au-dessus du niveau de l'eau ou étoit plongée la pompe : on ferma le robinet , on pompa ensuite de dessus la terrasse : quand je fus sûr que l'eau étoit montée aux 32 pieds ordinaires, je fis ouvrir le robinet en continuant de pomper ; alors l'eau jaillit sur ma terrasse.

Mais quelle eau , Monsieur ? celle uniquement qui étoit au-dessus des 10 pieds , où étoit placé le robinet ; après quoi néant , & je m'y attendois bien. Alors je fis refermer le robinet , pomper de nouveau , r'ouvrir le trou , continuer à pomper , & l'eau vint encore. En sorte que pour tirer quelque utilité de cette nouvelle invention , il faudroit fermer cette ouverture avec un clapet pareil à ceux qui dans les hautbois & dans les musettes ferment les trous qui y sont trop éloignés des doigts du joueur : ce clapet auroit une bascule qui correspondroit par un fil d'archal à la décharge de la pompe , de manière que ceux qui la feroient aller pussent fermer &

192 MERCURE DE FRANCE.

ouvrir alternativement le trou du canal d'aspiration, comme on vient de voir.

Maintenant je ne vois pas l'explication de ce fait bien embarrassante.

L'eau s'étant élevée par l'aspiration du piston aux 32 pieds ordinaires, j'ouvre un trou à la hauteur de 10 pieds dans cette colonne : la pression de l'air correspondant à cette ouverture, jouit des avantages attachés à toute action sur une petite surface, & si connus par la puissance du coin, & par l'expérience des vessies chargées de poix, & soulevées par le souffle d'un chalumeau.

Il entre par ce trou dans la colonne d'eau, la coupe en deux portions, dont l'une de dix pieds tient au réservoir, & l'autre de 22 est vers la décharge de la pompe. Le piston continuant d'agir, l'air ne cesse de s'insinuer par le trou ; & devenant lui-même un piston foulant, il soulève à mesure qu'il entre, les 22 pieds d'eau qu'il a au-dessus de lui & les porte enfin à la décharge supérieure de la pompe.

Tel est, Monsieur, en physicien, tel que je puis être, en quoi consiste le fait ; je ne doute pas que vous n'en donniez une meilleure explication ; mais ce dont je vous réponds, c'est de la réalité de l'observation.

J'aurois

F E V R I E R 1767. 123

J'aurois bien souhaité répéter l'expérience avec un plus gros calibre , essayer de mettre le trou plus bas , pour avoir par ces deux moyens une plus grande quantité d'eau : mais tout cela coûte. Et puis Que diable vais-je faire dans cette galère ? Je suis accablé de l'affaire seule de réparer la perte que m'a causée l'incendie de mon cabinet , pour donner au public mes petites productions physiologiques , physiques , chirurgicales , &c. accablé par dessus cela d'années , de caducité : laissons les expériences *pomprières* à des physiciens jeunes , oisifs , & riches, ou aidés par des gens riches.

J'ai l'honneur d'être , &c.

RÉPONSE de M. l'Abbé NOLLET à la
Lettre de M. LECAT.

A Paris , le 11 décembre 1766.

SI la Gazette où j'ai lu , Monsieur , ce qui concerne la pompe du Ferblantier de Seville , ou si les personnes qui m'en ont parlé m'avoient redit le fait comme il est exposé dans la dernière lettre que vous

m'avez fait l'honneur de m'écrire , je ne vous aurois pas demandé *si la nature avoit changé ses loix* : je ne vois là que des effets ordinaires , & auxquels un physicien doit s'attendre s'il n'a point oublié les expériences de *Toricelli* & de *Paschal*. Il y a un peu plus de cent ans que le premier nous a appris , d'une manière bien décisive , que l'ascension des liqueurs dans les tuyaux vuides est un effet du poids de l'atmosphère ; & le dernier , très-peu de temps après , prouve qu'une colonne d'eau commune de trente-deux ou trente-trois pieds élevée verticalement , fait équilibre à cette même puissance.

La conséquence qu'on doit tirer de-là , c'est que si , dans la partie inférieure d'un tuyau vuide d'air , il se trouve une colonne d'eau qui ait moins que trente-deux pieds de hauteur & que l'air intérieur puisse agir librement par-dessous , cette colonne , trop légère pour contrebalancer une colonne totale de l'atmosphère , doit être poussée vers le haut du tube : & si ce tube est assez long & bien purgé d'air , l'eau doit monter jusqu'à ce que l'air qui la pousse supplée par sa hauteur & par son poids à celui qui manque à la colonne d'eau pour être en équilibre avec l'air extérieur.

Or, dans la pompe de Séville & dans

vos épreuves la colonne d'eau n'avoit que vingt-deux pieds au-dessus du trou qu'on a fait au tuyau montant, & par lequel l'air extérieur pouvoit entrer ; elle n'avoit donc que les deux tiers du poids qu'il lui falloit pour l'empêcher d'y pénétrer ; il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait vaincu cette résistance.

Il n'est pas surprenant qu'il ait poussé l'eau jusqu'à la hauteur de cinquante ou soixante pieds ; car , en considérant que l'air a huit cents fois moins de densité que l'eau , suivant l'estimation la plus commune , si vous calculez quelle hauteur devoit avoir une colonne de ce fluide pour peser autant qu'une colonne d'eau de dix à onze pieds ; quand même vous supposeriez sa densité uniforme & égale à celle qu'il a communément à la surface de la terre , vous trouvez que cela surpasse huit mille pieds. Je sais bien qu'il y auroit beaucoup à rabattre dans la pratique à cause des frottemens & autres obstacles étrangers ; mais vous m'avouerez aussi qu'il y a bien de la marge depuis soixante pieds jusqu'à huit mille ; & qu'en envisageant les choses suivant les loix très-connues de l'hydrostatique , & sans avoir recours à des exceptions , il est visible que dans la pompe de Séville l'eau n'a pas été portée , à beaucoup

196 MERCURE DE FRANCE.

près, aussi haut qu'elle pourroit l'être avec un tuyau plus long.

Pour les 10 pieds d'eau qui étoient au-dessous du trou fait au tuyau montant, n'en foyez pas en peine, ils sont tombés dans le réservoir, en vertu du poids de l'air extérieur, à qui l'on a donné accès, & qui agissant à la manière des fluides aussi bien de haut en bas, que de bas en haut, a rendu à l'eau la jouissance de son propre poids, en contre-balançant celui de l'atmosphère qui la soutenoit par sa pression sur la surface du réservoir.

Quant aux 22 pieds d'eau pris au-dessus du trou, & que vous dites être parvenus à la pompe, je voudrois que vous eussiez examiné s'ils y sont arrivés sans déchet : car vous savez bien qu'un fluide plus dense a peine à se contenir sur un fluide plus rare ; qu'ils se déchirent & se divisent mutuellement, & que le plus pesant se filtre pour ainsi dire au travers de l'autre. Si cela n'est point arrivé dans vos épreuves, c'est apparemment parce que le tuyau étant étroit, contenoit mieux la colonne d'air & l'empêchoit de s'ouvrir pour laisser tomber l'eau ; ou bien parce que ce dernier effet, s'il a eu lieu, se faisant avec lenteur, aura laissé le temps à l'eau d'ar-

river à la pompe, avant que son volume fût diminué d'une quantité remarquable. Je doute fort que l'eau montât de même si le tuyau d'aspiration étoit plus large que celui dont vous avez fait usage.

Vous avez bien raison de dire qu'il en coûte du temps & de l'argent pour satisfaire sa curiosité par de pareilles épreuves ; j'ai appris comme vous que la physique expérimentale est dispendieuse, c'est pourquoi je cherche toujours à simplifier les moyens ; j'ai substitué à l'eau un fluide plus dense ; j'ai pris du mercure & avec un tuyau de verre de 4 pieds (14 fois plus court que celui de votre pompe) auquel j'ai pratiqué un petit trou à 9 pouces près de l'une de ses extrémités, j'ai vérifié mercredi dernier, dans une de nos assemblées académiques, tout ce que je viens de vous dire touchant la pompe de Séville. Vous voyez bien qu'il ne s'agit pour cela que de boucher le petit trou avec de la cire ou autrement, d'emplir le tuyau comme celui d'un baromètre, de le plonger dans un gobelet qui contienne du mercure, & d'ôter la boulette de cire pour donner accès à l'air extérieur par le petit trou.

Je crois que vous pensez, comme moi, qu'il y aura bien peu de cas où l'on puisse

198. MERCURE DE FRANCE.

employer utilement la pompe aspirante en imitant celle du Ferblantier de Séville ; pour la dépense qu'elle exigeroit on aura toujours une pompe aspirante & foulante , ou simplement foulante , qui élèvera l'eau à une pareille hauteur , & qui sera d'un service plus sûr , plus prompt , & plus facile.

J'ai l'honneur , &c.

*SUR la génération des Plantes , par M.
GAUTIER DAGOTY, Botaniste & Ana-
tomiste pensionné de Sa Majesté.*

LA variété des parties de la fructification dans les plantes , a dérangé l'ordre des systèmes , & a forcé d'y jeter quelque confusion. Si les étamines , qui sont les parties mâles de la plante , selon nos Botanistes , s'étoient suivies , & eussent constamment paru dans toutes les fleurs , comme dans les douze premières classes de *Linnaeus* , les amateurs seroient à leur aise ; mais si-tôt que l'on passe la treizième classe , on ne sait quel est l'ordre qu'il faut suivre. *Linnaeus* dit bien , *didynamia* , 14^e classe , c'est-à-dire , deux éta-

mines longues ; *tetradynamia*, 15^e classe, quatre étamines longues. Mais il s'arrête ici pour quitter le nombre des étamines, & va chercher leur attache, leur configuration & leur division d'avec le pistile, dans des fleurs différentes. De sorte que ce système n'est point entièrement fondé sur le nombre des étamines, ni sur leur attache & leur configuration ; mais tantôt sur l'un ou l'autre de ces accidens, ou si l'on veut sur la façon d'être des glandes qui servent à la génération des plantes.

Linnaeus est l'un des grands Botanistes du siècle ; on peut croire que presque toutes les plantes connues de notre temps ont passé par ses mains ; il a voulu faire un système universel par les étamines, qui est très-curieux & très-intéressant ; j'aimerois autant, malgré cela, le système de *Tournefort*, qui, étant pris simplement dans la forme de la corolle & dans son défaut, nous mène jusqu'à la dernière classe de ce système, sans l'embarras des particules, la plupart microscopiques. Du moins dans *Tournefort*, à l'aspect d'une fleur, sans la découper, on connoît de quelle classe est la plante qui la porte. Ce système n'a que le défaut qui lui est commun avec celui de *Linnaeus* ; qu'après le fruit la plante

reste inconnue, si on n'a pas étudié les autres parties.

Les étamines considérées comme les parties d'un sexe, & le pistile dans la fleur même regardé comme celle d'un autre sexe sur une même plante, jettent les physiiciens anatomistes dans des réflexions contradictoires & difficiles à débrouiller. Deux sexes dans un même individu ! Je n'ai jamais pu admettre cette différente façon d'être dans un seul corps, sur-tout depuis que j'ai vu & disséqué les prétendus hermaphrodites dans l'espèce humaine, qui ne sont que des êtres manqués, où les parties de la génération sont restées dans la moitié de leur développement ; les unes se dirigeant vers un sexe, & les autres vers le sexe opposé, ce qui les a rendus de tous temps hors d'état d'engendrer. Ainsi je crois que les plantes génèrent sans la différence des sexes, comme les vipères & les pucerons parmi les insectes ; que les étamines sont des glandes attachées à leur pistile, ou autour de ce viscère, pour filtrer les liqueurs convenables à leur génération ; que ces glandes ne manquent jamais, soit extérieurement ou intérieurement ; & que les fleurs sans pistile ou sans uterus, sont des

fleurs monstreuſes ou des fleurs man-
quées.

On a cru que les étamines étoient la partie mâle de la fleur, parce qu'elles ſont ordinairement hériffées, & ont une eſpèce-de chapitau, qu'on appelle artère; mais on eſt revenu de cette idée : on a fait enſuite de leur artère des teſticules, & des fils qui les ſoutiennent des canaux déférents. Il faudroit demander à ces naturaliſtes où ſont alors les vési- cules fé- minales de la plante, ſi le piſtile eſt l'u- terus? La pouſſière de ces étamines a été auſſi priſe pour les embrions dans ceux qui adoptent les vermicules; & pour la ſemence végétale, dans ceux qui adop- tent le ſyſtème des œufs : mais l'on s'eſt apperçu que pluſieurs fleurs gènéroient ſans les étamines; & d'ailleurs, quand même toutes les fleurs fécondes auroient des étamines, ce qui n'eſt pas, on doit obſerver que les prétendues parties mâles des plantes n'ont point de pénil capable de faire l'introduction néceſſaire dans le germe, comme il faudroit que cela fût, ainſi que cela ſe pratique dans les ani- maux.

Les fleurs ſont bien différentes des poiſ- ſons, qui, dans leur frai, jettent leur ſemence ſur les œufs qui ſont ſortis de la

femelle ; la possibilité de cette jonction, entre les œufs & la semence, est non-seulement démontrée, mais elle a été observée par une infinité de naturalistes. Au contraire, les graines ou fœtus des végétaux sont enfermés & inaccessibles aux poussières ou semence prétendue des étamines. Dans le figuier d'Inde, par exemple, le pistile que *Linnaeus* appelle le calice, ou réceptacle, sur lequel, comme sur une cloison inaccessible, partent les étamines avec leurs artères & les pétales ; ces étamines & ces pétales tombent, & la figue close porte cependant toujours ses graines fécondes dans les petits conceptacles nœuds, qui les renferment en particules, sans que jamais on puisse soupçonner qu'il y ait eu la moindre communication entre le pistile & la poussière des étamines. Les graines de chanvre ou d'houblon, séparées & seules, deviennent ou mâles ou femelles. Si elles sont mâles prétendues, ou comme l'on prétend, c'est alors une plante dont les fleurs sont avortées, & elle ne génère point : mais si la plante est femelle, ou ainsi nommée, c'est alors une plante dont les fleurs arrivées à leur perfection génèrent seules, sans le secours prétendu de leur accouplement par les étamines ; expérience faite plusieurs fois,

& qui décide la question. Entr'autres le nommé *Lacombe*, charpentier à Bretigny, près Linas, ayant fait une cour d'un endroit où il y avoit eu une chenevière, il y sortit une plante de chanvre seule, qu'on eut soin de conserver par curiosité; elle devint d'une hauteur prodigieuse, eu égard à la portée des chanvres de ce pays, & elle fit seule une très-grande quantité de graines, qui furent mangées par les poules de cet artisan, à la réserve d'une qui repoussa l'année d'ensuite; mais qui fut foulée, & que l'on n'eut plus le soin de conserver : ce qui me fit faire cette observation, c'est que ce charpentier, actuellement fort âgé, s'appuyoit cette année dernière encore sur le bâton sec de cette plante, qui avoit un pouce un quart de diamètre.

Je donnerois bien d'autres raisons pour prouver que les étamines ne sont point des parties distinctes du pistile, & qu'au contraire, elles ne sont que les filtres des liqueurs dont ce viscère a besoin. Mais je renvoie à la table explicative du *jalap du Mexique*, tirée du jardin du Roi, que je donne actuellement parmi les douze planches de plantes en couleur, que je distribue à mes souscripteurs. On verra aussi dans la table explicative de la *pomme*

d'amour, tirée aussi du jardin du Roi, dont la planche est dans la même distribution, d'autres raisons qui appuient mon opinion. Cette hypothèse est véritablement opposée à celle des plus habiles Botanistes, & je ne la donne certainement pas pour me distinguer, ni pour les contredire expressément; je me garderois bien d'avoir de pareilles idées. L'on fait l'estime que je fais de leurs sentimens, & sur-tout de M. *Tournefort* & de M. *Linnaeus*; puisque, comme je l'ai déjà annoncé, je suis leurs systèmes, en ce qui concerne les fleurs & l'arrangement des parties qui les composent, donnant dans mes tables leur démonstration, leur dissection des fleurs & du fruit, & toutes les espèces qu'ils rangent dans leurs classes différentes; mais j'y ajoute mes dissections particulières de chaque fleur, qui souvent ne s'accordent pas toujours avec celles de *Linnaeus*, n'ayant pas les mêmes yeux que cet auteur: ce qu'il est très-permis de faire, comme aussi de donner de nouvelles opinions, pourvu que l'on expose fidèlement les raisons de part & d'autre, & qu'on laisse juger le public: Grand juge qu'il est impossible de surprendre, quand on donne naturellement le fait sous ses yeux, sur-tout avec le dessein exact des parties sur lesquelles il faut décider.

Les planches des plantes de M. *Gautier Dagoty*, imprimées en couleur, ne sont point sorties tout d'un coup de la presse sans étude, sans réflexion & sans plusieurs essais, & beaucoup de dépense. C'est pourquoi il a renté de faire cette première distribution composée de douze planches, où sont en plantes curieuses, la chapalonne du Pérou, la pomme d'amour, le jalap du Mexique, que *Linnaeus* appelle *mirabilis longè flora*. Dans les plantes d'usage, est le tabac, le souci, le ricin, le sceau de salomon, le narcisse de poëte, & la jonquille, l'asphodèle, la tulipe, la couvrance impériale, & le narcisse de *Mathiole*. Il met parmi les plantes d'usage, plusieurs plantes communes, que l'on multiplie dans les jardins, & qui sont devenues comme indigènes, quoiqu'exotiques de leur origine. On trouve à chaque plante son lieu natal & ses vertus. L'auteur donnera dans un mois une seconde distribution de douze autres planches, & les distributions vont se suivre actuellement de près.

M. *Gautier* suit le projet publié au *Mercur* de Mars 1766, & reçoit encore des souscriptions pour la première quarantaine. Il demeure à la place du quai de l'Ecole, où il fait ses distributions, à Paris. Et chez *Boudet*, Libraire - Imprim-

206 MERCURE DE FRANCE.

meur du Roi , rue S. Jacques ; & à Versailles , chez M. *Bolomé*, Apotichaire du Roi, rue de la Pompe.

A M. DE LA PLACE , auteur du Mercure de France.

A Hirsingen , proche Altkirch en haute Alsace , ce 5 janvier 1767.

MONSIEUR,

BEAUCOUP de fruits & de légumes , surtout des pommes de terre , ayant été gelés pendant l'hiver dernier , j'ai vainement éprouvé la manière de les empêcher de se gâter , inférée dans le Journal économique de Paris , du mois d'Avril 1765 , page 179.

Je viens d'en faire de nouveaux essais , avec aussi peu de succès que l'année dernière.

Comme ce secret seroit très-utile aux pauvres habitans de la campagne ; je vous supplie , Monsieur , d'inviter par la voix du *Mercur* , celui qui l'a fait insérer dans le Journal économique , de nous mieux instruire de sa manière d'opérer.

Je me flatte que vous ne me refuserez pas cette grace , & que le dépositaire du secret ne tardera pas de nous le communiquer en plein.

HELL , Bailly du Comté de Montjoie , ab. au Ab.

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le premier décembre 1766.

LE 23 du mois dernier, vers les six heures du matin, on sentit ici une nouvelle secousse de tremblement de terre. Quoiqu'elle ne parût pas assez violente pour faire craindre de nouveaux dégâts, cependant elle a fait écrouler une grande partie des voûtes des anciennes citernes des Grecs, situées dans la place qui environne la mosquée de Sultan Mehemet. On a senti, depuis ce jour, quelques autres secousses, mais elles ont été très-légères.

De Pétersbourg, le 31 octobre 1766.

Le Marquis de Beausset, Ministre Plénipotentiaire du Roi Très-Chrétien auprès de Sa Majesté Impériale, se dispose à retourner bientôt en France.

De Warsovie, le 18 décembre 1766.

On mande de Mittau que, non-seulement les nobles de Courlande qui se trouvent dans le Duché, mais aussi ceux qui s'en étoient retirés, ont signé leur accommodement avec le Duc de Biren, & l'ont reconnu pour leur Souverain.

De Stockholm, le 7 novembre 1766.

Le 4 de ce mois la cérémonie du mariage du

208 MERCURE DE FRANCE.

Prince Royal Héréditaire de Suede avec la Princesse Sophie-Magdeleine de Danemarck s'est faite en cette Capitale dans la chapelle du château. L'Archevêque d'Upsal a donné à Leurs Altesses Royales la bénédiction nuptiale.

De Copenhague, le 13 Novembre 1766.

Le Marquis de Blosset, Ministre Plénipotentiaire du Roi Très-Chrétien auprès du Roi, eut hier sa première audience de Sa Majesté, à qui il présenta sa lettre de créance.

Du 6 décembre.

La Marquise de Blosset, épouse du Ministre Plénipotentiaire du Roi Très-Chrétien, a été admise le 2 de ce mois aux audiences de la Reine régnante, de la Reine Sophie-Magdeleine, & de Son Altesse Royale la Princesse de Hesse-Cassel.

De Hambourg, le 18 novembre 1766.

Frederic *, Duc de Holstein Glucksbourg.

* L'Auteur de la Gazette a commis une erreur en nous annonçant dans les Gazettes n° 96, article de Hambourg, & n° 99, article de Copenhague, la mort du même Prince sous les noms & titres différens du Duc Frédéric, Prince régnant de Schleiswich Holstein Gluksbourg (dans la première), & de Philippe-Ernest, Duc de Holstein Gluksbourg (dans la seconde), marié avec Benoitte-Augustine de la Lippe Deltmeld. Philippe-Ernest étoit père de Frédéric, & mourut le 12 novembre 1729. On a cru devoir ici rectifier cette erreur, & l'on renvoie à cet égard aux tablettes chronologiques, tome premier, page

Général d'Infanterie des Armées du Roi de Danemarck , Chevalier de l'Ordre de l'Eléphant , est mort à Flensbourg dans la soixante-sixième année de son âge. Il laissa de son mariage avec Henriette-Augustine de la Lippe Delmefeld un Prince & trois Princesses , dont l'une a épousé le Prince d'Anhalt-Coëthen.

De Manheim , le 22 novembre 1766.

L'Electrice vient de fonder , en l'honneur de Sainte Elisabeth , un Ordre de Dames , sous le titre d'*Ordre de Marie-Elisabeth* , dont l'objet sera de veiller au soulagement des malheureux. Le 19 de ce mois , fête de la patronne de ce nouvel Ordre , Son Altesse Electorale y reçut , avec les cérémonies prescrites , les trois Princesses de la Maison Palatine & toutes les Dames de la Cour.

De Rome , le 17 décembre 1766.

Le Chapitre de Saint Jean de Latran célébra , selon l'usage , le 13 de ce mois , la fête de Sainte Luce , en reconnaissance des bienfaits que les Rois de France ont accordés à ce Chapitre. Le Prélat Mattei , Patriarche d'Alexandrie , officia pontificalement à la grand'messe , qui fut chantée par un grand nombre de Musiciens. Le Marquis d'Aubeterre , Ambassadeur Extraordinaire de Sa

141. Avant la mort du Duc Frédéric il ne restoit point d'autres Princes de la branche de Holstein-Glücksbourg que lui & son fils qui lui succède. Le calendrier de la Cour , pour cette année , en donne aussi la preuve.

210 MERCURE DE FRANCE.

Majesté Très-Chrétienne auprès du Saint Siège ,
assistà à cette fête , ainsi que le Cardinal Alexandre
Albani ; le Cardinal Orsini , faisant les fonctions
de Protecteur des Eglises de France , & plusieurs
autres personnes de distinction qui y avoient été
invitées.

De Parme , le 8 novembre 1766.

Le Baron de la Houze , Ministre Plénipoten-
tiaire du Roi de France , présenta à l'Infant les
Pères Jacquier & Leseur , célèbres Mathématiciens
que Son Altesse Royale a appellés auprès d'Elle.

De Gênes , le 22 novembre 1766.

Le 19 de ce mois le Petit Conseil décida l'ad-
mission du Prince de Monaco & de ses descendans
mâles à la Noblesse Gênoise , & le Grand Conseil
s'assembla le lendemain pour confirmer cette ad-
mission.

De Turin , le 15 novembre 1766.

Le Baron de Choiseul , Ambassadeur de France
en cette Cour , arriva ici le 11 de ce mois avec
la Baronne son épouse. Il eut hier au matin sa
première audience du Roi , à qui il présenta ses
lettres de créance ; après quoi il fut admis à
l'audience du Duc & de la Duchesse de Savoie ,
& le lendemain à celles des autres personnes de
la Famille Royale. La Baronne de Choiseul a été
présentée aujourd'hui à la Cour.

De Genève , le 2 janvier 1767.

Le Chevalier de Beauteville , Ministre Pléni-
potentiaire de Sa Majesté Très-Chrétienne , est

parti d'ici pour se rendre à Soleure. Il a adressé au Conseil la Déclaration suivante :

« Le Roi , mon Maître , instruit de la réjection
 » du plan de conciliation qu'il avoit approuvé &
 » proposé comme propre à rétablir l'ordre & la
 » tranquillité dans la République de Genève ,
 » ainsi que de tout ce qui a accompagné ou suivi
 » cet événement , m'ordonne de me retirer de
 » cette ville & de me rendre à Soleure. Sa Majesté
 » invite les louables Cantons de Zurich & de
 » Berne à y rassembler leurs Ministres Plénipo-
 » tentiaires pour , de concert avec moi , procéder
 » sans délai au jugement que nous avons à rendre
 » au nom de nos Souverains respectifs , en vertu
 » de l'acte de garantie contenu dans le règlement
 » de 1738 , & sanctionné par les différens Ordres
 » de l'Etat ; les choses devant au surplus rester
 » ici *in statu quo* jusqu'à notre jugement définitif.

» Mais le Roi , ne pouvant confondre la partie
 » saine de la République avec les Citoyens mal
 » intentionnés , m'a ordonné de déclarer que ,
 » sans donner la plus légère atteinte à la souve-
 » raineté & à l'indépendance de la République ,
 » il prend sous sa protection & sauve-garde tous
 » les Membres du Gouvernement & toutes les
 » personnes qui lui sont restées attachées ; qu'il se
 » ressentira du tort qui pourroit être fait à tous
 » & chacun d'eux , tant dans leurs personnes
 » que dans leurs biens ; & que Sa Majesté conti-
 » nuera , avec la même bienveillance , de veiller
 » au maintien d'une constitution qu'elle a garan-
 » tie , conjointement avec les louables Cantons
 » de Zurich & de Berne.

» Je requiers le magnifique Conseil de rendre
 » publique la présente Déclaration.

» Donné à Genève , le 30 décembre 1766.

» Signé, LE CHEVALIER DE BEAUTEVILLE ».

Du 7.

Les Ministres Plénipotentiaires de Zurich & de Berne ont déclaré publiquement qu'ils avoient ordre de se retirer de cette ville pour procéder, de concert avec le Ministre Plénipotentiaire de France, à la détermination du véritable sens des articles contestés du règlement de la médiation de 1738. Ils ont déclaré en même temps que, sans donner atteinte à la souveraineté & à l'indépendance de la République, les Cantons de Zurich & de Berne prennent sous leur protection & sauvegarde tous les Ordres de l'Etat, spécialement le Magistrat.

F R A N C E.*Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.**De Versailles, le 26 novembre 1766.*

Sa Majesté vient d'accorder les entrées de la Chambre au Prince de Monaco.

La Marquise de Chabillant a eu l'honneur d'être présentée le 24 de ce mois à Leurs Majestés & à la Famille Royale par la Duchesse d'Aiguillon.

Le même jour le Duc de Noailles, Gouverneur de Saint Germain-en-Laye, posa, au nom du Roi, la première pierre de l'église paroissiale de ladite ville : cette église sera construite d'après les plans du sieur Potain, Architecte du Roi.

Du 29.

Le 25 de ce mois le Baron de Gleichen, Envoyé Extraordinaire du Roi de Danemarck, présenta au Roi les gerfaux d'Islande. Ce présent, que le Roi de Danemarck est dans l'usage de faire à Sa Majesté, fut reçu par le Duc de la Vallière, Grand Fauconnier de France.

Le même jour le Roi donna une audience particulière au Baron de Gleichen , qui notifia à Sa Majesté le mariage du Roi de Danemarck avec la Princesse Caroline-Mathilde , sœur du Roi d'Angleterre. Il fut conduit à cette audience , ainsi qu'à celles de la Reine & de la Famille Royale , par le sieur la Live de la Briche , Introduceur des Ambassadeurs.

Du 3 décembre.

Le Roi a donné à l'Evêque de Coutances l'Abbaye de Blanchelande , Ordre de Prémontré , située dans son Diocèse.

Le 30 du mois dernier la Princesse de Henin a été présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale par la Princesse de Chimay , Douairière ; & le Marquis de Levis , qui est revenu de son Gouvernement d'Artois , où il étoit allé tenir les Etats , a été présenté au Roi.

Le même jour le sieur Dumas , Inspecteur & Commandant en chef de la Légion de l'Isle-de-France , a été présenté à Sa Majesté en qualité de Commandant général des Isles de France & de Bourbon , ainsi que le sieur Poivre , en qualité de Commissaire général de sa Marine , faisant les fonctions d'Intendant dans ses Colonies ; le Baron de Saint-Marc , Colonel d'Infanterie , en qualité de Major général de la Légion de l'Isle-de-France , & le sieur de Bellecombe , aussi Colonel d'Infanterie , en qualité de Commandant particulier de l'Isle de Bourbon.

Ces jours derniers le sieur de l'Averdy , Contrôleur général des Finances , a présenté au Roi le quatrième volume du *Dictionnaire* géographique , historique & politique des Gaules & de la France , composé par l'Abbé Expilly.

L'Archevêque de Cambrai s'étant rendu le 15 du mois dernier à une assemblée du Chapitre de

214 MERCURE DE FRANCE.

cette même ville , lui proposa de donner au Roi un témoignage de reconnaissance pour le bienfait que Sa Majesté venoit d'accorder à l'Eglise Métropolitaine , en confirmant ses privilèges par des lettres-patentes du 13 septembre ; le Chapitre acquiesça , par acclamations , à cette proposition , & convint de fonder en conséquence une messe solennelle qui sera célébrée tous les ans le 1.^r février , jour de la naissance du Roi , pour la conservation de Sa Majesté & de son auguste Famille. Il a été dressé un acte capitulaire de cette résolution , lequel a été renvoyé à l'Evêque d'Orléans , qui l'a présenté au Roi le 30 du mois dernier.

Du 6.

La Comtesse de Rochford , Ambassadrice d'Angleterre , a été présentée le 2 de ce mois à Leurs Majestés & à la Famille Royale avec les formalités accoutumées.

Le sieur Boileau de Saint-Pau , Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis & ancien Officier d'Artillerie , ayant formé le projet d'établir à Montargis une Ecole de trente Gentilshommes , destinés pour le service de l'artillerie & du génie , le Roi a bien voulu approuver cet établissement , & en accorder le commandement & l'inspection à cet Officier.

Du 10.

Hier le Duc d'Aiguillon a pris congé de Leurs Majestés & de la Famille Royale pour se rendre en Bretagne , où il va tenir les Etats de cette Province.

Sa Majesté vient d'accorder les entrées de la Chambre au Prince Louis-René-Edouard de Rohan - Guéméné , Coadjuteur de Strasbourg , au Duc de Laval , & au Comte de Tessé , Grand d'Espagne & premier Ecuyer de la Reine.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le volume du Mercure du mois de février 1767, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 5 février 1767. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

A RRÊT du Conseil des Amours rendu à Cythère.	Page 5
ÉPÎTRE à un Ami.	7
VERS de M. François, de Neufchâteau.	15
LES deux Frères. Apologue oriental.	16
EPIGRAMME sur un Médifant.	17
AUTRE à un Avare.	Ibid.
VERS mis au bas du portrait de Callot.	Ibid.
LES DÉSIRS.	19
REGRETS d'une Juive.	20
VERS présentés au Roi par le sieur Hourcastremé.	23
LE Roi de la fève. Ode.	24
ODE traduite d'Anacréon.	26
CHANSON à Mlle ***.	27
SUR le Service fondé pour M. le Dauphin.	Ibid.
LE Solitaire des Ardennes. Anecdote intéressante.	28
SUITE des Chançons anciennes.	32
BOUQUET à un Ami pour la fève.	54
ÉPÎTRE à M. de Voltaire.	56

216 MERCURE DE FRANCE.

ÉNIGMES. 59

LOGOGRYPHES. 60

CHANSON. Le Portrait de *Glicère*. 63

ARTICLE II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

EXTRAIT du Poème de la conquête de la
Terre promise. 64

THÉORIE des Loix Civiles , ou Principes fon-
damentaux de la société. 99

HISTOIRE de la Prédication , ou la manière
dont la parole de Dieu a été prêchée dans
tous les siècles. 115

ANNONCES de Livres. 123

SUPPLÉMENT aux nouvelles littéraires. 126

ARTICLE III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

EXTRAIT de la séance publique de l'Aca-
démie Royale des Sciences , Belles-Lettres
& Arts de Rouen. 139

SUJET du Prix de l'Académie des Sciences ,
Arts & Belles-Lettres de Dijon. 160

AVIS au Public. 162

ARTICLE IV. BEAUX ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE. 164

GRAVURE. 165

ARTICLE V. SPECTACLES.

OPÉRA. 167

COMÉDIE Française. 169

COMÉDIE Italienne. 171

SUPPLÉMENT à l'article des Spectacles. 172

SUPPLÉMENT à l'article des Sciences. 189

ARTICLE VI. NOUVELLES POLITIQUES.

DE Constantinople , &c. 158

E R R A T A.

Page 103 , ligne 5 , Les particuliers , lisez :
Les praticiens.

De l'Imprimerie de Louis CELLOT, rue Dauphine.

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI. MARS 1767.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,
JORRY, vis-à-vis la Comédie Française.
PRAULT, quai de Conti.
Chez } DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, rue du Foin.
CELLOT, Imprimeur, rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols; mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la Poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront d'autres voies que la Poste pour le faire venir, & qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire, 24 liv. d'avance, en s'abonnant pour seize volumes.

A ij

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers , qui voudront faire venir le Mercure , écriront à l'adresse ci-dessus.

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la Poste , en payant le droit , leurs ordres , afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis resteront au rebus.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

Les volumes du nouveau Choix des Pièces tirées des Mercures & autres Journaux , par M. DE LA PLACE , se trouvent aussi au Bureau du Mercure. Cette collection est composée de cent huit volumes. On en a fait une Table générale , par laquelle ce Recueil est terminé ; les Journaux ne fournissant plus un assez grand nombre de pièces pour le continuer. Cette Table se vend séparément au même Bureau , où l'on pourra se procurer deux collections complètes qui restent encore.





MERCURE DE FRANCE.

MARS 1767.

ARTICLE PREMIER. *PIECES FUGITIVES* EN VERS ET EN PROSE.

SUITE DES CHANSONS ANCIENNES.

CHANSON DE RONSART.

MIGNONNE, allons voir si la rose ;
Qui ce matin avoit déclose
Sa robe de pourpre au soleil ,
N'a point perdu , cette vèprée ,
Les plis de sa robe pourprée ,
Et son tein au vôtre pareil.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Las ! voyez comme en peu d'espace ,
Mignone , elle a dessus la place
Ses douces beautés laissé choir.
O vraiment , marâtre nature ,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc si vous m'en croyez , Mignone ,
Tandis que votre âge fleurone ,
En sa plus verte nouveauté ,
Cueillez , cueillez votre jeunesse ;
Comme cette fleur , la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Véprée pour Soirée.

Ce peu de durée des roses tant de fois cité par les poètes , fait souvenir d'un trait philosophique de *M. de Fontenelle*. Deux de ces fleurs , fâchées de ce qu'elles vivent si peu , admirent la condition de l'homme qui les cultive. *De mémoire de roses* , dit l'une , *on n'a point vu mourir de jardinier..*

Ronsart avoit été élevé Page du Dauphin , fils aîné de *François I.* Ce qui , outre la beauté de ses poésies , a contribué beaucoup à l'illustrer , c'est qu'il étoit beau , bien fait , qu'il avoit les passions vives , & qu'il chantoit à merveille. Qu'on imagine , dans un même personnage , *Chapelle* , *M. le Duc de Richelieu* & *Thévenard* , on concevra aisément quels immenses succès *Ronsart* eut chez les belles.

On parloit dernièrement de cet assemblage à

CHANSON DE BAÏF.

UN temps étoit que du jour la lumière
Heureuse te luisoit ,

Quand ta maîtresse à t'aimer coutumière
Avec toi devoit :

Maîtresse aimée ,
Dame enflâmée ,
Autant qu'une âme
D'amour s'enflâme ,

Par toi à qui sur-tout elle plaisoit.

Lors se faisoient dix mille gentilleses ,

En tout heur & tout bien ;

Si tu voulois des jeux de mille espèces ,

Elle les vouloit bien :

une femme vertueuse & d'un caractère vrai. Si tout cela , lui disoit-on , existoit bien empressé , bien amoureux de vous , & bien constamment , pourriez-vous résister ? Elle rêva un petit moment : *mais nous verrions* , répondit-elle.

Heur pour bonheur , plaisir.

Baïf vivoit sous Henry III. Ses poésies & l'amitié de Ronsart le rendirent célèbre. Ce poète a le premier imaginé d'avoir , outre une habitation à Paris , une petite maison dans un faux-bourg , où il tenoit quelquefois de savantes assem-

A iv

MERCURE DE FRANCE.

Lors la lumière
Te fut bien chère ,
Alors ta vie
Te fut amie ,
Quand vous viviez en un si doux lien.

CHANSON DE BELLEAU.

Air : Voici le jour solennel de Noël.

AVRIL, l'honneur & des bois
Et des mois ,
Avril , la douce espérance
De fruits qui , sous le coton
Du bouton ,
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril , l'honneur des prés verts ,
Jaunes pers ,
Qui , d'une humeur bigarrée ,
Emaillent de mille fleurs ,
De couleurs ,
Leur parure diaprée.

Avril , l'honneur des soupîrs ,
Des zéphirs ,
Qui , sous le vent de leur aîle ,

*blées. Ces petites retraites ont été renouvelées
parmi nous ; mais l'usage qu'on en fait n'est pas
si sérieux.*

Dressent encore ès forêts

Dé doux rets

Pour ravir *Flore* la belle.

Avril, c'est ta douce main

Qui, du sein

De la nature desserre

Une moisson de senteurs,

Et de fleurs,

Embaumant l'air & la terre.

Avril, l'honneur verdissant,

Florissant,

Sur les tresses blondelettes

De ma Dame & de son sein,

Toujours plein

De mille & mille fleurettes.

Avec la grâce & les ris

De *Cypris*,

Le flair & la douce haleine,

Avril, le parfum des Dieux,

Qui des cieux

Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toi, courtois & gentil,

Qui d'exil

Retire ces passagères,

Ces Arondelles qui vont

Et qui font

Des beaux jours les messagères.

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

L'aubépine, l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lys & les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons gasouillans,
Et brillans,
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle, à douces haleines,
Un feu discret & couvert.
Que l'hiver
Recéloit dedans nos veines.

Viens, Amour, donne ta voix
A ce mois,
Qui prend le surnom de celle
Qui, de l'écumeuse mer,
Vit former
Sa beauté toujours nouvelle.

*Remi Belleau étoit né à Nogent-le-Rotrou.
Ronsart l'appelloit le poëte de la nature ; & Sainte-*

 CHANSON DE DES PORTES.

O bienheureux qui peut passer sa vie
 Entre les siens francs de haine & d'envie ;
 Parmi les champs , les forêts & les bois ,
 Loin du tumulte & du bruit populaire ;
 Et qui ne vend sa liberté pour plaire
 Aux passions des Princes & des Rois !

Il n'a souci d'une chose incertaine ,
 Il ne se paît d'une espérance vaine ;
 Nulle faveur ne va le décevant ,
 De cent fureurs il n'a l'âme embrâsée ;
 Et ne maudit sa jeunesse abusée
 Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Marthe dit de lui , que quand il falloit exprimer naïvement les choses , il le faisoit de si bonne grace & avec tant d'adresse , qu'il sembloit être une vivante peinture des choses qu'il vouloit écrire.

Une personne de beaucoup d'esprit , & que le profond respect qui lui est dû nous empêche de désigner plus clairement , peignoit récemment , avec plus de grâces encore & de précision , la manière d'exprimer naturelle d'une de nos célèbres Actrices. *Il semble* , disoit-elle , *qu'elle dit toujours vrai.*

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

L'ambition son courage n'artife,
D'un fard trompeur son âme il ne déguise;
Il ne se plaît à violer sa foi,
Des grands Seigneurs l'oreille il n'importune;
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur & son roi.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées,
D'azur, d'émail & de mille couleurs,
Mon œil se plaît des trésors de la plaine,
Riche d'œillet, de lys, de marjolaine,
Et du beau thym des printanières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée.
J'ai des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les Cieux;
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arroser nos prés délicieux.

Des Portes, Abbé de Tyron, vivoit sous *Henry III*, qu'il accompagna en Pologne. Son épitaphe se lit encore dans la place près de Saint Etienne-du Mont, à Paris. On voit ce poète représenté dans la barque de *Caron*; des anges aident aux manœuvres du vieux Nocher. L'épitaphe est un mélange de traits de la fable & de citations de l'écriture. Cet assemblage si indécent ne le paroïsoit pas alors, tant la poésie donnoit de relief & de liberté aux ouvrages où elle entroit.

Douces brebis, mes fidèles compagnes,
 Vergers, buissons, forêts, prés & montagnes,
 Soyez témoin de mon contentement ;
 Et vous, ô Dieux ! faites, je vous supplie,
 Que ce pendant que durera ma vie
 Je ne connoisse un autre changement.

*SUITE de la Vision critique, traduite de
 l'anglois d'ADISSON, insérée dans le
 Mercure de Janvier, second volume.*

L'ASSEMBLÉE disparut tout-à-coup, & il ne restoit pas un seul individu du monde mâle quand, revenant à moi, je vis la plaine couverte de femmes. Mon cœur tressaillit de joie à cet agréable aspect. La plupart d'entre elles, à qui sans doute l'éclat du miroir prêtoit des charmes, paroissoient plutôt de la suite de la Déesse que de profanes mortelles venues pour entendre ses oracles. Les langues, comme il est aisé d'imaginer, n'étoient pas oisives. Le bruit en devint si confus, c'étoit un tel bourdonnement, qu'il fallut plus d'une fois ordonner le silence avant qu'on pût faire entendre les édits. Toutes les femmes favoient que le point le plus essentiel pour

14 MERCURE DE FRANCE.

elles , la distinction des rangs , alloit être décidé , & cet éternel sujet de querelle les armoit alors plus que jamais les unes contre les autres. D'un & d'autre côté on plaidoit , on produisoit des titres , suivant les différentes prétentions. Les mots *naissance* , *beauté* , *richesse* , *esprit* revenoient sans cesse à mes oreilles de tous les coins de la place. Celles-ci se fondoient sur le mérite de leur mari ; celles-là réclamoient l'ascendant qu'elles avoient su prendre sur eux ; quelques-unes faisoient valoir une virginité austèrement conservée ; d'autres une nombreuse famille ; plusieurs se vanroient d'avoir donné le jour à de grands hommes , plusieurs aussi s'appuyoient sur le nom ou sur les dignités de leur père : en un mot , on s'efforçoit à l'envi de tirer parti des moindres qualités & des plus petites circonstances ; mais , pour mettre fin à cette discussion inutile , la Déesse fit déclarer que chacune d'elles auroit place suivant les qualités & les attraits véritables qui les distingueroient. On parut généralement enchanté de la nouvelle , & bien vite on s'occupa du soin de relever les attraits que l'on possédoit , afin de les faire briller dans tout leur jour. Celles qui se croyoient plus de grâces dans l'action trouvoient moyen de reculer pour marcher

ensuite en avant, faire des faux pas, & sous les mouvemens où elles favoient se déployer avec plus d'avantage ; telle dont la gorge étoit belle avoit envie de regarder à perte de vue dans la plaine par-dessus la tête de ses voisins, parce que c'étoit une raison de lever le col ; d'autres portoient adroitement la main au front comme pour se garantir la vue de la vivacité des rayons du miroir, mais en effet afin de montrer un bras bien arrondi ou la blancheur de leur peau. Il n'y en avoit aucune qui ne fût contente d'elle-même : elles apprirent aussi, avec grand plaisir, que la Déesse laissoit à leur propre jugement la décision des contestations qui s'étoient déjà élevées, & qu'il leur étoit permis de prendre place, chacune selon l'opinion qu'elle auroit de soi-même, après s'être regardée dans le miroir de la vérité, qui fut aussi-tôt descendu à la portée de tous les yeux, & suspendu à une chaîne d'or ; il avoit, avec beaucoup d'autres propriétés, la vertu d'effacer toute fausse apparence, & de représenter les personnes avec des traits ressemblans à leur caractère, sans égard pour l'extérieur, de manière que les femmes remplies des perfections de leur sexe, paroissent les plus belles, comme la laideur étoit le partage des plus vicieuses. Comment pourrois-je

16 MERCURE DE FRANCE.

décrire les différentes impressions que cet effet produisit sur les visages ? J'y voyois peintes à la fois la surprise, la rage & la satisfaction. Il en étoient qui reculoient à la vue de leur représentation ; les mêmes traits qu'on avoit tant admirés dans leur figure, les charmes sur lesquels reposoit tout leur espoir, elles ne pouvoient les regarder qu'avec horreur & aversion ; & dans leur fureur, elles auroient brisé le miroir s'il n'eût été hors de leur atteinte. Une femme colère, qui se donnoit pour vive & spirituelle, étoit effrayée de voir une furie dans son image, la prude un *sphinx*, l'intéressée une *harpie*. J'aurois été inconsolable de la destruction de tous ces visages, faits pour plaire, si en même temps je n'en avois pas vu une infinité d'autres se réformer & s'embellir, & des vestales, enlevées du monde depuis leur enfance, devenir les syrènes les plus séduisantes. Une de ces beautés nouvelles me frappa singulièrement dans le miroir ; c'étoit la créature la plus parfaite que j'eusse jamais vue, ou plutôt elle avoit le maintien plus qu'humain, le visage, les yeux & la taille d'une divinité : tous les regards étoient attachés sur elle. Ma curieuse impatience cherchoit avidement, dans la foule, cette belle personne ; elle se trouva

par hasard à côté de moi. C'étoit une petite vieille en cheveux gris, toute ridée, haute à peine de trois pieds & demi, mais en qui j'avois toujours remarqué l'aimable gaîté qui accompagne l'innocence. Chose incroyable dans mon songe, & que j'ose à peine dire ! je me trouvai en un moment épris de belle passion pour cette octogénaire, au point que j'allois lui parler mariage, lorsqu'elle m'échappa comme une ombre, pour aller, suivant l'ordre qui en étoit donné, se rendre à la tête de son sexe avec toutes celles de l'assemblée à qui la cérémonie du miroir avoit été favorable.

Ce corps d'élite fut partagé en trois compagnies, les filles tenant la droite, les veuves la gauche, & les femmes mises dans le milieu, place qui n'étoit pas peu enviée ; mais les compagnies n'étoient pas complètes, le nombre des belles du miroir ne s'étant pas trouvé aussi grand qu'il eût été à désirer. Cela donna lieu à d'autres édits très-sages, par lesquels la Déesse fit d'elle-même de nouvelles distinctions. Je ne m'en rappelle que deux qui, par leur singularité sans doute, & par la sévérité de leur exécution, m'affectèrent plus profondément. Ils avoient pour objet de faire un exemple solennel de deux grands extrêmes auxquels se porte le plus souvent le

18 MERCURE DE FRANCE.

monde féminin , l'excessive rigidité sur la conduite d'autrui , & une inattention absolue sur la leur propre.

La première sentence condamna toutes les femmes , convaincues de médisance ou de calomnie habituelle , à perdre l'usage de la parole , espèce de châtiment la plus sensible pour les coupables , & peut-être la seule sûre contre les retours au crime. A peine ce jugement fut-il exécuté , que le bruit diminua considérablement dans la place.

Tant de personnes , qui presque toutes avoient joui jusqu'alors de la meilleure réputation , devenues ainsi tout-à-coup muettes , étoient , je l'avouerai , un spectacle pénible pour moi. Une Dame , derrière laquelle j'étois , s'aperçut de la part que j'y prenois , & se retournant de mon côté : vous êtes bien fou , me dit-elle , de vous affliger pour une troupe de . . . Elle n'acheva pas , car dans l'instant même la parole lui manqua. Ce malheur arriva principalement à des prudes , nom de politesse que l'on donne aux hypocrites qui , pour paroître vertueuses , s'occupent sans cesse à rechercher & publier les défauts des autres.

Par le second décret la Déesse ordonna que , quiconque avoit été mère , ou s'étoit

exposée à l'être, en eut sur le champ le signe apparent. En effet, ce symptôme funeste parut bientôt sur un grand nombre de femmes, & révéla beaucoup d'écarts, de fautes secrètes, d'intrigues & de galanteries ignorées. Quels cuisans regrets, quelles peines aiguës ne sentirent pas alors les infortunées qui avoient perdu la langue ! Il est vrai que, comme on dit, tous les malheurs arrivent souvent à la fois, & qu'une grande quantité de nos muettes se trouvèrent en même temps enceintes ; mais celles qui n'essuièrent pas ce dernier accident, quelle joie n'auroient-elles pas eue de pouvoir parler !

Je n'ai pas besoin de dire que les nouvelles conjonctures obligèrent l'assistance à s'étendre dans la plaine, heureusement vaste, afin de mettre chacun à son aise ; mais, ce qu'on ne sauroit croire, c'est le double chagrin que me causèrent deux événemens si précipités. Peut-on voir à la fois, sans regret, éteindre tant d'organes amusans, & gâter tant de tailles élégantes ?

Ici la vision eut son terme ; je me réveillai, bien étonné de me trouver seul, après avoir passé la soirée en si grande compagnie.

J. . . de Troyes.

*A M. THOMAS , sur sa réception à
l'Académie Française.*

THOMAS a chaque jour des triomphes nouveaux :

Dans ses savans écrits tout dévoile son âme ;
Le bonheur des humains le transporte & l'ensâme ;
C'est toujours la Vertu qui conduit ses pinceaux.

*Par M. DE C * * *.*

*A Mde T * *, qui avoit tenu un enfant
avec M. DE C * * *, & qui avoit été
trois jours sans venir chez lui.*

QUAND on a comère gentille
On voudroit la voir tous les jours ;
Absent d'elle , trois en font mille ,
Voilà le calcul des amours.
C'est vous dire , aimable *Jeanette* ,
Que chez moi il faut revenir
Chasser l'ennui de ma retraite
Et nous ramener le plaisir.

Par le même.

SUR la mort de ma sœur.

ARRÊTE, Parque trop cruelle,
Respecte mon aimable sœur !
A l'amitié son tendre cœur
Fut toujours sensible & fidèle.
Qu'apprends-je ? hélas ! elle n'est plus !
D'une vive douleur mon âme est abattue ;
O pleurs ! ô regrets superflus !
C'en est fait, coup fatal, grands Dieux, je l'ai
perdue !
A quoi servent donc les vertus ?
A ce cruel revers je ne pourrai survivre ;
Mon sort est de gémir toujours :
Près d'elle je comptois de passer d'heureux jours ;
Il ne me reste plus que l'espoir de la suivre.

Par le même.



ÉPIÎTRE familière à mon Ami.

AMI, qu'est devenu ce facile enjouement
Si prodigue de la saillie,
Ce tour d'esprit qui, je ne fais comment,
Travestissoit la raison en folie ?
Tu l'as donc résolu : triste & plaintif amant,
Tu veux traîner sans cesse une honteuse chaîne,
D'une ingrate braver la haine,
Car on te hait, je le vois clairement.
Que t'importe l'aveu d'une indulgente mère,
Si la fille toujours à tes feux est contraire ?
On ne force jamais un cœur.
Aurois-tu d'*Adonis* la brillante figure,
D'*Apollon* le talent, d'*Hercule* la vigueur ;
Un autre goût rend vains ces dons & leur augure.

On peut t'aimer ailleurs ; dégage-toi, *Damon*,
Il faut se vaincre, il le faut, quoi qu'il coûte.
Lorsqu'un ange m'est un démon,
Je suis : l'amour heureux est le seul que je goûte,
Et n'en déplaîse à ce patron des vers,
Dont certaine *Daphné* déranga la cervelle,
Dût-il me faire ici rimer tout de travers,
Il fut un sot de courir après elle.

Mais aimes-tu ? Pardonne à ma franche amitié !
L'amour-propre est le Dieu qui, je crois, t'a lié.

En public, avec ta maîtresse,

J'examine tes mouvemens :

Ce n'est point cette pure & naïve tendresse,
Ce souris du plaisir, ces doux épanchemens...

Mon cher ami n'a qu'une froide ivresse,
Il pétille, il s'agite, il rit, il se redresse;
Qu'on dise : *elle est charmante !* & le voilà content.

De ton repos le soin m'emporte ;

Mais du remède, en un cas important,

La dose doit être un peu forte ;

Je suis ton médecin, sur-tout n'épouse pas
Si tu n'es bien aimé, telle est mon ordonnance ;
L'hymen est sans l'amour plus dur que le trépas,
Avec l'amour encore a-t-il si bonne chance ?

R O M A N C E.

A R I A N E E T T H É S É E.

Air : *L'amour m'a fait la peinture.*

S'IL se trouve encor des belles
Pleurant des amans trompeurs,
Et qui, tendres & fidelles,
Craignent des chaînes nouvelles,
Je viens essayer leurs pleurs.

24 MERCURE DE FRANCE.

Je leur offre , pour modèle ,
Ariane en ce malheur ;
Amantes , faites comme elle ;
Il vaut mieux être infidelle
Que de mourir de douleur.

Ariane , avec *Thésée* ,
Au dédale descendit ;
Et , par l'amour embrasée ,
Lui rendant la route aisée ,
Elle-même s'y perdit.

Ne blâmons point sa foiblesse ,
Sans doute elle a combattu ;
Mais quand un amant nous presse ,
Qu'opposer à la tendresse ,
Et que nous sert la vertu ?

Femme comme elle enfermée
Dans quelque bois écarté ,
Se voit bientôt défarmée ;
Et telle qui l'a blâmée
Peut-être eût moins résisté.

Thésée , après sa victoire ,
Fut inconstant & léger :
J'ai peu de peine à le croire ;
De tout amant c'est l'histoire :
Il est si doux de changer !

Ariane

Ariane, téméraire,
Ne voyant pas son dégoût,
En le suivant croit lui plaire,
Et pour lui quitte son père;
Un amant tient lieu de tout.

Il la fuit ; de l'infidelle
Phadre captive les sens ;
Phadre n'étoit pas plus belle,
Mais une amante nouvelle
A des attraits bien puissans.

Quand elle se voit trahie,
Elle implore le trépas ;
Elle gémit, elle crie ;
Elle veut quitter la vie,
Et cependant ne meurt pas.

Bacchus vient, dans ces alarmes,
Pour calmer son désespoir.
La vie alors a des charmes ;
On laisse essuyer les larmes ;
Ces Dieux ont tant de pouvoir !

Ariane, méprisée,
Forme un autre engagement ;
Qu'il est doux d'être abusée
Lorsqu'en perdant un *Thésée*
On trouve un Dieu pour amant !

B

Jadis après la rupture
 On craignoit un nouveau feu ;
 Mais notre mode est moins dure :
 Pour consoler d'un parjure ,
 Il n'est plus besoin d'un Dieu.

LETTRE de M. VINET, Corrécteur d'Imprimerie , à M. MARIN, &c. du 10 Janvier 1767.*

M O N S I E U R ,

Je profite avec joie de la liberté & des cérémonies de la nouvelle année pour vous marquer ma reconnoissance.

Au nouvel an vous offrir mon hommage ,
 Vous rendre au moins des vœux pour des bien-
 faits ,

C'est mon devoir , je ne suis point l'usage ,
 Mon cœur , pour vous , dictera mes souhaits.

* *M. Marin* , Censeur de la Police & Secrétaire général de la Librairie , ayant trouvé cet homme modeste & plus que modestement vêtu , dans l'anti-chambre de *M. de Sartine* , l'accueillit , l'encouragea , le secourut & le mit en état de travailler , ainsi que d'achever & de présenter son ouvrage , que l'on dit être très-estimable.

Le Censeur m'a rendu mon *Histoire d'Alexandre* & m'a dit qu'il y mettroit son approbation aussi-tôt que j'aurois fait quelques retranchemens qu'il m'a marqués. Je les ai faits ; mais, comme je n'ai point encore réussi auprès des Libraires, je ne vais point prendre l'approbation. J'éprouve, Monsieur, dans une pareille entreprise, ces difficultés que trouvent par-tout les victimes de l'infortune, ces hommes dont l'état & la condition ne peuvent en imposer : difficultés que vous avez si bien senties dans votre lettre à une Dame sur un projet intéressant pour l'humanité. Il appartient à vous d'écrire de pareils ouvrages, & il appartient à ceux qui les écrivent d'être placés auprès des grands.

M. *Louyel*, qui m'a connu au collège, vouloit que je m'habillasse à mes dépens ; que je me présentasse avec lui devant M. *de Sartine* ; que je me procurasse un état à la faveur de mon manuscrit. Il n'est pas question de tant de choses pour moi. J'ai un état depuis long-temps : je corrige les épreuves, j'arrange les caractères dans les Imprimeries. C'est un emploi qui ne déroge point à la littérature & qui lui fournit même des secours : je travaille actuellement chez M. *Gueffier*, rue de la Harpe. Ainsi je remercierai M. *Louyel* de ses offres. D'ail-

28 MERCURE DE FRANCE.

leurs, s'il s'agissoit de paroître devant *M. de Sartine*, de quel succès pourrois-je me flatter ? *M. le Lieutenant de Police* a bien autre chose à faire que de penser à un littérateur mal renté, mal étoffé. Combien d'autres hommes demandent son attention !

D'un vaste état la Capitale illustre
Renferme un monde au sein de ses remparts ;
Paris un jour prenant un nouveau lustre,
Surpassera la Rome des *Césars*.

Un homme seul, dans cette immense ville,
Gouverne, agit, fait mouvoir les ressorts ;
Il conduit tout, d'une main sûre, habile.
Quelle grande âme il faut pour un tel corps !

Des citoyens sa sage prévoyance
Sait prévenir & remplir les besoins ;
L'ordre constant, la tranquille abondance
Comblent nos vœux & couronnent ses soins.

Par son appui, sous son heureux auspice,
L'indigent même ose entrer dans ses droits :
Dans leurs complots l'audace & l'artifice
Ne bravent pas impunément les loix.

Sans donc lui dérober des momens
précieux, je me bornerai à demander ce
dont vous me parlâtes vous-même le pre-

mier. Vous me dites, Monsieur, qu'on pourroit me procurer quelque emploi, quelque travail littéraire si je savois écrire. Le doute étoit bien juste par rapport à un homme inconnu ; mais je crois pouvoir promettre qu'on sera content : je ne suis pas apprentif pour écrire en ma langue soit en prose soit en vers ; dans plusieurs grandes villes j'ai concilié avec succès le métier d'Auteur avec celui d'Imprimeur. Je puis aussi traduire de plusieurs langues étrangères quoique je ne les parle point, parce que je les ai apprises sans maîtres & parce que je n'ai conversé qu'avec les livres. Pour procurer quelque chose de semblable, vous êtes peut-être vous-même dispensateur ou du moins médiateur puissant :

Vous d'*Apollon* le ministre fidèle,
 Au mont sacré placé sur la hauteur,
 Juge des arts & des arts le modèle,
 Vous pouvez être encor leur protecteur.

Si je prétendois m'élever jusqu'à M. de *Sartine*, après avoir eu le bonheur de vous rencontrer, il ne seroit pas besoin de recourir à d'autres : vous êtes plus près du but que M. *Louvel*.

B iij

30 MERCURE DE FRANCE.

Ma muse encor chancelante , incertaine ;
Pour seconder ses efforts impuissans ,
Près d'un *Auguste* en vous voit un *Mécène* :
A d'autres Dieux dois-je offrir mon encens ?

Ainsi je finis par des vœux :

Puisse pour vous d'heureuses destinées
Ce nouvel an commencer un long cours !
Puisse pour vous cette suite d'années
Être un printemps composé de beaux jours !

J'y joins les assurances du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

VINET.

*VERS écrits sur un éventail dont l'auteur
a fait présent à Mlle TRONCHIN.*

LE siècle des métamorphoses ,
Pour vous , semble renaître exprès ;
Zéphir s'est exilé de l'empire des roses ,
Et sous cet éventail il a caché ses traits.
C'est dans cette forme nouvelle
Qu'il veut vous prouver son ardeur.
Il saura désormais , bien mieux qu'avec son aile ,
Des lys de votre teint conserver la fraîcheur.
Vous pourrez quelquefois , sous ce léger ombrage ,
Voiler de votre front la timide rougeur.

Il peut servir encor d'arme à votre courage,

A vos appas de défenseur.

Que votre triomphe est flateur !

De vos charmes il est l'ouvrage.

Il falloit tout votre enjouement

Pour fixer le Dieu le moins grave.

Il va, dans vos liens, vivre éternellement.

Flore n'en fit qu'un inconstant,

Vous en allez faire un esclave.

*Par l'Abbé de DE SCHOSNE, de l'Académie
Royale de Nîmes, & de la Société des
Sciences & Belles - Lettres d'Auxerre.*

**MADRIGAL à Mde GALI-LA-SERRE ;
par M. SABATIER, de Castres.**

A LLEZ, disoit *Vénus* au petit Cupidon ;

Visiter la belle *la Serre* ;

Allez joindre les ris, les grâces, *Apollon*

Occupés du soin de lui plaire.

Non, dit l'amour, dispensez-m'en,

Je ne veux plus visiter cette blonde ;

Je lui suis trop indifférent ;

Elle me donne à tout le monde,

Et jamais elle ne me prend.

B iv

VERS faits pour donner une idée de ma façon de penser & de vivre à des personnes qui me prenoient à mon air pour un disciple d'Antistène, moi qui n'aimai jamais qu'Anacréon & Tibulle.

Les bords enchantés du Permesse,
Me plaisent autant que Paphos.
L'amour des vers & ma tendresse,
Me font oublier mon repos.

Pour passer doucement la vie,
Je me suis fait un double emploi :
Je rime ; c'est ma fantaisie,
Et toujours aimer c'est ma loi.

Chantez *Cypris* & son empire,
A *Phébus* vous plairez toujours.
Les doux sons que donne la lyre
Touchent la mère des amours.

Pour passer doucement la vie,
Je me livre à ce double emploi :
Je rime, c'est ma fantaisie,
Et toujours aimer c'est ma loi.

Par M. N.... le jeune.

STANCES à AGLAÉ.

AGLAÉ fait que je l'adore,
Aglæ semble l'ignorer :
Ce qu'elle fait, ce qu'elle ignore,
Tout sert à la faire adorer.

Aglæ seule m'intéresse,
Elle a mon hommage & mes vers ;
Pour mes chants & pour ma tendresse
Elle est seule dans l'univers.

De *Chloé* la bouche riante
Peut à mes yeux plaire un moment ;
Philis, moins belle & plus constante,
Causer une heure mon tourment.

Mais le charme de l'innocence,
Est peint sur le front d'*Aglæ* ;
De *Philis* elle a la constance,
Elle a les traits fins de *Chloé*.

Je n'ai qu'un cœur, je le conserve ;
J'en ferai plus fidèle époux.
Aglæ l'aura sans réserve ;
Chloé, *Philis*, éloignez-vous.

Par le même.

B v

*LETTRE gauloise, trouvée dans des papiers
de famille.*

Vous tant courtoise damoiselle, devez
savoir que je crois la détresse de votre
amié, puisqu'icelle comptoit avoir l'heur
de vous posséder une de ces bonnes fêtes,
s'en ébaudissoit d'avance, & ne vous a
vue aucunement, si ce n'est dans son pen-
ser. Vous auroit témoigné comme fût
grièvement fâchée contre cetui mal, qui
vous a gourmandé si méchamment. Puis
son cœur joyeux de votre guarison, au-
roit produit maints joyeux propos, que
pouvez bien supposer, puisque les inspi-
rez. Ne viendrez, ce dit-on, que l'an
nouvel? Par ainsi je m'éjouis, pour ce
que bientôt il arrivera, & fais moult
vœux, à cel fin qu'icelui pour vous soit
toujours jovial. Si cetui qui gît là haut,
& devant qui ne sommes ne plus ne
moins que des atômes; si cerui, dis-je,
veux se ramentevoir desdits vœux, au-
cuns soucis malencontreux ne troubleront
vos joyeux pensers; le plaisir entretiendra
l'embonpoint de votre gentil corsage;
les vieilles filandieres, tout en maugréant,

prendront or & soie , pour continuer la trame de vos jours , & les étendront , quoi qu'en disiez , jusqu'à la décrépitude : Bref , serez toujours en liesse , dans le présent , comme dans le futur ; si par fois songez au passé , n'aurez souvenance que des devis & gentils propos qui s'y sont tenus. D'aucuns s'émerveilleront peut-être que pour éconduire vos ennuis , supposez qu'en ayez , je ne vous souhaite la compagnie d'un doux ami. Mais onc n'ai vu jouvencelle , qui si peu s'en enquête. Voudrois plutôt que dame fortune mesurât ses dons avec votre mérite. Toutefois nul besoin n'en avez ; en outre , ladite dame ne voit goutte. Pour moi me consolerais facilement d'être privé des faveurs d'icelle , & quoique ne soit enamouré de la vie , la chérirai grandement , tant que voudrez bien , très-courtoise damoiselle , que je me die votre féal , &c.

P. S. Recevez , sauf votre bon plaisir , les benins complimens de nos dames , & selon l'accoutumance , ayez soin d'en faire à cetui qui vous a engendré.

Ce pénultième jour de décembre



*VERS pour le portrait de M. GARRICK ,
célèbre Acteur & Auteur Anglois.*

DOUÉ d'un talent rare , autant que de science ,
Sur la scène à son gré , dictant d'aimables loix ,
Du peuple Anglois Garrick est à la fois
Le Roscius & le Térence.

*TRADUCTION en vers latins d'un qua-
train de l'Imitation de Jésus-Christ,
mise en vers françois par PIERRE COR-
NEILLE.*

QUATRAIN.

SONGE, mortel, à t'y résoudre ,
Ce sera bientôt fait de toi ;
Tel aujourd'hui donne la loi
Qui demain ne sera que poudre.

TRADUCTION.

*Præda brevis facti, vicinum respice fatum ;
Eras, modo qui regnat, nil, nisi pulvis, erit.*

*QUATRAIN DE*** sur la nature de Dieu.*

LOIN de rien décider de cet Être suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond ;
Le mystère est immense, & l'esprit s'y confond :
Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

T R A D U C T I O N .

*Esse scio Numen supremum , & mutus adoro ;
Quot dotes habeat vel quales , quærere nolim.
Arcanum immane ingenio sublimius extat ;
Quid sit enim Numen , queat unum dicere Numen.*

D'ACARQ.

ÉPÎTRE à M. le Marquis DE S. . . .

MARQUIS , vous seriez fort aimable
Si vous vouliez ; mais , par malheur ,
Vous trouvez qu'il est préférable
De tout gâter par votre humeur.
Vous avez une jeune femme ,
Qui ne manque pas de beauté.
Elle eût fait sa félicité
De vous voir régner sur son âme ;

88 **MERCURE DE FRANCE**

Mais, loin de lui faire oublier
Cette disproportion d'âge,
Qui devrait vous humilier;
A tout propos, votre imprudence
Semble vouloir s'en étayer,
Pour avoir droit de la plier
A la plus rude obéissance.

Jamais content, toujours grondeur,
Le moyen qu'elle vous chérisse;
L'instrument de notre supplice,
Révolte toujours notre cœur.
Lorsqu'après un affreux orage
Où, d'un air sec & dédaigneux,
Vous avez effrayé les yeux
D'un sourcil qu'a froncé la rage;
Il vous plaît vous humaniser
Et faire le galant près d'elle;
Pensez-vous qu'alors un baiser
Soit d'un prix à charmer la belle?

Quand vous seriez un *Adonis*,
Doué de la force d'*Hercule*,
Cette conduite ridicule
Vous attireroit des mépris.
L'amour déteste la fêrule
Et ne se plaît qu'avec les ris.
Ne croyez pas qu'une abondance
D'ajustemens & de pompons,

M A R S 1767.

52

Joint à de mauvaises façons,
Excite la reconnoissance.

Sous un riche caparasson,
Un cheval, couvert de dorure,
N'en ressent pas moins la blessure
Que fait dans ses flancs l'éperon.
Souvent un habit magnifique,
Se donne aux dépens des marchands;
Les bons ou mauvais traitemens,
Sont des fonds de notre boutique.

Cher Marquis, pour votre intérêt,
Suivez cet avis salutaire:
Soyez doux, tendre, débonaire,
N'aimez pas comme un autre hait.

Un mari qui est dans l'usage de donner
à sa femme le nom de sœur après plus de
vingt ans de mariage, dans une union
qui a peu d'exemples, a fait à ce sujet
les deux quatrains suivans:

Sous deux titres pleins de douceur
Ma moitié règne dans mon âme;
Pendant le jour elle est ma sœur,
Pendant la nuit elle est ma femme.
Mais je serai bientôt réduit,
En chantant sur une autre game,
A n'être plus, malgré ma flâme,
Que comme frère jour & nuit!

SUITE du SOLITAIRE DES ARDENNES.

CHEMIN faisant, *Clarange*, qui s'étoit informé à la Marquise de l'endroit où on l'avoit retrouvée, lui demanda si, ayant été si près de la demeure du solitaire, elle n'avoit pas eu la curiosité d'aller lui faire une visite. Elle rêve au lieu de lui répondre, & l'émotion qui accompagne son silence, fait soupçonner à *Clarange* qu'en effet elle a vu ce misanthrope : elle s'efforce de contraindre son agitation, & feint de n'avoir pas su qu'elle fût si proche de son habitation. Aussitôt, changeant de conversation, elle reprend un air de gaieté & parle de choses tout-à-fait étrangères à *Basile*. On rentre dans le château & les chasseurs conviennent que, la Marquise ayant eu l'avantage de porter le premier coup au sanglier, c'est à elle qu'en appartiennent les dépouilles : elle reçoit ce trophée de la manière la plus reconnoissante ; mais, toute occupée de ce qu'elle avoit vu dans la grotte, & ne se sentant pas en état de faire librement les honneurs de la soirée, elle prend prétexte de la lassitude que lui ont causée les

fatigues de la journée & le besoin qu'elle a de repos pour congédier son monde sans retenir personne à souper. *Clarange* est obligé, par complaisance, de se retirer comme les autres.

Le discours d'*André* avoit réveillé dans l'âme de la Marquise le souvenir d'un jeune Chevalier que sa beauté naissante avoit rendu éperduement amoureux d'elle & que son mariage avec le Comte de *Valmaure* avoit réduit au plus cruel désespoir. Sa mort, qu'elle s'étoit long-temps reprochée, lui avoit coûté des regrets d'autant plus sensibles, qu'elle auroit craint de les laisser éclater aux yeux d'un époux qui ne la soupçonnoit pas d'avoir jamais aimé. Le temps, la raison & le tourbillon du monde, au milieu duquel elle avoit vécu, étoient venus à bout d'assoupir une douleur à laquelle elle avoit été sur le point de succomber. Le sort de *Basile* lui en rappella toute l'amertume. Hélas ! se disoit-elle à elle-même, si c'étoit quelque amant aussi infortuné que le jeune *Archambaud* qui, désespéré de la perte d'une maîtresse enlevée à ses vœux, fût venu cacher dans la solitude sa honte & ses disgrâces, que je le plaindrois de ne pouvoir plus trouver d'autre soulagement à ses peines que d'en confier le secret à des rochers insensibles !

42 MERCURE DE FRANCE.

Bientôt après se livrant à des espérances auxquelles elle avoit cru devoir renoncer pour jamais, elle fait appeler une de ses femmes, nommée *Gilberte*, qui la servoit dès le temps qu'elle demouroit au couvent, & qui avoit été la confidente de ses amours avec *Archambaud*. Elle lui fait part de ses aventures du jour, de ce qu'elle a vu dans la grotte du solitaire, & de ce qu'*André* lui avoit dit au sujet de cette figure que *Basile* avoit pêtée de ses propres mains. *Gilberte* est bien éloignée de soupçonner, comme la maîtresse, que *Basile* puisse être ce même amant qu'elle a tant regretté. Réfléchissant sur les erreurs auxquelles l'amour expose la foible humanité, elle lui dit que, peut-être préoccupée d'un souvenir trop tendre, elle s'étoit imaginée retrouver ses premiers traits dans cette figure qui l'avoit frappée, ou que le solitaire lui-même, en voulant se tracer l'image d'une personne qu'il chérissoit, l'avoit représentée sous un air que l'opinion seule lui faisoit trouver conforme à son modèle. Et d'ailleurs, poursuit-elle, comment pourriez-vous espérer jamais de revoir *Archambaud*? Avez-vous oublié que, le lendemain qu'il vous eut écrit cette lettre par laquelle il vous annonçoit qu'il alloit se priver de la vie, on trouva,

sur les bords de la Sault, le corps d'un jeune guerrier percé d'un coup d'épée qu'il s'étoit donné lui-même après s'être défiguré de manière à n'être plus reconnoissable. Personne n'a jamais douté que ce ne fût celui que vous avez pleuré. Il n'y avoit que la perte d'un objet tel que vous qui pût réduire un amant à cet extrême désespoir, & sans doute le seul *Archambaud* étoit capable de donner une pareille preuve de son amour. Les raisons de *Gilberte* ne dissuadèrent point la Marquise de ses idées. Pourquoi, lui répondit-elle, veux-tu qu'*Archambaud* ait été alors le seul infortuné que l'amour ait pu réduire au parti violent de se défaire lui-même ? Le pays qu'arrose la Sault n'avoit-il point d'autre beauté plus faite que moi pour inspirer des transports si furieux ? Enfin je ne serai point tranquille que je n'aie parlé à *Basile*, qu'il ne m'ait instruite de ses aventures ; & quelques difficultés que je trouve à obtenir cette grace de lui, je ne me rebutterai point.

Elle convient donc avec *Gilberte* de ne plus être visible pour personne, afin de prévenir tout obstacle contre le dessein qu'elle a formé d'aller tous les soirs à la rencontre du solitaire jusqu'à ce qu'elle ait pu saisir un moment favorable pour le faire parler,

244 MERCURE DE FRANCE.

Le lendemain & les jours suivans, l'ordre qui défendoit l'entrée du château à tous les courtisans de la Marquise, fut exécuté à la rigueur, même à l'égard de *Clarange*, qui en fut vivement piqué. Vers le soir, la Marquise, vêtue en homme & accompagnée d'un seul écuyer, sortit par une porte du jardin, courut à cheval au vallon qui rendoit à la demeure du solitaire, & fit rester son écuyer en-deçà de la colline afin de paroître seule. Trois fois elle fit inutilement cette démarche. Un accident en fut la cause. Le jour même de l'entretien qu'elle avoit eu avec *André*, *Basile* étoit revenu du bois ayant été mordu à la jambe par un serpent qui s'étoit dérobé à sa vengeance & dont le dard venimeux lui avoit fait une plaie qui fût devenue mortelle sans le secours des herbes salutaires dont il connoissoit la vertu & qu'il appliqua sur la partie offensée. Ce contre-témps l'avoit retenu enfermé chez-lui.

Mais la quatrième aurore avoit à peine commencé à naître que, se sentant parfaitement guéri, il étoit sorti suivant sa coutume ; & , au moment où le soleil alloit disparaître, la Marquise, qui étoit encore venue à sa rencontre & qui se tenoit assez près de l'endroit où étoit la porte du souterrain, l'aperçut de loin. Il étoit accom-

pagné d'un chien fidèle qui le suivoit toujours & qu'il aimoit comme le seul être qu'il fût en état de rendre heureux. Ce chien rapportoit à la grotte le gibier que son maître avoit tué. *Basile*, outre son arc & ses flèches, étoit armé d'une énorme massue dont il se servoit pour combattre & assommer les monstres qu'il rencontroit dans les forêts. Arrivé à la porte du souterrain, l'air terrible & sauvage que lui donnoient ses vêtemens effraya tellement la Marquise qu'elle n'osa l'aborder & le laissa refermer sur lui la porte sans avoir eu le courage de lui rien dire. Il n'avoit pas paru faire la moindre attention à elle, & elle étoit presque certaine qu'il ne l'avoit point remarquée ; mais elle croyoit l'avoir observé d'assez près pour n'avoir plus à douter qu'il n'étoit point celui qu'elle pensoit retrouver. A l'exception de la majesté de sa taille, elle n'avoit rien reconnu en lui de son cher *Archambaud*. Elle rejoint son écuyer, & ne lui cache point la confusion où elle est du peu de succès de sa démarche. Mais il ne lui suffit pas de s'être assurée que *Basile* n'est point celui qu'elle soupçonnoit, elle veut absolument apprendre de lui ce qu'il peut être, & elle se promet bien d'être moins timide à l'avenir.

45 MERCURE DE FRANCE.

Le sire de *Clarange*, qui avoit mis dans ses intérêts une jeune femme de chambre de la Marquise, avoit su par elle que sa maîtresse alloit tous les soirs courir la forêt avec un seul écuyer & qu'elle n'en revenoit qu'à la nuit fort avancée. Depuis le souper qu'il avoit fait chez elle & pendant lequel le solitaire avoit été l'objet de la conversation, il avoit pris pour lui une haine d'autant plus vive que la Marquise avoit eu l'air de se laisser prévenir en faveur de ce bisarre personnage. Soupçonnant qu'elle ne se rendoit invisible tout le jour que pour avoir la liberté d'aller s'entretenir la nuit avec *Basile*, il avoit été l'épier dans la forêt, & , s'étant mis en embuscade, il l'avoit vu entrer dans le vallon après avoir laissé son écuyer dans la plaine où elle n'étoit venue le rejoindre que long-temps après : c'étoit dans le moment qu'elle s'en retournoit avec la foible satisfaction d'avoir pu considérer de près le solitaire. Furieux de se voir compromis avec un rival de cette espèce, il voulut, dans le premier mouvement de sa colère, éclater aux yeux de la Marquise ; mais jugeant bien qu'il ne feroit qu'aigrir son humeur en n'usant d'aucun ménagement avec elle, il se contenta de la suivre de loin, & rentra chez lui dans la résolution

de ne s'en prendre qu'à *Basile* de l'affront qu'elle faisoit à sa flamme. Le desir de se venger l'occupe jusqu'au retour du soleil. Alors il ordonne à un hérault de monter à cheval & d'aller porter de sa part au solitaire les menaces les plus terribles s'il refuse de rompre tout commerce avec la Marquise.

Basile, à qui les charmes d'un sommeil doux & paisible qu'il venoit de goûter pour la première fois dans sa retraite, sembloient présager quelque événement heureux, s'étoit levé avec l'aurore. Le calme inconnu dont il se sent récréer fait succéder les idées les plus agréables aux tristes pensées qui l'avoient occupé depuis si long-temps. Il sort de sa grotte, & après avoir respiré dans le vallon la fraîcheur du jour naissant, il s'assied entre deux pointes de rochers & se met à composer quelques vers latins sur le bonheur d'une âme affranchie du joug des passions.

Le hérault de *Clarange* arrive, & interrompant le chant des oiseaux par les cris de sa trompette, il s'avance auprès des rochers qui cachent *Basile* & d'où il découvre sa grotte. Certain de se faire entendre de cet endroit, il prononce à haute voix ces paroles menaçantes :

« De la part d'*Arnaud*, sire de *Clara*

48 MERCURE DE FRANCE.

„ range, Chevalier sans reproche, je viens
 „ signifier au solitaire *Basile* de ne plus
 „ recevoir désormais les visites de la Mar-
 „ quise de *Négremont*, s'il ne veut point
 „ se voir brûler tout vivant dans sa chau-
 „ mière. C'est l'avis que mondit loyal Sei-
 „ gneur lui fait donner par moi. Qu'il y
 „ songe „.

Basile, qui s'amusoit à écrire, sent
 ranimer par cette bravade l'ardeur guer-
 rière qui avoit rendu ses premières armes
 si redoutables. Il se hâte d'y faire la réponse
 dont il étoit capable. Le hérault, ne voyant
 paroître personne, répète jusqu'à trois fois
 la menace de *Clarange*, &, s'imaginant que
 le solitaire n'osoit se montrer, il se dispo-
 soit à repasser le vallon, lorsque *Basile*,
 courant à lui, lui crie d'une voix fou-
 droyante : arrête, organe insolent d'un
 téméraire Chevalier ! prends cette réponse
 que je fais à ses menaces, cours la lui
 porter, & qu'il ne t'arrive jamais de te
 remontrer ici ou je.... Le hérault, épou-
 vanté de l'énorme massue qu'il lève en
 lui parlant, ne lui donne pas le temps
 d'achever, & ayant pris le billet avec pré-
 cipitation, il regagne à toute bride la route
 de *Clarange*. La peur, qui le glace, le trouble
 au point qu'il perd dans la forêt l'écrit
 de *Basile*. Celui-ci, étonné des menaces
 qu'il

qu'il venoit d'entendre, ne fait à quoi les attribuer. *André*, qui étoit dans la grotte, n'en avoit pas été peu alarmé ; il vient trouver son maître, & sa conscience ne lui permet plus de lui cacher la visite que la Marquise de *Négremont* lui avoit faite ; & *Basile* pardonne à la sincérité de son aveu une faute qu'il n'a commise que par bonté.

La Marquise, retournant au vallon à l'heure ordinaire, alloit quitter la forêt, lorsque son écuyer apperçoit le billet que le hérault avoit égaré. Sa curiosité le lui fait ramasser, & il le présente à sa maîtresse, qui reste interdite en y lisant la réponse du solitaire conçue en ces termes :

„ Le Solitaire des Ardennes, offensé de
 „ l'audace du sire de *Clorange*, soi disant
 „ Chevalier sans reproche, est capable de
 „ rompre, pour l'éprouver, le vœu qu'il
 „ a fait de se rendre inaccessible à tous les
 „ hommes. Si cet aggresseur, bien secondé,
 „ veut se trouver cette nuit, lorsque la
 „ lune sera dans sa plus brillante clarté,
 „ à l'étoile des limites, il connoîtra ce
 „ qu'est *Basile*, qui le défie & l'attend
 „ avec un second dont il répond comme
 „ de lui-même. A cette nuit ». L'étoile
 des limites étoit un espace qui se trouvoit
 dans la forêt, à moitié chemin de la

50 MERCURE DE FRANCE.

demeure du solitaire à celle de *Clarange* & qui étoit percé de diverses allées qui conduisoient à autant de seigneuries différentes : elles donnoient à ce lieu la figure d'une étoile, d'où il avoit pris son nom.

La Marquise, empressée d'éclaircir un mystère dont elle peut tirer le plus grand parti, revole vers son château dans l'intention de faire faire promptement toutes les informations nécessaires pour savoir à quoi s'en tenir sur ce cartel : elle rencontre heureusement le hérault de *Clarange* qui, honneux de sa frayeur, n'osoit reparoître devant son seigneur & n'avoit cessé pendant tout le jour de battre la forêt pour tâcher d'y retrouver le billet perdu. Il confie à la Marquise le sujet de sa crainte & de son embarras. Charmée que sa faute lui procure le moyen de parler au solitaire, elle lui conseille de dire à son maître que *Basile* n'a point fait de réponse à sa menace, & elle lui promet en même temps que *Clarange* n'aura bientôt plus lieu de se plaindre d'elle ni d'être jaloux. Le hérault la remercie & la quitte, très-satisfait du conseil & des assurances qu'il lui a donnés. La Marquise, étant chez elle, instruit sur le champ son écuyer que son dessein est d'aller remplir la place de *Clarange* à l'étoile des limites. *Raimbaud*, lui dit-elle,

en badinant, il faut que tu me serves de second dans cette affaire décisive, & je compte également sur ton zèle & sur ton courage. L'écuyer avoit un fils qui entroit dans sa quinzième année, & à qui il venoit de donner ses premières armes; sa taille étoit à-peu-près semblable à celle de la Marquise. *Raimbaud* courut aussi-tôt chercher l'armure, & la Marquise l'ayant essayée, s'y trouva comme si elle avoit été faite pour elle: elle ne voulut point la quitter de la soirée, & elle attendit avec une extrême impatience le moment d'aller au rendez-vous.

Basile, revêtu de sa cuirasse & décoré de ses éperons dorés, fit armer aussi le bon *André*. Ce fidèle serviteur avoit été soldat dans sa jeunesse, & s'étant distingué dans ce métier, il avoit toujours conservé ses armes comme les témoignages précieux de son ancienne bravoure: il sentoit, ainsi que son maître, ranimer sa première valeur, & il se préparoit à mériter l'honneur qu'il lui faisoit de le choisir pour son second.

A l'heure marquée ils se rendent au lieu indiqué: ils ne furent pas long-temps à attendre leurs adversaires, qui descendirent de cheval comme à dessein de rendre le combat égal entr'eux. Ils se présentèrent tous quatre l'un à l'autre la visière du casque

levée. A la faveur des rayons de la lune le Chevalier supposé parut aux yeux de *Basile* dans un âge encore si tendre qu'une noble pitié érouffa subitement dans l'âme de ce héros tout sentiment de vengeance. Jeune insensé, lui-dit-il, par quelle aveugle haine pour toi-même voudrois-tu me forcer à te combattre ? Crois-moi, défavoue ta menace indiscrete. Je ne connois ni ne veux connoître la Marquise de *Négremont* dont tu es si jaloux. Cette satisfaction de ma part doit te suffire. Borne-là la témérité de tes injustes ressentimens. J'aurois plus de regret de t'avoir privé du jour que ma victoire ne me feroit d'honneur. La Marquise, quoique touchée de son humanité, ne put s'empêcher de rire de sa méprise, & ne voulant point la prolonger inutilement, elle lui fit l'aveu du stratagème dont elle venoit d'user pour obtenir de lui un entretien qu'elle desiroit avec tant d'ardeur.

Le premier mouvement de *Basile* fut de lui échapper par une fuite précipitée ; mais il étoit né tendre & sensible : il laissa triompher l'ascendant que le sexe étoit fait pour avoir sur lui. Les sermens que la Marquise lui fit de ne lui point laisser de repos qu'il n'eût satisfait sa curiosité par le récit de ses infortunes, les assurances

qu'elle lui donna de ne jamais trahir son secret, la confidence réciproque qu'elle lui promit des malheurs qu'elle avoit aussi éprouvés, & enfin les moyens de consolation qu'elle lui fit entrevoir dans cette confiance mutuelle de leurs cœurs, toutes ces raisons, dis-je, vainquirent la résistance de *Basile*. Ils s'éloignèrent d'*André* & de *Raimbaud*, à qui ils défendirent de les suivre, & s'étant placés sur une hauteur d'où ils ne pouvoient être entendus, la Marquise permit au solitaire de lui taire les noms des personnes qui avoient eu part à ses aventures; & à cette condition il commence ainsi.

Pourquoi me forcez-vous, inexorable Marquise, à vous révéler un destin, qu'un éternel oubli devoit cacher à l'univers? De toutes les victimes dévouées à l'amour, il n'en est point, sans doute, qui ait moins mérité que moi ses rigueurs & qui en ait été plus cruellement accablé. Issu de ces braves *Leudes* qui aidèrent *Clovis* à fonder l'Empire des François, l'origine de ma naissance se perd dans la nuit des temps. J'avois à peine atteint ma dix-huitième année lorsqu'ayant servi *Louis* dans une guerre contre l'un de ses plus puissans vassaux, j'y soutins l'honneur du nom de mes ancêtres, & méritai celui d'être armé che-

54 MERCURE DE FRANCE.

valier par ce saint Roi (1). Revenu dans la maison paternelle que le desir de la gloire m'avoit fait abandonner , j'eus bientôt une nouvelle occasion de me signaler.

Un perfide Chevalier , dont l'air avantageux commençoit à me déplaire , n'ayant pu réussir à séduire une Dame aussi belle que respectable & dont le mari étoit seigneur d'un fief voisin de celui de mon père , avoit osé , par une méchanceté des plus noires , publier les faveurs qu'il supposoit avoir reçues d'elle. Le mari , furieux de cet outrage , alloit livrer sa femme aux rigueurs des loix. Indigné de la déloyauté du Chevalier , je courus le démentir & le défier. J'eus le bonheur de venger l'innocence ; vainqueur de l'imposteur , que j'avois laissé mort sur le champ de bataille , je me hâtai d'aller moi-même annoncer à la Dame l'exemple que j'avois fait de son

(1) On ne doit pas être étonné que l'on ait fait dans cette anecdote une Marquise du temps de *Saint Louis*. Les Seigneurs de Franchimont , en Ardenne , se qualifioient Marquis dès le dixième siècle. On lit aussi dans les chronologies que *Henri*, Duc de Limbourg, petit-fils du Duc *Walleran*, qui vivoit l'an 1052 , prit aussi le titre de Marquis d'*Arlon*, dont ses ancêtres étoient Comtes. Nous comptons d'ailleurs en France des Marquis de *Gothie*, de *Provence* & de *Lorraine* de très-ancienne date.

lâche calomniateur. Les transports de sa joie ne furent pas moins vifs que les témoignages de reconnoissance que je reçus de son époux , dont je venois de réparer l'honneur.

Ils avoient une fille , âgée d'environ seize ans , & à la beauté de laquelle je ne saurois rien comparer : elle étoit dans un couvent peu éloigné de leur terre. La Dame , ne pouvant trop tôt porter à cette fille , qu'elle adoroit , une nouvelle si intéressante , me pria de l'accompagner & me présenta à sa chère fille. Jamais victoire ne fut mieux payée que par le plaisir que le succès de mes armes répandit dans l'âme de la jeune personne. Un vainqueur est toujours bien séduisant dans les premiers momens de sa gloire. Je m'aperçus que ma vue produisoit sur son cœur le même effet que ses charmes venoient de produire sur le mien , & nous nous quittâmes également prévenus l'un pour l'autre. Je partageai les jours suivans entre les soins que j'allois rendre le matin à la fille , & le soir à la mère , de chez laquelle l'aveugle jalousie du mari me congédia bientôt. Le service important que j'avois rendu à son épouse me donnoit tant de droit sur sa reconnoissance , qu'il ne me voyoit plus sans inquiétude. Sa délicatesse étoit extrême sur les

C iv

dangers de l'honneur conjugal, & , par un excès de scrupule , il devint à mon égard le plus ingrat des hommes. Forcé de suspendre mes assiduités auprès de la mère , je les redoublai auprès de la fille , & nous comprions déjà tous deux les momens que nous passions sans nous voir.

Cependant mes parens étoient sur le point d'arrêter mon mariage avec une des plus riches héritières de ma province , & de son côté , le père de ma tendre amante lui destinoit un parti des plus avantageux ; son obéissance pour ce père qu'elle craignoit , me fit trembler : elle osa pourtant me promettre d'opposer toute la résistance de l'amour au despotisme de la nature. Pour moi , je ne cachai point à l'auteur de mes jours l'éloignement que je sentoís pour la femme qu'il m'avoit choisie ; je l'irritai au point qu'il me menaça d'exhérédation ; mais rien n'étoit capable d'ébranler ma constance , & j'aurois mieux aimé renoncer à toutes les fortunes du monde qu'au plaisir d'être fidèle à ma charmante maîtresse.

Une nouvelle croisade que le Roi fit publier par toute la France , causa notre séparation. Mon père , pour me distraire d'une passion qui me dominoit malgré lui , me fit comprendre au nombre des

Chevaliers que notre Suzerain nomma pour accompagner *Louis* en Afrique. Familier avec la gloire & né pour la chercher, je ne gémissois point d'être forcé de lui consacrer des momens que je dérobois à l'amour. Tout mon regret étoit de partir incertain de la foi de celle que j'adorois. Les sermens réciproques que nous nous réitérâmes à l'envi, les soupirs, les sanglots, les tendres larmes qui rendirent nos adieux si touchans, bannirent de mon cœur une défiance qui ne m'eût point laissé de repos. Je m'éloignai plein de l'espérance de la retrouver aussi fidèle que je lui avois juré de revenir.

Arrivé à Carthage avec l'armée de *Louis*, il semble que le desir de me rendre plus digne de l'objet qui fixe tous mes vœux excite ma valeur aux plus rares prodiges. Maîtres de cette ville, sur les murs de laquelle j'avois planté le premier l'étendard des François, nous portons nos efforts contre Tunis. Pendant le siège une maladie épidémique fait d'horribles ravages dans notre camp ; le Roi lui-même en est attaqué, & la mort de ce Prince que ses éminentes qualités & ses vertus guerrières avoient rendu si cher à tous ses sujets, ayant interrompu nos exploits con-

C v

tre les infidèles & mis fin à cette guerre, nous nous disposons à revenir chacun dans notre patrie.

J'avois écrit régulièrement à la personne que j'aimois & j'étois resté dans une inquiétude continuelle de n'en point recevoir de réponse. Un affreux pressentiment m'avoit préparé sans cesse au coup mortel dont je devois être frappé à mon retour, que je pressois avec toute la vivacité d'un amant qui se doute qu'on le trahit. J'étois accompagné d'un jeune Chevalier de la Maison d'*Orcimont*, en Ardenne, & dont j'avois fait la connoissance pendant cette dernière guerre; il aimoit comme moi, & la confiance que nous nous étions faite de nos amours nous avoit unis de l'amitié la plus étroite. Comme il se nommoit *Amanjeu*, & sa maîtresse *Marie*: la conformité des premières lettres de nos noms & de ceux de nos maîtresses faisoit que nos armes étoient décorées des mêmes chiffres auxquels nous joignîmes les mêmes devises. Nous étions aussi d'une taille égale; & la visière du casque baissée, on nous prenoit l'un pour l'autre. Il n'étoit pas étonnant que la fortune eût pris plaisir à rapprocher deux cœurs qu'elle réservait à ses plus barbares caprices. Il

revenoit avec moi dans la douce espérance d'être bientôt l'époux de la fille du Marquis d'*Arlon*.

Arrivé dans une hôtellerie à quelques milles en-deçà du pays dont j'étois l'héritier, & près de la terre où étoit née ma perfide maîtresse, *Amanjeu* reçoit la nouvelle que son père, s'étant révolté contre son souverain, avoit été dépouillé de ses biens & banni à perpétuité avec sa famille des terres de son obéissance. Ce malheureux père étoit mort de chagrin; & le fils, privé par cet événement d'un état qui le rendoit digne de s'allier avec la Maison d'*Arlon*, sentit bien qu'il falloit renoncer à ses prétentions. Il contraignit devant moi la douleur dont il étoit pénétré, & m'ayant chargé d'un dépôt qu'il m'avoit fait promettre, foi de chevalier, d'aller remettre moi-même de sa part à la Demoiselle d'*Arlon*, devant qui il ne pouvoit plus reparôître, il me quitta sous prétexte d'aller donner quelques ordres à ses valets. Alors j'apprends, à mon tour, que l'himen a mis un autre que moi en possession de celle que j'aime. Furieux d'un outrage à l'excès duquel toute ma raison cède, j'écris à ma parjure maîtresse que, n'ayant appris à chérir le jour que pour elle, puisque sa foi m'étoit ravie, j'allois abrégier par ma

C vj

mort des tourmens, qu'une vie odieuse ne feroit que prolonger. C'étoit aussi le seul remède que je voulois apporter à ma douleur. Je cours chercher mon ami pour dégager ma parole & lui rendre son dépôt; mais c'est en vain que je le demande par-tout. Enfin ayant porté mes pas sur les bords de la rivière voisine, je le trouvai étendu sur la terre, & je vis bien qu'il s'étoit percé lui-même de son épée. Il étoit si défiguré que je ne pus le reconnoître qu'à ses armes.

Ce douloureux aspect me fit oublier quelque temps mon propre malheur pour déplorer celui d'un ami. Engagé par un serment inviolable à porter moi-même le dépôt qu'il m'avoit confié, je pensai qu'en imitant son désespoir, une mort volontaire ne dégageroit point ma parole de chevalier. Je résolus donc de satisfaire mon honneur en remplissant ma promesse avant que de m'affranchir des liens de la vie. Je me dérobai sur le champ à tous les yeux, je dirigeai ma course vers Arlon, j'exécutai les dernières volontés de mon ami, & le hasard m'ayant conduit à ces rochers où je me suis bâti une demeure, j'allois m'y précipiter lorsqu'un sage, par la force de son éloquence, me rendit à ma raison. J'ai su que mon serviteur *André*

vous avoit fait le récit de la vie que j'ai menée depuis ce temps. Ma plus douce occupation fut de former de mes mains l'image de celle que j'ai tant chérie. Je l'adore toujours sous le premier nom qu'elle a porté, tandis que mon cœur la déteste sous celui que l'himen lui a donné.

La Marquise s'efforça de ne point interrompre ce discours qu'elle écouta dans un trouble continuel. A mesure que *Basile* parloit, elle reconnoissoit mieux le son de sa voix ; elle retrouvoit dans ce récit l'histoire de ses propres aventures : mais il l'a cru perfide, & il paroît animé contre elle d'une haine implacable. Voudroit-elle se découvrir à lui sans s'être assurée d'abord de ses vrais sentimens & sans s'être justifiée ? Ah ! généreux Chevalier, lui dit-elle, que j'aurois de plaisir à vous voir bientôt réuni avec cet objet dont l'image vous est encore si chère ! — Moi ? Madame ! je pourrois pardonner à cette ingrate ? Non, si je la revoyois je ne chercherois qu'à punir son infidélité en affectant pour elle la plus cruelle indifférence. — Mais si je vous apprenois que l'on vous a trompés tous deux. — Quoi ? Madame, sauriez-vous le secret de ma naissance ? — Oui, je vous reconnois. L'imposteur que vous avez puni de sa lâcheté, étoit *Saint-Amand* ;

la Dame dont vous avez vengé l'honneur étoit *Eleonore de Marganne*, femme du Baron de *Gerville*; leur fille, que le Comte de *Valmaure* épousa, se nommoit *Mathilde*, & vous êtes *Archambaud*, fils du sire de *Vitri* (2). Suis-je au fait ?

Archambaud reste interdit, & la Marquise continue ainsi de lui parler : sachez que toutes vos lettres pour *Mathilde* furent interceptées, & qu'elle ne vit jamais de votre écriture. Un serviteur infidèle à qui vous vous étiez confié interceptoit aussi celles qu'elle vous écrivoit. On lui fit accroire que votre silence venoit de la résolution que l'on vous avoit fait prendre d'accepter le parti que votre père vous avoit choisi, & ce ne fut que pour se venger de votre manque de foi qu'elle se déterminâ

(1) Il ne faut pas confondre ce Vitry avec celui que *François I* fit bâtir sur la Marne. Celui dont il est ici question fut surnommé *le Brûlé*, depuis que les soldats de *Louis le Jeune*, en l'an 1143, eurent mis le feu dans l'église, où il périt un grand nombre de personnes innocentes. Cet événement se passa pendant la guerre que ce Roi fit à *Thibaut*, Comte de Chartres, de Blois, de Meaux & de Troyes, qui avoit pris les armes contre lui. Cet ancien Vitry fut entièrement détruit par l'armée de *Charles-Quint*, l'an 1544, & il étoit bâti sur la rivière de Sault qui se jette un peu au-dessous dans la Marne.

à donner sa main au Comte de *Valmaure*, Non, Madame, quelque soin que vous preniez de la justifier, je ne lui pardonnerai jamais d'avoir pris un autre époux ; elle devoit mieux me connoître, elle devoit s'être mieux informée, avant que de trahir mon amour. — Que vous êtes injuste, hélas ! & que ne l'avez-vous vue dans le moment où, après avoir reçu la lettre désespérée que vous lui écrivîtes, succombant à sa douleur ! . . . — Que dites-vous, Madame ? Quoi ? *Mathilde* est morte pour moi, & j'outrage encore sa mémoire ! Ah ! malheureux . . .

Il ne peut en dire davantage & tombe évanoui aux pieds de la Marquise. Saisie de l'état où elle le voit, elle veut appeler du secours ; mais sa langue embarrassée n'a plus la force d'articuler. Elle baigne de ses larmes le visage d'*Archambaud*, qui revient au bout de quelque temps & r'ouvre les yeux en poussant un profond soupir. Elle éclaircit son erreur ; & , certaine que son amour pour elle est toujours aussi tendre, elle veut ménager sa surprise en le préparant par degrés au bonheur de la retrouver. Il avoit été sur le point de mourir de douleur, il est prêt d'expirer de joie. Le plaisir que ces amans goûtent à se reconnoître est plus fait pour être senti que pour

64 MERCURE DE FRANCE.

être exprimé. La Marquise instruit le Chevalier de la mort du Comte de *Palmaure* & de l'événement qui l'a rendue maîtresse du domaine de Négremont, dont elle veut que la possession le venge de la perte de la *firie* de Vitry; *Robert*, son père, l'ayant cédé avant que de mourir, même en cas du retour de son fils qu'il deshéritoit, au Comte de Champagne qui l'a réunie à cette province (3). Elle le détermine sans peine à renoncer à sa demeure sauvage & à accepter un appartement qu'elle lui offre dans son château. Ils vont rejoindre *Raimbaud* & *André* qui se sent rajeunir par le plaisir de renouer avec la société, & qui desiré

(3) Vitry, dont le haut domaine appartenoit à l'Archevêché de Reims, fut donné en fief par ces Archevêques aux Comtes de Troyes ou de Champagne, qui y créèrent un seigneur châtelain héréditaire. On trouve vers l'an 950, que Vitry avoit un châtelain nommé *Guitier*. Dans le douzième siècle un châtelain de Vitry épousa *Mahaud*, héritière du Comté de Retel. L'aîné de leurs enfans, nommé *Guitier*, fut Comte de Retel, & le cadet, nommé *Henry*, fut seigneur de Vitry, duquel descendirent par mâles les autres châtelains, dont le dernier fut *Robert*, qui mourut du temps de Saint *Louis*, après quoi la châellenie fut réunie au domaine de Champagne. On s'est permis dans cette anecdote de faire ce *Robert* père d'*Archambaud* & de changer le titre de châellenie en celui de *firie*, qui est plus relevé.

bien sincèrement de ne jamais retourner à la grotte. La vieille *Gilberte*, qui s'impatientoit d'attendre la Marquise, ne fut pas moins contente que sa maîtresse en revoyant *Archambaud*.

La Marquise, voulant se divertir de la surprise de ses courtisans, les fait inviter le lendemain à dîner. Dès qu'ils furent tous rassemblés, elle passa dans le salon où elle les avoit fait prier de rester jusqu'à ce qu'elle fût en état de se montrer, & leur fit part du dessein qu'elle avoit pris de leur donner un suzerain. *Clarange* s' imagine que la menace qu'il a fait faire au solitaire opère ce bon effet sur l'esprit de la Marquise, & il ne doute pas que ce ne soit lui que ce choix regarde. A l'instant la Marquise fait paroître *Archambaud* couvert de ses armes : elle le présente aux invités & leur fait reconnoître en lui le solitaire : elle leur dévoile le secret de leurs amours. Au nom illustre d'*Archambaud* de Vitri tous sont pénétrés de respect & d'admiration. *Clarange* vit bien que, s'il ne déguisoit sa confusion, il alloit devenir la risée de toute l'assemblée ; pour prévenir les railleries, il affecta de prendre galamment son parti, &, loin de montrer de l'humeur, il félicita son rival avec autant d'empressement qu'il en avoit marqué

à rendre hommage à la Marquise ; il eut même l'esprit de s'en faire par la suite un protecteur & un ami.

Les deux amans, devenus époux, se dédommagèrent de leurs malheurs passés par les charmes de l'union la plus parfaite ; ils vécurent ainsi jusques dans une extrême vieillesse, laissant pour héritiers de leurs biens des enfans qui héritèrent aussi de leurs vertus.

Par M. BRUNET, fils.

LE mot de la première énigme du Mercure de février est *la selle*. Celui de la seconde est *le puits*. Celui du premier logogryphe est *difficulté* : on y trouve *cul*, *cutte*, *Luc*, *if*, *fi*, *qui*, renversé, fait *if*, & par conséquent deux *ifs* adossés. Et celui du second est *virgule* ; dans lequel on trouve *Urie*, *vue*, *vie*, *Vire*, *Elie*, *lie*, *rue*, *vir*, *rei*, *Veli*, *rive*, *gui* (de chesne), *givre*, *glue*, *livre*, *lyre*, *ivre*.



É N I G M E S.

SUJETS de peine ou de plaisir ,
On peut nous voir sous plusieurs faces ;
Lecteur , c'est à toi de choisir.
Les fâts nous prennent pour des grâces ;
Les Rois nous mettent dans les places ;
Les bouffons , pour se divertir ,
De nous font un fréquent usage ;
Et , par un bisarre assemblage ,
Nous procurons (le plaisant sort !)
Le mépris , le rire , ou la mort.

Par un Officier de la garnison de Cambray.

A U T R E.

Air : *Ne vla-t-il pas que j'aime.*

POUR peu de gens j'ai des appas ;
Dur est mon caractère :
Qui me méprise ne plaît pas
A la meilleure mère.

Je suis de ces grands orateurs
Qui n'épargnent personne ;
J'exerce mes droits , mes rigueurs
Jusques sur la couronne.

De ma mère est beau le dessein ;
 A tout sage il fait plaisir :
 La résurrection met fin
 A ce que je fais faire.

Par M. B. . . . à Montdidier.

LOGOGYPHES.

ADMIRE un peu , Lecteur , mon bizarre destin :
 Pour qu'on me prenne entier , me déchirant moi-même ,
 Je fais aux gens faire bien du chemin ,
 Et leur cause souvent un embarras extrême ;
 Ils me poursuivent , sans me voir ,
 Par mille routes ambiguës :
 Quand au nez fin l'on joint quelque savoir ,
 Toutes mes ruses sont perduës.
 Si tu veux me connoître , il faut me combiner :
 J'offre d'abord un saint à deviner ;
 Le mortel dont le front brille d'une couronne ;
 L'éclat pompeux qui l'environne ;
 Un poisson délicat ; un grain ; un fruit vanté
 En automne , en hiver , au printemps , en été ;
 La règle & le devoir que l'équité nous trace ;
 L'instrument merveilleux de ce chantre de Thrace ,
 Qui charma les rochers par ses tendres accords ,
 Et descendit vivant dans l'empire des morts ;

La production favorable
Par laquelle *Cérès* nous donne ses secours ;
Enfin ce chef-d'œuvre admirable
Qui du rapide temps à pas lents suit le cours ;
Image de la mort qui sourdement chemine ,
Et d'une égale nuit termine
Le jour serein du riche & le jour nébuleux
Du pauvre qui gémit de son sort rigoureux.

J. G. JARRHETTI.

A U T R E.

HEUREUX celui qui dès l'enfance
A pris grand soin de m'éviter !
On ne sauroit me supporter
Malgré le ton de suffisance
Que souvent je fais affecter.
Pour moi rien n'est à respecter ;
Je ne connois ni bienfaisance ,
Ni petits-soins , ni complaisance ,
Ni les égards que , sans flatter ,
Nous devons tous à la naissance ,
Au vrai mérite , à la beauté....
Vrai mal dans la société ,
On ne devroit pas m'y connoître ,
J'ose cependant y paroître ,
Et je me montre en sûreté.
Servant d'escorte au petit-maître ,

70 MERCURE DE FRANCE.

Ou suivant fièrement les pas
 De la prude, & de la coquette,
 J'empêche, il est vrai, la conquête
 Des cœurs qu'elles n'accueillent pas,
 Et fais grand tort à leurs appas,
 Tant leur abord est mal-honnête !...
 Si tu veux me connoître mieux,
 Mon nom, Lecteur, offre à tes yeux
 Un mot fait pour compter richesses ;
 Un sentiment que nos foiblesses
 En tout temps devroient exciter ;
 Ce que l'on cherche à mériter
 Des gens de bien que l'on fréquente ;
 Un mal affreux qui nous tourmente,
 Par bonheur, assez rarement ;
 Ce que l'on prend également
 Sur nos biens & sur nos personnes ;
 Ce qui renverse les couronnes
 Et détruit sans ménagement
 Les palais des Rois & leurs trônes ;
 Un Empereur Mahométan ;
 Un ornement d'architecture ;
 Un mets plus doux que confiture ;
 Ce qui répété forme un an ;
 Un tissu moins beau que la soie ;
 Une Déesse ; un sale vent ;
 Un minéral ; un vêtement
 Que pendant l'hiver on emploie ;
 Un vieux mot synonyme à joie ;

Un livre dont tous les matins
 Les Prêtres font un bon usage ;
 Le fils connu d'un homme sage ,
 Du second père des humains ;
 Mais finissons ce verbiage :
 Je t'offre encore deux mors latins
 Qui sont faits pour ce badinage ,
 Tu diras l'un avec plaisir
 Si, dans ces vers , j'ai scu te plaire ;
 Mais tu diras l'autre , au contraire ,
 Si tu n'as point pu me saisir.

Par l'auteur de la première énigme.

L'AMANT INDÉCIS.

CHANSON.

LA brune *Phillis* , dans mon cœur ,
 Allume la plus vive flamme ;
 Mais de *Climène* un trait vainqueur
 L'efface bientôt de mon âme.
 O toi , qui causes mon ennui ,
 Daigneras-tu m'entendre ?
 Amour ! ou rends mon cœur moins tendre ,
 Ou décide pour lui.

Par un regard doux & flatteur
Climène à l'aimer nous engage ;

72 MERCURE DE FRANCE.

Sans rien promettre à notre ardeur,
Philis exige notre hommage.
 O toi, qui causes mon ennui, &c.

Philis inspire la gaité,
Climène la mélancolie;
 La dernière a plus de beauté,
 Mais la première est plus jolie.
 O toi, qui causes mon ennui, &c.

L'amant que *Philis* fait charmer
 Tremble qu'elle ne soit légère;
Climène connoît l'art d'aimer,
Philis connoît mieux l'art de plaire.
 O toi, qui causes mon ennui, &c.

Mais qu'entends-je ? Ta voix, Amour,
 Ta voix vient frapper mon oreille.
 Tu veux que j'imite en ce jour,
 Le sage exemple de l'abeille.
 Je ne serai plus indécis;
 Puissé-je être plus tendre !...
 C'est ton avis : oui, je vais prendre
 Et *Climène* & *Philis*.

*La musique est de M. LÉGAT DE FURCY ;
 les paroles de M. P. M. B. L. étudiant en dr.*



ARTICLE

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

THÉORIE DES LOIX CIVILES.

SECOND EXTRAIT.

CET ouvrage est divisé en cinq livres. Le premier traite de l'utilité des loix & de la société qui leur doit sa durée. A quoi servent-elles ? A assurer , dit l'auteur , l'opulence des riches & la misère des pauvres. Elles sont destinées sur-tout à affermir les propriétés ; or , comme on peut enlever beaucoup plus à celui qui a qu'à celui qui n'a pas , elles sont évidemment une sauvegarde accordée au riche contre le pauvre. Elles tendent à mettre l'homme qui possède le superflu , à couvert des attaques de celui qui n'a pas le nécessaire. C'est-là leur véritable esprit ; & si c'est un inconvénient , il est inséparable de leur existence.

De-là viennent les gouvernemens à qui l'on a donné l'autorité nécessaire pour réprimer , par la force & par les punitions , les violences qui tendroient à troubler cet

D

ordre, auquel seul la société est redevable de son repos. Les loix sont l'instrument dont ils se servent pour cette utile opération. Comment sont-elles devenues nécessaires? Comment ont-elles été établies? C'est ce que l'auteur examine dans son second livre.

On voit ici reparoître avec éclat un système qui a déjà trouvé des partisans, mais qui n'avoit pas encore été présenté avec autant d'énergie. L'auteur passe en revue les opinions de *M. de Montesquieu*, de *Puffendorff*, &c. sur l'origine des loix & de la société : c'est après les avoir combattues, qu'il établit la sienne, & qu'il fait voir que toutes les institutions sociales sont dues à la force, à la violence ; que les vrais auteurs de la société sont des brigands qui ont opprimé leurs pareils, & que les premiers pasteurs ou agriculteurs ont aussi été les premiers esclaves. Cette révolution a été la véritable source de la société & la mère des loix. C'est elle qui donna lieu à la propriété, & qui fit sentir combien il étoit nécessaire de la rendre sacrée. Chacun des usurpateurs primitifs s'aperçut bientôt, que s'il prétendoit se borner à la force pour conserver le bien qu'il avoit acquis, le même principe qui le lui avoit donné pourroit aussi, avec le

temps, le lui faire perdre. Les loix qui, en consacrant la première usurpation, proscrivoient toutes les usurpations postérieures qui y auroient dérogé, furent donc reçues unanimement par tous les intéressés.

L'auteur, ainsi parvenu au principe qui les a fait établir, examine quels en ont été d'abord les objets. Ce ne purent être sans doute, que ceux de la jouissance de chacun des êtres fortunés, à qui la révolution arrivée dans le monde, venoit d'assurer des droits incontestables : or, c'étoit la possession des femmes, l'ordre intérieur des familles qui en résultoient, & le domaine sur les esclaves ; trois articles séparés qui fournissent ici chacun la matière d'un livre.

D'après les premières démarches des instituteurs de la société, on ne peut pas s'attendre qu'ils aient mis beaucoup de délicatesse dans la suite de leurs procédés ; aussi, pour prévenir les disputes & les combats que la rivalité auroit pu occasionner au sujet des femmes, ils se déterminèrent à les réduire à la plus entière servitude. On établit qu'elles appartiendroient à leur mari comme le champ qu'il cultivoit. Le mariage ne fut alors qu'un trafic, un véritable commerce ; & les femmes devinrent un effet négociable, dont la propriété passoit sans réserve entre les

76. MERCURE DE FRANCE.

main de l'acheteur. Cette façon de les traiter s'est perpétuée en Asie, où les peuples n'ont changé aucun des usages primitifs de la société.

De-là suivit nécessairement la polygamie ; car dès qu'on eut une fois mis les femmes au nombre des possessions dont le propriétaire pouvoit disposer, dès qu'on se fut décidé à les considérer comme des effets précieux, mais commercables, destinés à embellir & à peupler une maison ou une rente, à la volonté du possesseur, le droit d'en avoir plusieurs, de les changer, de les multiplier à son gré, ne dut-il pas être une suite infaillible & naturelle de cette façon de penser ?

En accordant à un sexe un soulagement que sa façon d'être & de vivre rendoit nécessaire, on ne se piqua point pour l'autre d'une pareille condescendance. Nulle part on ne recommanda légalement l'union d'une seule épouse avec plusieurs maris. C'est ce que l'on prouve ici contre le Baron de *Puffendorff* & M. de *Montesquieu*. On reproche, avec raison, à ce dernier, d'avoir trop multiplié les citations pour appuyer cette erreur scandaleuse, & trop prodigué l'esprit pour la justifier,

La polygamie en elle-même, est-elle nuisible ou avantageuse à la propagation ?

L'auteur se décide ici en faveur de la seconde opinion ; il prétend même qu'il est possible d'amener les femmes à supporter volontairement & sans aigreur le partage d'un mari. Cette assertion prouve la bonne idée qu'il a de la modération du sexe dans ses desirs ; mais nous pensons cependant qu'elle seroit un peu difficile à réduire en pratique.

Il parle ensuite d'une autre polygamie plus commode , moins embarrassante , plus agréable , & dont les avantages sont communs aux deux sexes. C'est le divorce. Il établit aussi son utilité pour la population & pour le bonheur réciproque des époux. Ce sujet est traité avec tant d'éloquence & de force , qu'on céderoit volontiers à l'envie de faire ressusciter les réglemens qu'on voit passer sous les yeux , si notre religion n'y mettoit un obstacle invincible.

Du pouvoir absolu des propriétaires sur leurs biens , & des maris sur leurs femmes , naquit naturellement celui des pères sur leurs enfans. Il fut sans bornes , entièrement illimité. Tous les réglemens tendoient à l'affermir & pas un à le restreindre ; mais , pour le rendre supportable , on imagina d'assurer aux enfans qui y étoient soumis , le droit de succéder , après la mort de leurs pères , aux biens dont ils avoient

fait partie. L'hérédité fut, pour ainsi dire, le prix de leur patience & un dédommagement de leur longue soumission.

C'étoit si bien ce motif qui leur avoit fait accorder ce privilège, que quiconque n'avoit pas donné des preuves de cette patience & éprouvé les désagréemens de cette soumission, étoit par cela même exclus de l'héritage. Non-seulement les collatéraux en étoient privés, mais même les enfans qui ne vivoient point, dans la maison paternelle. On fait voir que ces usages, qui nous paroissent avec raison singuliers, s'observent dans toute l'Asie, qui, suivant l'auteur, nous offre par-tout un tableau très-peu altéré des premières institutions sociales.

Avec le temps la politique, qui avoit fait accorder aux enfans cette prérogative, se lassâ de les en voir jouir pleinement. Son esprit étoit de favoriser les pères, qu'elle regardoit comme les tiges de la société, plus que les fils qu'elle ne considéroit que comme des branches dont la docilité fesoit le mérite. On songea à l'augmenter encore & à étendre la jouissance des propriétaires au-delà même de leur vie. C'est ce qui donna lieu aux testamens, invention plus récente, qui procure un très-grand bien en général, mais qui ab-

forba sans ressource les droits des enfans, & porta au plus haut degré la puissance paternelle.

Cette puissance, l'auteur la considère, ainsi que celles des maris sur leurs femmes, comme le plus sûr maintien de l'ordre & de la liberté. Il prétend qu'elle ne s'affoiblit que dans les gouvernemens corrompus, & qu'elle ne s'anéantit que sous les coups du despotisme. Suivant lui, les pères & les maris jouissent dans leurs maisons d'un pouvoir arbitraire, tant que l'Etat conserve sa vigueur & sa véritable indépendance : & la destruction de leur autorité ne peut être occasionnée que par le développement du despotisme. Cette façon de penser, si contraire aux opinions communes, le conduit à une autre assertion plus étonnante encore au premier coup-d'œil. Il examine les administrations asiatiques, où l'on voit le despotisme établi & le pouvoir paternel ou conjugal subsistant : mais il soutient que ce prétendu despotisme est la véritable liberté ; que les gouvernemens Turcs, Persans, &c. sont des chefs-d'œuvres de politique & les plus propres de tous à rendre les peuples heureux. Il faut voir, dans l'ouvrage même, avec quel feu, quelle vigueur est traité ce morceau, dont il ne nous est pas possible de donner d'idée.

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Nous observerons seulement qu'il est assez singulier que l'auteur, qui parle quelquefois avec une franchise toute républicaine, se déclare si hautement le panégyriste du pouvoir arbitraire.

Son cinquième & dernier livre roule sur l'esclavage. Il en développe la nature & les sources. Il y en a trois. Chez tous les peuples qui ont admis la servitude, on a pu y être réduit de trois manières, ou par la naissance, ou par le malheur de la guerre, ou par l'insolvabilité. Les publicistes se sont récriés contre la loi qui veut que les enfans d'un esclave suivent le sort de leur père. On prouve ici que, toute cruelle qu'est cette loi, elle est sage & conséquente dans ses effets, si elle n'est pas juste dans son principe. Pourquoi le fils d'un serf ne seroit-il pas serf lui-même, puisque celui d'un riche, d'un grand, &c. recueille les titres ou les trésors de son père? Le bonheur ou l'infortune doivent, ce semble, produire les mêmes effets sur la postérité de ceux qui les éprouvent; &, puisque celle du père opulent a part sans contradiction à son bien-être, pourquoi celle de l'esclave pourra-t-elle se soustraire au destin de son auteur, elle qui l'auroit revendiqué avec raison dans l'autre cas?

La seconde source de l'esclavage est la guerre. Parmi nous ce fléau terrible produit ce mal de moins. Il n'en a pas été ainsi dans toute l'antiquité. La servitude prononcée contre les guerriers qui se laissent prendre est même encore le droit commun de l'Asie & de l'Afrique. « D'où » est venue, dit l'auteur, cette étrange espèce » de droit ? Peut-on dire qu'elle soit juste ? » Est-il permis, sans rougir, de s'en déclarer le défenseur ? Cette horrible manière » de punir un soldat des efforts qu'il a » faits pour son pays, n'a guère encore » trouvé que des critiques parmi les écrivains vains qui se sont piqués d'humanité. » Peut-elle avoir pour apologiste un homme » qui n'a point le cœur tyrannique & qui » chérit ses pareils ? C'est ce qu'il faut » voir ».

En effet, il avance & même il prouve que l'esclavage est la plus sûre & la moins inhumaine de toutes les opérations propres à rendre la guerre courte & moins cruelle. En relâchant des prisonniers on rétablit les forces de son ennemi : en les gardant chez soi on affoiblit les siennes. Pour ne s'exposer à aucun risque, & ne pas être dans l'alternative embarrassante, ou d'employer beaucoup d'hommes à les veiller dans la prison, ou de les tuer sur le champ de

82 MERCURE DE FRANCE.

bataille , ou de les mettre en état de faire repentir le vainqueur de son indulgence s'il les relâche , il faut donc les dépayser , les livrer à une espèce de gardien que leur propre intérêt engage à les empêcher de s'échapper. Or , c'est ce qu'on ne peut attendre que de l'esclavage. *Hobbes , Puffendorff , Locke , M. de Montesquieu , &c.* se présentent ici contre l'auteur & sont vivement attaqués par lui. Nous n'osons rien décider sur le succès de ce singulier combat , où l'adversaire le plus foible en apparence a contre lui le nom de ses ennemis , leurs ouvrages & l'opinion publique , & n'en paroît pas plus embarrassé. Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il présente ses idées de manière à faire au moins balancer les suffrages.

La troisième cause de la servitude , c'est l'insolvabilité d'un débiteur. Elle a produit ce terrible effet chez tous les peuples. Elle étoit même punie chez les Romains d'une manière encore plus révoltante. Quand un débiteur avoit plusieurs créanciers qu'il ne pouvoit pas satisfaire , la loi des douze tables les autorisoit à le couper en pièces & à s'en partager les morceaux. Quelques commentateurs ont voulu expliquer cette loi & lui donner un sens moins odieux en la faisant regarder comme une allégorie ;

mais on prouve ici qu'ils se sont trompés, & que la barbarie littérale de cette loi n'est susceptible d'aucun adoucissement.

Tous les peuples ont donc condamné le débiteur insolvable à ne plus faire qu'une portion des domaines du créancier dont il a en partie consumé le bien. Cette coutume, quoiqu'effrayante, avoit ses avantages politiques. La discussion qu'elle occasionne mène naturellement à parler de la contrainte par corps, que nos loix prononcent dans le même cas, & de la permission qu'elles donnent aux créanciers de faire emprisonner leurs débiteurs. On fait voir qu'elle est l'équivalent de la servitude, mais un équivalent plus cruel, plus inconsequent & bien moins utile en tout sens, que la chose qu'il remplace. Tout cela veut être lu de suite dans l'original.

Rien ne peut faire plus d'honneur à l'esprit & au cœur de l'écrivain, que cette partie sur-tout de son ouvrage ; elle est traitée avec une force de sentiment, une chaleur d'expression qui entraîne les lecteurs, & annonce que son âme est aussi sensible, que son imagination est brillante. Nous avons peine à croire qu'il rencontre ici des contradictions, même parmi les Jurisconsultes. Il ne trouvera certaine-

84 MERCURE DE FRANCE.

ment que des approbateurs parmi les gens du monde.

Ce livre est terminé par l'examen des effets de l'esclavage, & de ce que l'on doit penser de sa suppression. L'auteur prouve 1°. que la servitude n'étoit pas si cruelle que la domesticité. 2°. Que la première étoit plus favorable à la population & plus avantageuse en tous sens. 3°. Que la suppression n'en est pas due au christianisme, comme l'a dit M. de Montesquieu, & comme on le croit, mais à l'ambition de tous les Souverains Européens qui, aux onzième & douzième siècles, profitèrent de l'épuisement où les croisades avoient jetté la noblesse, pour la dépouiller peu à peu de son empire sur les serfs, & s'approprier à eux-mêmes les forces dont elle faisoit usage pour se défendre de leur joug.

Tel est le plan de cet estimable ouvrage. Il ne nous reste qu'à en extraire quelques morceaux pour donner une idée du style, qui est par-tout également vigoureux & séducteur. Voici comme on parle de la polygamie. « Quand l'esprit de propriété » n'auroit pas établi parmi eux la polyga-
» mie, des considérations très-sages les
» auroient forcés de la recevoir. La nature,
» dans sa jeunesse, conservoit alors aux

» deux sexes les qualités par lesquelles elle
 » avoit voulu les distinguer. L'un jouissoit
 » encore de toute sa vigueur, l'autre de
 » toute sa modestie. L'un, destiné à mettre
 » en œuvre les principes de la fécondité,
 » avoit souvent le désir & presque toujours
 » le pouvoir de remplir ses fonctions.
 » L'autre, consacré à la garde longue &
 » pénible d'un dépôt précieux, évitoit,
 » dès qu'il l'avoit reçu, des complaisances
 » qui n'auroient plus eu d'objet.

» Cette retenue, dont les animaux
 » même nous donnent l'exemple, est une
 » règle inviolable, à laquelle la grossièreté
 » des premiers instituteurs du genre hu-
 » main ne dut pas songer à se soustraire.
 » C'est le luxe qui en a dans la suite ac-
 » cordé la dispense à leurs descendans ;
 » c'est lui qui a appris aux hommes à
 » donner des plaisirs stériles & aux femmes
 » à les rechercher. C'est sous sa direction
 » que les limites marquées entre les deux
 » sexes se sont confondues par la préten-
 » due politesse des siècles plus modernes.

» Alors l'avidité intempérante du plus
 » foible s'est accrue en proportion de l'af-
 » foiblissement du plus fort. Alors ce qui
 » devoit être l'accessoire des unions con-
 » jugales & un encouragement à les former,
 » en est devenu le but & l'objet essentiel.

86 MERCURE DE FRANCE.

» Alors on a préféré les prérogatives du
» mariage aux devoirs de la maternité ; &
» les époux , au risque de tourner les
» ressources même de la nature contre ses
» propres ouvrages , se sont livrés sans
» scrupule , à des transports dont le moins
» d'inconvénient est d'être infructueux.

» Il n'en étoit pas ainsi dans les premiers temps. Chaque sexe fidèle à sa vocation , en accomplissoit les engagements avec exactitude. Les femmes , après avoir rempli le but du mariage en se prêtant à la conception de leur fruit , ne s'y conformoient pas moins en se refusant à des plaisirs qui auroient pu en retarder les progrès. Elles voyoient sans jalousie & sans inquiétude porter ailleurs des hommages qu'elles ne se croyoient plus en état de recevoir.

» Les hommes , de leur côté , plus occupés du soin de rendre leurs plaisirs utiles que d'en jouir , cherchoient de nouveaux objets avec qui les partager. Ils devenoient changeans sans inconstance , & dérogeoient aux droits de l'hymen par fidélité pour ses devoirs. Ils n'abandonnoient point l'épouse qui leur devoit sa fécondité ; mais ils travailloient sans relâche à lui associer des compagnes qui lui renvoyoient bientôt leurs caresses ,

» quand elles se trouvoient elles-mêmes
 » sujettes à l'obstacle qui l'en avoit privée.
 » Il étoit donc raisonnable de leur per-
 » mettre d'avoir plusieurs femmes. On
 » devoit craindre de les réduire à une oisi-
 » veté pénible ou quelquefois coupable.
 » Il falloit leur épargner la tentation de
 » nuire à la fécondité par les moyens
 » même qui devoient l'entretenir. C'étoit
 » vraiment se conformer aux vues de la
 » nature. Son premier but est de peupler.
 » C'est uniquement pour multiplier les
 » hommes, qu'elle leur a donné la faculté
 » de se reproduire dans leur postérité ; &
 » rien , ce semble , n'étoit plus propre à
 » remplir son plan dans toute son étendue,
 » que la sage dispensation de cette faculté
 » précieuse ».

Ceux qui ont prétendu que la polyga-
 mie étoit nuisible à la population " ont,
 » pour le prouver , jetté les yeux sur l'Asie.
 » Ils ont effrayé l'imagination par le spec-
 » tacle des ferrails , des eunuques qui cou-
 » vrent & défigurent cette partie du monde.
 » Ils ont parlé de ces lieux où la nature ,
 » esclave ou mutilée, ne subsiste dans un
 » seul objet que pour le malheur de tous
 » ceux qui l'entourent ; où la mort règne
 » avec empire sur des charmes faits pour
 » donner la vie ; où la privation est un

38 MERCURE DE FRANCE.

» sujet de désespoir, & la jouissance un
» acte de despotisme ou de servitude.

» En cela ils ont raison. La polygamie
» ainsi dégradée devient réellement des-
» tructive ; mais ce n'est point par elle-
» même qu'elle produit cet effet funeste ;
» c'est par les accessoires odieux qu'y ajoute
» le raffinement des passions. Ce n'est point
» parce qu'un Musulman a plusieurs fem-
» mes, que l'Asie se dépeuple ; c'est à cause
» du cortège qu'il croit devoir leur donner
» pour sa tranquillité, pour mettre à cou-
» vert ce qu'il appelle son honneur, & qui
» n'est en effet que son impuissance.

» Voilà ce qui fait à la population un
» tort réel & irréparable. En vain le pos-
» sesseur d'un ferrail fait tous ses efforts
» pour se donner une postérité nombreuse.
» L'hommage impérieux qu'il y rend à la
» beauté, ne répare point les injustices
» qu'il y fait à la nature. Tant d'esclaves
» des deux sexes, condamnés à une stéri-
» lité perpétuelle, tant d'hommes réduits
» sur la terre à n'être que des ombres
» effrayantes, tant de filles consacrées à
» partager l'esclavage de leurs maîtresses
» sans avoir jamais l'espérance d'en par-
» tager le foible prix ; voilà le véritable
» écueil de la population en Asie : voilà
» ce qui fait qu'elle trouve son tombeau

» dans ces *harems* voluptueux, où le bonheur ne se montre jamais que sous l'air de la contrainte, où les plaisirs sont une dette pour celles qui les donnent, & souvent un embarras pour ceux qui les reçoivent.

» Dans les premiers temps, au contraire, la polygamie n'étoit ni une occasion de gêne pour les unes, ni un fardeau accablant pour les autres. On ne connoissoit pas encore ces précautions odieuses qui font de la fidélité une vertu forcée, & qui, en imposant des devoirs pénibles, ne laissent pas même le mérite qu'il y auroit à les remplir.

» Les femmes devenoient pour un mari des compagnes aussi chastes que soumises, elles partageoient avec lui les travaux domestiques & l'éducation de la famille. Toute leur ambition se bornoit à la gouverner & à l'augmenter. Elles n'avoient pas besoin pour cela de recourir à des secours étrangers.

» D'un côté, quoiqu'elles fussent plusieurs, le nombre n'en étoit jamais excessif. De l'autre, comme nous l'avons dit, une vie frugale, laborieuse, prolongeoit presque jusqu'à la décrépitude la jeunesse des hommes. Ils conservoient par conséquent toujours dans l'esprit de leurs

96 MERCURE DE FRANCE.

» femmes la puissance & l'autorité qui leur
» étoit due. Ils n'étoient jamais tentés
» d'employer des moyens violens pour
» s'en faire respecter ».

En parlant de l'esclavage produit par le droit de la guerre, l'auteur prétend que c'est, non pas une chose juste, mais une chose nécessaire. « Sans doute, dit-il, l'équité » en elle-même n'a rien à démêler avec » les bombés. Sans doute la guerre est une » injustice. Je commence par déclarer que » je la regarde comme une des plus abominables folies qui aient séduit l'esprit » humain depuis l'érection de la société. » C'est une folie, en ce que l'agresseur » s'expose à perdre plus qu'il ne peut » gagner. Le succès est toujours incertain, » quelque avantage qu'il ait sçu se donner. La fortune ne suit pas toujours la » politique. En voulant envahir il court » risque d'être dépouillé. En dressant des » embûches à la liberté des autres, il peut » tomber dans le piège qu'il a placé lui-même. »

» C'est une folie abominable en ce » qu'elle entraîne des calamités nécessaires » & des ravages affreux : en ce que les plus » grandes infortunes qu'elle cause, tombent sur des innocens qui n'auront aucune » part aux avantages qu'elle procure & qui

» n'en ont pas eu aux délits qu'elle punit ;
» en ce que , pour faciliter les moyens de
» la soutenir , on a été obligé de légitimer
» ce qu'il y a de plus horrible , & que ,
» quand sa voix effrayante ébranle le
» monde , la propriété elle-même , ce
» principe sacré de tous les droits , est ré-
» duite au silence. Les loix dorment , a
» dit quelqu'un , tant que la guerre dure :
» je le crois bien ; c'est-à-dire , qu'elles
» perdent leurs forces. Mais ce n'est pas
» un sommeil que leur cause le bruit du
» tambour , c'est un évanouissement mor-
» tel ; & l'air languissant avec lequel elles
» se relèvent , quand la crise est passée ,
» prouve suffisamment combien elles en
» ont souffert.

» Enfin cette folie n'est pas moins injuste
» qu'abominable. Elle naît de part & d'au-
» tre , ou de l'ambition qui veut tout ravir ,
» ou de l'orgueil qui ne veut rien céder.
» Si l'on écoutoit la justice avant que de
» lever des régimens , les querelles s'appai-
» seroient par des moyens paisibles , & les
» fusils ne seroient funestes qu'aux san-
» gliers qui viendroient ravager nos mois-
» sons. On ne se bat que parce que l'on
» s'obstine des deux côtés ; & , comme
» l'équité n'entre pour rien dans le succès ,
» à moins que Dieu lui-même n'y inter-

2 MERCURE DE FRANCE.

» vienne par un miracle, ce qui est rare ;
» comme l'agresseur injuste, quand il rem-
» porte la victoire, n'en acquiert pas moins
» sur la chose contestée un droit respecta-
» ble ; comme les vaincus deviennent bien
» réellement ses sujets , par cela seul qu'ils
» ont été les plus foibles ; comme on dit
» qu'ils se révoltent s'ils reprennent les
» armes , & qu'on les pend sans difficulté
» si la fortune les trahit, ce qui arrive
» souvent ; il s'ensuit que , vouloir rap-
» peller l'idée de la justice , en présentant
» celle de la guerre , c'est réunir deux
» choses très-différentes & même très-
» incompatibles.

» Cependant quelques auteurs ont sup-
» posé que la guerre pouvoit de sa nature
» s'allier avec l'équité. Parce qu'on repré-
» sente la justice armée d'un glaive , ils
» ont cru qu'elle étoit propre à marcher à
» la suite des conquérans ; parce qu'on
» lui donne ordinairement des balances ,
» ils se sont persuadés qu'elle pouvoit
» entrer pour quelque chose dans des que-
» relles qui s'élèvent communément à l'oc-
» casion des partages. *Grotius* entre autres
» a fait un grand ouvrage d'après ces idées ;
» mais il y a bien peu de choses à appren-
» dre dans le grand ouvrage de *Grotius*.
» Il y donne des préceptes , à la vérité ,

» pour assassiner , pour piller , pour brûler ,
» pour violer loyalement & avec le moins
» de désordre qu'il est possible. Il accu-
» mule les exemples les plus odieux de
» ces barbaries ; & c'est au milieu de ces
» spectres sanglans qu'il place froidement
» le simulacre de la Justice , non pas pour
» les effrayer , mais pour les enhardir.

» Ah ! *Grotius* , quel bisarre assemblage
» vous avez fait ! vous parlez de la Justice !
» mais qu'a-t-elle à démêler avec l'art
» militaire , encore une fois ? Son glaive
» se brise sur celui de l'ambition. Ses
» balances chancellent par la commotion
» qu'excite dans l'air le fracas du canon.
» Cette vierge sacrée s'envole au premier
» roulement de cet épouvantable tonnerre.
» Elle contemple de loin , avec des yeux
» baignés de larmes , ce malheureux globe
» que la discorde & l'avarice couvrent de
» feux & de fumée. Quand elle y redef-
» cend , à la prière de la paix , c'est en se
» couvrant le visage de son voile , de peur
» d'appercevoir les traces de la fureur qui
» l'a si long-temps ensanglanté.

» Voilà sans doute pourquoi nous la
» découvrons si imparfaitement ici bas.
» Voilà pourquoi nous pouvons à peine
» distinguer ses traits. L'idée que nous
» nous en formons n'est que celle d'un

94 MERCURE DE FRANCE.

„ fantôme qui a sa marche & sa taille ;
 „ mais cette beauté ineffable, qui fait que
 „ sa jouissance est le plus grand bonheur
 „ de la divinité, nous est toujours cachée.
 „ Nos foibles yeux ne pourroient suppor-
 „ ter tant d'éclat. Et que deviendrions-
 „ nous, malheureux que nous sommes,
 „ si elle se montrait au milieu de nous
 „ avec toute sa gloire ? Nous péririons de
 „ honte & de confusion au souvenir des
 „ outrages que nous avons osé lui faire.
 „ Tous nos frêles établissemens disparoi-
 „ troient à l'approche de sa lumière, comme
 „ on voit dans l'automne se dissoudre au
 „ lever du soleil les vapeurs condensées
 „ dont le froid de la nuit a blanchi le
 „ sommet des astres ».

Après nous avoir prouvé que la servitude
 du débiteur insolvable, ne le condamnant
 qu'à un travail qui le libérerait peu-à-peu,
 ne lui seroit pas si onéreuse qu'une prison
 où il reste aussi inutilement pour lui-
 même que pour son créancier ; on ajoute :
 „ Je vais plus loin. Non-seulement l'es-
 „ clavage pour lui n'est qu'un petit mal,
 „ mais même il peut devenir un très-
 „ grand bien. Ce malheur apparent peut
 „ être la source de son bonheur, sur-tout
 „ si vous le vendez au loin, si vous le
 „ livrez à un maître étranger qui le dé-

» payée. Par cet acte de rigueur vous avez
» consommé tous vos droits. Il est mort
» civilement. Votre créance est éteinte
» parce qu'elle ne doit pas s'étendre au-
» delà du tombeau.

» Mais, s'il vient à ressusciter, c'est-
» à dire, s'il trompe la vigilance intéressée
» de son acheteur, s'il est assez adroit pour
» rompre sa chaîne & pour revenir dans
» sa patrie, il y rentrera libre en tout sens,
» Il ne sera plus esclave & sa dette sera
» payée. Vous l'aurez soustrait, par cette
» mort simulée, à la maladie importune
» qui le rongeoit. Il laisse dans la sépul-
» ture dont il s'arrache, son ancienne peau
» avec la lèpre dont elle étoit couverte.
» La nouvelle sous laquelle il reparoit, est
» blanche, saine, exempte de tous les
» ulcères qui défiguroient celle qu'il a
» quittée.

» La plus longue prison lui présente-t-
» elle jamais cette heureuse perspective ?
» C'est bien un tombeau aussi, mais un
» tombeau affreux bâti par les mains de la
» vengeance & de la cruauté. On n'y ren-
» ferme que des vivans. Il est destiné à
» éterniser la durée de la lèpre qui les
» dévore. Elle s'accroît même pendant le
» séjour qu'ils y font. L'ulcère rongeur qui
» les consume se développe & s'étend dans

» la même proportion. Ces malheureux
 » qu'on n'a sequestrés du commerce des
 » hommes, que pour les tourmenter & non
 » pour les guérir, ne conservent la vie
 » que pour maudire à chaque instant leur
 » existence ; & quand ils reviennent enfin
 » réellement à la perdre, quand la mort
 » trop long-temps sourde à leurs cris se
 » décide à les affranchir d'un joug plus
 » insupportable qu'elle, quand ils se pré-
 » cipitent entre ses bras, comme dans un
 » asyle assuré, ~~le~~ n'est qu'après avoir
 » éprouvé le plus long, le plus horrible
 » des supplices qu'a jamais inventé la bar-
 » barie humaine ».

Voilà comment est écrit d'un bout à
 l'autre ce livre singulier, qui aura peut-
 être plus d'admirateurs que de partisans,
 mais qui étonnera, qui remuera certaine-
 ment tous ses lecteurs, s'il ne réussit pas à
 les persuader tous. On y retrouve à chaque
 page la touche forte & brillante de l'au-
 teur (*M. Linguet*), qui nous a donné
 l'année dernière l'Histoire des Révolutions
 de l'Empire Romain, & à qui ces deux
 ouvrages seuls assureroient un rang dis-
 tingué parmi nos bons écrivains.



HISTOIRE de la Prédication, ou la Manière dont la parole de Dieu a été prêchée dans tous les siècles ; ouvrage utile aux Prédicateurs & curieux pour les gens de lettres ; par JOSEPH ROMAIN JOLY. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez LACOMBE, Libraire, quai de Conti ; 1767 : vol. in-12, relié, 2 liv. 10 sols.

S E C O N D E X T R A I T .

LA seconde partie de cette histoire se divise en trois périodes remarquables dans l'histoire & dans la république des lettres. La première s'étend jusqu'à l'inondation des Barbares : c'étoit, suivant l'auteur, l'âge d'or de la prédication. L'Evêque officioit tous les dimanches & dans les fêtes de Martyrs. La lecture de l'évangile étoit suivie du sermon dont le Prélat étoit chargé lui seul ; on ne voit pas de simples Prêtres, prêcher avant Saint *Jean Chrysostôme*, à Antioche, & Saint *Augustin*, sous *Kalerien* d'Hyponne. Ces saints personnages ne se donnoient pas pour des orateurs ; ils vouloient parler familière-

E

ment, comme des pères le font à leurs enfans, les maîtres à leurs disciples; souvent ils prenoient le livre des évangiles, pour donner l'explication des versets les uns après les autres; ou bien laissant les moindres objets, ils s'attachoient aux endroits les plus remarquables. Quand ils se glissoit quelque abus dans l'église, il s'expliquoient à ce sujet avec beaucoup de liberté; témoin Saint Jean Chrysostôme, à l'occasion de la statue de l'Impératrice. L'auteur cite *Astere d'Amasée*, en son sermon sur la parabole du mauvais riche: « c'est une simple exposition du texte avec » quelques détails de morale. Il reprend en » particulier ceux dont les habits étoient » peints de figures humaines, ou qui portoient des animaux, des fleurs avec des » feuillages imprimés sur leurs robes; en » telle sorte que les petits enfans attirés » par la nouveauté bizarre, les suivoient » avec des huées. Quelquefois pour donner un prétexte de piété à cette espèce » de luxe, ils faisoient représenter des histoires saintes, comme les nœces de Cana, » la guérison du paralytique, la résurrection du Lazare. Votre dévotion, dit *Astere*; seroit mieux entendue, si contents d'un habillement tout simple, vous donniez aux pauvres la valeur de cette pieuse et ridicule mascarade.

Si un orateur du septième ou du huitième siècle avoit eu le même sujet à traiter, au lieu de morale & d'explications édifiantes du texte, il auroit tourné tout en figure. Voici un exemple tiré du vénérable *Bède*, en son sermon des nêces de *Canan*. *L'eau dont on remplit les cruches, représente la Sagesse qui purifie ceux qui l'écoutent. Les six vases sont la figure des justes qui ont paru durant les six âges : ces vases sont de pierre, parce que les âmes fidelles sont affermies par la foi, par la charité.*

Ce trait nous donne une idée du discours. « Sous le règne des Barbares, tout
 » le savoir consistoit à connoître un sque-
 » lette de l'écriture, & quelques livres des
 » Pères; mais on manquoit de science &
 » de goût; le raisonnement étoit presque
 » banni; on se contentoit d'une érudi-
 » tion sèche & abstraite, sans liaison,
 » sans développement, sans justesse.....
 » Les sermons qui nous restent n'offrent
 » qu'un tissu de textes rangés de file, as-
 » saisonnés de figures froides, d'allégo-
 » ries outrées, de fausses subtilités, de
 » fades pointes; il n'y a nul principe
 » d'établi, aucun fond de doctrine.»

Tel étoit le goût de la prédication des Barbares. Les Scholastiques y apportèrent

quelques changemens. Ils avoient plus de savoir ; on apperçoit dans leurs sermons les traces d'une instruction utile ; mais ce sont des fruits qu'il faut aller cueillir au milieu des épines. Les divisions ignorées des Pères sortirent de l'école : elles portoient sur une comparaison ou une allégorie , que l'Orateur allongeoit par tous les bouts : tout son art consistoit à imaginer cette chaîne pitoyable ; & plutôt que de l'interrompre , on sacrifioit la justesse & toutes les loix de l'éloquence chrétienne. Souvent on laissoit l'autorité de l'écriture & des Pères , pour s'appuyer de celles d'Averroès ou d'Aristote.

« Il est certain que les anciens Pères ne
 » faisoient usage de la philosophie que
 » pour combattre la religion des païens.
 » Les hérésies qui survinrent donnerent
 » lieu à des disputes touchant les mystè-
 » res ; il fallut les approfondir , fixer les
 » termes dont on se servoit pour les ex-
 » primer , & tirer des conséquences des
 » articles formellement révélés , pour éta-
 » blir les matières controversées ; mais on
 » ne s'avisoit pas de former des questions
 » nouvelles sur le dogme , ni de les déci-
 » der par des principes philosophiques.
 » Origène échoua pour avoir formé une

„ telle entreprise. Il y eut enfin des esprits
 „ hardis, que la curiosité naturelle porta
 „ à sonder les objets de la foi, qui,
 „ croyant donner plus de force à la vérité,
 „ appellerent la philosophie à leur secours :
 „ celle de Platon étoit plus en vogue, on
 „ s'en servit. Quant à celle d'Aristote,
 „ renouvelée par les Arabes, elle atten-
 „ dit près de quatre siècles à se glisser dans
 „ les écoles publiques. Elle avoit excité
 „ de si grands démêlés au temps de S. Ber-
 „ nard, que la pureté de la foi s'en étoit
 „ ralentie. Pierre Lombard, Evêque de
 „ Paris, au lieu de bannir Aristote de la
 „ théologie, pour arracher la racine du
 „ mal, avoit tout fait en semant son livre
 „ des sentences d'une multitude de textes
 „ des saints Pères : c'étoit un mélange de
 „ théologie & de philosophie que cet
 „ ouvrage ».

La troisième partie commence à la re-
 naissance des lettres : cette époque date du
 règne de François I ; « mais ce grand ou-
 „ vrage ne fut pas celui d'un jour. Il fallut
 „ prendre des connoissances avant d'étu-
 „ dier l'art de les polir. Le bon goût de-
 „ meura encore long-temps dans le tom-
 „ beau : on n'en apperçoit les premiers
 „ rayons, que plus d'un siècle après ; & il

„ ne se montra dans tout son éclat que
„ sous Louis XIV „.

Durant cette aurore de la littérature, les autorités profanes, la mythologie, devinrent à la mode ; les Prédicateurs, comme les Avocats, devoient en parer leurs discours : les sermons étoient remplis de sentences des Philosophes, d'imaginations poétiques ; & si par intervalle la morale s'y produisoit quelquefois, elle étoit noyée dans l'érudition profane.

L'historien donne pour exemple le sermon de l'Ascension, de Corneille Musso, qu'il prêcha à l'ouverture du Concile de Trente. Voici son début : *Si le grand bruit que fait le Nil, en se précipitant du haut d'un rocher, assourdit les peuples de l'Ethiopie, il est bien raisonnable qu'en ce jour de triomphe, où la voix des Anges est entendue avec éclat, je me sente transporté hors de moi, incapable de décrire l'entrée du Seigneur dans le ciel.*

Le sermon de *Simon Vigor*, Archevêque de Narbonne, sur la fête des SS. Innocens, est curieux, de même que l'épître de *Valladier* à la Reine régente. On voit dans le premier un échantillon de la hardiesse des Prédicateurs, lorsqu'ils prêchoient devant le Roi. *Maurice Poncet*,

Prédicateur d'*Henri III*, étoit auffi peu modéré. Le sermon de *Vigor* est le premier en notre langue, qui soit entré dans cette histoire. L'auteur auroit pu en trouver de plus anciens.

„ Il observe, à l'occasion des Prédicateurs du seizième siècle, que le savoir doit être dirigé par le goût, qui tient lieu de prudence à l'esprit; sans cela, l'imagination voguera à l'aventure, & toutes les connoissances humaines, entassées dans l'entendement, ne seront point capables de le ramener dans la voie; au contraire, elles multiplieront les écarts. Comparez *Marot* à *Ronsard*; ce dernier avoit bien de l'avantage sur l'autre du côté de l'esprit, de l'imagination & du feu. Cependant on lit encore *Marot* avec une sorte de satisfaction; il a des grâces naïves: l'art a gâté le talent de l'autre; c'est son érudition qui l'a perdu, parce qu'il n'a point su l'employer à propos. Tel étoit le vice de son siècle, de prodiguer les ornemens sans mesure; tout étoit forcé dans l'application, comme dans le choix des choses.

„ De-là, le mélange choquant de sentences & de bouffonneries, que nous remarquons dans les Prédicateurs, &

„ cette vaine ostentation de savoir & de
 „ lecture. Leur manie étoit d'accumuler
 „ des citations sur citations, où S. Au-
 „ gustin marchoit à la gauche d'*Aristote*,
 „ où *Séneque* devenoit, pour ainsi dire,
 „ l'émule de S. Paul ou de l'Ecclésiaste.
 „ Il semble qu'ils se soient proposé de
 „ faire servir la parole de Dieu à diver-
 „ tir le peuple „

De tous les Prédicateurs extravagans
 que l'on a vus paroître avec une sorte de
 distinction en ces temps de ténèbres, au-
 cun n'égale M. *Camus*, Evêque de Bellay.
 Il n'a pas dépendu de ce Prélat de perpé-
 tuer le mauvais goût : il prêchoit encore
 au milieu du dix-septième siècle. Il y a
 deux extraits tirés de lui dans l'histoire de
 la prédication. Le premier est du sermon
 de la luxure. *Voyez-vous le porc qui bout
 se bouffler pour écumer ; il en est ainsi de
 notre chair... Mirez le symbole de ce vice
 en la chaux, qui arrosée aboutit à une ar-
 deur pétillante. Si nous consultons la poésie,
 boutique des anciennes moralités, elle nous
 fera voir une mère née de la mère qui en-
 gendre un fils de Vulcain tout entouré de
 flammes... L'écoulement de Narcisse chan-
 gé après en une fleur chaude en quelque de-
 gré, nous représenée la même chose...
 Hélas ! nous ne voyons que trop de ces cy-*

gènes blancs qui traînent le char de Vénus, que trop de barbes chenues adonnées à la deshonnêteté. O vieux étalons ! vous ne pouvez pas, avec Socrate, remercier les ans, de ce bénéfice, de vous avoir délivré des fers de la sensualité ! Est-il vrai que vous ressembliez au bois qui brûle de tant mieux qu'il est plus sec ?

L'extrait que l'auteur a donné de saint François de Sales, est bien différent ; dans les sermons, comme dans les œuvres de cet illustre Evêque, tout respire la piété, le zèle ; on y trouve des instructions solides & pratiques. Aussi est-il placé à la tête des réformateurs de la chaire. Cette réforme n'est pas arrivée subitement : quarante ans se sont écoulés depuis la mort du saint Prélat, jusqu'à l'apostolat de M. de Fromentiere, sous lequel la prédication est montée au sommet de la perfection. On voit dans cette histoire ses progrès successifs ; & l'on apprend ceux qui y ont contribué, avec le caractère des Prédicateurs les plus connus.

Dès le commencement de notre siècle la prédication déchoit : M. Flechier avoit trop d'esprit pour un Orateur chrétien ; & malheureusement, c'est sur son modèle que se sont formés nos Prédicateurs célèbres. La philosophie du temps y tient

lieu d'instruction ; le bel esprit énerve l'onction ; on court après une fusée qui brille un moment, & qui laisse le spectateur dans une nuit profonde.

L'auteur, avant de décider contre la prédication moderne, établit que le caractère essentiel de la parole de Dieu annoncée aux hommes, c'est la simplicité ; il appuie cette assertion sur des fondemens que tout chrétien, & même tout homme de bon sens sont obligés d'avouer. La conséquence qui suit naturellement, est que les Prédicateurs les plus suivis aujourd'hui, ne sont pas des Orateurs évangéliques ; ils n'enseignent pas la morale de Jésus-Christ, mais celle d'*Epicure* : ce sont des philosophes froids, qui raisonnent ou plutôt qui s'amuse ; car quiconque ne rend pas à son but, ne cherche ce semble qu'à s'amuser. Il faut lire dans le livre des détails sur cet objet, & les causes du déclin de la prédication.

On sent combien cet ouvrage est utile & intéressant ; il est écrit avec sagesse, il se fait lire avec plaisir. C'est une bonne histoire qui manquoit, & que l'homme de goût mettra au rang des bons livres.



*LETTRE de SAPHO à PHAON , précédée
d'une épître à ROSINE , d'une vie de
SAPHO , & suivie d'une traduction en
vers des ouvrages de ce Poëte ; par
M. BLIN DE SAINMORE. A Paris ,
de l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY ,
rue de la Comédie Française , 1766 :
avec des gravures. Prix 1 liv. 16 sols.*

LA collection des héroïdes de M. *Blin de Sainmore* est un des recueils les plus agréables de ce genre. L'auteur joint à chaque héroïde des pièces légères pleines de grâces & de facilité. Ce mélange heureux en rend la lecture plus variée & plus piquante.

A la tête de la lettre de *Sapho* est un abrégé très-bien fait de la vie de cette femme célèbre qui , abandonnée par son amant , se précipita du haut du rocher de Leucade dans la mer.

On trouve ensuite une épître à *Rosine* , jeune personne qui a du talent pour la déclamation. « *Sapho* faisoit des vers , dit » l'auteur : *Rosine* embellit ceux qu'elle » récite ; *Sapho* ressentait l'amour : *Rosine*

108 MERCURE DE FRANCE.

» le ressent & l'inspire. Ainsi, à la tête
 » d'une lettre de *Sapho*, l'hommage que
 » je rends à *Rosine* est naturel ».

La versification de cette épître est pleine
 & harmonieuse, & le coloris en est flat-
 teur. En voici le début :

Si dans mes vers j'osois décrire
 La noble fierté de tes traits,
 Ton regard tendre, ton sourire,
 Ton coloris brillant & frais,
 Et ton esprit fait pour séduire,
 Bien plus encor que tes attraits;
 Chacun diroit que, comme *Apelle*,
 Peintre subtil & tendre amant,
 J'ai pris un trait de chaque belle,
 Pour en former un tout charmant.
 Qui, *Rosine*, plus le modèle
 Seroit saisi dans ce portrait;
 Plus le tableau seroit fidèle,
 Et moins encor on me croiroit.
 Un amant peint-il ce qu'il aime?
 Il peint l'objet le plus flatteur:
 Toujours il passe pour menteur,
 Diroit-il la vérité même;
 Et si, par malheur, cet amant
 Aux doux accens de la tendresse,
 Des rimeurs joint encor l'ivresse,
 Il doit mentir bien autrement.

Mais quand, rivale fortunée,
 Des *Dumesnils* & des *Clairons*,
 Sur la scène nous te verrons
 Par de grands succès couronnée ;
 Lorsque ton âme nous peindra
Roxane ou bien *Iphigénie* ;
 Qu'en ton jeu l'on applaudira
 La tendresse à la force unie,
 Et que Paris admirera
 Et tes attraits & ton génie :
 Alors, *Rosine*, on me croira.

Cette autre tirade est un exemple de la
 douceur la plus séduisante :

Dans la fougue du premier âge,
 Où l'amour seul fait le bonheur,
 A la beauté la moins sauvage
 Mes sens prodiguoient leur ardeur ;
 Sans se fixer, mes goûts volages
 Erroient toujours de vœux en vœux :
 Mon cœur, depuis quatre feuillages,
 Brûle pour toi des mêmes feux.
 Quel est ce charme que j'ignore,
 Qui dans tes fers vient m'arrêter ?
Rosine, qui te voit t'adore ;
 Qui te connoît ne peut plus te quitter,
 Ce sein qui jamais ne repose,
 Que l'amour se plaît à former,

116 MERCURE DE FRANCE.

Cet air fripon , ce teint de rose
 Etoient de trop pour m'enflammer.
 Qu'un autre , ébloui de tes charmes
 Et satisfait de ces liens ,
 A ta beauté rende les armes :
 Je prise en toi de plus grands biens.
 Une humeur douce , une âme pure ,
 Un cœur sensible & généreux ,
 De tous les dons de la nature ,
 Sont à mon gré les plus heureux.

Quant à la lettre de *Sapho* à *Phaon* ,
 elle n'est point inférieure aux autres hé-
 roïdes de *M. Btin de Saintmore*. *Sapho* est
 censée écrire après la fuite de son amant.
 Rien de plus passionné que la manière dont
 elle lui rappellè les transports mutuels de
 leur amour.

Près de ces lieux charmans , de ces bords où la vue
 Admire , en s'égarant , une immense étendue ;
 Où la plaine des mers & la voûte des cieux
 Semblent dans le lointain se confondre à nos yeux ,
 Non loin de cette rive est un lit de verdure
 Qu'ombrage un orme épais qu'arrose une onde
 pure :

Ce fut là que ton cœur , embrasé par l'amour ,
 A *Sapho* , qui t'aimoit , demanda du retour ;
 Ce fut là , cher *Phaon* , qu'au gré de ta tendresse ,
 Je fis , en rougissant , l'aveu de ma faiblesse.

Comment aurois-je pu résister à tes feux ?
 La candeur de ton âme étoit peinte en tes yeux ;
 L'amour d'un doux éclat faisoit briller tes charmes
 Et tes yeux attendris se remplissoient de larmes.
 Qu'à la tendre *Sapho* tu parus enchanteur !
 Oui , je crus voir un Dieu qui séduisoit ton cœur.
 Que dis-je ? de tes traits moi-même énorgueillie,
 En voyant ta beauté , je me crus embellie.
 Hélas ! j'aurois voulu , dans des instans si chers ,
 Te cacher dans mon sein aux yeux de l'univers.

Ensuite elle s'abandonne à toute sa fureur dans ces vers éloquens :

Non , cruel , ne crois pas que ma trop juste haine
 Sans cesse menaçante & sans cesse incertaine ,
 En frivoles transports s'exhalera toujours ;
 Que tu sois maître eneor d'en arrêter le cours :
 Des cœurs tels que le mien portent tout à l'ex-
 trême ;

Si j'aime avec fureur , je déteste de même :
 Je te suivrai par-tout ; par-tout mes foibles vers
 Publièrent mon amour , ta fuite & mes revers ;
 On saura que *Sapho* , de son siècle admirée ,
Sapho des plus grands Rois vainement adorée ,
 Parmi la foule obscure a daigné te choisir ;
 Qu'elle fit de te voir son unique plaisir ;
 Que , feignant de l'aimer & la bravant sans cesse ,
 Ingrat , tu connus peu le prix de sa tendresse ;
 Qu'avec tranquillité , préparant son malheur ,
 Tu te plus à plonger un poignard dans son cœur ;

112 MERCURE DE FRANCE.

Mais que dis-je ? est-il en mon pouvoir
de passer si facilement de l'amour à la
haine, &c.

Tu me fuis ! ah , cruel , que ne puis-je à mon tour
Etouffer dans mon cœur les flammes de l'amour !
Mais ce feu dévorant qui brûle dans mes veines,
Accru par mes plaisirs , croît encor par mes peines.
Il est vrai , la nature avare en ses bienfaits ,
Ne m'a pas prodigué les plus brillans attraits ;
Cependant l'autre jour , rêvant sur ce rivage ,
Dans le miroir des eaux j'aperçus mon image ;
Si cette onde est fidelle & ne me trompe pas ,
On pourroit à *Sapho* trouver quelques appas ;
Et d'ailleurs ce talent qu'admire en moi la Grèce ,
Qui me fait mettre au rang des Nymphes du
Permesse ,

Ce luth que je touchois pour toi si tendrement ,
Ne peut-il remplacer un fragile agrément ?
Va , crois-moi : la beauté dont ton orgueil se
vante

Est semblable à la fleur , à la rose éclatante ,
Qui naît avec l'aurore & meurt avec le jour. . . .

Enfin elle croit avoir attendri son amant ;
elle s'imagine qu'il revient à elle :

. . . . Dieu des vents , enchaîne les orages ;
Défends aux aquilons de troubler ces rivages ;
Vous , zéphirs , déployez vos aîles dans les airs :
Soufflez seuls en ces lieux & réglez sur ces mers

O toi qui fus propice à sa fuite coupable ,
Neptune , à son retour , sois aussi favorable ;
Et toi , fils de *Vénus* , tendre Dieu des amours ,
Conduis *Phaon* au port & veille sur ses jours.
Tu reviens , cher amant ! .. ô Ciel , est-il possible ?
Quoi ! je vais , te revoir & te revoir sensible !
Mais pourquoi m'abuser par une vaine erreur ?
Phaon , n'en doutons plus , est ingrat & trompeur.
Eh bien ! tremble , cruel , & frémis de ma rage ;
Je vole dans ces lieux où ta froideur m'outrage ;
Oui , barbare , je vais m'assurer de tes feux ,
Te voir , t'aimer , te-plaire , ou mourir à tes yeux.

Cette héroïde est une des meilleures que nous ayons , & M. *Blin de Saintmore* est , parmi nos jeunes poëtes , un de ceux qui écrivent le mieux en vers. Son style est sur-tout remarquable par les différentes nuances , par les tons successifs de douceur & de force qu'il fait donner à la passion.

Après cette lettre l'auteur a placé la traduction des deux seules pièces qui restent de *Sapho*. La première est une hymne à *Vénus*. Peu d'auteurs grecs ont été rendus avec plus d'élégance & de naturel. M. *Blin de Saintmore* a fait l'essai , dans cette brochure , de trois genres de poésie tout-à-fait différens , & il a également réussi dans tous les trois. La seconde pièce de *Sapho* est une ode rendue par M. *Despréaux*.

114. MERCURE DE FRANCE.

M. *Blin* n'a point osé la traduire après ce célèbre versificateur.

Enfin cette brochure réunit au mérite de la poésie celui de la gravure la plus finie & la plus agréable. Les desseins de l'estampe & de la vignette sont de MM. *Eisen* & *Gravelot* ; & le burin de MM. *Aliamet* & de *Gheudx*. Le cul-de-lampe est un des plus jolis que l'on ait vus depuis long-temps ; il est dessiné & gravé par M. *Choffard*.

ANNONCES DE LIVRES.

ESSAI sur les erreurs & les superstitions anciennes & modernes ; par M. L. *Castillon*. Nouvelle édition revue , corrigée & considérablement augmentée ; à Francfort, & se trouve à Paris, chez *Lacombe*, Libraire, quai de Conti ; un vol. grand in-8°. en deux parties, prix 5 liv. relié.

Cet ouvrage est très-différent de ceux que le sieur *Lebrun* & le Docteur *Brown* ont publiés sur les erreurs & les superstitions ; il est même très-différent de ce qu'il étoit quand il a paru pour la première fois, par le grand nombre d'additions que l'auteur y a faites. Il remonte en

philosophe, jusqu'à l'origine des erreurs; & il trace en historien judicieux, le tableau des maux & des progrès qu'elles ont faits. Il a osé tirer des conséquences des principes très-vrais qu'il avoit établis dans sa première édition; mais s'il se trouvoit des censeurs qui voulussent lui supposer de mauvaises intentions, il leur déclare, dans sa préface, qu'il a assez de respect pour la religion, les établissemens, & les personnes qui lui sont consacrées, pour regarder comme un crime, tout ce qui pourroit tenter à affoiblir la confiance & la vénération qui leur sont dues. *M. L. Castilhon* travaille depuis plusieurs années au Journal encyclopédique avec *M. Castilhon* son frère aîné & *M. Rousseau*; l'union de ces trois compatriotes contribue autant que leurs talens au succès de ce Journal, qui se soutient depuis son établissement avec la même réputation. Cette édition de l'essai sur les erreurs, est augmentée de plus de moitié, & contient des matières très-intéressantes, entr'autres une vie d'*Apollonius de Thyanne* qui n'étoit point dans la première, & de nouvelles anecdotes sur la vie de *Mahomet*.

TRAITÉ de toutes les espèces de coliques, contenant des preuves analytiques

116 MERCURE DE FRANCE.

de leurs causes, & des explications mécaniques de leurs accidens & de leurs symptômes, suivant les principes les plus nouveaux & les plus raisonnables, avec leur cure; par *Jean Purcell*, docteur en médecine; traduit sur la seconde édition Angloise; par M. E... avec cette épi-
graphie: Medicus sufficiens ad morbum cognoscendum, sufficiens est ad curandum.
Hippocrat. Lib. de Arte. A Paris, chez *Lacombe*, Libraire, quai de Conti: 1767; 1 vol. in-12, 1 liv. 10 sols broché.

L'énumération que donne l'auteur de toutes les maladies qui peuvent porter le nom de coliques, fait voir combien de causes différentes peuvent produire une sensation morbifique à peu près semblable. L'auteur les suit toutes en détail, il les fait connoître & indique les routes qu'il a toujours suivies avec succès pour les combattre. Cet ouvrage annonce un médecin sage, aussi consommé dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie.

MEMOIRES de Mlle de *Valcourt*; à Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Lacombe*, Libraire, quai de Conti; 1767.

Annoncer que cet ouvrage est de la même plume qui nous a donné le *Traité de l'amitié* & celui des *passions*, c'est dire qu'il

est écrit avec pureté, avec délicatesse, & plein de sentiment. Le sujet en est extrêmement intéressant. C'est une jeune personne, qui, malgré elle, enlève à une sœur chérie un amant que toutes deux adorent. Elle en fait un sacrifice à sa vertu; mais ce sacrifice coûte la vie à son amant & à sa sœur. Ce roman est divisé en deux parties *in-12*, qui se vendent 2 liv. 8 sols, brochées,

LES Vies des hommes illustres de la France, continuées par M. *Turpin*; tomes xxiv & xxv, contenant la Vie de *Louis de Bourbon II* du nom, Prince de Condé; à Amsterdam, & se vend à Paris, chez *Knapen*, Imprimeur, au bas du pont S. Michel, & grande Salle du Palais, au bon Protecteur, 2 vol. *in-12*.

Nous renvoyons au mois prochain l'extrait de cette histoire, aussi intéressante par la rapidité du style noble & harmonieux, que par le caractère magnanime du héros. Par-tout on voit briller une imagination riche & féconde, qui fait tout peindre & rien défigurer; une grande variété dans le style toujours propre aux sujets: les moindres détails sont annoblis, & les faits sublimes sont présentés avec dignité. On apperçoit dans cet historien la marche

118. MERCURE DE FRANCE.

d'un philosophe qui descend dans les abîmes du cœur humain pour en découvrir les ressorts. M. Turpin & M. Désormeaux se sont rencontrés dans la même carrière sans se chercher; ce sont deux émules de gloire, dont le travail a un objet différent. Leur manière n'est pas la même; & c'est au public à déferer la palme.

VERS sur les deux histoires de LOUIS DE BOURBON, second du nom, Prince DE CONDÉ.

JE vous applaudis fort, estimables auteurs,
Qui tous deux de Condé nous présentez la vie.
Tous deux vous méritez, vous aurez des lecteurs;

Et, pour ma part, je vous en remercie.

On retrouve dans vos écrits

Ce héros que la France adore;

Mais pardonnez si je vous dis

Que l'âme de son petit-fils

Les peint plus sûrement encore.

C'est bien là le tableau qui le rend trait pour trait,

Sans rien retrancher à sa gloire.

François, contemplez-le dans ce vivant portrait,

Et vous le connoîtrez mieux que dans son histoire.

Par M. LINGUET, Avocat au Parlement.

NOUVELLE traduction des métamorphoses d'*Ovide* ; par M. *Fontanelle* : 2 vol. in-8°. avec figures. A Paris, chez *Pan-kouke*, Libraire, rue & à côté de la Comédie Française.

Nous nous proposons de rendre incessamment compte de cet ouvrage ; nous nous contenterons de dire ici, que cette traduction supérieure, en tout à celles qui l'ont précédée, réunit l'élégance, la précision & l'exactitude. L'auteur a fait passer dans notre langue les grâces & les beautés propres de l'original.

ANECDOTES françoises, depuis l'établissement de la monarchie, jusqu'au règne de *Louis XV.* A Paris, chez *Vincent*, rue Saint Severin ; 1767 ; avec approbation & privilège du Roi ; vol. in-8°.

Le fruit le plus précieux qu'on puisse retirer de la lecture de notre histoire, c'est que les vertus de nos ancêtres passent dans notre âme, & que leurs défauts servent à notre instruction ; c'est que nous soyons familiarisés avec leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes ; c'est que tous les traits propres à les faire connoître, & les faits principaux qui caractérisent chaque siècle en particulier, restent imprimés dans la mémoire. Tel est précisément le but que

320 MERCURE DE FRANCE.

l'on se propose, en donnant au public un recueil qui peut être appelé le résultat d'une lecture suivie de l'histoire de France, & dans lequel, sous le titre d'*anecdotes françoises*, on a réuni tout ce qui peut contribuer à remplir les différens objets que nous venons d'exposer. Tantôt on présente une de ces actions vertueuses, dont le récit doit servir à émouvoir l'âme, à l'intéresser, & à développer ce sentiment d'estime que nous avons actuellement pour le vertu. Tantôt on offre un trait qui fait gémir l'humanité sur la foiblesse des hommes. Ici ce sont des injustices criantes, des erreurs grossières, des vengeances, des perfidies, des trahisons, des cruautés; là c'est un acte de bienfaisance ou un procédé généreux; & par-tout l'histoire vient appuyer & justifier par ses exemples, les leçons de la morale & de la politique. En offrant ce recueil au public, on se propose d'intéresser l'esprit en l'amusant, & de le forger, pour ainsi dire, à retenir la chronologie de l'histoire de France, à connoître le génie propre de la nation, à se former des idées justes sur chacun des siècles qui se sont écoulés depuis l'établissement de notre monarchie. Une action qui caractérise un grand homme, est suivie d'un trait plaisant ou sérieux, d'une pensée ingénieuse,

nietse, d'un bon mot, d'une saillie, d'un événement remarquable. L'ordre chronologique auquel on s'est astreint, devoit nécessairement produire cette variété, & mêler l'utile à l'agréable. Ce qui doit être regardé comme l'objet d'une simple lecture amusante, est joint à tout ce que l'on rencontre dans nos annales de plus intéressant sur la religion, le gouvernement politique, la guerre, la navigation, les monumens publics, les jeux, les spectacles, les coutumes, les usages de la vie commune, les habits, les monnoies, en un mot, ce que l'on entend par les mœurs d'une nation. L'origine des arts & des sciences, leurs progrès, leur décadence & leur chute; les nouvelles découvertes, les entreprises extraordinaires, & la plupart des connoissances utiles ou nécessaires tiennent aussi leur rang, de façon cependant que tout ce qui semble n'appartenir qu'à l'érudition, ou n'être pas une narration purement historique, se trouve au bas des pages, & mis en forme de notes. Les lecteurs qui ne cherchent que les faits anecdotes, pourront savoir gré de cette attention. Enfin nous croyons que notre histoire est présentée d'une manière nouvelle dans cet utile & agréable recueil. On y trouve précisément ce qu'on desire de retenir, & rien

de ce qu'il est égal de retenir ou d'oublier, C'est ainsi que toutes les histoires devroient être écrites.

Nous avons vu chez le même Libraire, le sieur *Vincent*, rue Saint Severin, en parcourant les tablettes de son magasin, deux autres ouvrages qu'il doit mettre en vente le premier de Mars, & que nous nous hâtons d'annoncer au public. L'un est une nouvelle édition des *Œuvres diverses de POPE*, traduites de l'Anglois, avec des augmentations considérables. L'édition précédente ne contenoit que sept volumes; la nouvelle renferme un volume de plus; & les pièces dont elle est augmentée, n'avoient point encore été traduites dans notre langue. Elle est de plus enrichie de très-belles figures en taille douce, qui, indépendamment des augmentations dont nous venons de parler, rendroient cette édition supérieure à toutes celles qui ont paru jusqu'ici.

Le second ouvrage qui sera mis en vente le même jour que le précédent, est une nouvelle édition des poésies de *Rousseau*, en 5 vol. in-12, petit format. La plupart de celles que l'on nous a données jusqu'ici, des œuvres de ce grand poète, ont été remplies de plusieurs pièces dont il n'étoit point l'auteur. On a eu soin dans cette nouvelle

édition, de retrancher absolument les morceaux auxquels il est clairement démontré qu'il n'a point eu de part. Elle a été faite d'après les dernières corrections de l'auteur. On l'a augmentée de plusieurs pièces de divers genres, qui n'étoient que très-peu connues, & qui méritoient de l'être davantage. Parmi ces dernières, il y a des odes qui ne sont point indignes de marcher à la suite des premières. On y a de plus rassemblé quelques allégories & quelques épigrammes qui avoient paru dans d'autres recueils, & qu'on avoit attribuées à différens auteurs. On s'est attaché surtout à rendre cette collection aussi complète qu'elle peut l'être; & nous croyons que les lecteurs y verront avec plaisir deux comédies, *l'Hypocondre* & *la Dupe*, qui ne se trouvent dans aucune des éditions précédentes. Enfin celle-ci nous paroît avoir tous les avantages qui manquent aux autres.

LE CITOYEN DÉINTÉRESSÉ, ou diverses idées patriotiques, concernant quelques établissemens & embellissemens utiles à la ville de Paris, analogues aux travaux publics qui se font dans cette capitale, lesquels peuvent être adaptés aux principales villes du Royaume & de l'Europe :

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

avec l'indication des moyens de finance & d'économie , qui pourroient servir à remplir ces vues. Ouvrage divisé en deux parties & orné de figures en taille douce & de plans gravés : première partie , par M. *Maille Duffaujfoy*. A Paris, chez *Gueffier*, au bas de la rue de la Harpe ; 1767 ; in-8^o.

Cet ouvrage mérite d'être distingué de la foule de ces projets chimériques & impraticables , dont le public est inondé. L'auteur s'est proposé la plus grande économie dans l'exécution ; & il indique des moyens de finance , qui ne sont à charge ni à l'Etat ni au particulier. La magnificence & l'utilité , voilà ses deux objets. Les principaux sujets de cette première partie sont les *incendies* , l'aggrandissement des halles , l'emplacement des casernes , l'achèvement du Louvre , & la place à construire devant son péristille , l'achèvement des thuilleries , l'établissement d'une commission & d'une caisse destinée aux embellissemens de la ville de Paris. L'auteur , n'ayant fait imprimer que le nombre d'exemplaires nécessaires pour ses souscripteurs , voulant satisfaire à l'empressement que le public lui a témoigné pendant le cours de l'impression de cette première partie , s'est vu obligé de faire une seconde

Édition, de même format, papier & caractère que la première ; cependant il a cru, par reconnoissance pour le public & pour ses souscripteurs, devoir diminuer le prix de l'une & de l'autre : cette seconde édition se vend 2 liv. 5 sols, & les souscripteurs qui ont déjà payé 3 liv. pour la première partie n'auront que 1 liv. 10 sols à payer pour la seconde. Ils auront l'avantage d'avoir les premières & les plus belles épreuves des gravures.

ALMANACH Philosophique, en quatre parties, suivant la division naturelle de l'espèce humaine en quatre classes, à l'usage de la nation des philosophes, du peuple des sots, du petit nombre des savans & du vulgaire des curieux ; par un auteur très-philosophe : première partie. A Goa, chez *Dominique Ferox*, Imprimeur du grand Inquisiteur, à l'auto-da-fé ; 1767 : in-12.

C'est une plaisanterie ingénieuse & remplie d'érudition, dans laquelle l'auteur (M. L. *Castilhon*) tourne en ridicule quelques usages superstitieux, la folie des faiseurs d'almanachs, le charlatanisme & la manie des faux philosophes.

TRAITÉ des affections vaporeuses des

F iiij

deux sexes ; où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre, fondée sur des observations : par M. *Pomme*, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Médecin consultant du Roi ; troisième édition , revue , corrigée & augmentée. A Lyon , chez *Benoît Duplain*, Libraire , grande rue Mercière , à l'aigle ; 1767 ; avec approbation & privilège du Roi : vol. in-12.

La grande réputation du célèbre M. *Pomme*, le prompt débit des deux premières éditions de son livre , sont au-dessus de tous les éloges que nous pourrions faire de cet habile Médecin. Ce n'est pas à nous à juger du fond de l'ouvrage qu'il donne au public pour la troisième fois. Ces matières ne sont point de notre compétence ; mais, ce qui doit en donner l'idée la plus avantageuse , c'est l'empressement avec lequel chacun cherche à s'en procurer la lecture ; c'est l'extrême vogue de son auteur ; l'un & l'autre supposent beaucoup de mérite ; & ce que nous avons lu de son livre confirme parfaitement dans notre esprit le jugement du public. Nous y avons trouvé de la clarté , de la précision , de l'ordre , de la sagacité ; voilà ce qui est uniquement de notre ressort : nous avons oui dire à des Médecins éclairés , que le

fond des matières l'emportoit encore sur la forme. Il y a à la fin du volume un *postscriptum* concernant le traité de M. *Wyht* sur le même sujet ; nous avons cru devoir le rapporter ici en entier.

P. S. « Le traité des maladies nerveuses
 » de M. *Whitt* paroît enfin en notre lan-
 » gue ; si j'ai été des premiers à me procurer
 » cette nouvelle traduction, suis-je aussi
 » un de ceux à qui elle paroît particuliè-
 » rement adressée. Je l'ai lue d'abord avec
 » avidité ; je l'ai relue ensuite & parcou-
 » rue plus d'une fois ; je la connois par
 » conséquent au point que je pourrois en
 » donner ici l'extrait, & en relever toutes
 » les contradictions, si tout autre que moi,
 » préposé pour ces sortes d'analyses, ne
 » m'avoient prévenu.

« Je me bornerai donc à en extraire l'é-
 » pigraphe placée à la tête de cet ouvrage ;
 » la voici :

» *Multum egerunt qui ante nos fuerunt , sed non*
 » *peregerunt. Multum adhuc restat opera , mul-*
 » *tumque restabit , neque ulli nato post mille*
 » *saecula praevidetur occasio aliquid adhuc adji-*
 » *ciendi.*

« De si belles paroles, proférées avec humi-
 » lité par notre auteur anglois, semblent
 » demander grace à tout lecteur impartial.
 » Mais me dispenseront-elles de venger

128 MERCURE DE FRANCE.

„ l'humanité de ce nouvel outrage ? Je m'en
 „ croirois coupable si , avec le plus grand
 „ nombre de Médecins , je me conten-
 „ tois de gémir secrètement sur elle : qu'il
 „ me soit donc permis de prendre haute-
 „ ment sa défense , en m'élevant contre
 „ les prétentions de M. *Whitt*. Son traduc-
 „ teur , à qui nous sommes redevables d'une
 „ savante introduction , & d'un codex
 „ pharmaceutique , à l'aspect duquel tout
 „ vapoureux frémit , vengera , si bon lui
 „ semble , son auteur ; ce à quoi je l'invite
 „ aujourd'hui , en le priant de vouloir bien
 „ étayer les observations-pratiques , rappor-
 „ tées dans cet ouvrage , par de nouveaux
 „ faits , dont nous puissions juger par nous-
 „ mêmes , en les mettant sous nos yeux.

„ Si , par des observations faites en
 „ France , il est prouvé que l'émétique ,
 „ l'hypécacuaana , les purgatifs , les élixirs
 „ ou cordiaux , les stomachiques , les antif-
 „ spasmodiques les plus outrés , les narco-
 „ tiques , les vésicatoires & les cautères
 „ soient des remèdes curatifs dans l'affec-
 „ tion nerveuse spasmodique , je dirai
 „ alors avec M. *Whitt* : *multum egerunt*
 „ *qui ante nos fuerunt , sed non peregerunt.*
 „ *Multum adhuc restat opera , multumque*
 „ *restabit , &c.* & avouant alors mon insuf-
 „ fisance , je rentrerai dans le cahos. téné-

« breux où l'on nous a laissés. Ce n'est point
 « à M. *Whitt* seul que je prends la liberté
 « de m'adresser, mais encore à tous les
 « auteurs vivans qui ont traité avec moi
 « cette matière, je n'en excepte point les
 « anonymes ; je ne rejette que les person-
 « nalités.

« Les contestations des Médecins sur le
 « fait de l'inoculation, ont réveillé le zèle
 « des Magistrats qui, par une sage pré-
 « voyance, ont voulu s'assurer, par des
 « éclaircissémens certains, de l'utilité ou
 « du danger de cette opération. La con-
 « testation présente sur un fait tout aussi
 « important, ne fixera-t-elle pas leur atten-
 « tion ? C'est le seul moyen de statuer défi-
 « nitivement sur cet article, & de soustraire
 « l'humanité à la fureur des deux partis.

« Notre célèbre Journaliste a senti toute
 « la conséquence d'une prompte décision.
 « Cette question, (nous dit il), une des
 « plus importantes qu'on ait agitées depuis
 « long-temps, ne sauroit être discutée avec
 « trop d'exactitude. Nous recueillerons
 « avec soin les pièces, afin que les Méde-
 « cins instruits puissent en déduire la pra-
 « tique la plus salutaire dans ce genre de
 « maladie, qui n'a jusqu'ici que trop ré-
 « sisté à leurs efforts. *Voy. le Journal de*
 « *Médecine*, mois d'août 1766, pag. 122.

„ C'est à M. *le Begue*, traducteur de M.
 „ *Whitt*, & à tous ceux qui, comme lui,
 „ adoptent cette pratique, à fournir à M.
 „ *Roux* les pièces nécessaires à l'instruction
 „ de ce procès. Il n'a encore paru que des
 „ observations opposées à leur système,
 „ ou, s'il en a paru quelques-unes qui
 „ semblent leur être favorables, elles ne
 „ sauroient être décisives, ce qui nous
 „ force à demander des faits plus concluans,
 „ en un mot, des observations contraires
 „ à celles que l'on a publiées. J'ai déjà
 „ fait une fois cette demande dans ma
 „ première édition ; je l'ai refaite dans ma
 „ seconde, & encore aujourd'hui dans la
 „ troisième : on me dispensera, je pense,
 „ d'y revenir une quatrième fois ; & je
 „ déclare que ce sera la dernière ».

ORAISON funèbre de *François I*, Em-
 pereur, pour le jour de l'anniversaire ; par
 le R. P. *le Chapelain*, Prédicateur de Leurs
 Majestés Impériales & Royales. A Liège ;
 chez *Barthelmy Collette*, Imprimeur-Li-
 braire : & se vend à Paris, chez *Morisset*,
 Libraire, place de Sorbonne.

Cette pièce pleine de grands traits, ré-
 pond parfaitement à la majesté du sujet ;
 & à la réputation de l'orateur. Elle donne
 la plus grande idée d'un Prince, dont la

mémoire sera long-temps chere à l'Empire, à la Toscane & à tous ceux qui aiment à voir sur le trône les vertus chrétiennes & sociales, réunies avec l'éclat du diadème. « *François I*, Duc de Lorraine, » Prince le plus digne par ses vertus personnelles, d'avoir été choisi de Dieu pour » posséder le cœur de la première & d'une » des plus vertueuses Princesses du monde; » pour porter le sceptre de l'Empire & » remplir le premier trône du monde; pour » devenir le père de la plus nombreuse & » de la plus brillante famille du monde ». Tel est le vaste champ que l'orateur ouvre à son éloquence toujours soutenue, noble & sublime, quoique simple & sans prétention, parce qu'elle est uniquement fondée sur les choses & non sur les mots. On y verra sur-tout avec plaisir & avec le plus grand intérêt, le tableau raccourci des principaux événemens qui précédèrent immédiatement le règne de cet Empereur; le parallèle du collège Thérésien & de la maison des Orphelins de Vienne; la description d'un débordement du Danube, qui inonda le plus grand faubourg de cette capitale; la peinture pathétique & attendrissante de la funeste catastrophe qui ravit subitement un si bon Prince à la terre, &c. &c. &c.

1132. MERCURE DE FRANCE.

CHOIX de poésies Allemandes ; par M. Hubert. A Paris, chez Humblot, Libraire, rue Saint Jacques, près Saint Yves ; 1767 : avec approbation & privilège du Roi ; 4 vol. in-12.

Nous avons déjà rendu compte du premier volume de cet agréable recueil, où l'on trouve réuni tout ce que les poëtes Allemands ont fait de plus excellent dans tous les genres de poésies, rendu en françois avec tous les agrémens de notre langue. La multitude des ouvrages nouveaux a interrompu l'analyse que nous nous proposons de donner des trois autres vol. Nous y reviendrons dans le Mercure suivant ; & nous nous contenterons dans celui-ci, d'avertir le public, que le Libraire a fait imprimer un petit nombre d'exemplaires in-8°, grand & beau papier, pour les curieux & les amateurs des belles éditions.

EPITOME Antiphonarii Romani, sexagesimale pro dominicis & festis ; in quo continentur antiphona, psalmi, capitula, hymni, orationes, commemorationes, completorium, & officium hebdomadae sanctae ex integro. Venetis, apud viduam Joannis-Nic. Galles, D. D. Episcopi, Cleri & Collegii Typ. 1766 ; cum approbatione & privilegio Regis. Ce livre se vend à Paris, chez

Barbou, rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.

La présente édition est exactement conforme aux grands livres de chœur, imprimés à Lyon en 1763., sous les yeux des auteurs. On a eu attention de marquer les longues devant les brèves par des notes à queue qui les précèdent. On trouve aussi, à la fin de chaque pièce, les véritables tons dont elles sont composées. Ce livre ne peut manquer d'être utile & commode aux ecclésiastiques. On vend chez le même Libraire *Barbou*, rue des Mathurins, l'Art du plein chant, ou Traité théorico-pratique sur la façon de chanter ; vol. in-12.

EPITOME Gradualis Romani, seu cantus Missarum dominicalium & festivarum totius anni : editio prima, cantui romano similima. Venetis, apud viduam Joannis Nic. Galles, D. D. Episcopi, Cleri & Collegii. Typ. 1766 : cum approbatione & privilegio Regis. Ce livre se vend à Paris, chez *Barbou*, rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.

Cette édition de l'Antiphonaire Romain contient les antiennes, les psaumes, capitules, hymnes, versets & oraisons propres des vêpres de tous les dimanches & fêtes.

134 MERCURE DE FRANCE.

de l'année. Tout est disposé suivant l'ordre des offices de l'église. Pour la commodité des ecclésiastiques qui chantent dans les chœurs, on a rendu ce vespéral, ainsi que son graduel, conforme aux dernières éditions des grands livres de chœur imprimés à Lyon.

NOUVELLE Histoire de l'Afrique Francoise, enrichie de cartes & d'observations astronomiques & géographiques, de remarques sur les usages loyaux, les mœurs, la religion & la nature du commerce général de cette partie du monde ; avec la description des productions, & la position des fleuves & rivières qui servent à la navigation & au commerce de l'Afrique ; leurs sources, leurs distances respectives & les routes qu'il faut tenir pour y naviguer ; les chemins nouveaux & directs pour les mines d'or & pour l'intérieur de la fabrique ; la description des forêts qui produisent la gomme ; les moyens de rendre l'Afrique une portion précieuse à l'Etat & à la religion ; enfin une dissertation physique & historique sur l'origine des Nègres, & la cause de leur couleur, avec l'exposition & la réfutation des systèmes anciens & modernes sur cette matière ; par M. l'Abbé *Demanet*, ci-devant Curé & Au-

mônier pour le Roi en Afrique. A Paris, chez la veuve *Duchefne*, Libraire, rue Saint Jacques, au temple du Goût ; *Lacombe*, Libraire, quai de Conti ; 1767 : deux vol. in-12.

Ce livre est divisé en trois parties : la première contient des descriptions de toutes les parties de l'Afrique, de ses îles habitées, de leur position, de leurs productions, & de leur commerce respectif, comme analogue à l'Afrique Françoisse. La seconde renferme le tableau des mœurs & de la religion des Africains ; des observations sur leurs usages, sur les productions du pays, sur les animaux, sur les plantes, &c. Enfin on trouve, dans la troisième partie, une dissertation physique & historique sur l'origine des Nègres. La lecture de cet ouvrage nous a paru très-curieuse : on y apprend beaucoup de choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs.

TRAITÉ des contrats de bienfaisance, selon les règles, tant du for de la conscience, que du for extérieur ; par l'auteur du *Traité des obligations*. A Paris, chez *Debure* l'aîné, quai des Augustins, à l'image Saint Paul ; à Orléans, chez *J. Rouzeau Montaut*, Imprimeur du Roi, de la Ville, & de l'Université ; 1766 : avec approbation & privilège du Roi ; deux vol. in-12.

136 MERCURE DE FRANCE.

Il paroît que l'auteur de cet ouvrage s'est proposé de traiter toutes les matières de droit dans autant de volumes séparés, pour satisfaire les personnes qui voudront s'attacher à une partie plutôt qu'à une autre. Quant au fond de l'ouvrage, c'est aux juriconsultes & aux Avocats à juger si l'auteur a bien rempli son sujet.

MANUEL Harmonique, ou Tableau des accords-pratiques, pour faciliter à toutes sortes de personnes, l'intelligence de l'harmonie & de l'accompagnement, avec une partie chiffrée pour le clavecin, & deux nouveaux menuets en rondeau ; par M. *Dubreuil*, Maître de Clavecin : prix 1 liv. 16 s. Paris, chez *Lacombe*, Libraire, quai de Conti ; l'auteur, rue de Poitou, au Marais, à côté de M. *Junot*, Notaire ; 1767 : avec approbation & privilège du Roi ; in-8^o de 60 pages.

M. *Dubreuil*, auteur du Dictionnaire Lyrique que nous avons annoncé l'année dernière, toujours occupé du soin de procurer aux amateurs de la musique de nouveaux moyens de cultiver cet art avec plus de plaisir & plus de lumières, vient de mettre au jour cette brochure, dans laquelle toute sorte de personnes peuvent facilement & en peu de temps prendre l'intelli-

gence de l'harmonie & de l'accompagnement : ouvrage que nous estimons très-propre à donner , sans peine & sans travail, des lumières utiles sur un art si agréable & universellement pratiqué aujourd'hui en France.

: DIALOGUE entre un Auteur & un Receveur de la capitation ; par Mde D. L. R. avec cette épigraphe :

Si ad naturam vixeris, numquam pauper eris: si ad opinionem vives, numquam dives. Epic. in Senecæ epist. 16.

A Amsterdam ; 1767 : brochure in-11 , de 36 pages.

: C'est ici une plaisanterie qui peut faire passer un quart-d'heure agréablement.

MÉMOIRE pour l'âne de Jacques Feron, blanchisseur à Vanvres, demandeur & défendeur ; contre l'ânesse de Pierre le Clerc, jardinier-fleuriste, demanderesse & défenderesse : in-8° de 60 pages.

Ce Mémoire fit beaucoup de plaisir lorsqu'il parut en 1751 ; comme il est devenu fort rare , & qu'il mérite d'être conservé , on a cru que le public en verroit la réimpression avec plaisir. Cet ouvrage

138 MERCURE DE FRANCE.

tenferme une critique également folide & ingénieufe des mœurs & des ridicules du temps.

MANIERE de préférer & guérir des maladies des gencives & des dents ; par M. *Leroy de la Faudiguere* , privilégié fuivant la Cour ; à Paris , de l'Imprimerie de *Valleyre* , fils aîné , rue de la vieille Bouclerie , à l'arbre de Jéfé ; 1766 ; feuille in-12.

Ce petit écrit annonce un opiat & un elixir qui font particuliers à M. *le Roi de la Faudiguere* , & dont on verra les propriétés admirables , détaillées dans l'ouvrage même qu'il faut fe procurer. M. *le Roi* demeure à l'hôtel d'Ouglas , rue Saint Benoît , vis-à-vis de l'Abbaye de Saint Germain , au premier.

ETRENNES curieufes & utiles à l'ufage de la Province du Berri , pour l'année 1767. À Bourges , chez la veuve de *Jacques Boyer* , Imprimeur du Roi & du Clergé : avec approbation & permiffion du Roi. Il s'en trouve des exemplaires chez *Barbou* , rue des Mathurins.

Ce petit almanach donne une connoiffance très détaillée de la Province de Berry.

GESONCOUR & Clementine, tragédie bourgeoise, en cinq actes, en prose, représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires de S. A. R. Mgr le Duc *Charles de Lorraine & de Bar, &c.* le 4 novembre 1766, jour de la célébration de la fête de ce Prince; par *M. de Bastide*. A Bruxelles, de l'Imprimerie royale; 1767: brochure in-12.

Il y a dans cette pièce des situations touchantes, des momens intéressans. C'est un roman mis en action, qu'il est difficile de lire sans se sentir attendri.

L'Ami de la vérité, ou Lettres impartiales, semées d'anecdotes curieuses, sur toutes les pièces de théâtre de M. de Voltaire; par l'auteur de l'Essai historique & philosophique sur les principaux ridicules des différentes nations. A Amsterdam, & se vend à Paris, chez *Jorry*, rue de la Comédie, aux deux cigognes; *Gueffier*, au bas de la rue de la Harpe, à la liberté; *Delalain*, rue Saint Jacques; 1767: brochure in-12 de 150 pages.

Tous les objets contenus dans cette brochure, par *M. Gazon Dourxigné*, avoient déjà été traités & avoient paru séparément; l'auteur a jugé, avec raison, que leur assemblage pourroit former un recueil

agréable, & que tout ce qui concerne un écrivain aussi célèbre que M. de *Voltaire*, doit être généralement intéressant.

Discours qui a concouru pour le prix de l'Académie Française en l'année 1767 sur ce sujet : *exposer les avantages de la paix ; inspirer de l'horreur pour les ravages de la guerre , & inviter toutes les nations à se réunir pour assurer une tranquillité générale ;* par M. l'Abbé Maury, de l'Académie des Arcades de Rome. A Paris, chez de *Hansy* le jeune, Libraire, rue Saint Jacques ; *Lacombe*, Libraire, quai de Conty ; 1767 : in-8^e.

Quoi que ce discours n'ait pas été couronné, comme ceux de MM. de la *Harpe* & *Gaillard* sur le même sujet, il mérite du moins d'être lu.

LETTRE de M. A. Petit, Docteur-Régent & ancien Professeur de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Stockholm, &c. à M. le Doyen de la Faculté de Médecine ; sur quelques faits relatifs à la pratique de l'inoculation. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*, Libraire, au Palais, sur le perron de la Sainte Chapelle ; 1767 : in-8° de 40 pages.

Nous avons dit que nous nous contenterions de rapporter désormais les titres des ouvrages qui traitent de l'inoculation ; vu la multiplicité des écrits qui paroissent tous les jours sur cette matière.

LE Galant Escroc , comédie en un acte en prose , précédé des adieux de la parade , prologue en vers libres. A La Haye ; & se trouve chez *Gueffier* , rue de la Harpe , vis-à-vis de celle de Saint Severin ; 1767 : in-8^o.

Cette pièce fait partie du *Théâtre de Société* , composé , jusqu'à présent , de *la Veuve* , du *Rossignol* , & de *la Partie de Chasse de Henry IV*. Nous trouvons dans la comédie du *Galant Escroc* des caractères bien frappés , & par-tout le ton du plus grand monde. Quant à la partie dramatique , nous la croyons faite dans toutes les règles de l'art. La marche est vive , le plan correctement dessiné , & les détails nous ont paru pleins de chaleur. Nous en parlerons plus amplement dans un de nos prochains *Mercur*e à l'article des spectacles.

THÉMISTOCLE , tragédie , par M. *Moline* ; avec cette épigraphe :

Homines ad Deos nullâ re propius accedunt quàm salutem hominibus dando. Cic. pro Ligario.

542 MERCURE DE FRANCE.

Prix trente sols. A Paris, chez *Dufour*, Libraire, quai de Gesvres, la quatrième boutique à gauche, en entrant par le pont Notre-Dame, au bon pasteur ; 1767 : avec approbation & permission ; in-8°.

Nous avons déjà plusieurs tragédies sur ce sujet ; c'est au public à juger lequel des différens auteurs mérite la préférence.

PANTHÉE, tragédie ; par M. *Traversier* : prix trente sols. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Dufour*, Libraire, quai de Gesvres, au bon pasteur, la quatrième boutique à gauche, par le pont Notre-Dame : 1766.

Voici encore une tragédie qui n'a point été représentée, & dont le sujet avoit déjà été traité par d'autres poètes.

ÉPIÎRE à une Dame qui allaite son enfant, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie Française en 1766 ; par M * * * ; avec cette épigraphe :

Où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ? J. J. Rousseau.

A Paris, chez *Regnard*, Imprimeur de l'Académie Française, grand'salle du Palais, à la providence, & rue basse des Ursins ; 1766 : in-8°.

Nous avons remarqué dans cette épître quelques vers de sentiment.

ETRENNES nantoises , ecclésiastiques , civiles & nautiques pour l'année commune 1767 , calculées au méridien de Nantes, A Nantes , chez la veuve de *Joseph Vatar* , Imprimeur du Roi & de Mgr l'Evêque ; avec privilège du Roi. A Paris , chez *Gueffier* , Libraire , quai des Augustins ; prix 18 sols.

Les personnes qui desirent de connoître la Bretagne & les habitans notables de cette province trouveront ici de quoi satisfaire leur curiosité.

SUITE des bagatelles anonymes recueillies par un amateur , in-8°. grand papier , avec vignette & cul-de-lampe en taille douce : se trouve à Paris , chez *Delalain* , Libraire , rue Saint Jacques , près la fontaine Saint Severin. Prix 1 livre 4 sols broché.

Le même Libraire vient d'acquérir les livres suivans que nous avons annoncés dans le temps avec l'éloge qu'ils méritent.

Les après dîners de la campagne , ou recueil d'histoires amusantes & intéressantes ; 4 parties en 2 vol. in-12 : 6 liv. relié.

244 MERCURE DE FRANCE.

LETTRES de Mademoiselle *Jussy*, contenant son histoire, nouvelle édition, in-12, 1 liv. 10 sols broché.

LE nouveau spectateur & le monde, suite de cet ouvrage; 12 vol. in-12, 30 l. reliés. Les volumes se vendent séparément.

PROJET de paix perpétuelle; par *J. J. Rousseau*, de Genève; in-12, avec une estampe de *M. Cochin*, 1 liv. 4 sols.

AVENTURES de *Victoire Ponty*, 2 parties petit in-12, 1 liv. 4 sols broché.

DISSERTATION sur la petite vérole & l'inoculation; par *M. P. D. M.* Docteur de la Faculté de Médecine de Paris; seconde édition augmentée, in-12, 15 sols broché.

A V I S

ON vient de réimprimer la traduction des Lettres Perruviennes en italien; par *M. Deodati*, avec le françois à côté. Cette traduction est estimée des connoisseurs pour la correction, la clarté & l'élégance du style; elle l'est aussi, par une méthode toute nouvelle & très-simple, d'une utilité merveilleuse pour bien apprendre en peu de temps la prosodie italienne, qui, sans cela,

cela , coûteroit toujours aux amateurs des années entières. L'on trouve cet ouvrage en deux volumes *in-12* , à raison de cent sols , relié , chez *Molini* , Libraire , sur le quai des Augustins.

On trouve aussi chez le même Libraire la dissertation sur l'excellence de la langue italienne , faite par le même auteur , avec une lettre de *M. de Voltaire* à ce sujet , & la réponse de *M. Deodati*.

DELALAIN , Libraire , rue Saint Jacques , donne avis qu'il vient d'acquérir les exemplaires qui restoient d'un ouvrage intitulé *le Dessinateur pour les fabriques d'or & d'argent & de soie , avec la traduction de six tables raisonnées , tirées de l'Abecedario pittorico , imprimé à Naples en 1733 ; par M. Joubert de l'Hiberderie : un vol. in-8°* , qui se vendoit précédemment chez *M. Bauche* ; & nous croyons faire plaisir à nos lecteurs , en les prévenant de ce changement ; nous nous rappelons très-bien d'avoir annoncé dans son temps cet ouvrage avec éloge * ; & qu'il est même nécessaire à ceux qui veulent connoître la partie des manufactures , & peut faire suite

* *Mercur* février 1765. *Journal Encyclopédique* mars 1765. *Journal des Dames* janvier 1765. *Journal des Savans*.

46 **MERCURE DE FRANCE.**
aux mémoires que l'Académie donne successivement sur tous les arts & métiers.

LETTRE à M. DE LA PLACE.

De Bruxelles , le 6 février 1767.

PERMETTEZ, Monsieur, à un de vos lecteurs, de vous adresser la lettre ci-jointe, pour être insérée dans votre prochain *Mercur*. Vous obligerez bien sensiblement, &c.

TOURNAIRE DE LA TOUR.

LETTRE à M. COLLÉ, auteur de la comédie de la Partie de Chasse de Henry IV.

MONSIEUR,

VOTRE comédie de *la Partie de Chasse de Henry IV* a eu quatre représentations dans cette ville. Aux trois premières elle a été fort applaudie, & à la quatrième, bien plus encore. Cette dernière a été donnée hier à l'occasion de l'heureuse convalescence de Son Altesse Royale Mgr le Prince Charles, Duc de Lorraine, de Bar,

& Gouverneur Général des Pays - Bas Autrichiens, &c. Le rapport qu'il y a, Monsieur, entre le caractère de ce bon Prince & celui de votre héros est si frappant ; ou, pour mieux dire, l'âme de notre Prince est si parfaitement semblable à celle du père des Français, qu'à chaque endroit de votre pièce, ou l'on peut dire : voilà véritablement *Henri* ! on disoit & l'on s'écrioit : voilà *Charles*, voilà *Charles* ! Le Prince qui avoit été conduit de son palais jusqu'au théâtre, aux acclamations d'un peuple immense, fut attendri jusqu'à mêler souvent ses larmes à celles de ses sujets. Concevez, Monsieur, quel jour délicieux pour un bon Prince ! Quel spectacle ! Ce spectacle intéressant conduisit naturellement à un examen & à une analyse plus raisonnée de votre pièce. Il n'y eut qu'une voix pour rendre justice à vos talens & applaudir au choix d'un sujet qui fait l'éloge de votre cœur & de votre plume. Comme il n'y a rien de si glorieux ni d'aussi flatteur qu'un pareil suffrage unanime, je suis ravi, Monsieur, d'être un des premiers à vous l'annoncer & à faire connoître jusqu'où vont l'affection & la reconnoissance des Bruxellois envers leur Prince.

J'ai l'honneur, &c.

TOURNAIRE DE LA TOUR.

G ij

COURS public de plusieurs Sciences.

DEUX personnes accoutumées à enseigner avec succès, ont été autorisées pour ouvrir, dans une même salle, un cours combiné de quelques sciences, dont elles enseigneront chacune une partie séparée.

Ce cours s'ouvrira au commencement de cette année 1767, dans le quartier du Louvre.

Le lundi, mercredi & vendredi, on donnera un cours du calcul complet, à dix heures précises du matin; à onze, on donnera les principes de la géographie, tant ancienne que moderne; & à midi une leçon de la langue allemande.

Les mardi, jeudi & samedi, on donnera à dix heures du matin un cours de géométrie & de trigonométrie; à onze, une leçon sur l'histoire universelle, & à midi on exposera un examen sur les principes généraux du langage, ou élémens de grammaire appliqués d'abord à la langue française.

On recommencera toutes ces parties tous les quatre mois, pour la facilité de ceux qui n'auront pû souscrire au temps nécessaire, & l'on trouvera la distribu-

tion de toutes les leçons dans le prospectus imprimé.

Les souscriptions sont ouvertes chez M. *Gibelin*, rue du Chantre, vis-à-vis l'hôtel du Saint-Esprit, dans la maison de M. *Marteau*, au fond de la cour à gauche, au second, restant chez M. *Bemetzrieder*.

A 6 liv. par mois pour chaque partie.



ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

CHIRURGIE.

*HÔPITAL de M. le Maréchal DE BIRON,
actuellement au Gros Caillou.*

Nous avons cru qu'il étoit désormais superflu de continuer à donner les listes des traitemens faits avec les dragées antivénériennes dans l'hôpital des Gardes Françaises. Des succès si constamment soutenus, non-seulement dans cet établissement, mais encore dans tous les hôpitaux militaires, où l'on ne traite les troupes de Sa Majesté que par ce remède, ne peuvent plus laisser aucun doute sur l'efficacité & la supériorité de la méthode de M. Keyser. Ce n'est donc plus pour en faire l'apologie que nous donnons l'état suivant, mais pour faire connoître le nouvel hôpital que M. le Maréchal de Biron vient d'établir au Gros Caillou, pour les Gardes Françoises & Suisses, qui y seront

également admis & traités. C'est un tribut d'éloges que nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de payer à cet illustre citoyen ; car c'est louer les grands hommes, que de faire connoître les choses utiles qu'ils font en faveur de l'humanité.

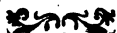
Ce nouvel établissement, beaucoup plus étendu que l'ancien, permet d'y recevoir non-seulement tous les soldats des deux corps, qui sont atteints de maladies vénériennes, mais encore tous ceux qui sont atteints de quelque maladie, quelle qu'elle soit. Ainsi on ne s'y borne plus à ne traiter que douze soldats à la fois ; il y a eu constamment depuis le nouvel établissement 80 ou 100 malades par chaque traitement. Chaque soldat a son lit & ses vêtemens d'entrée ; il y a un nombre suffisant d'officiers de santé, de domestiques & de personnes préposées à maintenir l'ordre. Les alimens & les remèdes y sont distribués avec le plus grand soin & la plus grande exactitude ; & nous doutons qu'il y ait, nous ne disons pas dans le royaume, mais dans l'univers entier, un lieu où les malades soient plus commodément, plus agréablement même ; & mieux traités.

Les portes de l'hôpital sont ouvertes à tout le monde ; M. *Keiser* ne cesse d'inviter les gens de l'art & les praticiens de ve-

ne s'assurer par eux-mêmes , de l'efficacité de sa méthode ; il ose les assurer qu'ils y recevront toujours de la part de tout le monde , l'accueil qu'ils méritent ; & s'il en étoit quelqu'un qui voulût honorer de ses conseils & de ses lumières , soit M. Keyser lui-même , soit les personnes proposées sous lui pour l'administration de son remède , il doit être assuré qu'on les recevra avec reconnoissance & qu'on se fera un devoir d'en profiter.

M. Keyser croit devoir saisir cette occasion pour réparer une fausse imputation qui lui est échappée dans son *examen du parallèle des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne*. Il dit , pag. 186 , en parlant des traitemens faits dans l'hôpital de Mézières : « Nous sommes obligés de convenir que si les dragées antivénériennes avoient été administrées partout avec aussi peu de circonspection que dans cet hôpital , elles n'auroient pas eu les succès qu'on avoit lieu d'en attendre. Il paroît, par les différens états, qu'on les a portées souvent à des doses excessives dans toutes sortes de sujets ». Et pag. 245 , après avoir rendu compte de quelques observations qui se trouvent dans les premiers états de cet hôpital sur quelques soldats morts pendant le traitement :

« ce petit nombre d'observations ne justifie quē trop ce que j'ai dit de l'administration des dragées dans l'hôpital de Mézières ». Il ne dissimulera pas qu'en écrivant ainsi, il croyoit être fondé à faire des reproches au sieur *Marchant*, actuellement Chirurgien Major de cet hôpital; il ignoroit alors que ce Chirurgien n'étoit pas encore à la tête de cet hôpital, lorsqu'on commença à y introduire l'usage des dragées antivénériennes, temps auquel sont arrivés les accidens qu'il avoit cru devoir lui attribuer. Il ignoroit aussi qu'encore aujourd'hui, le sieur *Marchant* n'a pas les dragées en sa disposition; qu'elles sont déposées à la pharmacie & distribuées sur son ordonnance: enfin qu'il ne rédige pas ses états, & qu'il ne fait que les viser à la fin du mois. Ces différentes circonstances, jointes aux preuves multipliées qu'il a eues de la probité & des lumières du sieur *Marchant*, ne lui permettent pas de différer plus long-temps à se rétracter. M. *Keyser* est bien éloigné de vouloir imiter ses adversaires; il n'a pas besoin, pour la défense de sa cause, d'avoir recours à la calomnie.



*ÉTAT des malades qui ont été traités des
maladies vénériennes sous les yeux &
par la méthode de M. DE KEYSER, de-
puis le 30-Mai 1765, jusqu'au premier
de Septembre 1766.*

<i>Compagnies.</i>		<i>Noms des Soldats.</i>	<i>Dates des entrées.</i>	<i>Dates des sorties.</i>
1765.				
VIZÉ,	Flament,	30 mai.	16 juill.	
Anterroche,	Bray,	6 juin.	16 juill.	
Pronleroy,	Le Brun,	13 juin.	23 juill.	
Despiés,	Charpentier,	13 juin.	23 juill.	
Latour,	Kryer,	20 juin.	30 juill.	
La Sône,	Caillou,	20 juin.	30 juill.	
D'Obfonville,	Praslier,	20 juin.	30 juill.	
Guezgorlay,	Marne,	18 juill.	27 août.	
Guezgorlay,	Bourguignon,	18 juill.	27 août.	
Colonelle,	Bérar,	23 juill.	3 sept.	
Coëtterieu,	La Cour,	25 juill.	10 sept.	
Anterroche,	Chevalier,	1 ^{er} août.	10 sept.	
La Sône,	Cottandre,	8 août.	22 octo.	
D'Obfonville,	Monnet,	8 août.	25 sept.	
Poudenx,	Triste,	22 août.	8 sept.	
La Sône,	Serpe,	29 août.	15 octo.	
Villers,	Roussel,	5 sept.	15 octo.	
Colonelle,	Bernard,	5 sept.	22 octo.	
Mathan,	Coulvé,	9 octo.	19 nov.	
Poudenx,	Ventribou,	17 octo.	26 nov.	
Poudenx,	Lefeuvre,	17 octo.	26 nov.	
Colonelle,	La Réjouissance,	24 octo.	26 nov.	
D'Obfonville,	Patté,	31 octo.	10 déc.	

<i>Compagnies.</i>	<i>Noms des Soldats.</i>	<i>Dates des entrées.</i>	<i>Dates des sorties.</i>
		1765.	1766.
La Sône,	Chenut,	3 déc.	7 janv.
Poudenx,	La Feuillade,	11 déc.	14 janv.
D'Hallot,	Dupont,	19 déc.	21 janv.
De Grasse,	Le Roy,	19 déc.	28 janv.
De Grasse,	Pouge,	19 déc.	18 fév.
D'Offronville,	Hainault,	21 déc.	28 janv.
Le Camus,	Lefort,	27 déc.	4 mars.
Razilly,	Duchefne,	26 déc.	4 fév.
		1766.	
Bouville,	Brunot,	2 janv.	11 fév.
Bouville,	Givet,	2 janv.	11 fév.
Villers,	Queunetier,	9 janv.	25 fév.
D'Offranville,	Valentin,	16 janv.	25 fév.
Marfay,	Saint-Beuve,	6 janv.	25 fév.
D'Hallot,	Garabis,	30 janv.	11 mars.
Mithon,	Girault,	8 fév.	25 mars.
Bouville,	Charvet,	13 fév.	25 mars.
La Sône,	L'Entredex,	20 fév.	1 ^{er} av.
Colonelle,	Berard,	25 fév.	8 avril.
Poudenx,	Beaulieu,	25 fév.	8 avril.
Colonelle,	Berap,	18 mars.	29 avril.
D'Hallot,	Mandrou,	19 mars.	6 mai.
Le Camus,	Valentin,	20 mars.	29 avril.
La Sône,	Legras,	27 mars.	18 sept.
Anterroche,	Fremont,	27 mars.	3 mai.
Mathan,	Lacomble,	16 avril.	29 mai.
Bouville,	Dumont,	17 avril.	25 mai.
D'obsonville,	Dufour,	18 avril.	10 juill.
Despiés,	Richer,	29 avril.	5 juin.
Razilly,	Jourdel,	29 avril.	
Mithon,	Bourgoire,	8 mai.	19 juin.
		G vj.	

156 MERCURE DE FRANCE.

<i>Compagnies.</i>	<i>Noms des Soldats.</i>	<i>Dates des entrées.</i>	<i>Dates des sorties.</i>
Anterroche ,	Baudry ,	8 mai.	14 août.
Latour ,	Jouvenot ,	21 mai.	26 juin.
Dépôt ,	Clausel ,	22 mai.	26 juin.
La Sône ,	Deridier ,	20 mai.	26 juin.
La Sône ,	Ponthieu ,	24 mai.	3 juill.
Despiés ,	Aumont ,	24 mai.	10 juill.
Prontleroy ,	Francfort ,	25 mai.	3 juill.
Mithon ,	Sajotte ,	26 mai.	3 juill.
Marfay ,	Tocant ,	25 mai.	24 juill.
Coëtterieu ,	Feradien ,	26 mai.	26 juin.
D'Offranville ,	Fautras ,	26 juin.	10 juill.
Musicien ,	Bridoux ,	27 mai.	21 août.
Despiés ,	De l'homme ,	31 mai.	10 juill.
La Sône ,	Saint-Jean ,	3 juin.	24 juill.
Dépôt ,	Chandellier ,	5 juin.	7 août.
Defours ,	Gabriel ,	3 juin.	24 juill.
Baudouin ,	Rambour ,	10 juin.	24 juill.
Charulé ,	Prevot ,	10 juin.	24 juill.
Coëtterieu ,	Gonault ,	15 juin.	
Bouville ,	Berry ,	16 juin.	14 août.
Dépôt ,	Churmanne ,	18 juin.	17 sept.
Le Camus ,	Le Jeune ,	20 juin.	31 juill.
La Sône ,	Lemoine ,	21 juin.	24 juill.
Bombelles ,	Crepv ,	22 juin.	25 sept.
Dépôt ,	Cardos ,	25 juin.	28 août.
Dépôt ,	Louëtte ,	25 juin.	10 juill.
Dépôt ,	Maillet ,	26 juin.	31 juill.
Desmoges ,	Geille ,	28 juin.	4 sept.
D'Anterroche ,	Sergent ,	29 juin.	7 août.
Marfay ,	D'Aumont ,	30 juin.	25 sept.
D'Obsonville ,	Belloy ,	30 juin.	
D'Obsonville ,	Bernard ,	30 juin.	

*Compagnies.**Noms des Soldats. Dates des entrées. Dates des sorties.*

D'Aldart,	Mareoulx,	1 ^{er} juill. 7 août.
Dudreeneue,	La Fleur,	4 juill. 21 août.
La Sône,	Langand,	5 juill. 14 août.
Dépôt,	La Rose,	2 juill. 7 août.
La Sône,	Recicourt,	5 juill. 14 août.
Bouville,	Presle,	6 juill. 24 juill.
Defours,	Ostende,	10 juill. 28 août.
D'Hallot,	Garabis,	10 juill. 14 août.
Dépôt,	Boyer,	10 juill. 25 sept.
Dudreeneue,	Lemaitre,	12 juill. 4 sept.
Tourville,	Garelle,	15 juill. fort. sans traiteme.
Bouville,	Tourneur,	13 juill. 21 août.
Dampierre,	Parmenier,	17 juill. 25 sept.
Dampierre,	Guin,	19 juill. 28 août.
Despiés,	Charpentier,	20 juill. 14 août.
Chatuié,	Bararin,	21 juill. 11 sept.
Tourville,	Chapelle,	23 juill. 21 août.
De Grasse,	Blondelle,	26 juill. 4 sept.
D'Offranville,	Patin,	26 juill. 2 octo.
Tourville,	Sapin,	26 juill. 28 août.
D'Hallot,	Beaufire,	27 juill. 4 sept.
Rochegude,	Morel,	27 juill. 4 sept.
La Sône,	Lahaye,	27 juill. 18 sept.
Dépôt,	Malbranche,	29 juill. 21 août.
Dépôt,	Fougeuse,	31 juill. 17 août.
La Sône,	Tranquille,	31 juill. 11 sept.
D'Offranville,	Verray,	1 ^{er} août. 11 sept.
D'Offranville,	Mothé,	1 ^{er} août. 11 sept.
Beaudouin,	Lefage,	1 ^{er} août. 17 sept.
Beaudouin,	L'huillier,	1 ^{er} août. 20 nov.
Chevalier,	Leclerc,	3 août. 28 sept.
Razilly,	Benault,	3 août. 11 sept.
Bombelles,	Laumonier,	5 août. 11 sept.

158 MERCURE DE FRANCE.

<i>Compagnies.</i>	<i>Noms des Soldats.</i>	<i>Dates des entrées.</i>	<i>Dates des sorties.</i>
Coëtterieu,	Barthélemy,	8 août.	18 sept.
Coëtterieu,	Durand,	8 août.	18 sept.
Pronleroy,	Serceau,	12 août.	15 sept.
Le Camus,	Daucé,	9 août.	18 sept.
Pronleroy,	Le Brun,	10 août.	25 sept.
Villers,	J. Quennetus,	12 août.	15 sept.
Desmoges,	Dufour,	16 août.	25 sept.
Bombelles,	Le Belle,	15 août.	25 sept.
Dépôt,	Carrier,	15 août.	11 sept.
Dudreeneue,	Barbier,	13 août.	18 sept.
Dépôt,	Churmane,	20 août.	11 sept.
D'Hallot,	Dupont,	24 août.	2 octo.
D'Hallot,	Cœur de Roi,	24 août.	27 sept.
La Sône,	Vennet,	26 août.	2 octo.
D'Hallot,	Fessard,	27 août.	9 nov.
D'Obsonville,	Patté,	28 août.	29 octo.
Coëtterieu,	Belleville,	29 août.	9 octo.
Latour,	Boulay,	1 ^{er} sept.	9 octo.

La suite de cet état, au Mercure prochain.

A R T S A G R É A B L E S.

G R A V U R E.

STATUE équestre de *Louis XV*, dont l'inauguration a été faite à Paris le 20 juin 1763; décoration d'une moitié de la terrasse des thuilleries, du côté de la place

de *Louis XV*; façade d'un des bâtimens de cette même place; & son plan, avec la nouvelle paroisse de la Magdeleine. Ces quatre estampes, dédiées à M. le Marquis de *Marigny*, Commandeur des Ordres du Roi, Directeur & Ordonnateur Général de ses bâtimens, jardins, arts & manufactures royales, &c. par M. le *Rouge*: se trouvent chez l'auteur, rue du Fouare. Prix 3. liv.

LA France considérée sous tous les principaux points de vue qui forment le tableau géographique & politique de ce royaume; par le sieur *Brion de la Tour*, Ingénieur.-Géographe du Roi; ouvrage que nous avons annoncé dans nos derniers *Mercures*, appartient maintenant au sieur & à la veuve *Chéreau*, aux deux piliers d'or, rue Saint Jacques.

Le sieur *Petit*, rue du Petit Pont, à l'image Notre-Dame, donne avis qu'il vient de mettre en vente un écran à main, représentant le jeu du *Wist*, avec la lettre & le sens des principales règles de ce jeu: on a rassemblé dans cet écran l'utile & l'agréable.

Il paroît, chez le même, une estampe sur la demi-feuille de grand aigle, gravée d'après le tableau original de *Bartho-*

166 MERCURE DE FRANCE.

lomée , représentant le pont de Vôges ,
payfage intéressant : dédié à M. le Mar-
quis de *Villette* , & gravée par *Michel*.

M U S I Q U E.

DEUXIÈME recueil d'airs choisis , avec
accompagnement de guitarre ; dédié à
Madame la Duchesse de *Gramont* ; par
M. *Gougelet* : prix 6 liv. A Paris , chez
l'auteur , chauffée d'Antin , à la barrière
Blanche , chez M. le Duc de *Gramont* , &
aux adresses ordinaires de musique.

SEI duetti , par due violini : composti
dall. Sig. *Avolio* , mis au jour par M. *Ve-
nier* , seul éditeur desdits ouvrages. Opera
seconda. Prix 6 liv. *N. B.* voyez l'œuvre
troisième des duo du même auteur. Ils
sont d'un goût nouveau & de la plus gran-
de facilité. Ils se vendent à Paris , chez
M. *Venier* , à l'entrée de la rue S. Thomas-
du-Louvre , vis-à-vis le château d'eau ;
& aux adresses ordinaires de musique. A
Lyon , chez M. *Casteau* , place de la Co-
médie.

On trouve aussi chez le même , M. *Ve-
nier* , & aux mêmes adresses , sei sinfonie ,

a quattro o a più stromenti, con corni da caccia e oboe *ad libitum*, composte dall. Sig. *Cannabich*, Maestro di Concerto, e primo Violino di S. A. S. l'Elettor Palatino; opéra VI. Prix 12 liv.

Six sonates à violon seul & basse continue, dédiées à Madame la *Dauphine*: composées par M. *Mondonville* le jeune, Ordinaire de la musique du Roi. Prix 9 l. Chez l'auteur, à Versailles, & à Paris, chez *Bouin*, Marchand, rue Saint Honoré, à côté des écuries du Roi, & aux adresses ordinaires.



A R T I C L E V.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

LE dimanche premier février, on a donné la première représentation de la reprise de *Thésée*, avec la musique de LULLI, tel qu'il avoit été remis l'année dernière. Il y avoit à cette représentation la même affluence qu'à celle d'une nouveauté. On a beaucoup applaudi, & l'on est convaincu généralement qu'il n'y avoit & ne pouvoit y avoir de moyen plus sensé, en même temps plus agréable, pour nous conserver le précieux fond qu'ont formé les deux créateurs de notre opéra, que de laisser subsister religieusement l'admirable, on pourroit dire peut-être, l'inimitable chant de LULLI, dans sa vocale des scènes, & quelques-uns de ses excellens morceaux de symphonie. En mariant le tout, ainsi qu'on a fait dans cet opéra & dans quelques autres, à des airs de divertissemens, à des accompagnemens tels, s'il est possi-

ble, que le génie de ce sublime musicien les lui auroit inspirés, s'il eût eu de son temps les idées qu'ont fait naître depuis les progrès successifs de la musique en France, & s'il eût joui, pour les rendre, des talens qu'ont produits & que perfectionnent, tous les jours, ces mêmes progrès.

Ce succès & cette affluence se sont toujours soutenus. Il est même arrivé une chose digne d'être remarquée par sa singularité. A la sixième représentation, M. LEGROS, n'ayant pas la voix bien disposée, M. PILOT le suppléa dans le rôle de *Thésée*. A la représentation suivante (le 15 Février) M. LARRIVÉE dans le rôle d'*Eglet*, fut aussi doublé par M. DURAND; Mlle LARRIVÉE dans celui d'*Eglet* par Mlle BEAUMESNIL & Mlle DUBOIS, par Mlle DUPLAN dans celui de *Médée*. Les progrès de tous ces sujets, & particulièrement de Mlle DUPLAN, ont tellement frappé le public, que l'affluence a redoublé à toutes les représentations suivantes, au point qu'à celle du Dimanche 22, qui a précédé la reprise annoncée de la *Reine de Golconde*, & que, par cette raison, on croyoit être la dernière, un nombre très-considérable de personnes ne purent y trouver place, la salle ayant été remplie

de fort bonne heure. Cet événement est d'autant plus honorable pour les acteurs en second, que l'on avoit fort applaudi, & avec justice, les premiers dans ces mêmes rôles. Nous ne parlerons point, en cette occasion, de M. PILLOT, parce que ses talens pour le débit de la scène, pour l'action théâtrale, & même pour l'art du chant, sont connus, & ont été longtemps en possession du premier rang sur ce théâtre. Nous rendrons justice avec plaisir à M. DURAND, sur la suppression de quelques défauts d'habitude, qui altéroient le plaisir d'entendre sa belle voix ; entre autres, la lenteur dans le chant. Ce seroit cependant mal reconnoître ses soins, son zèle & ses talens, si en joignant nos applaudissemens à ceux que lui donnoient avec raison les spectateurs, on ne l'informoit que tous les amateurs de ce spectacle désireroient qu'il mît encore plus de rapidité dans le débit du récitatif. On a vu, avec le plus grand plaisir, les talens de la jeune Mlle BEAUMESNIL, son intelligence & ses grâces se développer & s'accroître dans le rôle d'*Eglé* : mais nous ne pouvons trop insister sur l'espèce de prodige, par lequel Mlle DUPLAN secondée, comme on le fait, d'une fort belle & grande voix, est, pour ainsi dire, sortie tout-à-coup de l'é-

païffeur des entraves qui sembloient retenir depuis long - temps le grand talent qu'elle déploie dans le rôle de *Médée* ; & qui s'est encore considérablement élevé depuis le premier jour qu'elle a chanté ce rôle. Nous croirions manquer à ce que l'on doit à de si belles dispositions, si nous ne lui donnions le même avis qu'à l'acteur précédent sur le débit. Un talent aussi distingué ne peut rester en-deçà du dernier degré de la perfection.

Le mardi 28, on a donné la première représentation de la reprise d'*Aline, Reine de Golconde*, ballet héroïque en trois actes, représenté pour la première fois le 15 avril de l'année dernière, applaudi & suivi pendant tout le commencement de la belle saison ; poëme de M. *Sedaine* : musique de M. *Moncigny*.

Nous avons parlé dans le temps, de cet agréable opéra. Les auteurs du poëme & de la musique y ont fait des changemens heureux, lesquels ont paru plaire à la nombreuse assemblée qui étoit à cette représentation. La partie des divertissemens, sur-tout au second acte, a été entre autres fort enrichie. Le public a paru goûter particulièrement une pantomime de niais & de niaise qu'exécutent Mlle *ALLARD* & M. *D'AUBERVIL*. M. *GARDIL*, Mlle

166 MERCURE DE FRANCE.

GUIMARD & Mlle PESLIN, se distinguent singulièrement dans les différentes entrées de cet opéra. Nous en rendrons un compte plus détaillé dans la suite, le temps & l'étendue des matières de cet article ne le permettant pas à présent.

M. LARRIVÉE chante le rôle de *Saint-Phar*, comme l'année dernière, c'est-à-dire avec le même goût, le même éclat, & la même satisfaction des auditeurs. C'est Mlle BEAUMESNIL qui chante celui d'*A-line*, dans lequel elle a été fort applaudie. Nous ne doutons pas que le public ne continue à voir avec grand plaisir plusieurs représentations de ce ballet, dont le spectacle, comme on le fait déjà, a été trouvé charmant.

Le jeudi 20, on avoit joué, pour la dernière fois, *Silvie*. C'étoit la trente-deuxième représentation de cette ouvrage, à laquelle il y avoit encore du monde assez considérablement. Le nombre des représentations & l'abondante recette qu'elles ont produite, font, pour cet opéra, un éloge plus certain & beaucoup plus flatteur que tous ceux que nous pourrions en faire.

Aux dernières représentations de *Silvie*, une nouvelle basse-taille (M. DESMOYERS) a débuté dans le rôle de *Vul-*

Gain. Sa voix, d'un grand volume, est belle, égale, étendue, & parfaitement du caractère de basse-taille. Ce sujet joignant à cela une taille & une figure avantageuses pour le théâtre, donne des espérances qui paroissent très-bien fondées.

La partition gravée de *Silvie* se trouve chez les marchands ordinaires de musique.

Les bals, pendant ce carnaval, ont été extrêmement remplis.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE jeudi, 29 janvier, on donna la première représentation d'*Eugénie*, drame en cinq actes & en prose; par M. DE BEAUMARCHAIS.

Cet ouvrage, long-temps attendu & retardé par la maladie de M. PRÉVILLE, avoit attiré la plus grande affluence. La pièce fut écoutée, cependant avec quelque agitation dans le parterre; elle fut vivement applaudie, particulièrement aux situations touchantes du troisième acte; mais quelques longueurs, peut-être néanmoins nécessaires au fil du drame, excitèrent des

murmures & furent sur le point d'en entraîner la chute. Par un travail & par une sagacité incroyables, de la part de l'auteur & de celle des acteurs, depuis le vendredi matin jusqu'au samedi au soir, la pièce fut remise en état d'être jouée avec un succès qui a continué & même a tous jours augmenté depuis. Les morceaux intéressans, se trouvant rapprochés, ont produit leurs effets, & ont arraché des larmes à tous les spectateurs. On nous saura gré peut-être de nous hâter de donner un extrait de ce drame, qui avoit acquis de la célébrité avant même que d'avoir paru au théâtre.

EXTRAIT d'EUGÉNIE, drame en cinq actes & en prose ; par M. DE BEAUMARCHAIS.

AVANT que de passer à l'extrait des scènes de ce drame, nous croyons devoir exposer la fable & les caractères des personnages, afin de mettre les lecteurs en état de mieux entendre la conduite du sujet & de juger plus sainement si les caractères donnés ont été bien remplis.

ARGUMENT HISTORIQUE.

Le Baron *Hartley*, Gentilhomme & vieux militaire du pays de Galles, d'une probité farouche,
de

de la plus vive pétulance , mais d'une bonté de cœur peu commune , étoit resté veuf depuis sept ans. Son fils & sa fille , seuls enfans de son mariage , vivoient éloignés de lui. Le fils , nommé *Sir Charles* , brave Officier , & un peu austère , délicat sur l'honneur , servoit en Irlande. Sa fille , *Eugénie* , jeune personne aussi pieuse qu'éclairée , d'un respect particulier pour ses parens & d'un extrême attachement à ses devoirs , avoit été confiée aux soins de M^{de} *Murer* , sœur du Baron , veuve fort riche , dont les terres étoient vers Lancastre. Cette femme , aussi vaine que son frère étoit simple , le méprisoit à l'excès , ne doutoit jamais de rien , se croyoit le plus grand mérite & la meilleure tête , aimoit les grands , que son frère détestoit , & en conséquence avoit formé le projet de laisser tous ses biens à sa nièce , en la mariant à quelque seigneur titré. Le Baron , de son côté , préférant pour lui & pour les siens la vie douce & tranquille de la campagne , à tout l'éclat des grands établissemens , avoit destiné sa fille , *Eugénie* , à un de ses anciens camarades de service , nommé *Cowverly* , dont les terres avoisinoient les siennes ; mais dont les années , la fortune , & l'humeur avoient plus de relation avec le Baron qu'elles ne convenoient à la jeunesse de sa fille & aux vues ambitieuses de la tante. Dans toutes les visites que se rendoient le frère & la sœur , d'un pays à l'autre , la différence de leurs projets sur *Eugénie* , faisoit naître des discussions qui dégénéroient en querelles fort vives. Le Baron avoit enfin promis sa fille à son ami *Cowverly* ; & , pour mettre un obstacle de plus aux oppositions de la tante , on s'étoit lié par un dédit de deux mille guinées. Madame *Murer* , de son côté , cherchoit les occasions d'établir sa nièce à son goût , sans en rien

dire à son frère. Elle se présenta bientôt. Les charmes, les qualités & les vertus de la jeune *Eugénie* attiroient chez sa tante tous les gentils-hommes de la province; lorsqu'un jeune homme de qualité, nommé le *Lord Comte de Clarendon*, neveu du Ministre d'Etat, visitant les domaines, entendit vanter cette beauté, la vit & l'aima éperduement. C'étoit un jeune homme ardent & gâté par les succès, brillant d'esprit & de grâces, plein d'honneur avec les hommes, sans scrupule avec les femmes, & d'autant plus dangereux, qu'il prenoit à son gré tous les tons propres à séduire, selon les caractères qu'il rencontroit. C'étoit en un mot un *Alcibiade* ou, si l'on veut, un *Lovelace*. La tante d'*Eugénie*, aussi inconsidérée qu'ambitieuse, croyant voir dans la suite de cet attachement un mariage très-avantageux pour sa nièce, avoit favorisé, par sa complaisance, l'inclination mutuelle de ces jeunes gens. Le Comte, accoutumé depuis long-temps au commerce facile des femmes de la cour & de la ville, s'étoit trouvé engagé si loin par la vertu de sa maîtresse; sa passion s'en étoit tellement accrue & sa vanité se trouvoit si fort irritée des obstacles qu'il n'avoit jamais connus dans la poursuite d'aucune femme, qu'il se crut en droit d'avoir recours à des moyens extrêmes pour s'en rendre le maître. L'opposition du Baron pour les gens de son état, les vues magnifiques de son oncle pour son établissement, fournirent au Comte des prétextes suffisans pour proposer à la tante d'*Eugénie*, & pour lui faire agréer, un mariage secret avec sa nièce, en remettant à l'avenir à disposer du reste. M^{de} *Murer*, flattée d'être seule l'instrument de la fortune d'*Eugénie*, y avoit non-seulement consenti; mais, abusant de l'ascendant que son âge, son état, &

son autorité lui donnoient sur la jeune personne , elle l'avoit forcée à donner la main au Comte sans en rien dire au père , malgré toutes les répugnances que suggéroit à *Eugénie* sa vertu naturelle , soutenue de la plus grande tendresse pour son père. Le mariage avoit été secrètement célébré dans un des châteaux du Lord ; mais le jeune Lord , dont la passion ne connoissoit plus rien de sacré , avoit fait travestir son Intendant en Ministre , pour tromper la confiance de la tante & l'ingénuité de la nièce : son valet de chambre *Drink* avoit servi de témoin. Après quelques mois de séjour auprès d'*Eugénie* les ordres de Milord Duc , son oncle , l'avoient obligé de retourner à Londres , avec promesse de revenir promptement : mais , en arrivant à la Cour , il avoit trouvé son mariage arrêté avec la fille du Comte de *Winchester* , un des plus riches seigneurs d'Angleterre. L'amour , s'opposant dans son cœur à l'ambition , il s'étoit défendu quelque temps de céder. Ne sachant enfin comment justifier ses motifs d'éloignement , il s'étoit prêté aux arrangemens de son oncle , espérant trouver les moyens d'appaîser *Eugénie* , peut-être même se flattant de se la conserver par un commerce libre. La jeune infortunée , qui se trouve enceinte , s'étoit pressée d'écrire cette nouvelle à l'homme qu'elle croyoit son mari ; mais , soit qu'elle eût remarqué de l'embarras dans les réponses du Comte , soit que son nouvel état eût augmenté l'impatience de la revoir , elle avoit engagé sa tante de le conduire à Londres. Pour trouver un prétexte plausible à ce voyage , on avoit fait revivre un vieux procès ; on avoit enlevé à sa tranquillité le Baron , père d'*Eugénie* , pour l'amener à Londres. Toute la famille étoit partie en même temps que les lettres par lesquelles les Dames

172 MERCURE DE FRANCE.

annonçoient leur voyage au Comte , & le prioient de leur faire trouver un logement à Londres, commode & peu éloigné de lui. Dans la surprise où cette nouvelle a jetté le jeune Lord , il leur a fait disposer une petite maison écartée , qui est sa retraite de plaisirs , derrière son hôtel. Il y a placé *Drink* , son valet de chambre confident , à titre de concierge & de surveillant , espérant que son mariage avec *Lady Winchester* , terminé avant leur arrivée , lui laisseroit la liberté de les reconduire dans leurs terres sans qu'elles fussent instruites de sa conduite. Il est parti pour *Windsor* , où est la Cour , afin de presser son mariage ; c'est précisément le lendemain de l'arrivée de la famille d'*Eugénie* dans cette petite maison que commence l'action dramatique , & le mariage du Comte doit se faire le lendemain.

ANALISE DU DRAME.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LE BARON HARTLEY, père d'Eu- *M. PRÉVILLE.*

GÉNIE ,

EUGÉNIE , *Mlle DOLIGNY.*

Mde MURER , tante d'EUGÉNIE , *Mlle PRÉVILLE.*

LE LORD COMTE DE CLAREN- *M. BELLECOUR.*

DON ,

SIR CHARLES , fils du Baron & *M. VELÈNE.*

frère d'EUGÉNIE ,

LE CAPITAINE COWERLY , *M. GRANDVAL.*

DRINK , Valet de Chambre du *M. AUGER,*

Comte ,

BETZI , Femme de Chambre *Mlle FANNIER.*

d'EUGÉNIE ,

A C T E P R E M I E R.

La scène est dans le salon de la petite maison du Comte. A l'ouverture du théâtre on y voit le Baron, sa sœur & *Eugénie* sa fille venant de prendre le thé. Les Dames sont en habit de voyage ; les malles n'ont pas encore été vidées. Le Baron se dispose à sortir pour aller donner avis de son arrivée au Capitaine *Coverly*, vieil Officier de marine & frère de *Coverly*, à qui il destine sa fille. Mde *Murer* lui recommande de se faire écrire chez le Comte de *Clarendon*, quoiqu'il soit à *Windsor* :

C'est, *dit-elle*, un jeune seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres, & vous sentez que ce sont-là de ces devoirs. . . .

LE BARON, *la contrefaisant*.

Le Lord Comte un tel, un grand seigneur, fort mon ami, . . . comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine !

Cette scène expose l'aigreur qui règne entre le frère & la sœur, la différence de leurs vues sur *Eugénie*, & le dédit de deux mille guinées que le Baron a fait avec *Coverly*. Mde *Murer*, en insistant sur le peu de fortune & l'excès du ridicule de

H iij

174 **MERCURE DE FRANCE.**

Cowverly finit par lui dire qu'il faut à sa fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON.

De la manière dont les hommes d'aujourd'hui sont faits , c'est une chose fort difficile.

Mde MURER.

Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON.

Honnête.

Mde MOREL.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à *Cowverly*.

La scène continue encore quelque temps sur le même ton d'aigreur. Le Baron sort en embrassant sa fille.

La tante & la jeune nièce restent ensemble. On apprend par leur conversation le mariage secret d'*Eugénie* avec le Comte de *Clarendon* ; que la jeune personne est enceinte , & qu'elle est fort affligée de n'avoir pas trouvé son mari en arrivant

à Londres. M^{de} *Murer*, pour la tranquilliser, sonne *Drink* ; il entre ; on l'interroge sur l'absence du Comte ; il répond qu'on attend son maître à tout moment, & que les relais sont sur la route depuis le matin. Elles sortent, en lui recommandant d'aller savoir s'il ne seroit pas arrivé.

Drink, resté seul, s'attendrit sur le sort d'*Eugénie* & s'indigne de la scélératesse de son maître.

Oui, dit-il, je le répète, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.

Le Comte arrive & surprend les derniers mots de *Drink* : il prend si mal ses réflexions qu'il est prêt à le congédier. Cette scène informe l'auditeur que le mariage du Comte avec *Eugénie* n'est que simulé, & que son Intendant a servi de ministre pour le célébrer. Le Comte regrette le mariage qu'il est obligé de conclure avec une autre qu'*Eugénie* ; mais le Roi a parlé. . . . Son oncle presse. . . . Des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. . . . Plus que tout, la honte de lui dévoiler une odieuse conduite. . . . Il recommande à *Drink* de bien examiner tous les paquets qui viendront de la poste ; son Intendant, qui est prêt à mourir,

vient de lui écrire une lettre effrayante sur son faux mariage : il craint que ses remords ne le forcent d'écrire la même chose aux parties intéressées. Enfin il ordonne d'aller l'annoncer. Pendant cet intervalle il se livre à tous les reproches que l'amour & l'honneur le forcent de se faire à lui-même. Il apperçoit *Eugénie* qui entre avec sa tante. Il s'écrie , *quelle est belle !*

C'est ici que se développe le caractère vertueux de l'aimable *Eugénie*. Elle n'a fait qu'une faute, celle de céder aux ordres d'une tante qui a tout pouvoir sur elle. Elle se la reproche. La présence de son père la lui rend encore plus amère. Elle voudroit que l'on cessât de lui faire mystère de son état. Le Comte est partagé entre la tendresse qu'elle lui inspire & l'embarras de parer tous les coups qu'on lui porte. *Eugénie* redouble cet embarras par la délicatesse ingénue d'une nouvelle plainte.

Un cœur sensible , dit-elle au Comte , en baissant les yeux , s'inquiète de tout ; il m'a semblé remarquer dans toutes vos lettres une espèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme.

LE COMTE , un peu déconcerté.

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même. . . Vos soupçons m'y contraignent.

Je le ferai (*d'un ton plus rassuré*). Tant que je fus amant , *Eugénie* , je brûlois d'acquiescer le titre précieux d'époux. Marié , j'ai cru devoir en oublier les droits & ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but , en vous épousant , fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion vive & toujours nouvelle. Je disois : quel bien que celui qui nous fait un devoir du bonheur ! . . . Vous pleurez , *Eugénie* .

EUGÉNIE.

Ah , laissez-les couler ! La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. . . . Ah , mon cher époux , la joie a donc aussi ses larmes !

Le Comte , troublé , est prêt de tout sacrifier à sa passion. Il est interrompu par l'arrivée du Baron , qui rentre de la ville , en pestant contre l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on fait absens. Le Comte est à peine remis de son trouble que le Baron le jette dans un plus grand embarras en lui faisant compliment sur son mariage , dont il vient d'entendre parler à son hôtel. Les femmes font un cri de surprise. Le Comte veut parer ce dernier coup en disant :

Ah , oui , c'est un de mes parens. . . . Vous savez que pour peu qu'on tienne à quelqu'un on va à la Cour pour la signature. . . .

LE BARON.

Non , ils disent que cela vous regarde.

H v

LE COMTE, *plus embarrassé.*

Discours de valets ! . . Il est bien vrai que mon oncle , ayant dessein de m'établir , m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche (*regardant Eugénie*) ; mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement , qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est sçu & peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a & qui n'aura jamais de fondement réel.

Les femmes paroissent satisfaites de ce que répond le Comte. Celui-ci , pour éviter un nouvel assaut , se presse de se retirer. Le Baron le reconduit.

Mde MURER *à sa nièce.*

Avec quelle adresse & quelle honnêteté , pour vous , il vient de s'expliquer.

EUGÉNIE *se jettant dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de nièce. A un certain mot de mon père n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux ? Il m'avoit caché ces bruits dans la crainte de m'affliger. Comme il m'a regardée en répondant ! Ah ! ma tante , que je l'aime !

Mde MURER.

Ma nièce , vous êtes la plus heureuse des femmes.

Ainsi finit le premier acte.

A C T E S E C O N D.

Drink a reçu des paquets du facteur , il les examine ; il trouve une lettre écrite de la main de l'Intendant du Comte , à *Mde Murer* : il l'ouvre , la lit & la souffrait. Son maître , ramené par ses inquiétudes , rentre & lui ordonne d'arrêter toutes les visites , en lui recommandant sur-tout de ne point laisser entrer un certain Capitaine *Coverly* , dont il lui fait le portrait. Cette scène sert à instruire de la vie libre que mène ordinairement le Comte dans cette maison , ce qui établit de plus en plus son caractère. A l'instant où le valet parle de la lettre interceptée , *Eugenie* sort de son appartement toute émue ; le Comte , ne pouvant l'éviter , va au devant d'elle avec attendrissement. Elle fait tous ses efforts pour l'engager de déclarer à l'instant leur mariage à son père. Elle met tant de chaleur & de tendresse , dans ses sollicitations , elle le presse si vivement , qu'il ne sait plus comment s'en défendre ; lorsque *Mde Murer* , qui cherche sa nièce , arrive , les surprend , & par l'opposition quelle montre à ce que demande *Eugénie* , elle fournit au Comte le moyen de s'échapper encore une fois. Il

H vj

profite avec empressement de l'avis de Mde *Murer* sur le danger qu'il y auroit d'être rencontré en ce moment par le père d'*Eugénie*. Celle-ci se plaint à sa tante, du malheur de son état, qui l'expose toujours, & la force à composer avec son devoir. Mde *Murer* lui représente l'inconvénient de risquer cet aveu à un homme aussi vif que le Baron, & sur-tout à Londres, où le Comte a tout à ménager.

Drink, remet à Mde *Murer* les lettres de la poste, dont l'une venant d'Irlande, porte que Sir *Charles*, frère d'*Eugénie*, vivement insulté par son Colonel, l'a forcé de se battre & l'a désarmé; que son ennemi, peu généreux, l'a dénoncé & le poursuit; ce qui l'a obligé à prendre secrètement la route de Londres. Le Baron revient au salon. Il apprend le combat de son fils, lit la lettre tout haut, & voit à la fin qu'il y a lieu de craindre que le Colonel ne fasse attenter à la vie de Sir *Charles*, par des voies malhonnêtes, sur quoi il s'écrie :

Bon, cela ne peut pas être. Un Officier. . .

Mde *Murer*, saisit cette occasion de lui parler de ses vues pour sa nièce. La querelle s'engage, & le Baron, qui déteste les

grands Seigneurs , s'étend ainsi sur les défauts de quelques-uns.

LE BARON à *Mde Murer.*

Est-ce que je ne les connois pas , vos petits grands seigneurs ? Voyez-les dans les unions mêmes les plus égales pour la fortune. Une fille est mariée aujourd'hui , trahie demain , abandonnée dans quatre jours. L'infidélité , l'oubli , la galanterie ouverte , les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires. Les fortunes se dissipent. Les terres s'engagent , se vendent ; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

Mde MURER.

Mais quel rapport ce tableau , faux ou vrai ; a-t-il à l'objet que nous traitons ? Vous faites le procès à la jeunesse & nullement à la qualité ; c'est dans cet état , au contraire , que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés , un jour ils deviennent plus sages , & alors les grâces de la Cour. . . .

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises , n'est-ce pas ? Peut-on solliciter des récompenses quand on n'a rien fait pour son pays ? Et quand le principe des demandes est aussi honteux , n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des grâces qui peuvent être mille fois mieux-appliquées ?

182 MERCURE DE FRANCE.

Mais je suppose encore que son importunité les arrache : eh bien , je lui préférerai toujours ce brave Officier qui les aura méritées sans les obtenir ; & cet homme , c'est *Coverly*. S'il ne tient rien des faveurs de la Cour , il a l'estime de toute l'armée ; l'un vaut bien l'autre , je crois ?

Mde *Murer* veut répliquer , mais le Baron l'interrompt vivement. Elle s'irrite jusqu'à menacer de transporter tous ses biens dans une famille étrangère. L'opposition de la sœur redouble l'aigreur du frère , au point que la querelle deviendrait personnelle , si l'on ne venoit annoncer le Colonel. Mde *Murer* est prête à se retirer pour ne le pas rencontrer : mais il entre , & se plaint au Baron d'avoir été arrêté par un valet à la porte , comme s'il n'y avoit eu personne au logis. Il félicite son frère absent sur le bonheur qu'il aura de posséder *Eugénie* , & s'étonne de ne point trouver Sir *Charles* au milieu de sa famille. Chacun est surpris de le voir si bien au fait d'un événement dont on vient de recevoir la première nouvelle. Il leur apprend qu'il a vu le jeune homme , lequel se cache à Londres sous le nom du Chevalier *Camplay* , & qu'il ne sort que le soir à cause de son duel avec le Colonel. Mde *Murer* regrette que le Capitaine ignore sa retraite , parce qu'elle a pour

ami, lui dit-elle, le Comte de *Clarendon*, qui est tout puissant auprès du Ministre d'Etat, son oncle. Le Capitaine offre ses services auprès du Comte : « c'est lui qui » nous loge, (dit le Baron) ». Le Capitaine reconnoît alors que ce salon est celui de la petite maison du jeune Lord. Mde *Murer* s'offense du mot de *petite maison*, parce quelle y est logée. Le Baron, qui n'entend nulle finesse à cela, dit :

Eh ! petite ou grande, faut-il disputer sur un mot ?

Il revient à la première question, & apprend au Capitaine que le Comte

Etoit avec eux il n'y a pas une heure. — Aujourd'hui je l'aurois parié à *Windsor*. — Il en arrivoit. — C'est ma foi vrai, j'oubliois que son mariage se fait à Londres.

Mde *Murer* & *Eugénie* s'écrient sur cela :

Son mariage !

Le Capitaine, surpris de leur ignorance, entre dans les détails les plus positifs. *Eugénie* est accablée. Sa tante combat tant qu'elle peut contre les plaisanteries amères du Capitaine, sur quoi :

LE BARON.

Mais , ma sœur , cela me paroît assez positif , qu'avez-vous à répondre ?

M^{lle} MURER.

Que Monsieur a rêvé tout ce qu'il dit ; parce que je fais de très-bonne part , moi , que le Comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE.

Ah , oui , quelqu'illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. . . . Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avoit tenu quelque temps éloigné de la Capitale.

M^{de} MURER *dédaigneusement.*

Un goût provincial !

LE BARON *au Capitaine.*

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes , & dont il s'est amusé apparemment ?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON.

C'est bon , c'est bon , je ne suis pas fâché que

de temps en temps une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres , & tienne ces demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions.

EUGÉNIE à part.

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis.

Enfin , le Capitaine s'apperçoit de l'état violent d'*Eugénie* ; ce que la tante feint d'attribuer à une indisposition naturelle. Les Dames se retirent. Le Baron recommande au Capitaine de lui donner des nouvelles de son fils , dont il se fait répéter le faux nom. Le Capitaine promet même de lui servir d'escorte , s'il le trouve au port le lendemain.

ACTE TROISIEME.

Le commencement de la scène n'est qu'une courte dispute de *Drink* avec un valet de la maison , sur ce qu'il a eu l'audace de prendre sur lui d'introduire le Capitaine. On enlève les malles du salon , après que la femme de chambre en a ôté les hardes. On se recommande de ne pas faire de bruit parce qu'*Eugénie* est dans sa chambre fort incommodée ; elle en sort cependant , les valets se retirent.

Dans un monologue fort touchant, *Eu-*

génie peint naïvement l'état affreux de son âme ; elle renouvelle les reproches cruels quelle sent bien avoir à se faire sur le secret qu'on a fait à son père. Dans l'instant où elle est le plus pressée de ses remords, elle apperçoit son père, elle tombe sur son siège avec effroi en s'écriant :

Dieux, le voici !

Le Baron, inquiet de l'état de sa fille, s'avance vers elle & la caresse. Il rappelle bonnement le cruel badinage qu'il a fait avec le Capitaine, &, par-là, sans le savoir, il enfonce de nouveau le poignard dans le sein de sa fille. Nous ne pouvons nous refuser, malgré les bornes de nos extraits, d'en faire juger nos lecteurs.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt ; je badinois avec le Capitaine, & le tout pour la contrarier un moment ; car elle est engouée de ce Mylord. . . . qui, franchement, est un mauvais sujet. . . . Aussi-tôt qu'on en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle & l'ait abandonnée. Ce n'est pas la centième. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là ; mais lorsqu'elles n'intéressent personne, & que les détails en sont plaisans. . . . La sotte femme avec son esprit. . . . Au reste si notre conversation t'a déplû, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE à part.

Je suis hors de moi.

LE BARON *approche son siège & la baise au front.*

Viens, mon *Eugénie*, baise-moi. . . . Tu es sage, toi, honnête, douce, tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE *troublée.*

Mon père. . . .

LE BARON. . . .

Qu'as-tu, mon enfant ? tu ne m'aimes plus du tout ?

EUGÉNIE *se laissant tomber à genoux.*

Eh, mon père !

LE BARON *surpris.*

Qu'avez-vous donc, Mifs ? je ne vous reconnois plus.

EUGÉNIE *tremblante.*

C'est moi.

LE BARON.

Quoi ? c'est moi.

EUGÉNIE.

Vous la voyez.

LE BARON *aigrement.*

Vous m'impatientez. Qu'est-ce que je vois ?

EUGÉNIE.

C'est moi. . . . Le Comte. . . . Mon père.

EUGÉNIE *se cache la tête entre les genoux de son père sans répondre.*

LE BARON *furieux.*

Seriez-vous cette malheureuse ?

EUGÉNIE, *sentant que les soupçons de son père vont au-delà du vrai, se relève & lui dit, d'une voix brisée,*

Je suis mariée,

LE BARON.

Mariée ! sans mon consentement ! . . .

Eugénie, éperdue, n'a plus de paroles. ce sont des sons étouffés, des mots sans suite. La colère emporte son père ; il la repousse avec violence. Elle tombe. La tendresse paternelle le fait revenir à elle. Il la relève, & l'on voit qu'il s'emploieroit peut-être déjà lui-même à la consoler, si sa sœur qui entre en ce moment ne le provoquoit pas, par la plus aigre censure de son emportement. *Eugénie*, au désespoir, veut en vain engager sa tante à la suppli-

cation. Celle-ci lui répond impérieusement : *laissez-moi parler Miladi*. A ce mot de *Miladi*, le père est plus furieux. La scène, qui s'établit entre le Baron & la sœur, est, comme on doit le présumer, des plus vives. Le Baron y déploie toute l'éloquence de la nature enflammée par la colère contre les libertins du grand ton, dont il trace le portrait en traits de feu. Cependant on s'apperçoit sur la fin de la scène que sa colère s'exténue, & sur-tout à l'égard d'*Eugénie*.

Mon enfant (*lui dit-il à la fin*), l'âme d'un libertin est inexplicable ; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite.

Il rappelle les plaisanteries qu'à faites le Capitaine sur une dernière aventure.

C'est (*dit la tante*), où je vous attendois ; tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures ; mais quand vous saurez qu'il l'adore.

LE BARON.

Il l'adore ! c'est encore un de leurs termes, *adorer* ! Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes. Ceux qui les trompent les adorent ; mais les femmes veulent être adorées.

Mde MURR.

Vous penserez différemment lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union. , ,

LE BARON.

Que dites-vous !

Mde MURER.

Lorsqu'avant peu de temps. . .

LE BARON à *Eugénie*.

Bon , est-ce que ce qu'elle dit est vrai ?

EUGÉNIE.

Ah ! mon père , comblez , par votre bénédiction , le bonheur de votre fille.

Elle se jette à ses genoux ; le Baron , attendri , la relève & ratifie tout ce qui a été fait.

Aussi-bien (*dit-il à part*) , est-ce un mal sans remède.

A l'exclamation que fait *Eugénie* :

Ah , Mylord , quel jour heureux pour nous !

Le Baron se rappelle le mariage dont a parlé *Coverly* ; avouant qu'il ni connoît rien , puisqu'*Eugénie* est la femme du Comte. Son valet de chambre est ici , dit la tante , il n'y a qu'à l'interroger. Il est son confident. On sonne. *Drink* accourt. Le Baron , dont

la tête est toujours bouillante , le saisit au collet & l'effraye. Il l'interroge , d'un ton furieux , sur le second mariage. *Drink* , croit & doit croire qu'on lui parle du premier. La fureur de l'un & l'effroi de l'autre ne permettent que des phrases coupées , qui laissent *Drink* dans son erreur. Enfin se persuadant de plus en plus que tout est découvert , & pressé de parler , il se détermine à remettre entre les mains de la tante , la lettre de l'Intendant qui a joué le Ministre , aimant mieux donner à lire ce détail , que de s'exposer , en le faisant lui-même , aux vivacités que cela pourroit lui attirer. la tante ayant lu :

Ah , le scélérat ! ma nièce n'est pas sa femme.

E U G É N I E.

Dieu tout-puissant ! (*Elle tombe dans un fauteuil*) :

Mde M U R R.

Son Intendant a servi de Ministre , & toute la race infernale de complices.

L E B A R O N.

Rage ! fureur ! O femmes , qu'avez-vous fait !

(*Le valet s'enfuit*). Elle veut modérer son frere ; mais il ne se connoît plus & les

charge de toute sa malédiction. Il veut sortir. A ce mot de malédiction , *Eugénie* mourante , s'élance dans les bras de son père , l'arrête & le conjure de révoquer l'épouvantable arrêt qu'il vient de prononcer contre elle. Son action , ses cris , ont déjà ramené le Baron , qui la repoussant doucement , (comme *Achille* repoussoit le vieux *Priam*) lui dit avec attendrissement :

Otez-vous de mes yeux. Vous m'avez rendu le plus misérable des hommes.

Il sort désespéré. *Eugénie* , trop troublée pour avoir apperçu le changement qui s'est fait dans son père ; se jette dans les bras de sa tante. Elle demande à sortir sur le champ de cette odieuse maison. Mde *Murer* veut au contraire qu'elle prenne sur elle de revoir le Comte.

Le voir ! (*s'écrie Eugénie*) , vous me faites frémir.

Mde MURER.

Il faut lui écrire ; voilà mon avis : il viendra , vous l'accablerez de reproches sanglans ; j'y joindrez les miens. Il saura que votre père veut implorer le secours des loix. La crainte peut vous le rendre.

EUGÉNIE.

Et je serois assez lâche pour l'accepter à ce titre !

Je

Je devrois respecter un jour celui que je ne peux plus estimer. J'irois jurer la fidélité au parjure, la soumission à un homme sans foi, & une tendresse éternelle à un homme qui me sacrifie ; non , non....

Mde MURER.

Songez , Mifs , qu'ici l'opprobre seroit le fruit du découragement.

EUGÉNIE.

L'opprobre ? m'en reste-t-il encore à redouter ! Déggradée par tant d'outrages , anéantie sous la malédiction de mon père , en horreur à moi-même , je n'ai plus qu'à mourir. *Elle sort.*

Mde MURER *troublée.*

Un père en fureur qui ne connoît plus rien ; une fille au désespoir qui n'écoute personne ! Quelle horrible situation ! Vengeance , soutiens mon courage. Je vais écrire moi-même au Comte. S'il vient. . . Traître ! tu paieras cher les peines que tu nous causes.

A C T E Q U A T R I E M E.

Robert, domestique de Mde *Murer*, rapporte un billet : c'est la réponse du Comte. *Il viendra à minuit.* Madame *Murer* charge le valet d'aller à la petite porte du jardin , & de venir l'avertir quand il entendra le bruit d'une clef dans la serrure. Elle veut profiter de l'intervalle , pour prévenir son frère de son projet. *Il faut dompter*, dit-elle, *cet homme pour le ramener.* Il arrive. Elle

prend le ton plus haut. Le Baron, accablé, n'y prend pas garde : mais elle le provoque de nouveau ; la douleur & la colère le font éclater à son tour. Il lui reproche qu'elle le fera mourir. Il renonce à l'espoir de ses biens pour sa fille qui bientôt, dit-il, n'en aura peut-être plus besoin. Elle lui dit qu'il

N'a jamais su prendre un parti.

Le Baron lui déclare alors qu'il l'a pris,

J'irai à la Cour (*dit-il*) ; oui, je vais y aller. Je tombe aux pieds du Roi. Il ne me rejettera pas. . . Et pourquoi me rejetteroit-il ? il est père, Je l'ai vu embrasser ses enfans.

M^{de} *Murer* se moquant de son projet, il se met devant elle &, parlant très-vivement, lui rend compte de tout ce qu'il doit dire au Roi. Il exposera sa qualité de père, & qu'il a le cœur déchiré pour son fils & sa fille. Il exposera les services de son fils, pareils à ceux de son bifayeul, de son ayeul & de lui-même ; il ouvrira son estomac ; il montrera ses blessures. Ensuite il représentera qu'un suborneur est venu en son absence violer sa retraite & l'hospitalité, & abuser de sa fille par un faux mariage. Il demandera grace à genoux pour son fils, & justice pour sa fille. M^{de} *Murer* lui ob-

jecte que ce suborneur est un homme qualifié.

N'importe (*dit-il*), s'il est qualifié, je suis Gentilhomme, enfin je suis un homme. Le Roi est juste ; à ses pieds toutes ces différences d'état ne sont rien ; & je l'ai vu parler avec bonté au moindre de ses sujets comme aux plus grands.

Mde *Murer* saisit l'instant où le Baron est le plus ému pour lui faire part que le Comte doit arriver au coup de minuit ; qu'elle a fait armer ses gens & les siens ; qu'on le surprendra chez *Eugénie* ; qu'elle a un Ministre tout prêt.

Qu'il tremble à son tour , *ajoute-t-elle*.

Le Baron répugne à un *guet-à-pens*, à des pièges. Mde *Murer* oppose le procédé du Comte. Le Baron veut l'attaquer quand il arrivera ; il sort dans ce dessein. Mde *Murer* dit :

Va , vieillard indocile , je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal , c'est à moi seule à le réparer.

Le laquais a entendu essayer une clef ; il accourt. L'on éteint toutes les lumières & l'on sort du salon qui reste très-obscur.

Le Comte *de Clarendon* entre en *frac* anglois , accompagné d'un inconnu , qui a son épée nue sous le bras. On apprend par leur conversation que cette inconnu , que quatre hommes attaquoient dans la

196 MERCURE DE FRANCE.

rue, & à qui le Comte vient de sauver la vie, est le Chevalier *de Camplay*, dont il a été question au second acte. C'est sous ce nom que le Comte reconnoît ce jeune homme qui lui a été recommandé par une de ses parentes Irlandoise, & qui, depuis cinq jours, est venu tous les soirs chez lui se faire écrire en son absence, & implorer sa protection. Le Comte, craignant pour lui quelque nouvel accident, le garde & lui promet un lit pour cette nuit. Il lui fait l'aveu qu'il est attendu dans cette maison pour une explication avec une femme. Sir Charles, (car on conçoit bien que c'est lui sous le nom *de Camplay*) presse le Comte, en souriant, de ne pas perdre avec lui un temps précieux. Le Comte lui répond sérieusement :

Non : ce n'est pas ce que vous pensez, sûrement ; mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables. C'est précisément mon histoire. Une fille charmante, & que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec sa famille. Elle a eu vent de mon mariage. L'on m'a écrit ce soir ; je viens alléger embarrassé, je vous l'avoue,

SIR CHARLES.

C'est une grisetle, sans doute.

LE COMTE.

Ah, rien moins. Voilà ce qui m'afflige & m'embarrasse. J'ai même un soupçon que ceci pourra avoir des suites. Il y a un frère... Mais je

crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin. Vous voyez jusqu'où va déjà ma confiance en votre amitié.

Le Comte l'y conduit, & en rentrant pose son épée sur un fauteuil, & va au devant d'*Eugénie*, qui est amenée d'autorité par sa tante à cette explication. Le Comte prend d'abord le ton le plus rassuré qu'il lui est possible. Mais l'air dont on lui parle, l'indignation qui éclate dans les yeux d'*Eugénie*, le troublent par degrés. Mde *Murer* s'en apperçoit. Il veut recourir à sa chère *Eugénie*. Pourquoi, lui dit alors la tante, n'osez-vous l'appeller votre femme ? De ce moment, Mde *Murer* lui parle ouvertement & avec énergie.

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices. Démens celui de ta conscience qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu. Lis (dit-elle en lui donnant la lettre).

Après avoir lu, il est anéanti ; il en convient, &c. Il s'accuse, en voulant s'excuser avec tout l'art dont il est capable. Il promet de réparer ses torts.

Plutôt que tu ne crois (dit la tante à part).

Le Comte s'anime, & l'air de vérité qui règne dans tout ce qu'il dit, commence à persuader le spectateur qu'il est de

398 MERCURE DE FRANCE.

bonne foi, qu'il se repent. *Eugénie*, indignée, le quitte avec mépris.

Oh, le plus faux des hommes! fuis loin de moi : je déteste tes justifications. Va jurer aux pieds d'une autre femme des sentimens que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre : Je fais mourir.

Elle sort, sa tante en rentrant avec elle dans sa chambre, dit au Comte :

L'abandonnerez-vous dans ces état affreux?

LE COMTE.

Non, je la suis. Elle se croit deshonorée, il suffit. Elle est à moi ; elle sera à moi ; ô femme céleste, qu'ai-je fait ! Pour l'abandonner il ne falloit pas la revoir.

Sir Charles rentre du jardin pour avertir le Comte qu'il y a dans la maison beaucoup de gens sur pied, à une heure aussi indue. Le Comte ne l'écoute pas & suit *Eugénie* chez elle.

Resté seul, *Sir Charles* prend de la méfiance du mouvement qu'il vient d'entendre dans la maison. Mde *Murer* sort de chez sa nièce, & traverse le salon sans lumière, en disant :

Le voilà à ses genoux, l'instant est favorable : allons.

Sir Charles croit reconnoître la voix. Il rejette cette idée & revient sur le bonheur qu'il a eu de rencontrer le Lord *Clarendon*,

Son libérateur , celui qui doit solliciter sa grace auprès du Roi. Que de titres pour l'aimer ! J'entends du bruit (*ajoute-t-il*), je vois de la lumière...

Mde *Murer* rentre, & parlant à des gens qui la suivent , leur recommande d'attendre que le Comte sorte , de l'entourer & de l'arrêter. Elle passe chez sa nièce. *Sir Charles* , quand il n'entend plus marcher , dit :

Il y a de la trahison ! serois-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami ?

Il écoute encore. Le Baron entre par une autre porte , sans lumière , en disant :

Le projet de ma sœur m'inquiète : *Clarendon* seroit-il ici ?

A ce mot , *Sir Charles* tire l'épée , en met la pointe au cœur du Baron en criant :

— Qui que vous soyez , n'avancez pas. — Quel est donc l'insolent ? — N'avance pas , ou tu es mort.

Les laquais entrent armés , avec des flambeaux. Le Baron reconnoît *Sir Charles*.

Mon fils ! — Ciel ! mon père ! — Et par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure ? — Chez moi ! Quel est donc cet appartement ? — C'est celui de ta sœur. — Ah ! grand Dieu , quelle indignité !

Mde *Murer* accourt au bruit.

100 MERCURE DE FRANCE.

Sir Charles ! (*s'écrie-t-elle*), c'est le Ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES.

Affreux événement ! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou deshonoré !

Mde MURER.

Entendez-vous sa voix ? Il va sortir.

SIR CHARLES.

Ma sœur ! Mon libérateur ! je suis épouvanté de ma situation. — Osez-vous balancer ? — Balancer ! non , je suis décidé.

Mde MURER.

Approchez tous.

Les laquais s'avancent. *Eugénie* sort de sa chambre , retient le Comte en criant :

Ils sont armés : ne sortez pas.

LE COMTE à Sir Charles.

Je suis trahi. Mon ami , donnez-moi mon épée.

EUGÉNIE.

Mon frère ! — Son frère ! — Oui , je suis son frère.

LE COMTE se retournant vers Eugénie.

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piège abominable !

EUGÉNIE.

Il m'accuse ! — Votre colère , vos dédains , n'étoient qu'une feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE tombe dans les bras de sa femme de chambre.

Voilà le dernier malheur !

Mde MURER.

Tous ces discours sont inutiles. Il faut l'épouser sur le champ ou périr.

LE COMTE.

Je céderois au vil motif de la crainte? — Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure? — Je rendois hommage à la vertu malheureuse. Sa douleur étoit plus forte qu'un million de bras armés. Elle amoïissoit mon cœur. Elle alloit triompher. . . . Mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le deshonneur où tu nous plonges?

Mde MURER *aux gens.*

Saisissez-le.

SIR CHARLES *s'élançant entre eux & le Comte.*

Arrêtez.

Mde MURER.

Saisissez-le, vous, dis-je.

SIR CHARLES.

Le premier qui fait un pas je le tue sur la place.

LE BARON *criant :*

Laissez faire, mon fils.

SIR CHARLES *se retourne vers le Comte.*

Ma présence vous rend ici, Milord, ce que vous avez fait pour moi; nous sommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre; sortez: je vais assurer votre retraite; nous nous verrons demain.

202 MERCURE DE FRANCE.

Le Comte , surpris de cette générosité , le regarde avec admiration , se retourne vers *Eugénie* avec douleur , & dit enfin ce peu de mots :

Monsieur. . . j'y compte. . . je vous attendrai chez moi. . .

Le Baron se met au devant de ses valets & lui ouvre le passage. Il sort. *Sir Charles* , au désespoir , justifie son action & accuse sa sœur , laquelle , renversée sur un fauteuil , n'entend rien. M^{de} *Murer* dit à *Sir Charles* de venger sa sœur & de ne la pas accuser. Elle l'invite à entrer chez elle.

Venez , vous frémirez de mon récit.

Sir Charles apprend qu'elle n'est point coupable , la recommande aux soins de sa tante qui la fait transporter dans sa chambre.

SIR CHARLES reste avec son père.

Et vous , mon père (*lui dit-il*) , oui , si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé ; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour , je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura devancé sa mort.

LE BARON.

Viens , mon cher fils. *Ils entrent chez Eugénie.*

A C T E C I N Q U I E M E.

M^{de} *Murer* ramène son neveu dans le salon, pour y discourir avec plus de liberté sur ce qu'elle vient de lui raconter. Il est furieux ; sa rage ne connoît plus de bornes ; il jure encore la mort du Comte. A ses cris, *Eugénie* échevelée & en désordre, sort de sa chambre. Elle veut arrêter son frère. Il ne l'écoute point. Elle redouble ses efforts, ils sont inutiles. Elle revient sur elle-même, & lui fait sentir l'inutilité de son zèle puisqu'elle va mourir. Elle ne peut pas cacher que tout perfide qu'est le Comte, elle l'adore malgré elle ; qu'elle détestera la victoire de son frère ; que ses reproches insensés le poursuivront, &c. Nous abrégeons avec regret ce morceau intéressant. Rien ne peut retenir *Sir Charles*.

C'est du sang qu'il veut ; adieu : je vole à mon devoir. — Ah, barbare, arrêtez !

Sir Charles est déjà parti. La tête d'*Eugénie* se perd. Ses yeux se troublent. Elle tombe dans un fauteuil, & en pleurant amèrement, dit :

Non, l'on ne connoîtra jamais la moitié de mes tourmens. L'insensé qu'il est, s'il savoit quel cœur il a déchiré.

M^{de} *Murer* cherche à la consoler en

204 MERCURE DE FRANCE.

pleurant elle-même, lui parle avec désordre, & finit par ces mots :

Espérez, mon enfant.

EUGÉNIE se relève furieuse.

Il n'est plus d'espoir.

Elle reproche à sa tante que sa cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on l'a entraînée. Elle s'égare, s'en aperçoit :

Pardon, Madame (*dit-elle à sa tante*)... abandonnez une malheureuse... Où donc est *Sir Charles*?... Il ne m'a pas entendue... Le sang va couler... Mon frère... Son ennemi percé de coups. *Le Baron entre, elle lui crie* : Mon père, vous l'avez laissé sortir.

LE BARON.

Crois-tu que mon cœur soit moins déchiré que le tien? (*Il voit le Capitaine Couverly entrer d'un air très-empressé*)

Le Capitaine, à cette heure indue !

LE CAPITAINE.

Il n'en est point pour servir ses amis. Je sors de chez Mylord Duc. Quoi, mon cher Baron, c'étoit ta fille !

Il veut emmener le Baron avec lui chez le Mylord : il lui raconte en peu de mots que ce Ministre fait tout ; qu'il est furieux ; que son neveu tremble ; qu'ils se sont enfermés, & que lui a profité de ce temps pour accourir.

Partons, mon ami, ta vue achevera ce que mon amitié pour toi a commencé.

LE BARON.

Qui, moi ? j'irois le supplier ! tu me connois mal, Capitaine. Vas, l'homme qui a besoin d'être excité pour écouter la voix de l'honneur, ne me fera rien. Vois-tu l'empreinte de la mort sur le visage de cette infortunée ? . . . Eh bien, n'y eût-il que ce moyen de lui sauver la vie. . . . L'un est un monstre, l'autre a hésité. . . Ils ne l'auront jamais.

Le Baron apprend au Capitaine, que peut-être il est déjà vengé, ou doublement à plaindre ; *Sir Charles* entre. Il est sans épée ; il raconte son combat avec le Comte, qui vouloit lui parler, mais qu'il a forcé à se défendre, sans l'écouter. Lorsqu'il le chargeoit le plus vigoureusement, son épée s'est rompue, il a blessé le Comte à la main. Celui-ci lui a dit froidement :

Vous n'avez plus d'arme, j'estime votre valeur. Je connois, comme vous, les loix de l'honneur. Je vais faire éancher le sang qui coule de mon bras. Nous nous verrons dans peu.

Sur quoi il le quitte. M^{de} *Murer* croit qu'il est allé terminer son mariage.

Le Capitaine leur conseille, en sortant, de courir chez le Ministre.

Il ne connoît pas (*dit-il*) cette famille sublime. Voilà des gens à qui l'on doit tout sacrifier.

Sir Charles est prêt à s'arracher la vie.

206 MERCURE DE FRANCE.

Il demande pardon à *Eugénie*. Cette fille admirable , remercie le ciel d'être seule victime ; elle s'accuse de tout.

J'étois seule coupable , & le Ciel veut que je l'expie par le deshonneur , le désespoir & la mort.
(*Elle tombe épuisée*)

Betzy accourt toute essoufflée , disant que l'on frappe à la porte à coups redoublés. M^{de} *Murer* ne veut pas que l'on ouvre à qui que ce soit. Elle s'effraye de tout après l'aventure de la nuit.

Un homme aussi méchant. . . . Son oncle.

Le Baron , au contraire , ne voit aucun danger. *Sir Charles* ne peut soupçonner le Comte d'aucune lâcheté. *Betzy* revient.

C'est le Comte de *Clarendon*. . . .

Personne ne veut le croire. Le Comte entre. Le Baron pousse un cri d'horreur. Il n'a point d'épée. *Sir Charles* dit à son père :

Il est sans armes. — J'ai cru que le repentir étoit la seule qui convient au coupable.

Il se jette aux pieds d'*Eugénie* & lui jure un amour éternel. Mais il s'aperçoit avec désespoir qu'elle est mourante. Les larmes & les discours de tout le monde , le confirment dans cette idée .

Craindriez-vous pour elle ? (*dit-il*) Ah ! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable.

Il se jette de nouveau à ses pieds, & tâche par ses efforts de la rappeler à la connoissance. *Eugénie* revient, & regardant avec effroi autour d'elle, s'écrie :

Dieux ! j'ai cru le voir. — Oui, c'est moi. — C'est lui ! — L'ambition m'égaroit ; l'honneur & l'amour me ramènent à vos pieds, &c.

EUGÉNIE les yeux fermés.

Qu'on me laisse, qu'on me laisse. — Non, jamais. — Ecoutez moi.

Ici, il lui apprend qu'en les quittant cette nuit, plein d'amour & d'admiration, il s'est jeté aux genoux de son oncle ; qu'il lui a fait l'aveu de tous ses crimes ; que son désespoir & ses larmes l'ont enfin touché & qu'il consent à leur union.

C'est vous (*dit-elle*) ; j'ai recueilli le peu de forces qui me restent pour vous répondre. Ne m'interrompez point. . . . Je rends grâce à la générosité de Mylord Duc. . . . Je vous crois même sincère en cet instant. . . . Mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger, l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens. . . .

LE COMTE lui coupe la parole.

N'achevez pas, je puis vous être odieux ; mais vous m'appartenez. Mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre. — Malheureux ! qu'osez-vous rappeler ? — J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous

268 MERCURE DE FRANCE.

enchaîne & vous ôte la liberté de refuser mes offres. Vous n'avez plus le choix de votre place. Elle est fixée au milieu de ma famille. Interrogez l'honneur, consultez vos parens, ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez. — Ce qu'elle se doit (dit le Baron), est de refuser l'offre que vous lui faites. Ne croyez pas que je sois insensible à votre procédé ; mais j'aime mieux avoir à la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

Le Comte se retourne vers *Eugénie*, qu'il presse de nouveau ; c'est en vain. Le parti qu'elle a pris est inébranlable. Elle a le monde en horreur. Désespéré de ce refus, il s'adresse à M^{de} *Murer*, qu'il conjure d'obtenir sa grâce. Celle-ci lui répond avec fierté :

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

Il semble qu'il ne reste plus aucune ressource au Comte, lorsqu'il s'élève avec dignité & d'une voix forte & posée :

Vous avez tous raison. Celui qui s'est rendu si criminel est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance. . . .

Il rappelle avec chaleur à *Eugénie* l'être qui lui devra bientôt le jour ; c'est pour lui qu'il l'implore. Le privera-t-elle de son état ?

L'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature ? (à tous) Barbares, si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, & qui meurt de douleur à vos pieds. . . . Mon père ! . . .

Il se jette aux genoux du Baron que son discours a extrêmement ému, & que son action désarme enfin tout-à-fait. Il le relève & lui dit ces mots énergiques & courts :

Je vous la donne,

Le Comte s'écrie :

O bonheur inespéré ! *Eugénie*. . . .

Le Baron prend la main de sa fille en disant :

Rendons-nous, ma fille ; celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

Eugénie regarde son père & laisse tomber sa main dans celle du Comte. Elle veut parler, le Comte la prévient en disant :

Elle me pardonne !

EUGÉNIE répond :

Va, tu mérites de vaincre. Ta grâce est dans mon cœur, & le père d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux.

Après les exclamations, la joie, les embrassemens & les félicitations, le Comte finit en disant :

Le bonheur avec *Eugénie*, la paix avec moi ;

110 MERCURE DE FRANCE.

même , & l'estime des honnêtes gens , voilà le but auquel j'ose encore aspirer.

LE BARON.

Mes enfans , chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui. Vous en recevez la juste récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE.

O ma chère *Eugénie* !

Tous se rassemblent autour d'elle & la toile tombe.

N. B. L'étendue des matières , dans ce volume , nous force de remettre au suivant nos remarques sur le drame dont on vient de lire l'extrait.

Les représentations d'*Eugénie* , qui attiroient beaucoup de monde & qui étoient chaque jour plus applaudies , ont été interrompues après la septième , par la rechûte de M. PRÉVILLE , dans la même maladie qui en avoit déjà suspendu la première représentation. Comme cet accident doit intéresser vivement tous les amateurs du théâtre françois , par le plaisir que leur font les talens de cet admirable comédien , nous ne croyons pas déplacé d'apprendre ici qu'il est mieux & dans l'espoir d'une guérison entière , moyennant le repos & les secours de la médecine pendant quelque temps.

Indépendamment du rôle de M. PRÉVILLE , sur lequel on doit imaginer faci-

lement le feu , la justesse , la vérité & l'énergie qu'il a mis , cette pièce a été parfaitement jouée par les autres acteurs. Mlle DOLIGNY , dont les grâces naturelles & l'aimable talent sont si sûrs de plaire , a touché jusqu'aux larmes , & a soutenu la force de son rôle de la manière la plus touchante.

Mlle PRÉVILLE , M. BELLECOURT , ont concouru à la parfaite exécution du jeu de la pièce , chacun dans leur rôle , & ont mérité tous les applaudissemens qu'ils ont reçus des spectateurs.

Mlle D'EPINAY a continué le début dont nous avons parlé dans le précédent Mercure , par les rôles d'*Inès* & de *Bérénice* , qu'elle a joués chacun trois fois. Elle a touché les spectateurs dans les endroits pathétiques de la tragédie d'*Inès* , & en a été fort applaudie. Nous devons confirmer les éloges déjà donnés aux principes & au goût qui ont dirigé l'étude de cette actrice dans ce nouvel emploi. Les encouragemens qu'elle a reçus , ne peuvent que perfectionner ce que son zèle lui a déjà fait acquérir , & la rendre utile à notre théâtre , sur lequel il n'y avoit personne dans ce genre qu'elle a adopté.

Le mardi 10 février , M. MOLÉ , dont nous avons annoncé la maladie & le danger , dans le premier volume d'octobre

1766, est rentré pour la première fois sur la scène, par le rôle de *Sainville*, dans la *Gouvernante*, comédie en cinq actes & en vers, de *Lachauffée*, qu'honoroit de sa présence M^{de} la Princesse de *Lamballe*, nouvellement mariée. On doit juger de l'empressement & de l'extrême affluence des spectateurs, par les témoignages singuliers que le public avoit si long-temps donnés de l'intérêt qu'il portoit à l'état de cet acteur (1). Lorsqu'il reparut, les applaudissemens du parterre furent de la dernière vivacité. Il s'arrêta un instant dans le fond du théâtre & vint ensuite sur le devant, où, après avoir demandé la permission à Leurs Altesses M^{de}

(1) Tant que l'on sçut cet acteur en danger, on demandoit des nouvelles de sa santé, au parterre, à chaque représentation, lorsqu'on venoit annoncer. Un nombre de gens considérable envoyoit chez lui prendre des bulletins. Il a reçu, pendant le cours de sa maladie, deux gratifications du Roi de cinquante louis chacune, par la protection de MM. les premiers Gentilshommes de la Chambre. Dès le premier instant de sa convalescence, les gens de la première distinction s'étoient empressés de lui envoyer les vins les plus rares & les plus excellens. Il a obtenu la permission d'une souscription pour une représentation de *Benefit*, sur un théâtre particulier, qui a été abondamment remplie, & de l'exécution de laquelle on parlera dans le supplément.

la Comtesse de la Marche & Mde la Princesse de Lamballe , qui étoient dans la même loge , d'une voix basse & pénétrée , il remercia le public de ses bontés en très-peu de mots , & en finissant par dire qu'il y avoit des occasions où l'on ne pouvoit que sentir. Ensuite , il entra en scène avec M. BRISSARD , qui jouoit le rôle du père de Sainville , & qui l'attendoit. Ce compliment fut applaudi , & l'acteur le fut & le mérita plus que jamais dans le cours de son rôle , ainsi que M. BRISARD & Mlle DOLIGNY. Mlle DUMESNIL , dans le rôle de la Gouvernante , fut plus excellente , si l'on peut dire , qu'elle n'a jamais été.

Les tragédies données sur ce théâtre depuis le Mercure dernier ont été : *Inès de Castro* , de LA MOTHE ; & *Bérénice* , de RACINE. Les comédies en première pièce : *Les Bourgeoises à la mode* , de DANCOURT. *Les Menehmes* , de REGNARD. *La Gouvernante* , de LA CHAUSSÉE. *Le Méchant* , de M. GRESSET. *Le Malade imaginaire* , de MOLIERE. *Le Dissipateur* , de NERICAUT DESTOUCHES. *Le Légataire* , de REGNARD. *L'Ecole des Femmes* , de MOLIERE. *Le Joueur* , du même. *La Métromanie* de M. PIRON. *Le Tartuffe* , de MOLIERE , & le *Festin de Pierre* , de T. CORNEILLE.

COMÉDIE ITALIENNE.

MILLE DANGUY , dont nous avons déjà parlé , a continué , avec succès , son début dans divers rôles de comédies à arriettes de ce théâtre.

On a remis sur cette scène *le Prince de Salerne* avec tout son spectacle. Cette pièce que l'on donne alternativement avec les pièces du nouveau genre de ce théâtre , attire constamment un nombre infini de spectateurs , & produit les plus fortes recettes.

SUPP. A L'ART. DES SPECTACLES.

ON a exécuté en concert , sur le théâtre des menus plaisirs du Roi à Paris , l'opéra de *Pandore* , poëme de M. DE VOLTAIRE , mis en musique par M. de la Borde , premier Valet de chambre de Sa Majesté , dont nous avons eu tant d'occasions de louer les talens heureux qu'il a consacrés aux plaisirs de son maître , dans les fêtes de la Cour. Voici les vers que l'on nous a envoyés , en cette dernière occasion , pour être insérés dans cet article.

Courage , ami ; *Pandore* enfin reçoit la vie ,
 Et plus qu'à *Prométhée* elle te doit le jour ,
 Oui , sans les feux de ton génie ,
 Pour elle il eût en vain volé ceux de l'amour ;
 Pour la première fois ta main jeune , enhardie ,
 Va faire triompher notre vieil *Apollon*
 Sur la scène de *Polimnie* ;
 Et déjà près du sien sa gloire écrit ton nom
 Dans les fastes de l'harmonie.
 Aussi , malgré la mort de *Lulli* , de *Rameau* ,
 Tu me fais regretter de n'être pas *Quinault* .

*REPRÉSENTATION , par souscription , en
 faveur de M. MOLÉ , Acteur de la Co-
 médie Française.*

LE jeudi 19 février , la représentation
 de *Benefit* , pour M. MOLÉ , dont on avoit
 distribué les billets de 24 liv. chacun , eut
 lieu sur un théâtre particulier , situé vers
 la barrière de Vaugirad , chez M. le Ba-
 ron d'Esclapon ,

On donna *Zelmire* , de M. DE BELLOY ,
 dans laquelle Mlle CLAIRON joua &
 soutint toute la célébrité qu'elle s'étoit ac-
 quise dans le tems qu'elle étoit au théâtre.
 Cette tragédie fut suivie de *l'Époux par
 supercherie* , comédie en deux actes de

216 MERCURE DE FRANCE.

BOISSY, dans laquelle joua M. MOLÉ. Ses forces ne lui ayant pas permis de représenter dans la tragédie, le rôle d'*Ilus*, fut joué par M. LE KAIN. Tous les autres rôles, dans les deux pièces, furent remplis par les principaux acteurs du théâtre français.

L'assemblée étoit d'environ six cents personnes, composée de Princes & de Princesses du Sang, des plus grands Seigneurs & des Dames de la Cour, & de tout ce qu'il y a de plus considérable & de plus brillant dans la ville en hommes & en femmes. On avoit établi un si bon ordre, qu'il n'y eut aucun trouble & aucun embarras pour les voitures. On distribua des rafraîchissemens à toutes les personnes qui en désirèrent,

Le Concert Spirituel ne pouvant entrer dans ce volume, on le remet au Mercure prochain.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le volume du Mercure du mois de mars 1767, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 3 mai 1767.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

SUITE des Chansons anciennes.	Page 5
SUITE de la Vision critique , traduite de l'anglois d' <i>Adiffon</i> , insérée dans le <i>Mercure</i> de Janvier , second volume.	13
A M. <i>Thomas</i> , sur la réception à l'Acad. Fr.	20
A Mde <i>T**</i> , qui avoit tenu un enfant , &c.	Ibid.
SUR la mort de ma sœur.	21
ÉPÎTRE familière à mon Ami.	22
ROMANCE. <i>Ariane & Thésée.</i>	23
LETTRE de M. <i>Vinet</i> , Correcteur d'Imprimerie , à M. <i>Marin</i> , &c.	26
VERS écrits sur un éventail.	30
MADRIGAL à Mde <i>Gali-la Serre</i> .	31
VERS faits pour donner une idée de ma façon de penser & de vivre à des personnes qui me prenoient à mon air pour un disciple d' <i>Anacréon</i> , moi qui n'aimai jamais qu' <i>Anacréon</i> & <i>Tibulle</i> .	32
STANCES à <i>Aglæe</i> .	33
LETTRE gauloise , trouvée dans des papiers de famille.	34
VERS pour le portrait de M. <i>Garrick</i> , célèbre Acteur & Auteur Anglois.	36
TRADUCTION en vers latins d'un quatrain de l' <i>Imitation</i> de <i>Jésus-Christ</i> , mise en vers françois par <i>Pierre Corneille</i> .	Ibid.
ÉPÎTRE à M. le Marquis DE S....	37

218 MERCURE DE FRANCE.

SUITE du Solitaire des Ardennes.	40
ÉNIGMES.	67
LOGOGYPHES.	68
L'AMANT indécis. Chançon.	71

ARTICLE II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

THÉORIE des Loix Civiles. Second extrait.	73
HISTOIRE de la Prédication, ou la Manière dont la parole de Dieu a été prêchée dans tous les siècles, &c.	97.
LETTRE de <i>Sapho</i> à <i>Phaon</i> , précédée d'une épître à <i>Rosine</i> , d'une vie de <i>Sapho</i> , & suivie d'une traduction en vers des ouvra- ges de ce Poète, &c.	107
ANNONCES de Livres.	114
LETTRE à M. de la Place.	146
COURS public de plusieurs Sciences.	148

ARTICLE IV. BEAUX ARTS.

CHIRURGIE.

HÔPITAL de M. le Maréchal de Biron, actuel- lement au Gros-Caillou.	150
--	-----

ARTS AGRÉABLES.

GRAVURE.	158
MUSIQUE.	160

ARTICLE V. SPECTACLES.

OPÉRA.	162
COMÉDIE Française.	167
COMÉDIE Italienne.	214
SUPPLÉMENT à l'article des Spectacles.	214

218

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine,

SEP 9 - 1949

